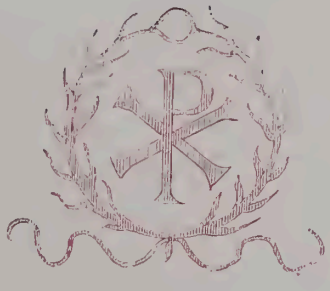
LA FRANCE
SACRÉ CŒUR

LA FRANCE

ET

LE SACRÉ CŒUR



LA FRANCE, ATTERRÉE PAR SES DÉSASTRES

SE VOUE AU SACRÉ CŒUR

Tableau peint par MM. Daniel Collet et Escudier pour l'hôtel de M. Jonglez de Ligne, à Lille.

LA FRANCE

ET LE

SACRÉ CŒUR

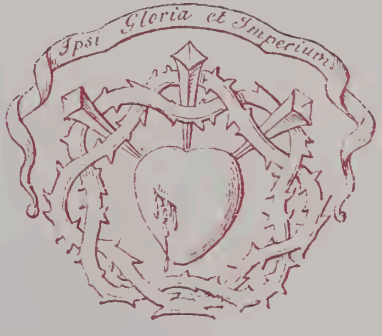
PAR

LE P. VICTOR ALET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Beatus populus, cujus dominus Deus ejus.
Bienheureux le peuple qui a pour maître son Dieu! (Ps. CXLIII, 15.)

QUATRIÈME ÉDITION



Marque de Santi Franchi, libraire à Florence en 1682

PARIS

D. DUMOULIN ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

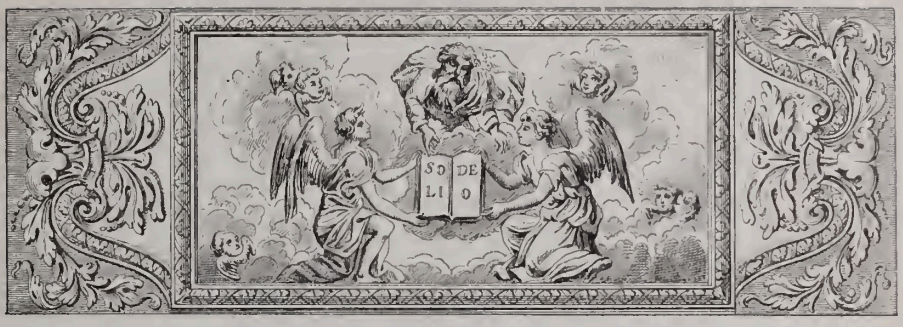
1892

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

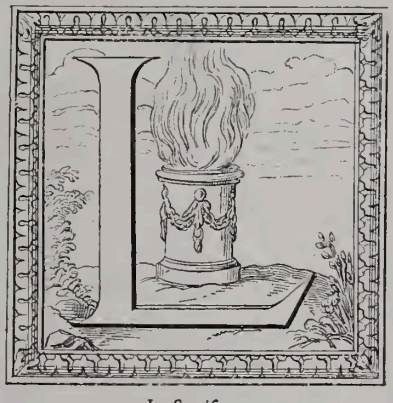
BX2157
.A55

90932



D'après une gravure d'Abraham Bosse. — *Œuvres du B. François de Sales.*
Paris, Sébastien Huré, 1652.

INTRODUCTION



Le Sacrifice.
Tiré des *Œuvres du B. François de Sales.*
Paris, Sébastien Huré, 1652.

Le pape Grégoire IX écrivait à saint Louis : « Le Fils de Dieu, à l'empire duquel obéit l'univers entier, et qui tient à ses ordres toutes les régions célestes, ayant établi ici-bas différents royaumes selon les différences des langues et des climats, a conféré aux divers gouvernements des missions diverses pour l'accomplissement de ses desseins suprêmes; et comme autrefois la tribu de Juda, préférée à celles des autres fils du patriarche, fut enrichie d'une bénédiction spéciale, ainsi le pays de France, plus que tous les autres peuples de la terre, a reçu une prérogative d'honneur et de grâce [1]. »

Et le grand Pape, justifiant sa comparaison entre la tribu de Juda et le peuple français, « dont cette tribu était la figure anticipée », énumérait tous les combats de la France pour l'exaltation

1. *Concil.*, Labb., t. XI, p. 366.

de la foi catholique et la défense de la liberté religieuse : combats dans l'Orient, combats dans l'Occident ; combats contre les païens d'outre-mer et contre les hérétiques de nos provinces du Midi ; combats dont Rome, Jérusalem et Constantinople furent successivement le prix ; combats dont les héros, à commencer par Charles Martel et Charlemagne, formaient déjà toute une généalogie qui aboutissait à Louis le Chaste, en attendant Louis le Saint et tant d'autres héros français, héritiers de la valeur de leurs pères et de leur dévouement à l'Église.

« Car, en ce pays, en cette tribu toujours fidèle, qu'aucun effort de l'enfer n'a pu détourner de la sainte cause de Dieu et de l'Église, jamais la liberté ecclésiastique n'a péri ; en aucun temps la foi chrétienne n'y a perdu sa vigueur ; mais, au contraire, les rois et les soldats de cette noble terre n'ont jamais hésité à répandre leur sang et à se jeter au milieu des périls pour la conservation de cette foi et de cette liberté.

« D'où nous concluons avec évidence, disait toujours Grégoire IX, que notre Rédempteur, en choisissant ce peuple de France pour le spécial exécuteur de ses volontés divines, s'en est armé comme d'un carquois d'où il tire à certains jours des flèches choisies qu'il dirige contre les impies, pour la protection de la foi et de la liberté religieuse, et pour la défense de la justice [1]. »

Ainsi parlait le chef de l'Église en l'année 1230. Dieu soit mille fois béni ! Les Français du dix-neuvième siècle ont hérité de la mission de leurs pères ; ils n'ont pas réprouvé « le testament tacite de leurs aïeux ». Pie IX a fait appel aux nations catholiques ; toutes les nations ont rempli leur devoir ; mais le peuple de France est demeuré « le spécial exécuteur des volontés divines ; il a été le carquois du Rédempteur d'où sont sorties des flèches d'élite ».

Nous empruntons cette traduction et ce commentaire au cardinal Pie, dont la plume si catholique et si française, dans toutes les acceptions de ces deux nobles mots, a quelque trente fois,

1. *Concil.*, Labb., loco cit.

depuis comme avant nos prévarications et nos désastres, proclamé cette mission providentielle de la France et montré le rang que, « dans la formation du monde moderne, Dieu voulut lui assigner, à l'heure où sa main pétrissait de nouvelles races occidentales pour les grouper, comme une garde d'honneur, autour de la seconde Jérusalem [1] ».

Écoutons encore le moderne docteur de Poitiers : « ... Si toutes les nations, selon la parole de l'Apôtre aux gentils, sont cohéritières, membres d'un même corps, et coparticipantes de la promesse que Dieu a faite en Jésus-Christ par l'Évangile, il est des races plus positivement élues et prédestinées. Le même apôtre l'a dit dans un langage sublime : « Dieu, qui a fait naître d'un seul tout le genre humain, et qui lui a donné le globe entier pour demeure, a défini les temps de l'apparition de chaque peuple, et lui a marqué le lieu de son établissement, jusqu'au jour où le monde sorti d'un seul sera jugé dans un seul, c'est-à-dire sera confronté avec l'homme dans lequel il a été posé; » *Statuit diem in quo judicaturus est orbem, in viro, in quo statuit.* (Act., XVII, 24, 26, 29.) Au jugement de Celui qui a été constitué fondateur des nations, l'Ordonnateur suprême a fixé l'heure de chacune d'elles, assigné leurs frontières, déterminé leur rôle, réglé leur durée et leur part d'action dans l'œuvre générale, et il les jugera un jour selon qu'elles auront plus ou moins fait pour Celui dans lequel elles auront été posées. Du haut de la montagne d'Abarim, Moïse criait à Israël : Est-ce ainsi que tu payes ta dette au Seigneur, peuple fou et insensé? N'est-ce pas lui qui est ton père, qui a fait choix de toi, qui t'a créé et formé ? Consulte les siècles anciens, considère les générations successives, interroge ton père, et il te répondra; tes aïeux, et ils te diront : « Quand le Très-Haut faisait « le partage des nations, quand il séparait les descendants d'Adam, « quand il traçait les limites des peuples, c'était le sort de ses « fidèles, c'était le nombre de ses élus qu'il avait devant les yeux. « Mais il a choisi Israël entre tous les peuples pour être particu-

1. Mandement à l'occasion de la rentrée de Pie IX dans Rome, le 3 mai 1850. (*Œuvres* du cardinal Pie, t. Ier.)

« lièrement son peuple. » Or, les monuments de l'histoire l'attestent, Messieurs, le privilège d'Israël a passé, sinon tout entier, du moins en partie, à certains peuples de la Loi nouvelle [1]... » Et le grand évêque, poursuivant sa course, établit, par des témoignages évidents, que le peuple de France occupe une place d'honneur parmi ces privilégiés.

Avant lui, dès 1841, Lacordaire, dans un discours célèbre sur « la vocation de la nation française », avait fait retentir le même enseignement sous les voûtes de Notre-Dame, en une langue plus originale, et non moins éloquente. « C'est Dieu, s'était-il écrié dès le début, c'est Dieu qui a fait les peuples et qui leur a partagé la terre; et c'est aussi Lui qui a fondé au milieu d'eux une société universelle et indivisible; c'est Lui qui a fait la France et qui a fondé l'Église. De telle sorte que nous appartenons tous à deux cités, que nous sommes soumis à deux puissances, et que nous avons deux patries : la cité éternelle et la cité terrestre, la puissance spirituelle et la puissance temporelle, la patrie du sang et la patrie de la foi... » Et plus loin : « Il y a longtemps, Messieurs, que Dieu a disposé des nations. Le jour même, le jour éternel où il disait à son Fils : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui, » il ajoutait immédiatement : « Demande-moi, et je te donnerai les « nations pour ton héritage. » (Ps. II, 7, 8.) Ainsi le Fils de Dieu recevait en même temps de son Père la substance divine et le domaine de toutes les choses créées, la filiation et l'hérédité... » Puis, descendant de ces sublimités, l'orateur en vient à montrer la France choisie à Tolbiac et à Reims pour la plus belle des missions, répondant d'âge en âge au divin appel, d'un côté, par la fondation « de la papauté temporelle », comme dit de Maistre; de l'autre, par la défaite successive d'Arius, de Mahomet et de Luther, et continuant encore sous nos yeux, en ces jours d'apostasie sociale, son œuvre de prosélytisme par la parole, la prière et la charité !

De Maistre! comment laisser passer ce nom illustre sans saluer celui qui *considéra* la France, et comprit si bien son génie, son

1. Troisième instruction synodale sur les erreurs du temps présent. (*Œuvres*, t. V.)

histoire et ses glorieuses destinées ? Si l'on retranchait de ses œuvres ce qui concerne notre pays, on les réduirait peut-être d'un cinquième et on leur ôterait une part notable de leur charme. Transcrivons seulement quelques lignes d'un fragment *sur le caractère et l'influence de la nation française :* « Les nations, comme les individus, ont leur caractère et même leur *mission ;* et comme dans la société des individus, chaque homme reçoit de la nature les traits de sa physionomie morale et une certaine sphère d'activité dans laquelle il s'exerce pour remplir un but secondaire quelconque vers lequel il s'avance, de même dans la société des nations, chacune d'elles présente à l'observateur un caractère ineffaçable, résultat de tous les caractères individuels, et marche en corps vers un but général et non moins inconnu... Parmi les peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire moderne, aucun peut-être n'est plus digne d'arrêter l'œil du philosophe que le peuple français. Aucun n'a reçu une destination plus marquée et des qualités plus évidemment faites pour la remplir [1]... » Et le profond penseur développe son idée en de longues pages aussi solides que brillantes.

Il serait aisé de multiplier les témoignages, et non seulement de Français ou d'amis reconnus de la France, mais d'étrangers et même d'ennemis. Quelques-uns viendront plus tard. Ce qu'il importe de relever ici, c'est que la plupart des écrivains et publicistes croyants, qui se sont occupés du peuple français et de ses destinées providentielles, s'accordent à nous attribuer envers la sainte Église catholique un rôle analogue à celui de l'ancien peuple de Dieu envers la Synagogue. Tout à l'heure l'évêque de Poitiers l'affirmait à la suite de Grégoire IX. Beaucoup d'autres papes ont tenu le même langage, et l'on peut dire que c'est là un lien commun parmi les appréciateurs chrétiens de nos annales.

Qu'il nous soit donc permis de partir de là comme d'une vérité acquise et de demander à un fait mémorable de l'histoire de Juda la clef surnaturelle de notre propre histoire.

Vaincu par l'Assyrien et par les dix tribus rebelles, Juda venait

1. *Œuvres inédites,* 1 vol. in-8°. Paris, 1870. *Trois fragments sur la France,* 1er fragment.

de voir l'élite de ses guerriers tomber sous le fer ennemi, ses villes saccagées, ses trésors pillés, ses femmes, ses filles, ses enfants emmenés par centaines de mille sur la terre étrangère : épouvantables désastres qui n'étaient que le trop visible châtiment des crimes et des impiétés d'Achaz. Ce détestable prince n'avait-il pas osé, malgré les solennels avertissements du prophète Isaïe, profaner indignement le temple de Jérusalem, et en fermant les portes, abolir le culte de Jéhova pour prostituer aux infâmes divinités de Chanaan un encens sacrilège !

C'est pourquoi, reconnaissant dans ce déluge de maux la main vengeresse du vrai Dieu, le fils et l'héritier du prévaricateur, le roi Ezéchias convoque, dès son avènement, les prêtres, les lévites, les magistrats et tous les anciens du peuple. Il leur rappelle les promesses, les bienfaits, les menaces du Dieu de leurs pères. Il les invite au repentir et à l'espérance. « C'est maintenant, s'écrie-t-il, qu'il faut renouer notre pacte d'alliance avec le Seigneur Dieu d'Israël : *Nunc ergo placet mihi ut ineamus fœdus cum Domino Deo Israel*[1]. » Juda fut docile à la voix et à l'exemple de son chef. Les idoles furent renversées et leurs autels détruits. De beaux jours de gloire brillèrent encore sur le royaume restauré de David.

Telle est, résumée dans un court épisode, toute l'histoire de l'ancien peuple de Dieu : alternative incessante, pendant plus de mille ans, de bénédictions et de châtiments célestes, de prospérités et de revers également inouïs, de repentirs et de pardons, suivis de nouvelles chutes et de nouveaux relèvements. Quand les oppresseurs se flattent d'anéantir à jamais leur victime, le Très-Haut, qui veut l'amendement de son peuple et non pas sa ruine, brise la verge orgueilleuse dont il s'était servi : le Seigneur ne se lassera pas de faire grâce, même en punissant, tant que Juda n'aura point rempli sa mission : donner au monde un Sauveur !

Et telle est aussi, dans les temps chrétiens, l'histoire de notre France, que nous sommes en droit de considérer, dans une certaine mesure, comme le peuple élu de la nouvelle alliance. A Juda de figurer, d'annoncer, de préparer la venue du Messie et de

1. II *Paralip.*, XXIX, 10

garder, avec la Synagogue et les saints Livres, le dépôt des antiques promesses. A la France de protéger notre sainte Mère

SA SAINTETÉ LÉON XIII

« ..... La France entend rester fidèle à ses glorieuses traditions..... Comment ne pas reconnaître qu'elle recèle dans son sein un germe de vie impérissable?... » (Discours du 13 avril 1888.)

l'Église, héritière de la Synagogue, fidèle dépositaire et infaillible interprète des révélations divines ; à la France d'étendre en tous lieux le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voilà sa mission !

Quand elle est fidèle, Dieu la couvre de son bouclier, il la comble de biens et de gloire. Quand elle trahit son devoir, Dieu la frappe souvent de coups terribles et soudains, non pour la détruire sans retour, mais pour la guérir et la sauver, en la ramenant dans les sentiers de la vérité, de la justice et de l'honneur.

Dernièrement encore, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, Léon XIII, répondant à deux adresses lues au nom de notre pays par Mgr l'archevêque d'Avignon et M. le vicomte de Damas, ajoutait une note particulièrement expressive à ce concert des siècles qui proclame la sublime vocation de la France. Ne dirait-on pas que sa voix auguste fait écho, au travers des âges, à celle de Grégoire IX que nous entendions tout à l'heure[1] ?

« Notre cœur se sent ému, très chers fils, devant ces témoignages réitérés que Nous donne la France catholique de son amour filial et de son inviolable attachement ; ce sont là comme autant de solennelles affirmations que, malgré les maux qui l'affligent et les périls qui la menacent, elle entend rester fidèle à ses glorieuses traditions et à son beau titre de Fille aînée de l'Église. Elle ne saurait oublier que sa providentielle destinée l'a unie au Saint-Siège par des liens trop étroits et trop anciens pour qu'elle veuille jamais les briser. De cette union, en effet, sont sorties ses vraies grandeurs et ses gloires les plus pures ; et toujours elle a eu lieu de se féliciter des triomphes de l'Église et de la Papauté. Troubler cette union traditionnelle serait enlever à la nation elle-même une partie de sa force morale et de sa haute influence dans le monde.

« La France, Nous n'en doutons pas, comprendra sa sublime vocation, qui est, avant tout, de demeurer chrétienne. Nous en avons pour garants ces innombrables institutions pieuses que Nous voyons couvrir son sol ; ces œuvres multiples de charité qui y naissent et s'y développent avec une fécondité et une vigueur si admirables ; ces légions d'apôtres et de missionnaires qui en partent chaque jour pour se rendre dans les contrées les plus lointaines et les plus ignorées, où, par la prédication des doctrines du saint Évangile, leur apostolat propage les principes

1. Discours du 13 avril 1888.

de la vraie civilisation. Comment pourrions-Nous ne pas regarder d'un œil de particulière bienveillance une nation où les intérêts religieux ne cessent de susciter de semblables dévouements ? Comment ne pas reconnaître que cette nation recèle dans son sein un germe de vie impérissable, un principe de salut et de régénération qui répond de l'avenir !... »

On devine l'enthousiasme provoqué chez les pèlerins par ces fortifiantes paroles. Témoin de cette scène, un évêque étranger s'écriait : « La France ne peut pas mourir. La France est nécessaire à l'Église, à la civilisation, et l'anéantissement de la France serait un fléau pour l'humanité. La Fille aînée de l'Église peut avoir sa semaine sainte, sa semaine de douleur ; mais elle ne manquera jamais d'avoir son jour de Pâques ; elle renaîtra toujours du sein de ses ruines. »

Ce langage est entièrement conforme à celui de Joseph de Maistre, qui a dit et imprimé bien des fois : « Pour moi, je crois fermement que la vérité a besoin de la France. » Sans donner à ce mot une portée qui dépasserait l'intention de son auteur, nous pouvons y chercher un sérieux encouragement à nos espérances ; et un coup d'œil jeté sur l'état présent de l'Église et du monde n'est pas fait pour nous persuader que le poste d'honneur, qui fut si longtemps le nôtre auprès du Saint-Siège, soit occupé en ce moment par une autre nation. Certes, la France est aujourd'hui bien bas ; elle subit le joug de politiciens sans foi et sans conscience, qui proscrivent ses religieux, brisent ses croix, profanent ses cimetières et parfois ses temples, chassent Dieu de l'école et du lit des mourants, infligent au mariage chrétien l'outrage légal du divorce, et vont jusqu'à retirer à de pauvres prêtres leur pain de chaque jour. N'importe, elle continue à déployer, nous le verrons, une étonnante vitalité religieuse ; et quand la religion catholique est presque partout menacée, persécutée, opprimée ; en Pologne, par le knout et l'astuce moscovites ; en Prusse, par le césarisme triomphant et à peine réfréné ; en Espagne, par l'explosion périodique des passions révolutionnaires ; en Suisse, par l'hypocrisie libérale qui ne désarme pas ; dans une grande partie de l'Amérique du Sud, par la franc-

maçonnerie ostensiblement revêtue du pouvoir ; en Italie, hélas ! à Rome même, par une usurpation sacrilège et chaque jour plus insolente : n'avons-nous pas le droit de demander où est le peuple qui s'est fait à notre place « le bon sergent de Jésus-Christ », et puis de redire avec une humble mais ferme confiance : Vraiment, la France manque à l'Église ?

C'est l'heure de nous préparer à reprendre notre tâche, longtemps accomplie non sans gloire. « Les nations sont toujours guérissables, » dit l'Esprit-Saint, surtout les nations chrétiennes : baptisées dans le sang du Christ, elles portent en elles-mêmes le principe et le gage de l'immortalité. D'autre part, les dons de Dieu sont sans repentance. L'homme, par ses forfaits, peut bien se soustraire aux lois de la bonté, et mériter d'être ressaisi par les lois de la justice. Mais, individu, famille, nation, qu'il revienne à son Père des Cieux : ce Père aux infinies miséricordes lui tient en réserve les mêmes faveurs qu'auparavant, et des faveurs plus hautes encore.

C'est pourquoi je voudrais dans ce livre esquisser le tableau rapide des magnifiques dons que le Dieu de la France n'a cessé de lui prodiguer depuis ses plus lointaines origines. Il y a d'abord LES BIENFAITS PLUS GÉNÉRAUX : un sol et une nature privilégiés, un nom et un titre incomparables, une épée de trempe divine, une libératrice inspirée, saint Michel archange pour premier patron, avec tant d'illustres saints pour patrons secondaires, et enfin pour reine la très sainte Vierge Marie elle-même. Il y a ensuite UN BIENFAIT SPÉCIAL, EXCELLENT ENTRE TOUS, le don de son propre Cœur, source intarissable de son amour pour nous, unique explication de cet incroyable amas de grâces, parfois miraculeuses, dont nous avons été comblés. Ce double exposé, tout historique, forme les deux parties de cet ouvrage. Tel est le plan. Daigne le Ciel nous aider à ne pas demeurer trop au-dessous de la beauté du sujet !

PREMIÈRE PARTIE

JÉSUS-CHRIST

ET LES PRIVILÈGES HISTORIQUES

DE LA FRANCE CHRÉTIENNE

Vivat, qui Francos diligit, Christus!
Vive le Christ qui aime les Francs!

(Préambule de la Loi salique.)

Clovis reçoit de la Religion la couronne et l'épée.
La Religion remet à Clovis les insignes de la royauté et lui dit : « Défends-moi, je te protégerai. »
Gravure de P. Le Pautre, dans l'*Histoire de France* du P. Adrien Jourdan. Paris, 1679.

CHAPITRE PREMIER

LA FRANCE, FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE

Le cœur du fidèle, embrasé par l'Esprit-Saint.
Tiré des *Œuvres du B. François de Sales*. — Paris. Sébastien Huré, 1652.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire longuement — on l'a fait mille fois — les précieux avantages dont Dieu a daigné favoriser notre nation, même dans l'ordre naturel.

Notons à vol d'oiseau : un climat tempéré, unissant à la fois les privilèges de toutes les saisons et, pour ainsi dire, de tous les pays;

Un sol qui se prête aux cultures les plus variées, couvert, selon les lieux, d'arbres et de forêts, de vignobles renommés, de riches céréales et de vastes prairies;

D'immenses côtes s'ouvrant sur deux mers par de beaux ports,

pour les transactions de l'industrie et du commerce, pour l'échange des idées, surtout pour la propagation de notre foi;

Quatre superbes fleuves, sans parler d'innombrables rivières et d'importants canaux, arrosant, fertilisant, embellissant une terre inépuisable et charriant au loin ses produits; enfin, de longues chaînes de montagnes, au sud et à l'est, protégeant comme d'un rempart la sécurité de nos frontières.

Voilà pour le côté topographique et matériel.

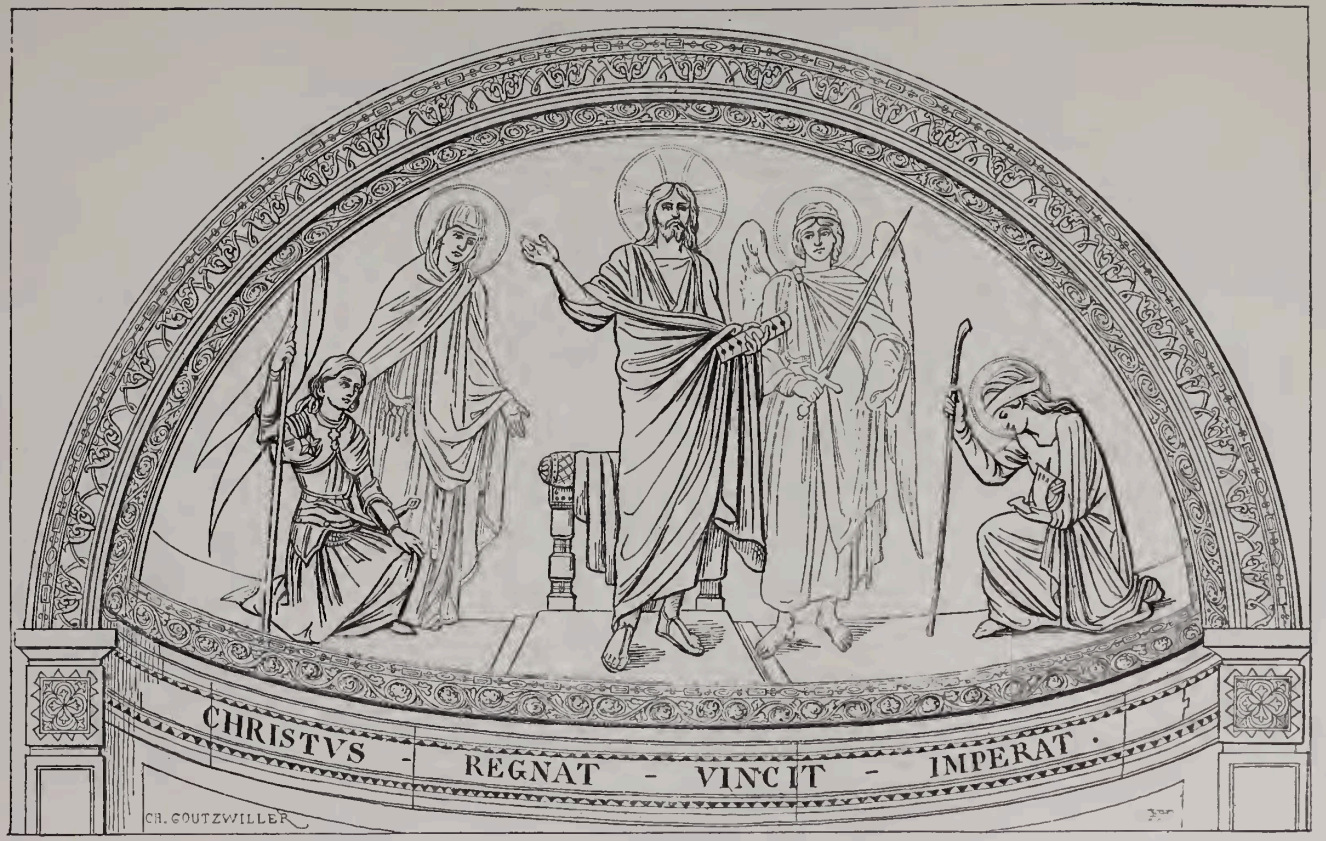
Pour le côté moral, un esprit net, lucide, méthodique, prompt à saisir et à formuler la pensée, une imagination facile et vive, un cœur ardent, sensible, prêt à tous les enthousiasmes et à tous les dévouements; un caractère ouvert, expansif, essentiellement sociable, quelque peu mobile sans doute, mais au fond, et malgré certaines apparences, ferme dans son culte immortel de l'honneur et du courage.

Et comme instrument de prosélytisme, comme moyen pratique de mise en œuvre, une langue dont la délicatesse, la clarté, la précision n'ont pas cessé d'être proverbiales, et lui ont valu la prérogative de servir seule, depuis des siècles, aux grandes relations diplomatiques; une langue à qui, ce semble, toute idée philosophique, religieuse, littéraire, scientifique même, a besoin d'emprunter une forme et des ailes pour devenir populaire et prendre un vaste essor!

Mais ce n'est là que le terrain choisi et préparé pour la construction du grand édifice, ou, si on l'aime mieux, que le vestibule du temple auguste de nos gloires. Avançons maintenant et pénétrons dans le sanctuaire, je veux dire dans l'ordre surnaturel et divin. C'est ici surtout que Dieu a pris plaisir à nous favoriser d'une façon merveilleuse.

Entre les privilèges d'ordre religieux et moral que la France a reçus de son Christ, il faut placer au premier rang celui de *Fille aînée de l'Église.* Quel titre pour une nation!

Sans doute, avant notre Clovis, il y avait eu des princes chrétiens et catholiques : qu'il suffise de rappeler sainte Hélène, l'empereur Constantin, Théodose le Grand. Mais ces noms glorieux



LE CHRIST MONTRE A L'ANGE DE LA FRANCE LES GRANDES DESTINÉES DU PEUPLE

DONT IL LUI CONFIE LA GARDE

Aux côtés du Christ, la Vierge, Jeanne d'Arc, St Michel et Ste Geneviève. Mosaïque de M. Hébert, église Ste-Geneviève, à Paris.

n'appartiennent pas aux peuples nouveaux; ils représentent ce vieux monde romain que l'Église n'avait point façonné de ses mains divines, et qu'elle ne venait pas à bout de rajeunir, même en infusant dans ses veines le sang régénérateur du Crucifié, monde corrompu et atteint d'un mal incurable, qui devait mourir sans résurrection.

Des horizons bien différents et tout radieux d'espérance s'ouvrent devant l'Église quand, après la miraculeuse victoire de Tolbiac, le puissant chef des Francs, le vaillant époux de Clotilde, vient, accompagné de trois mille de ses guerriers, implorer à genoux le baptême des chrétiens.

Voici en quels termes le père de notre histoire nationale, saint Grégoire de Tours, raconte cet événement à jamais mémorable : « La reine ne cessait de presser le roi de reconnaître le vrai Dieu et d'abandonner les idoles; mais rien ne pouvait lui faire adopter cette croyance, jusqu'à ce qu'enfin une guerre s'étant élevée contre les Allemands, il fut forcé par la nécessité de confesser ce qu'il avait obstinément nié jusque-là. Les deux armées, en étant venues aux mains, combattaient avec acharnement, et celle de Clovis allait être taillée en pièces. Clovis, voyant le danger, leva les yeux au ciel, et fondant en larmes, il dit d'un cœur fervent : « Jésus-Christ, que Clo-
« tilde annonce être le fils du Dieu vivant, toi qui, dit-on, viens
« au secours de ceux qui sont en péril et donnes la victoire à ceux
« qui espèrent en toi, je te demande avec ferveur ton glorieux
« appui. Si tu m'accordes la victoire sur ces ennemis, et si j'éprouve
« l'effet de cette puissance que le peuple voué à ton culte publie avoir
« éprouvée, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom :
« car j'ai invoqué mes dieux, et ils ne m'ont été d'aucun secours.
« C'est toi que j'invoque maintenant, et c'est en toi que je veux
« croire. Que j'échappe seulement à mes ennemis. » Or, pendant qu'il parlait ainsi, les Allemands lâchaient pied et, voyant leur roi blessé à mort, ils se soumettaient à la domination de Clovis. Ces événements se passaient en 496, la quinzième année de son règne [1].

On sait la suite. Le vainqueur revint en bénisssant le Dieu des

1. Saint Grégoire de Tours, *Histoire ecclésiastique des Francs,* liv. II, chap. xxx.

Gravé par R. Hausermann. IMP MONROCQ, PARIS

LA FRANCE DU SACRÉ CŒUR

Les villes et localités marquées en rouge sont celles où s'est accompli quelque fait plus remarquable se rapportant au Sacré Cœur.

LE PACTE DE TOLBIAC

Composition de Le Brun. Gravure tirée de la revue *Le Règne de Jésus-Christ*, année 1887 ; d'après l'estampe conservée au musée eucharistique de Paray-le-Monial. — Dans une bataille livrée aux Allemands près de Tolbiac, l'armée des Francs allait être taillée en pièces lorsque Clovis, se souvenant des enseignements de Clotilde, s'écrie : « Jésus-Christ, que Clotilde annonce être le Fils du Dieu vivant, si tu m'accordes la victoire sur ces ennemis, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom. »

chrétiens, et, fidèle à son vœu, il alla se faire instruire par saint Remi, l'illustre évêque de Reims. Puis, courbant sa noble tête sous la main du pontife, adorant ce qu'il avait brûlé, et brûlant ce qu'il avait adoré, il demanda humblement et reçut le saint baptême. L'élite de ses soldats embrassa comme lui le christianisme. C'était la nuit même de Noël : aux saintes solennités de la naissance d'un Dieu s'unissaient les joies de la naissance d'un peuple.

Peuple vraiment nouveau, issu d'un sang barbare, mais vigoureux, mais pur d'énervantes souillures, peuple déjà moderne par son caractère et ses tendances, qui naît en même temps à la vie nationale et à la vie catholique, le premier de tous qui ait professé la véritable foi de Nicée, le seul même qui la professât à ce moment! Et en effet, regardons autour de nous : partout alors, parmi les nations baptisées régnait l'hérésie, surtout l'arianisme, c'est-à-dire la négation de la divinité de Jésus-Christ. En Orient, c'est l'empereur Anastase, eutychien; en Afrique, le vandale Trasamond, arien; en Italie, l'ostrogoth Théodoric, arien; et, tout près du cœur même de la Gaule, en Bourgogne, le roi Gondebaud, oncle de sainte Clotilde, également arien.

Aussi, quels transports éclatèrent dans tout le monde catholique, à la grande, à l'heureuse nouvelle que l'Église comptait enfin au nombre de ses fils les plus dévoués un si puissant monarque!

Saint Avite, le célèbre évêque de Vienne, s'empresse de manifester au royal converti l'allégresse et l'espérance communes : « Le choix que vous faites de la foi romaine, s'écrie-t-il, sera une règle pour tous : *Dum vobis eligitis, omnibus judicatis.* Votre foi, c'est notre victoire : *Vestra fides nostra victoria est.* » Et il l'exhorte vivement à répandre au loin la lumière de l'Évangile, qui vient de l'éclairer lui-même, à faire instruire au plus tôt le reste de son peuple, à ne pas craindre d'envoyer chez les hérétiques et chez les infidèles des messagers du salut. « Rayonnez en tout lieu et sans cesse, continue-t-il : *Radiate perpetuum*, sur ceux qui vous approchent, par l'éclat de votre diadème; sur ceux qui sont loin, par l'empire de votre majesté : *Præsentibus diademate, absentibus majestate.* Votre bonheur est le nôtre : *Tangit etiam nos vestra feli-*

LE BAPTÊME DE CLOVIS

Peinture murale de Laugée, en l'église Sainte-Clotilde, à Paris. — Le vainqueur de Tolbiac, fidele à son vœu, demanda et reçut le baptême des mains de saint Remi. L'élite de ses soldats embrassa comme lui le christianisme. C'était la nuit même de Noël : aux saintes solennités de la naissance d'un Dieu s'unissaient les joies de la naissance d'un peup'e.

citas; et chacun de vos combats est pour nous un triomphe : *Quotiescumque illic pugnatis vincimus*[1]. » N'y a-t-il pas dans ces accents comme un écho religieux et enthousiaste des chants de fête qui ont coutume de retentir sur le berceau d'un royal nouveau-né ?

Le langage du saint pape Anastase n'est pas moins significatif : « Croissez, dit-il au glorieux et illustre fils ! croissez en toutes sortes de bonnes œuvres : *Crescas in bonis operibus.* Comblez notre joie et soyez notre couronne : *Impleas gaudium nostrum et sis corona nostra.* Consolez l'Église votre Mère, et dressez-vous pour elle comme une colonne de fer : *Lætifica matrem tuam, et esto illi in columnam ferream.* Notre nacelle, en butte à la malice des hommes, est furieusement ballottée par les flots écumants qui menacent de l'engloutir : *Navicula nostra... despumantibus undis pertunditur.* Mais, grâce à vous, nous voulons espérer contre l'espérance même, et nous bénissons le Seigneur d'avoir ménagé à son Église, dans un si grand prince, un si puissant protecteur : *Dominum collaudamus qui... in tanto principe providit Ecclesiæ qui possit eam tueri*[2]. » Ici encore, comment ne pas reconnaître le lointain pressentiment de nos destinées, l'intuition prophétique de notre mission à travers les âges?

Quant à saint Remi lui-même, devenu ainsi comme le patriarche de la nouvelle nation chrétienne, il dut éprouver, et peut-être avec plus de vivacité encore, les mêmes sentiments que saint Avite et saint Anastase. Nous en trouvons la trace éloquente dans son second testament, dont l'authenticité textuelle est fort contestée, mais qui témoigne du moins des vues et des souhaits qu'on lui attribuait au temps d'Hincmar, quatre siècles plus tard. Nous ne pouvons nous dispenser de reproduire ici quelques lignes de ce document célèbre :

« Que les rois des Francs, mes très chers fils, lesquels j'ai consacrés à Dieu par le baptême, avec la coopération de Jésus-Christ et de l'Esprit-Saint, le maintiennent (mon testament) et le défendent envers et contre tous, afin qu'il soit exécuté dans chacune de

1. Apud *Acta Sanctorum* Bolland., Octobr. die 1ª, comment. præv. de S. Remigio, § x.

2. *Ibid.*, l. c.

ses dispositions... Que si Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne écouter ma prière et les vœux que je ne cesse de lui adresser en pré-

SAINT REMI, LE PATRIARCHE DE LA NATION FRANÇAISE

DANS UN GROUPE DE CONFESSEURS

Peintures murales d'Hippolyte Flandrin, à la basilique de Saint-Vincent-de-Paul, de Paris.

« Que les rois des Francs, mes très chers fils, lesquels j'ai consacrés à Dieu par le baptême, avec la coopération de Jésus-Christ et de l'Esprit-Saint, le maintiennent (mon testament) et le défendent envers et contre tous, afin qu'il soit exécuté dans chacune de ses dispositions.... Qu'aux bénédictions de l'Esprit-Saint, déjà répandues sur son chef par mes mains pécheresses, le même Saint-Esprit ajoute de nouvelles bénédictions... » (*Second testament* de saint Remi.)

sence de la majesté divine; si, fidèle à mes enseignements, cette famille royale (de Clovis) persévère dans la sage administration de l'État et la défense de l'Église : qu'aux bénédictions de l'Esprit-

Saint déjà répandues sur son chef par mes mains pécheresses le même Saint-Esprit ajoute de nouvelles bénédictions; que du sang de ce prince sortent des rois et des empereurs qui, maintenant et à l'avenir, soutenus et fortifiés par la grâce dans les voies du jugement et de la justice, puissent gouverner l'empire et l'étendre de jour en jour, selon la volonté de Dieu, pour l'accroissement de la sainte Église, et mériter d'être reçus dans la maison de David, c'est-à-dire dans la Jérusalem céleste, pour y régner éternellement avec le Seigneur[1]. »

Bossuet ne fait donc que résumer et confirmer ces antiques témoignages, quand il s'écrie de sa voix puissante : « Remi, ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois. sacra ceux de France en la personne de Clovis, comme il dit lui-même, *pour être les perpétuels défenseurs de l'Église et des pauvres,* qui est le plus digne objet de la royauté. Il le bénit et ses successeurs, qu'il appelle toujours ses enfants; et priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi. Prière exaucée de Dieu avec une prérogative bien particulière, puisque la France est le seul royaume de la chrétienté qui n'a jamais vu sur le trône que des rois enfants de l'Église. » Et il ajoute : « Tous les saints qui étaient alors furent réjouis du baptême de Clovis; et dans le déclin de l'empire romain, ils crurent voir, dans les rois de France, *une nouvelle lumière pour tout l'Occident et pour toute l'Église*[2]. »

Telles sont nos origines nationales et chrétiennes : il n'en est point de plus belles. C'est ainsi que la France, comme par un droit naturel de primogéniture, se trouva placée à la tête des nations modernes. Toutes, par un aveu tacite, s'accordèrent à lui reconnaître ce haut rang d'honneur. Bien moins encore par la force de ses armes que par le prestige de son autorité morale, elle le gardera au cours des siècles, sous Charlemagne, sous saint Louis, sous Louis XIII, dans tous ses temps de fidélité religieuse et

1. *Histoire de saint Remi,* par M. Prior Armand, chap. XIII, Testament de saint Remi (texte latin et français).

2. *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte,* liv. VII, art. VII, propos. 14 : « Les rois de France ont une obligation particulière à aimer l'Église. »

chevaleresque, parfois même en dépit des plus cruels revers : témoin la France croisée de la Mansourah, vaincue et captive avec son roi! Nul ne se rencontrait alors pour protester contre ces magnifiques paroles écrites par saint Grégoire le Grand à Childebert : « Autant la dignité royale vous élève au-dessus des autres hommes, autant votre trône vous élève au-dessus des autres rois; » *Quantum cæteris hominibus præcellit regalis dignitas, tantum cæteris regnis solium tuum*[1]! Princes et peuples sentaient, proclamaient d'avance la vérité que devait formuler un jour un étranger, et un étranger protestant, Grotius : « Le royaume de France est le plus beau après celui du ciel. »

Si aujourd'hui sa tête est tristement découronnée, si nous nous voyons réduits à l'impuissance, à l'effacement, comme d'autres pays catholiques, et même, au point de vue humain, comme l'Église, notre mère, c'est que la France — au moins la France politique et officielle — a trahi tous ses devoirs et renié ses meilleures traditions. Par ses longues prévarications, elle a détruit ce merveilleux concert européen, dont Dieu l'avait en quelque sorte constituée le lien et le centre. En se faisant, surtout depuis un siècle, la tête, le cœur et le bras de la révolution antichrétienne, elle est devenue, si je l'ose dire ainsi, la fille aînée du mal et de la synagogue de Satan. Mais elle reconnaîtra son erreur, elle pleurera son crime, elle se relèvera, la première peut-être, — les signes d'espérance ne manquent pas, — oui, la première entre les nations catholiques; et dans cette prochaine rénovation, dans cette résurrection générale, dont tant de cœurs chrétiens ont le pressentiment, elle sera encore la Fille aînée de l'Église.

C'est alors que nous pourrons chanter avec un poète contemporain :

Entre les nations grande prédestinée,
Tu portes fièrement *ton nom de Fille ainée*,
France de Toibiac, et ton destin est beau!
Le Seigneur t'a donné le glaive et le flambeau :
Le glaive, pour frayer une route aux idées
Qui dans ton sein puissant ont été fécondées;

1. *Gregor. Magni opera,* t. II, *Epistol.* Lib. IV, ep. VI.

Le flambeau, pour porter, divine mission,
Tes célestes clartés à toute nation.
Depuis quinze cents ans, tu dis à ton pilote :
Laisse au souffle de Dieu, laisse courir ma flotte !
Et toujours elle prend le merveilleux chemin
Qui mène chez un peuple à qui Dieu tend la main.
. . . . . .
Que l'esprit de vertige et l'ange des ténèbres
Suscitent contre toi leurs légions funèbres,
Qu'importe ? Le Seigneur, ô France ! est avec toi ;
Poursuis, l'étoile au front, et marche dans ta foi [1] !

1. Ausone de Chancel : Poème sur le percement de l'isthme de Suez.

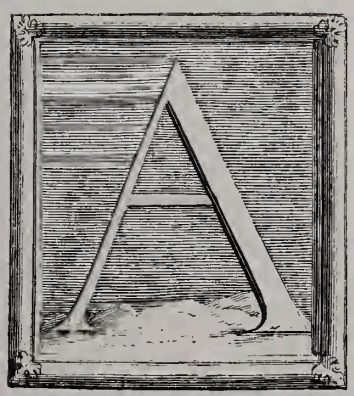
Sceau de Baudouin, comte de Flandre,
élu empereur de Constantinople par les Croisés, 16 mai 1204.
Tiré des *Sigilla comitum Flandriæ*; Brugis, 1639.

Donation de l'exarchat de Ravenne.

L'an 774, Charlemagne fait don au Saint-Siège de l'exarchat de Ravenne, de la Pentapole, de la Sabine et de quelques autres villes et provinces. — Gravure de l'*Histoire de France*, du Père G. Daniel. Paris, 1729.

CHAPITRE II

LA FRANCE, ROYAUME TRÈS CHRÉTIEN



D'après une gravure de la *Chalcographie*.

APRÈS le nom si beau de Fille aînée de l'Église, Dieu daigne encore lui accorder le titre magnifique de *Royaume très chrétien.*

Chrétien serait déjà un honneur insigne : que dirons-nous de très chrétien? Chrétien rappelle le caractère de Jésus-Christ, imprimé dans une âme au baptême par le doigt même de Dieu qui est l'Esprit-Saint; caractère auguste, sacré, indélébile, qui constitue notre première noblesse surnaturelle : très chrétien doit marquer quelque chose de plus. Appliqué à un peuple, c'est ce divin caractère éclatant dans le gouvernement, les institutions, les lois, les

mœurs, la littérature de ce peuple, en un mot, dans toute son histoire privée et publique, civile et guerrière.

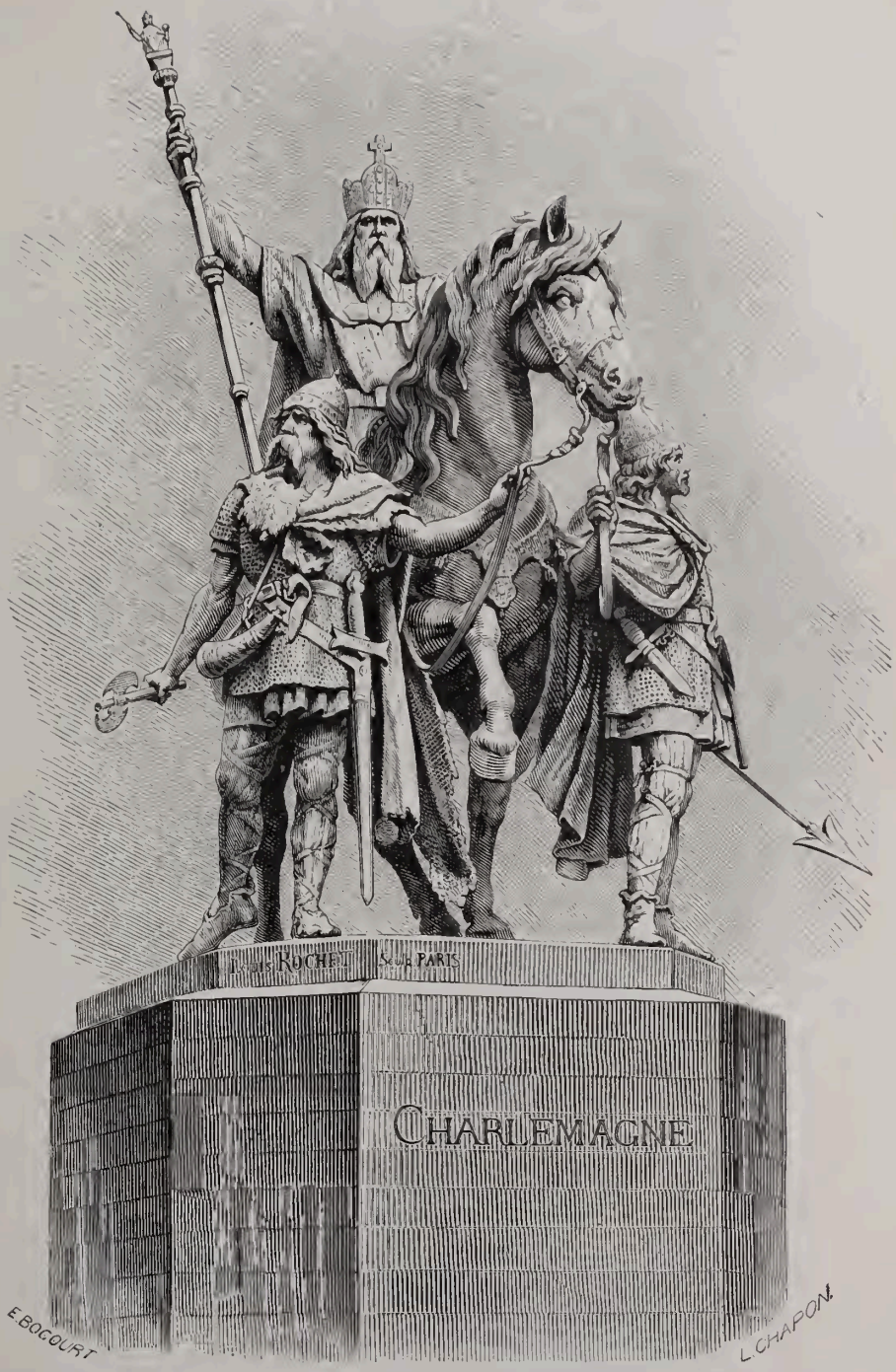
Or, tels sont précisément les traits distinctifs de la vraie France, de la France historique et traditionnelle. Comme l'a bien dit J. de Maistre : « Le Français a besoin de la religion plus que tout autre homme; s'il en manque, il n'est pas seulement affaibli, il est mutilé[1]. » Le christianisme a depuis tant de siècles et si profondément pénétré notre race, qu'il a passé jusque dans ses moelles, et s'est fait pour ainsi dire son âme, sa conscience et son bon sens.

La loi salique, dont la rédaction définitive remonte au roi Dagobert, débute par un préambule célèbre, où respirent un naïf enthousiasme et un souffle poétique tout à fait remarquables. Voici les premières lignes de ce préambule : « La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseils, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, libre d'hérésie, lorsqu'elle était encore assujettie à une croyance barbare, avec l'inspiration de Dieu, recherchant la clef de la science, selon la nature de ses qualités, désirant la justice, gardant la piété ; la loi salique fut dictée par les chefs de cette nation, qui en ce moment commandaient chez elle... Puis, quand par l'aide de Dieu, Clovis, le chevelu, le beau, l'illustre roi des Francs, eut reçu le premier le baptême catholique, tout ce qui dans ce pacte était jugé peu convenable fut amendé avec clarté par les illustres rois Clovis, Childebert et Clotaire ; et ainsi fut dressé le décret suivant : *Vive le Christ qui aime les Francs !* Qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce; qu'il protège leurs armées ; qu'il leur accorde, avec des signes qui attestent leur foi, les joies de la paix et la félicité; que le Seigneur Jésus-Christ dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent[2]... »

... Que signifie cette étonnante acclamation : *Vivat qui Francos diligit Christus*, si ce n'est que nos pères croyaient à son

1. *Du Pape*, disc. prélim., XXIV.

2. Canciani, *Barbarorum leges*, cum notis et glossariis, t. II, p. 13, Venetiis, 1783.



CHARLEMAGNE, EMPEREUR DE FRANCE

Statue de M. Rochet, sur la place Notre-Dame, à Paris. — Charles est conduit par Olivier et Roland. — Ce grand roi se qualifiait lui-même ainsi : « Moi, Charles, par la grâce de Dieu et le don de sa miséricorde, roi et chef des Francs, dévot défenseur de la sainte Église, et en toutes choses humble auxiliaire du Siège apostolique. » (*Concil.*, Labbe, t. VII, col. 967.)

amour de prédilection pour eux et entendaient le payer de retour?

Aussi, dès nos plus lointaines origines chrétiennes, les papes écrivent à nos rois comme aux plus fermes et aux plus fidèles soutiens de la foi. Nous avons déjà cité la lettre du pape Anastase à Clovis. Nous avons mentionné celle de saint Grégoire le Grand à Childebert. Nous extrayons de cette dernière encore ce passage : « Ce qui est en vous plus digne d'admiration, ce n'est pas que vous soyez roi, d'autres le sont aussi ; c'est que vous soyez roi catholique, ce que les autres n'ont pas mérité d'être. Car votre foi brille au milieu des nations infidèles comme la lumière d'un grand flambeau dans les ténèbres d'une nuit obscure. Vous avez tout ce que les autres princes peuvent se glorifier d'avoir, et ils n'ont pas le bien excellent que vous possédez[1]. »

Avant 683, saint Ouen, le très digne biographe de saint Éloi, qualifie la sainte reine Bathilde du titre de « reine très chrétienne » : *Regina christianissima.* Un peu plus tard, en 740, nous voyons reparaître le même titre de *très chrétien*, dans une lettre bien touchante d'un autre saint pape, Grégoire III, au glorieux vainqueur d'Abdérame, Charles Martel : « *Très chrétien* fils : Fili *christianissime*, nous exhortons votre bonté devant le Seigneur et son terrible jugement ; secourez, pour Dieu et le salut de votre âme, l'Église de saint Pierre et ceux qui sont spécialement son peuple. Ne fermez pas l'oreille à ma prière, afin que le prince des apôtres ne vous ferme pas la porte du ciel. Je vous en conjure, au nom du Dieu vivant, qui est la vérité même, et par les clefs sacrées de la confession du bienheureux Pierre, que je vous envoie comme une marque de royauté (*ad regnum*), ne préférez pas l'amitié des rois lombards à celle du prince des apôtres[2]. »

A partir de cette époque, il semble que nos rois commencèrent à être universellement appelés *très chrétiens*. Il est du moins certain que vers le milieu du douzième siècle, en 1166, le célèbre Jean de Salisbury, le docte ami de saint Thomas de Cantorbéry, plus tard évêque de Chartres, désigne couramment le roi Louis VII

1. *Patrol. lat.*, Migne, t. LXXXVII, col. 567.
2. *Concil.*, Labbe, t. VI, col. 1472.

par l'appellation de roi très chrétien des Francs : *Christianissimi Regis Francorum.* Et cette locution est d'autant plus frappante ici qu'elle est jetée en passant, comme un terme consacré par l'usage, dans une lettre familière adressée à son glorieux maître, le futur martyr des immunités ecclésiastiques[1]. Ce ne fut pourtant qu'à partir de 1469, sous le pontificat de Paul II, que ce titre devint une des formules officielles des bulles et brefs apostoliques adressés aux rois de France. François Ier prit dans ses actes le nom de roi très chrétien, et cet exemple fut suivi par ses successeurs.

Mais la nation française et ses souverains, nous le savons, n'avaient pas attendu si tard pour mériter cet honneur. Sans entrer ici dans de longs développements, contentons-nous de rappeler deux grands monarques, qui sont aussi deux grands hommes et deux grands chrétiens, et qui ont l'avantage de résumer pour nous, avec l'esprit de leur époque, l'esprit général des annales de la France. L'un, c'est Charlemagne, « le Trismégiste des temps modernes[2] », l'invincible et tout-puissant empereur qui datait ses capitulaires du règne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Regnante Domino Nostro Jesu Christo ;* et se qualifiait lui-même en termes si religieusement modestes : « Moi, Charles, par la grâce de Dieu et le don de sa miséricorde, roi et chef des Francs, dévot défenseur de la sainte Église, et en toutes choses, humble auxiliaire du Siège Apostolique[3]. » L'autre, c'est saint Louis, ce prince accompli, admiré même par Voltaire, alliant à la piété d'un moine le génie d'un législateur et la vaillance d'un héros, si heureux de se proclamer « le sergent de Notre-Seigneur Jésus-Christ », vrai père de son peuple, admirable justicier, dont l'incomparable figure, dégagée par le critique moderne des derniers nuages du préjugé gallican, apparaît à tous les yeux comme la personnification vivante de la royauté chrétienne[4].

Les prières et les cérémonies du sacre rappelaient solennellement aux rois de France cet auguste caractère de leur autorité.

1. *Patrol. lat.*, Migne, t. CIC, *Joann. Saresb.*, epist. CLXXVI.
2. J. de Maistre.
3. *Concil.*, Labbe, t. VII, col. 967.
4. Voir *Saint Louis, son gouvernement et sa politique*, par Lecoy de la Marche. 1 vol. in-8, Tours, Mame.

Qu'on lise le Pontifical. On y trouvera que le prince n'est sacré que pour faire régner le droit chrétien : inviolable justice pour tous, mais en particulier, protection aux faibles et aux petits.

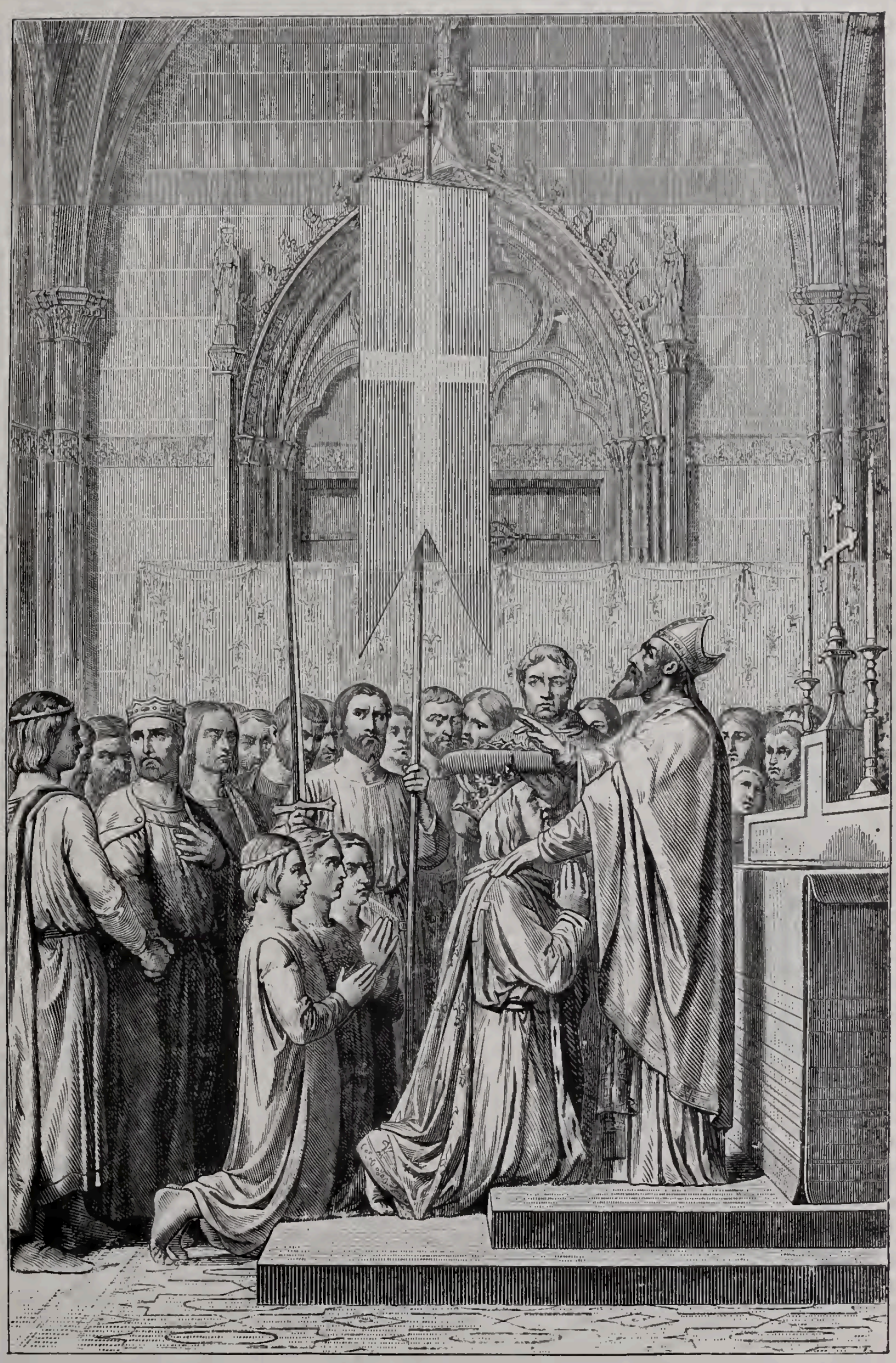
« Sachez bien, dit le prélat consécrateur, que vous entrez en participation de notre ministère. Nous sommes pour l'intérieur, vous êtes pour l'extérieur... Vous régnez non dans votre intérêt, mais dans celui de tout votre peuple ; et ce n'est pas à la terre, mais au ciel, que vous devez demander le prix de vos services... Oint du Seigneur, vous êtes regardé avec raison comme le vicaire du Christ lui-même... »

Ce fut, pour une bonne part, la mission de Jeanne d'Arc de raviver cet idéal. Aussi la première chose qu'elle demanda au roi Charles VII en arrivant auprès de lui était « de se démettre de son royaume et de le rendre à Dieu, de qui il le tenait[1] ». Le suzerain, le suprême *droiturier*, exigeait que le roi de France se reconnût publiquement pour son vassal et n'agît que comme son lieutenant.

Une prière liturgique, insérée dans un missel du neuvième siècle, et probablement en usage dès le septième, proclame cette mission de la nation franque et de ses rois : « O Dieu tout-puissant et éternel! qui avez établi l'empire des Francs pour être par le monde l'instrument de votre divine volonté, le glaive et le bouclier de votre sainte Église, nous vous en prions, prévenez toujours et en tous lieux de la céleste lumière les fils suppliants de la France, afin qu'ils voient ce qu'il faut faire pour l'établissement de votre règne sur la terre, et que, pour accomplir ce qu'ils auront vu, ils soient remplis de charité, de force et de persévérance. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il[2]. »

En faut-il davantage pour expliquer un phénomène remarquable et trop peu remarqué de notre histoire, à savoir qu'aucune monarchie européenne n'employa pour le bien de l'État un aussi grand nombre de moines, de prêtres, de princes de l'Église. Qu'on remonte par la pensée, depuis le pacifique cardinal Fleury, en

1. *Procès*, t. IV, p. 486, et t. III, p. 91.
2. Voir le texte, P. Ayroles, *Jeanne d'Arc sur les autels*, appendice A.



S. LOUIS, LE « SERGENT DE N.-S. JÉSUS-CHRIST »

Avant son départ pour la croisade, saint Louis reçoit la bénédiction de l'évêque de Paris.

passant par les Richelieu, les d'Amboise, les Suger, les Alcuin, jusqu'à ces saint Ouen, ces saint Léger, et tant d'autres si distingués dans la nuit de leur siècle, « véritables Orphées de la France, qui apprivoisèrent des tigres et se firent suivre par des chênes ». Mais tandis que le sacerdoce était en France une des trois colonnes qui soutenaient le trône, et qu'il jouait dans les comices de la nation, dans les tribunaux, dans les ministères, dans les ambassades, un rôle si important, on n'apercevait pas ou l'on apercevait peu son influence dans l'administration civile; et lors même qu'un prêtre était premier ministre, on n'avait pas en France un gouvernement de prêtres, tant les influences étaient bien balancées[1].

Telle est la France véritable, celle que nos évêques, siégeant au conseil des rois, avaient construite de leurs mains, selon une expression célèbre, comme les abeilles construisent leur ruche. Elle éclate en chants, tour à tour tendres et sublimes, dans ces épopées héroïques du moyen âge, que la critique, mieux inspirée, étudie enfin avec amour. Elle créa l'architecture vraiment inimitable de nos cathédrales et les chefs-d'œuvre de la science sacrée. Ses annales ont pu, sans mensonge, s'intituler : Gestes de Dieu par les Francs, *gesta Dei per Francos*. C'est la France de la chevalerie et des croisades, la France des Godefroy de Bouillon, des Villehardouin, des saint Louis, des Du Guesclin, des Boucicaut, des Bayard, des Pierre d'Aubusson, des Turenne; la France de notre grande littérature encore si chrétienne du dix-septième siècle; la France aussi des héros de la Vendée et des martyrs de Castelfidardo et de Loigny!

La foi anime, gouverne, inspire tout, hommes et choses. Et parce que cette foi est profonde, ardente, passionnée, elle ne peut se renfermer en elle-même, elle fait explosion par le prosélytisme.

Le prosélytisme, notre élément, notre puissance et notre gloire : encore un trait caractéristique de la nation très chrétienne!

Rappelons quelques faits trop oubliés. Clotilde convertit Clovis, et Clovis combat l'arianisme, dont il achève la ruine aux plaines de Vouillé. Ingonde, princesse du sang de Clovis, gagne à la foi

1. Jos. de Maistre, *Considérations sur la France*, ch. VIII.

de Nicée son époux Herménégilde, qui bientôt après, par son martyre même, prépare la conversion de l'Ibérie tout entière. Berthe, autre princesse mérovingienne, met son influence au service de saint Grégoire le Grand et de ses missionnaires romains, dont le chef, le saint moine Augustin, deviendra le premier archevêque de Cantorbéry. C'est ainsi qu'elle arrache aux ténèbres du paganisme son mari Ethelbert, roi anglo-saxon de Kent, que les sept royaumes de l'heptarchie ne tarderont pas à suivre au sein de l'Église.

Plus tard, Dagobert, dont certains désordres privés ne doivent pas nous faire méconnaître les qualités royales, introduit l'Église dans les Flandres, où elle jeta de si profondes racines; Charles Martel, dans la Frise; Charlemagne, dans la Saxe, la Westphalie, la Bohême, la Hongrie, la Moravie, c'est-à-dire dans la plus grande partie de l'Allemagne.

Les siècles s'écoulent et les saintes traditions de prosélytisme chrétien se perpétuent sur le trône comme au sein de la nation. Saint Louis envoie des apôtres chez les Tartares; Henri IV, en Acadie et dans le Canada, cette *Nouvelle France* en qui se survit aujourd'hui la meilleure France du passé; Louis XIII, au Tonkin et en Cochinchine; Louis XIV, au Sénégal, à Madagascar, en Tunisie, à Siam et à la cour impériale de Pékin, qui reçoit de simples religieux comme ambassadeurs officiels du grand roi : tandis que dans les Échelles du Levant le même prince, en cela vraiment très chrétien, se fait partout le protecteur déclaré des missionnaires contre la violence ou la rapacité musulmane, et qu'aux portes mêmes de son royaume il oblige le fanatisme calviniste à tolérer dans Genève la célébration de la messe catholique, interdite depuis Calvin sous peine de mort.

Chose étrange! La France même de la Convention et la France politiquement athée de l'heure présente n'ont pu répudier ce glorieux héritage de protectorat chrétien dévolu à notre pays. A défaut de sens religieux, un reste de sens patriotique révèle aux petits hommes d'État de la Révolution que l'influence catholique se confond à l'étranger avec l'influence française, et que l'Évangile demeure la seule préparation possible à une colonisation sérieuse.

Mais ils ont beau faire, cette source est trop abondante et trop généreuse pour s'épuiser jamais. Entre toutes les nations catholiques, la France est encore celle qui fournit aux missions étrangères les plus nombreuses et, disons-le, les plus vaillantes recrues. Le sang de nos martyrs n'a pas cessé d'arroser les plages infidèles. A l'heure où nous traçons ces lignes, toutes les contrées de la terre, du Japon aux forêts du Napo équatorien, de la Chine aux Montagnes Rocheuses, du Thibet au Maduré, du Groënland à la Syrie, à l'Égypte, au Zambèse, à Madagascar, aux îles de l'Océanie, etc., saluent avec admiration dans des fils de la France les intrépides messagers de la bonne nouvelle.

Il y a plus. Notre sol, toujours fertile en nobles pensées comme en vrais dévouements, n'a-t-il pas enfanté presque sous nos yeux et fait rapidement croître jusqu'au plus magnifique développement cette œuvre si simple, si grande, si catholique de la Propagation de la Foi, par laquelle souvent aujourd'hui, à défaut de largesses royales, l'obole du pauvre devient la seule ressource humaine des apôtres de Jésus-Christ? Depuis, l'on a vu successivement d'autres œuvres d'apostolat extérieur, telles que la *Sainte-Enfance* et les *Écoles d'Orient*, auxquelles sont venues se joindre diverses œuvres d'apostolat extérieur, comme celles de *Saint-François de Sales*, des *Campagnes*, des *Écoles chrétiennes*, du *Vœu national*, des *Cercles catholiques d'ouvriers*, etc., adresser de nouveaux et très fructueux appels à la charité française : malgré tout, les recettes de leur sœur aînée, considérées en quelque sorte comme la dette sacrée de notre prosélytisme conquérant, se sont maintenues au chiffre annuel d'environ cinq millions de francs.

Non, non, la France n'a pas été en vain proclamée le royaume très chrétien; et ce n'est pas en vain que l'illustre pape Pie II s'écrie dans le transport de sa reconnaissance : « En vérité, il semble que les Français et leurs rois aient été choisis de Dieu pour propager l'Évangile par toute la terre. Voilà leur plus beau titre d'honneur ! »

La France croisée partant pour la Terre-Sainte.

La France chrétienne, obéissant à l'appel du pape Urbain II, dans le concile de Clermont, se lève au cri de « Dieu le veut! » — Dessin de Boucher, dans l'*Histoire de France* du P. G. Daniel. Paris, 1729.

CHAPITRE III

L'ÉPÉE DE LA FRANCE CHRÉTIENNE

La ruche, symbole de l'espérance.
Tiré des *OEuvres du B. François de Sales.*
Paris, Sébastien Huré, 1652.

Non content d'avoir honoré sa France chérie de titres si beaux, le Christ veut encore l'armer d'une épée : épée foudroyante et presque toujours invincible quand elle est portée par de dignes mains et dégainée pour la cause du bon droit : au soldat de Dieu ne fallait-il pas une épée de trempe divine? Aussi nos aïeux des âges de foi, avant de partir pour la bataille, allaient-ils la déposer sur l'autel de la patrie; et c'est là, l'heure venue, qu'ils allaient la reprendre, avec l'oriflamme, après que la main des pontifes l'avait enrichie des plus saintes bénédictions.

On connaît le mot de Clovis : Un jour que saint Remi lui racontait la Passion et la mort du Dieu rédempteur, le roi chevelu, déjà chrétien par la générosité de ses sentiments nouveaux, mais encore barbare par la fougue de sa nature indomptée, s'écria dans un élan d'indignation et d'enthousiasme : « Que n'étais-je là avec mes Francs! » Et il saisissait son épée frémissante. Ce cri spontané d'un noble cœur caractérisait d'avance nos destinées religieuses, et la France chrétienne devait le répéter d'âge en âge. La France alors se croyait le droit et le devoir, elle se faisait gloire d'intervenir partout où elle voyait la vérité captive, la justice opprimée et l'innocence en détresse. Elle ressemblait à ce chevalier dont le poète a si bien dit :

Il écoute partout où l'on crie au secours.

Et son Dieu se plaisait à la rendre victorieuse! — Victorieuse pour refouler le Croissant, mortel ennemi et envahisseur impur de la chrétienté : voyez Charles Martel aux plaines de Tours et de Poitiers. — Victorieuse pour défendre le Saint-Siège contre les injustes agressions des Lombards : voyez Pépin et Charlemagne. — Victorieuse pour constituer ou du moins étendre et consolider la souveraineté temporelle des Papes : voyez ce même Pépin donnant à saint Pierre la pentapole et l'exarchat, vingt-trois villes importantes; et ce même Charlemagne confirmant aux Vicaires de Jésus-Christ toutes leurs anciennes ou nouvelles possessions, auxquelles sa magnificence ajoute Spolète, Bénévent et d'autres cités. — Victorieuse enfin pour délivrer la Palestine et combattre jusque dans leurs foyers les profanateurs du Saint-Sépulcre, les spoliateurs et les meurtriers des pieux pèlerins!

Quels exploits que ceux d'un Tancrède, d'un Godefroy, d'un Bohémond, d'un saint Louis, de mille et mille autres! Quelle terreur inspire au loin le nom Franc, synonyme alors et longtemps après, dans tout l'Orient, du nom chrétien! Nous avons régné à Antioche, régné à Jérusalem, régné à Constantinople; et quand la fortune des armes tourna contre nous, les revers n'abattirent point notre courage. Nos chevaliers de Saint-Jean renouvelèrent à Rhodes,

puis à Malte, les plus merveilleuses prouesses des premiers soldats de la Croix; et l'Europe ne vit pas sans admiration une poignée de héros, constamment soutenus par les subsides de la papauté et les prières de l'Église, tenir en échec pendant quelque cinq siècles la formidable puissance des sultans.

Ainsi se réalisait cet idéal du guerrier chrétien, que saint Bernard présentait à la nouvelle milice du Temple, si belle à ses débuts et si riche de promesses : « Ils ne comptent pas sur leur force; c'est du Dieu des armées qu'ils attendent la victoire : la victoire ne dépend point du nombre de soldats, mais de la bravoure qui vient du ciel. Voilà ce qu'ils ont souvent expérimenté, un d'entre eux poursuivant mille adversaires, et deux en dispersant dix mille. Par une alliance admirable et singulière, on les voit plus doux que des agneaux et plus terribles que des lions; en sorte qu'on ne sait comment les appeler. Sont-ils moines? sont-ils soldats? Ils sont l'un et l'autre, alliant à la douceur du religieux la vaillance du guerrier[1]. »

On nous demandera peut-être pourquoi la victoire ne nous fut pas toujours fidèle, quand nous combattions pour la plus sainte des causes? C'est que notre conduite fut trop souvent indigne de notre drapeau; c'est que nos divisions intestines paralysèrent les prodiges de notre valeur.

Puis, ne l'oublions pas, après tout et en dépit de nos malheurs, comme on l'a dit avec autant d'esprit que de justesse, « si *chaque* croisade a échoué, *toutes* ont réussi ». Oui, réussi à contenir dans certaines bornes le fatal débordement de l'Islam; réussi encore à diminuer et bientôt à éteindre les luttes fratricides qui désolaient l'Europe féodale, à hâter l'affranchissement des serfs, à grandir pour le bien des peuples l'autorité des rois, à donner enfin un nouvel essor au commerce, à l'industrie, aux lettres, aux sciences et aux arts.

En peut-on dire autant de nos guerres modernes, de ces guerres d'abord si triomphantes de la Révolution, du premier et du second Empire? Après tant de victoires remportées, tant de capitales prises

1. *Ad milites Templi*, ch. IV.

d'assaut ou abandonnées par leurs souverains, tant de contrées et de royaumes subjugués en courant, quel a été le dernier mot de la Providence? La honte inexpiable d'une triple invasion étrangère, des capitulations inconnues à notre histoire, notre superbe Paris occupé par l'ennemi, plus de cinq cent mille Français désarmés, une rançon de cinq milliards, la perte de deux belles provinces!

Ah! si la France a vu son épée humiliée, brisée, et cette fois sans compensation, c'est qu'elle en avait fait un coupable usage. A Moscou, à Waterloo, à Sedan, elle luttait, non pas contre l'infidèle, mais contre des chrétiens; non pas pour son Dieu, mais pour elle-même, pour les intérêts de sa cupidité peut-être et de son ambition, ou d'une gloire toute profane. De plus, dans sa dernière lutte, désastreuse entre toutes, elle avait contre elle le récent et criminel abandon de Rome. Dès lors quel droit pouvait-elle prétendre aux bénédictions de la justice et aux sourires de la victoire?

Au reste, même en nos jours mauvais, la race des grands guerriers chrétiens n'est pas près de s'éteindre parmi nous. Sans parler de tant d'illustres vivants, et sans nous arrêter aux Drouot, aux Bugeaud, aux La Moricière, aux Pimodan, aux Ducrot, etc., dont la religion a droit d'être fière autant que la patrie, saluons cet admirable général de Sonis, que tous les bons Français pleurent encore. Nul aujourd'hui n'ignore ce que furent, pendant la campagne d'Italie, sur le terrain même de l'ennemi, les habitudes de cette vie militaire, « qui était celle d'un saint doublé d'un héros ». — « Dans nos reconnaissances, en traversant des bourgades ou des villages, tout à coup nous apercevons un clocher. Le Maître est là! à terre! Nous descendons tous les deux de cheval, nous entrons dans l'église : nous prions le prêtre de nous donner la sainte communion. C'est fait! Nous repartons aussitôt; le temps n'est pas à nous. Nous faisons notre action de grâces à cheval et en courant... » Non, jamais, dirons-nous avec une voix éloquente[1], jamais l'esprit français, joint à la piété chrétienne, n'a trouvé le sublime dans une page plus merveilleuse de grandeur et de simplicité. C'est le même homme qui, le 24 juin 1859, à Solférino, à la tête

1. Mgr Freppel, *Éloge funèbre du général de Sonis*, à Loigny, 22 septembre 1887.

LE GRAND CONDÉ APRÈS LA VICTOIRE DE ROCROY, 1643

Peinture de M. Magaud, dans la galerie historique du Cercle religieux de Marseille. — Condé est le type du guerrier chrétien dont saint Bernard présentait ainsi l'idéal à la nouvelle milice du Temple : « Ils ne comptent pas sur leur force ; c'est du Dieu des armées qu'ils attendent la victoire, bien persuadés, selon la maxime de Judas Machabée, qu'il Lui est facile de livrer à quelques hommes de puissantes armées, et qu'il ne lui en coûte pas plus de renverser une multitude qu'un petit groupe d'ennemis, puisque la victoire ne dépend pas du nombre des soldats, mais de la bravoure qui vient du ciel. »

du 3e escadron des chasseurs d'Afrique, rompait les carrés, jusque-là impénétrables, de l'infanterie autrichienne, et par cette charge légendaire, dont il revint presque seul, décidait de la victoire! Le 2 décembre 1870, nous le retrouverons à Loigny.

Par suite d'un arrangement conclu entre Louis XIV et Charles II, roi d'Angleterre, les Français reprenaient, en 1662, possession de Dunkerque. On raconte qu'un officier anglais dit, en se retirant, aux nôtres qui avançaient : « Messieurs, nous reviendrons. — Non, répondit un Français, vous ne reviendrez pas, tant que Dieu sera plus content de nous que de vous. » On savait alors faire la part de Dieu dans les succès de l'homme.

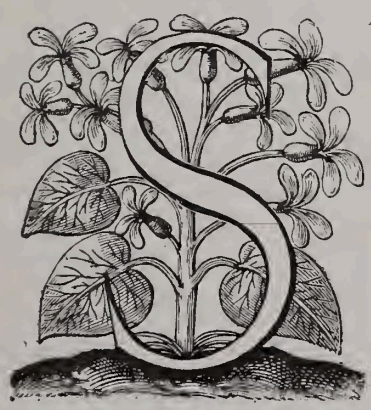
On gardait encore le souvenir, au moins inconscient, des graves avertissements que saint Remi, d'après son biographe Hincmar, avait adressés à Clovis la veille même du baptême de ce prince, avertissements qui ne le regardaient pas seulement, lui et sa race, mais aussi tout son peuple. Voici les termes mêmes du vieux chroniqueur, qui, s'ils n'ont pas toute la valeur d'un témoignage strictement historique, sont au moins l'expression des sentiments religieux communément admis au neuvième siècle : « Remi leur prédit (à Clovis et à Clotilde assise auprès de son époux) tout ce qui devait leur arriver, à eux et à leur race; leur descendance leur succéderait, régnerait avec gloire, étendrait les limites du royaume, exalterait la sainte Église, serait élevée à toute la dignité et à toute la puissance de l'ancienne Rome, enfin repousserait victorieusement les attaques des autres nations : *à moins toutefois que, venant à dégénérer, elle n'abandonnât la voie de la vérité, et ne se laissât entraîner dans les funestes sentiers de ces vices qui offensent gravement Dieu, et bouleversent les États en faisant passer le pouvoir d'une race à une autre*[1]; et aussi, pourrait-on ajouter, la prépondérance d'un peuple à un autre peuple.

1. *Hincm. opera,* Migne, t. CXXV, col. 1159.

Jésus reçoit le cœur du bien-aimé et lui donne en échange son propre Cœur.
D'après une gravure d'Abraham Bosse, dans les *Œuvres du B. François de Sales.* Paris, 1652.

CHAPITRE IV

JEANNE D'ARC, LIBÉRATRICE INSPIRÉE DE LA FRANCE



Tiré de l'*Histoire sainte* du P. N. Talon.
Paris, 1659.

ACHE un chacun que Dieu a montré et montre chaque jour qu'il a aimé et qu'il aime le royaume de France, et qu'il l'a spécialement élu en héritage et pour entretenir par son moyen la sainte foi catholique et la remettre du tout sus. Et pour ce, Dieu ne veut pas le laisser perdre. Mais sur tous les signes d'amour qu'il a envoyés au royaume de France, il n'y en a point de si grand ni de si merveilleux, comme celui de cette Pucelle. »

Ainsi parle, dans le *Registre Delphinal*[1], un grave magistrat, contemporain de Jeanne d'Arc, Mathieu Thomassin.

1. Voir *Procès de Jeanne d'Arc*, t. IV, p. 309.

Voici, en effet, le plus grand, ou du moins le plus extraordinaire, le plus visiblement miraculeux des dons du Ciel à la France, *une libératrice inspirée, Jeanne d'Arc!* C'est là un fait inouï, un privilège à part, qui n'a d'analogue que dans l'histoire de l'ancien peuple de Dieu. Interrogez, scrutez les annales des autres nations : vous n'y trouverez rien de semblable. Seul, le royaume des Lys a sa Débora, son Esther, sa Judith. Mais plus vaillante encore, plus gracieuse et plus pure, plus douce surtout et plus généreuse que ces illustres héroïnes du vieux Testament, notre libératrice ne verse pas le sang, et ses mains virginales n'en porteront jamais la moindre tache. Elle déploie sa blanche bannière, où brillent ces mots naïfs et triomphants : *Jesus! Maria!* elle marche ainsi à la tête des bataillons qu'elle entraîne, et « en son Dieu » les mène à la victoire.

Étonnante prédilection du Seigneur pour son peuple de France! Quand tout est désespéré, lui-même daigne intervenir! Les Anglais étaient maîtres des trois quarts du territoire. Leur roi Henri V avait été couronné roi de France à Paris même. Notre roi Charles VII, réduit à n'être plus que le roi de Bourges, se laissait dire sans rougir, « que jamais prince ne perdit plus gaiement son royaume ». Au reste, plus d'armée, plus d'argent, presque plus de patrie. Partout des factions, partout des ruines, et en beaucoup d'endroits des massacres et des excès hideux, qui le cèdent à peine aux récentes horreurs de la Commune parisienne. C'en était fait, ce semble, de la France. Jamais elle n'avait été si bas; et, ne craignons pas de l'affirmer, notre situation présente, si déplorable soit-elle, nous laisse bien plus de ressources et de gages d'avenir que notre situation d'alors.

Jeanne paraît! c'est une jeune fille inconnue, une petite bergère. A peine a-t-elle fait reconnaître sa mission divine, tout change de face, tout renaît. Orléans est délivré. Les cœurs se raniment. Les vieux guerriers suivent cet ange, cette envoyée d'en haut. Patay est témoin d'un premier et éclatant triomphe : Patay où, cinq siècles plus tard, pour sauver au moins l'honneur français, les soldats du Cœur de Jésus et du Pape verseront leur noble sang, mais sans autre victoire que celle des martyrs!... L'ennemi épou-

JEANNE D'ARC MARCHANT VERS ORLEANS

La vocation céleste de Jeanne d'Arc.— Les Anglais étaient maîtres des trois quarts de notre territoire Leur roi Henri V avait été couronné roi de France à Paris même. C'en était fait, ce semble, de la France, lorsque Jeanne reçoit du ciel mission d'aller secourir le roi Charles VII et lui rendre son royaume : « Nul au monde, disait Jeanne, si ce n'est moi, ne peut recouvrer le royaume de France, et il n'y a de secours qu'en moi... C'est pour cela que je suis née. »

vanté fuit de toutes parts. Troyes ouvre ses portes, Reims n'oppose aucune résistance; et c'est là qu'en présence du drapeau de Jeanne, qui « devait être à la gloire après avoir été à la peine », Charles, désormais le *Victorieux*, reçoit la solennelle onction des rois.

Il est vrai, quelque dix ans plus tard, l'héroïque Pucelle, victime de son ardeur et de son dévouement, ou plutôt par un secret dessein de la Providence, tombe aux mains des Anglais, est jetée en prison, soumise aux plus indignes traitements, et, malgré l'irrésistible éloquence de ses réponses, condamnée au feu par un tribunal infâme. L'humble fille des champs pleure en montant sur son bûcher. Mais bientôt, retrouvant toute sa vigueur, elle demande une croix, l'embrasse, et ne cesse plus de la presser contre sa poitrine, jusqu'à ce que son âme, blanche colombe, s'envole dans un dernier appel au roi Jésus. Voilà comment elle meurt, empruntant à son infortune même « ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur donne à la vertu ». Il y a plus, ces flammes imméritées couronnent son chaste front d'une auréole nouvelle, en faisant de l'héroïne une martyre. Et il le fallait ainsi, pour qu'elle remplît sa mission tout entière. C'est une loi universelle, surtout depuis le Calvaire, que nul n'entre dans la gloire que par le chemin de l'épreuve, et aussi, que le pardon, que le salut pour les peuples comme pour les individus, ne viennent que par l'expiation : loi qui se vérifie dans le bûcher de Jeanne, comme elle se vérifiera un jour dans l'échafaud de Louis XVI.

« O Dieu! s'écriait dès 1844, dans un magnifique élan d'enthousiasme, le futur évêque de Poitiers [1], ô Dieu! dont les voies sont belles, qui marchez par un chemin virginal, soyez béni d'être venu à notre aide par des mains si pures et si dignes de vous! Soyez béni d'avoir fait notre Jeanne si belle, si sainte, si immaculée! Je cherche en vain ce qui pourrait manquer à mon héroïne : tous les dons divers s'accumulent sur sa tête; pas une pierrerie à joindre à sa couronne. Par l'esprit et par le cœur, je ne connais rien de plus français que Jeanne d'Arc, rien de plus mystique et

1. *Œuvres* du cardinal Pie, t. Ier, *Panégyrique de Jeanne d'Arc.*

de plus naïf; en elle la nature et la grâce se sont embrassées comme sœurs; l'inspiration divine a laissé toute sa part au génie national, tout son libre développement au caractère français; c'est une extatique chevaleresque, une contemplative guerrière; elle est du ciel et de la terre; c'est une martyre qui pleure, *c'est une sainte qui n'a pas d'autels;* que l'on vénère, que l'on invoque presque, et qu'il est permis de plaindre; que le prêtre loue dans le temple, que les citoyens exaltent dans les rues de la cité; modèle à offrir aux conditions les plus diverses, à la fille des pâtres et à *la fille des rois* (elle a prouvé, elle aussi, qu'elle savait comprendre la noble et sainte figure de Jeanne), à la femme du siècle et à la vierge du cloître, aux prêtres et aux guerriers, aux heureux du monde et à ceux qui souffrent, aux grands et aux petits; type le plus complet et le plus large au double point de vue de la religion et de la patrie; figure historique qui n'a son semblable nulle part, Jeanne d'Arc, c'est une douce et chaste apparition du ciel au milieu des agitations tumultueuses de la terre, une île riante de verdure dans l'aride désert de l'histoire humaine, un parfum de l'Éden dans notre triste exil, et, pour parler le langage de saint Augustin, c'est Dieu venant à nous, cette fois encore, par un sentier virginal. Car Jeanne d'Arc est de Dieu; elle est l'envoyée de Dieu, elle n'a cessé de le dire. Et quel Français se sentirait le triste courage de nier le témoignage des paroles de Jeanne, si magnifiquement confirmé par le témoignage de ses œuvres et par le témoignage de sa vie et de sa mort? Et cela, pour ne pas reconnaître cette vérité si consolante, savoir : que Dieu aime la France, et qu'au besoin il la sauve par des miracles.

« Prince de Bourgogne, écrivait Jeanne à l'ennemi de son roi, je « vous fais assçavoir, de par le Roy du Ciel, pour votre bien et votre « honneur, que vous ne gaignerez poinct bataille à l'encontre des « loyaulx Françoys, et que tous ceulx qui guerroyent contre le dict « sainct Royaulme de France guerroyent contre le Roy Jésus, Roy « du Ciel et de tout le monde; s'il vous plaist aguerroyer, allez sur « le Sarrasin. » Vous l'entendez? Le saint royaume de France, le Royaume des loyaux Français, c'est le royaume de Dieu même; les

ennemis de la France, ce sont les ennemis de Jésus. Oui, Dieu aime la France, parce que Dieu aime son Église, rapporte tout à son Église, à cette Église qui traverse les siècles, sauvant les âmes et recrutant les légions de l'éternité; Dieu, dis-je, aime la France, parce qu'il aime son Église, et que la France, dans tous les temps, a beaucoup fait pour l'Église de Dieu. »

Saluons, en passant, avec l'éloquent orateur, cette « fille des rois »,

Qui courait à sa mère au doux nom de *Marie*,

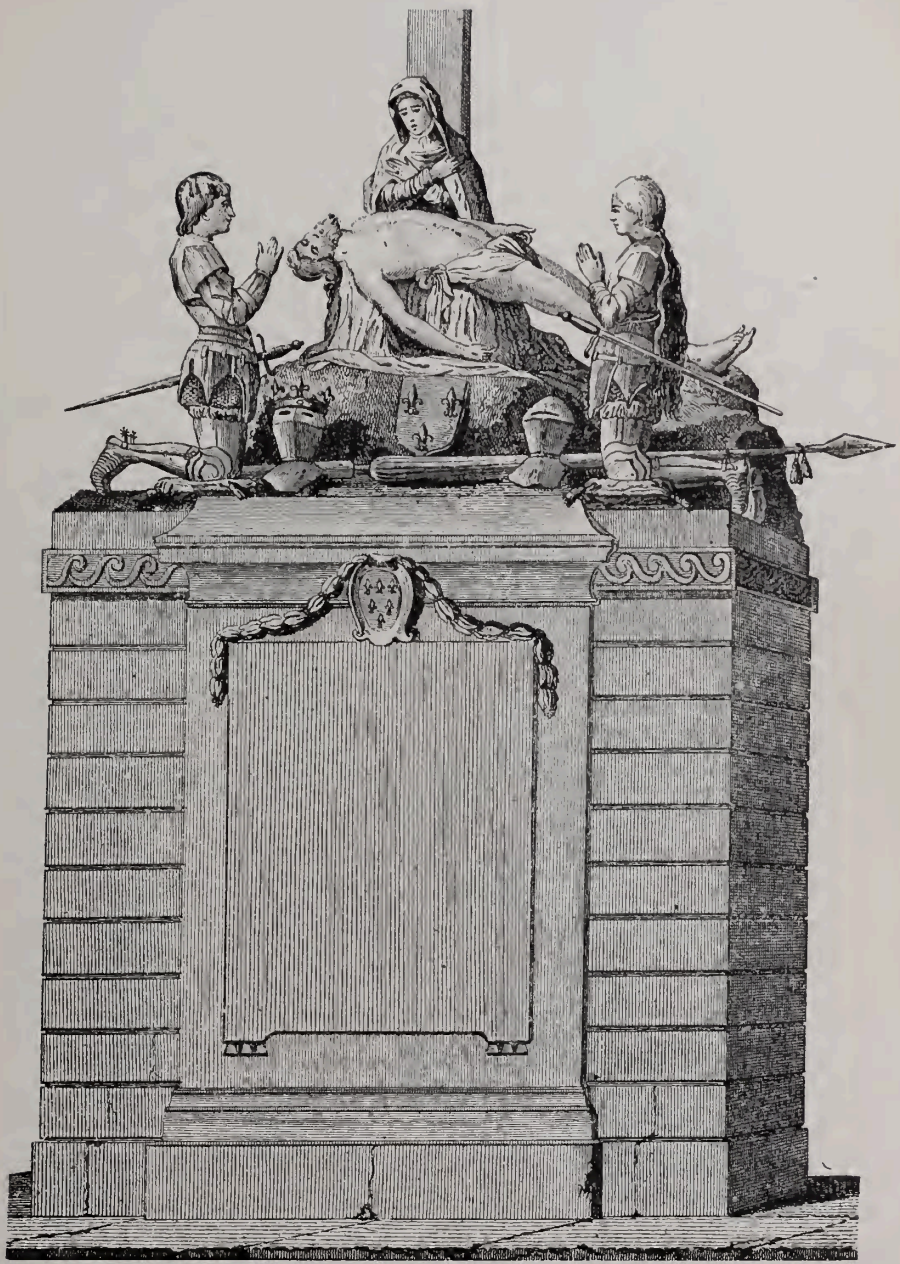
cette aimable princesse,

Aux mains pleines d'aumône et riches de pensées [1],

dont le virginal ciseau sut tirer d'un marbre pur la figure idéale de notre libératrice, et contribua puissamment à populariser sa mémoire, en lui rendant sa véritable physionomie, naïvement sublime.

Aussi « la sainte qui n'avait point d'autels », si ce n'est dans les cœurs, avance-t-elle à grands pas, sous nos yeux, vers les honneurs suprêmes de l'apothéose catholique. Un mouvement immense, chaque jour plus fort, parti de France, parti d'Orléans comme il convenait, auquel s'associent à l'envi l'épiscopat, le clergé, tout ce qu'il reste encore de chrétien et de patriotique dans les diverses classes de la société française, mouvement qui se propage jusqu'en Angleterre, et trouve à Rome même le plus encourageant accueil, annonce et prépare l'heure sans doute prochaine, où, dans les diptyques sacrés, à côté du nom des Clotilde, des Geneviève, des Bathilde, des Radegonde, des Jeanne de Valois, sera inscrit le nom peut-être plus glorieux encore de sainte Jeanne d'Arc, vierge et martyre. Et qu'on le remarque bien, nul n'entend rester étranger à cette explosion, un peu tardive mais si spontanée, de la reconnaissance nationale : prêtres et laïques, savants et ignorants, riches et pauvres, patrons et ouvriers, croyants et même incroyants, se rencontrent ici dans la communauté de l'admiration, de la gratitude et de l'espérance. Non, jamais assurément, depuis le bûcher de Rouen, ne retentit une acclamation aussi unanime.

1. A. de Musset, le *Treize Juillet*.



MONUMENT DE JEANNE D'ARC, A ORLÉANS

D'après les *Antiquités nationales* de Millin. Paris, 1791. — Sur l'une des faces du piédestal, on lisait en latin l'inscription suivante : « De leur piété envers Dieu, — De leur dévotion à la divine Mère, — De leur fidélité au roi, — De leur amour pour leur patrie, — De leur reconnaissance pour la Pucelle, — Les citoyens d'Orléans ont relevé — Ce monument, — L'an du Seigneur M.DCC.LXXI. » — Le premier monument, érigé en 1468, fut détruit par les protestants en 1567. Relevé en 1571, il fut déplacé en 1745 et rétabli en 1771. La gravure ci-dessus représente ce dernier monument avant sa destruction définitive en 1792.

Ce jour-là on ne parlera plus de la séparation de l'Église et de l'État, follement rêvée par une poignée de coupables sectaires. Sur le nom de Jeanne d'Arc, nom béni et cher à tout bon Français, la réconciliation serait-elle donc bien difficile à ménager; et dans la fête doublement patriotique qu'appellent tant de vœux, ne verrons-nous pas les pouvoirs publics d'alors se faire un devoir et une joie d'associer l'éclat des manifestations officielles aux magnificences des pompes sacrées?

A l'aurore d'un si grand jour, qui oserait encore parler de découragement? Loin de nous ces noires pensées! L'heure n'est plus à la pusillanimité, elle est à la confiance. Dieu n'a-t-il pas assez montré qu'il nous aime toujours, et que, même quand il décharge sur nous les coups les plus terribles, c'est notre conversion qu'il veut et non pas notre mort? On nous dit que la situation présente, humainement désespérée, ne peut être sauvée que par un miracle : eh bien! s'il faut un miracle, Dieu le fera. Ce ne serait certes pas la première fois qu'à l'heure marquée par sa Providence, et selon des voies inconnues à notre courte sagesse, Dieu susciterait un libérateur, quelque nouveau saint Louis, tel que le réclament les besoins de l'Église, de la France et du monde.

Que si le chef chrétien de l'avenir, en parcourant les rues de sa capitale, y rencontre encore, entre tant d'autres statues qui la souillent et appellent la foudre du ciel, la statue de Voltaire, oui, de Voltaire, le blasphème vivant, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, le vil adulateur du « grand Prussien », le trafiquant d'esclaves déguisé en philanthrope, et, pour comble, l'insulteur immonde de la chaste Pucelle; ah! sans doute, dans un trop juste élan d'indignation, il la fera traîner aux gémonies, vengeant à la fois l'injure de la religion et de la patrie!

Saint Michel et ses anges luttant contre le dragon.
Miniature d'une *Apocalypse* du XIVe s., ayant appartenu à M. Ambr. Firmin-Didot.

CHAPITRE V

SAINT MICHEL ARCHANGE

PATRON DE LA FRANCE

David et Jonathas, image de l'amitié.
Tiré de l'*Hist. sainte* du P. N. Talon. Paris, 1659.

Parmi les dons que la France a reçus de l'amour de son Christ, il en est un que nous avions beaucoup trop oublié, et que tout doit nous rappeler en ces jours d'orage : c'est l'attribution du grand saint Michel pour archange protecteur.

Saint Michel est la véritable explication des merveilles accomplies par Jeanne d'Arc; c'est celle que donne Jeanne elle-même. L'archange l'a suscitée, formée et conduite; il lui est grand reconfort; il l'assiste tous les jours sans jamais lui faire défaut :

autant d'expressions tombées des lèvres de l'héroïne. Elle va plus loin : elle lui attribue sa mission tout entière. Dans certaines séances du prétendu procès de Rouen, elle se donne pour saint Michel en personne, et présente comme réellement accompli par l'archange ce qui n'était visible qu'en elle. Elle en avait le droit, le mandataire pouvant attribuer au mandant ce qu'il fait par ses ordres et en vertu de la puissance qu'il reçoit de lui.

Saint Michel forme, avec sainte Catherine et sainte Marguerite, le conseil invisible qui inspire et soutient tout ce que Jeanne entreprend. Jeanne réfère à ce conseil des difficultés suscitées par les guerriers, des questions posées par les faux docteurs de Rouen; et elle oppose hardiment les décisions et les réponses qui lui viennent de cette source supérieure aux objections et aux sophismes de ses contradicteurs. Saint Michel n'apparaît pas seul. Il est dignement accompagné, comme il convient au premier des anges. Jeanne a souvent vu plusieurs de ces bienheureux esprits parmi les hommes, auxquels ils se mêlent sans en être aperçus[1].

D'après l'opinion commune et constante des théologiens, qui l'appuient sur l'Écriture, saint Michel fut l'ange spécialement député à la garde de l'ancien peuple de Dieu.

Or, Michel ayant protégé l'Église couverte encore des voiles de la synagogue, peut-on douter qu'il n'étende sur elle un patronage bien autrement efficace, depuis qu'elle est apparue au monde dans tout l'éclat de sa beauté divine, depuis que Jésus-Christ, après l'avoir lavée dans son sang, l'a solennellement épousée sur la croix? Chef de l'Église triomphante dont il commande les heureuses légions, doux consolateur de l'Église souffrante dont il introduit au ciel les membres purifiés, ne faut-il pas qu'il veille aussi sur l'Église militante, l'accompagne au combat et la conduise à la victoire? On voit même que l'Église, durant son pèlerinage terrestre, a plus particulièrement besoin d'un céleste auxiliaire. Au ciel, depuis la chute de Lucifer, c'est l'inaltérable paix. Au purgatoire, c'est une situation cruellement douloureuse, mais à l'abri pourtant des orages du

1. Voir le P. Ayroles, *Jeanne d'Arc sur les autels et la régénération de la France*, p. 82. 1 vol. in-12, Paris, Gaume.

dehors. Ici-bas seulement se retrouve l'éternel champ de lutte entre les fils de Dieu et les suppôts du diable, entre les bons et les méchants; ici-bas par conséquent est la place de notre invincible capitaine.

L'ARCHANGE SAINT MICHEL

Tiré du tablean de l'*Assomption de la Vierge*, du Pérugin. (Académie des Beaux-Arts, à Florence, XVIe siècle.) — Avant la ruine du temple de Jérusalem et la dispersion des Juifs, quand déjà tout présageait l'horrible catastrophe, on entendit, au rapport de l'historien Josèphe, les anges du sanctuaire s'écrier : « Sortons, sortons d'ici! » Un ancien texte rabbinique ajoute que les régions occidentales furent dès lors confiées au gouvernement de saint Michel; comme si, justement à cette heure, le glorieux archange s'était envolé vers Rome et vers nos contrées, pour en prendre possession et y établir le siège de son nouvel empire... La France chrétienne, en effet, ne devait pas tarder à naître et à grandir, pour devenir dès son berceau, sous l'égide de saint Michel, le soldat du Christ et de son Église.

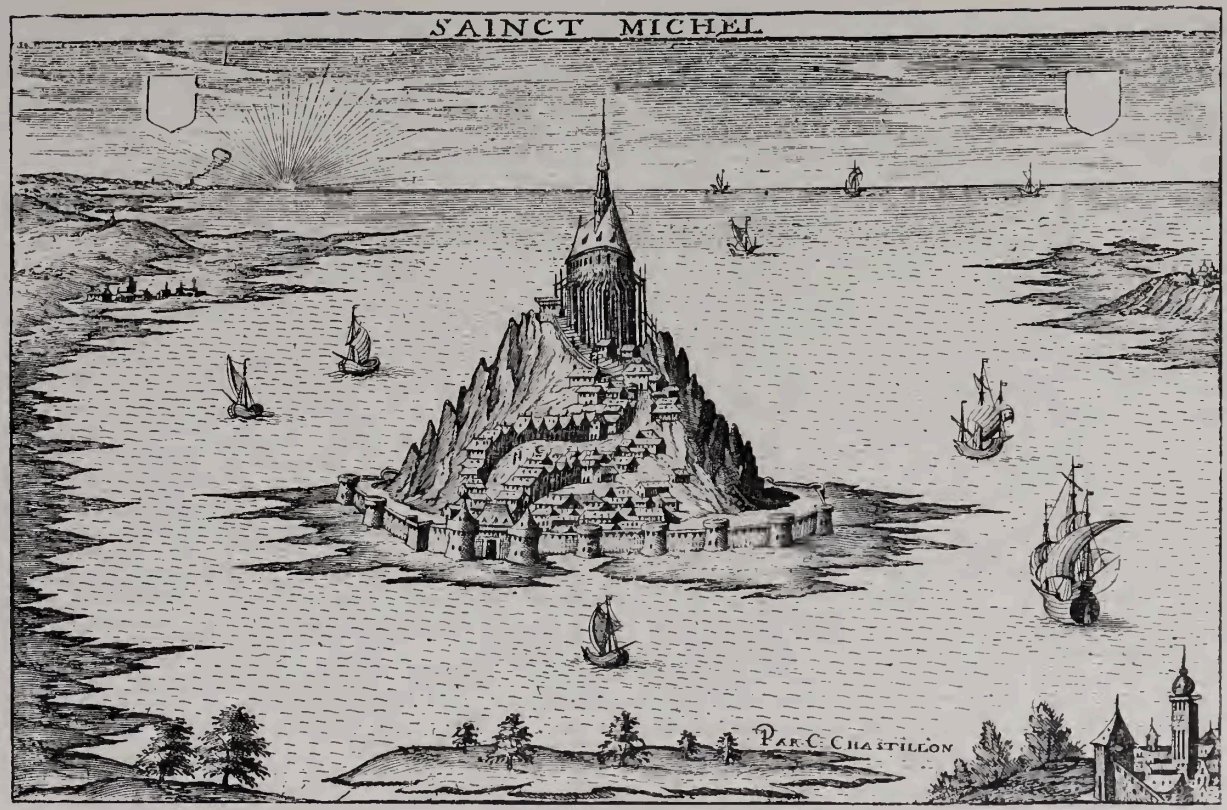
N'est-ce pas là précisément le sens de la célèbre vision apocalyptique? Une femme couronnée gémit dans les douleurs de l'enfantement; près d'elle un dragon veille, qui s'apprête à dévorer

son fruit. Mais saint Michel accourt : armé de la puissance d'en haut, il terrasse le monstre, il délivre la mère et l'enfant. Ainsi, d'âge en âge, sous le nom de synagogue juive, de Rome païenne, d'hérésie aux mille têtes, de barbarie du Nord, de mahométisme, de schisme, de simonie, de césarisme, de révolution, de faux libéralisme, le dragon infernal ne cesse de persécuter la sainte Église de Dieu, la véritable mère des élus, et met tout en œuvre pour l'anéantir avec son peuple fidèle. Par bonheur l'archange est là, l'épée flamboyante à la main; et la honteuse défaite qu'il infligea dans les cieux aux anges rebelles, il la fait constamment subir sur la terre à leur audace toujours renaissante. Ainsi l'Église demeure debout, inébranlable aux coups de l'enfer.

Mais quel est l'instrument extérieur et visible dont Dieu se sert le plus souvent pour faire triompher sa cause? Un peuple choisi et privilégié, qu'il constitue en quelque sorte son porte-glaive. Avant Jésus-Christ, ce fut le peuple hébreu; depuis Jésus-Christ, c'est le peuple franc. Cette mission, qui d'ailleurs n'est nullement exclusive, a été suffisamment démontrée; je la suppose ici admise, et je conclus : Si saint Michel a été le patron spécial de l'ancien peuple chargé seulement de garder le feu sacré de la promesse, combien plus légitimement ne doit-il pas l'être du peuple nouveau, chargé de défendre, de propager, de consolider le règne du Sauveur déjà venu et vivant dans son Église.

Et ceci n'est point pure conjecture. Avant la ruine du temple de Jérusalem et la dispersion des Juifs, quand déjà tout présageait l'horrible catastrophe, on entendit, au rapport de l'historien Josèphe, les anges du sanctuaire s'écrier : « Sortons, sortons d'ici! » Un ancien texte rabbinique ajoute que les régions occidentales furent dès lors confiées au gouvernement de saint Michel : comme si, justement à cette heure, le glorieux archange s'était envolé vers Rome et vers nos contrées, pour en prendre possession et y établir le siège de son nouvel empire; en sorte que l'on put dire, au sens religieux, et avec une légère altération des vers fameux de Corneille :

> Un grand destin commence, un grand destin s'achève;
> *Solyme* est prête à choir, et la France s'élève.



LE MONT SAINT-MICHEL

D'après la gravure de C. Chastillon. — Dix-septième siècle.

La France chrétienne, en effet, ne devait pas tarder à naître et à grandir, pour devenir dès son berceau, sous l'égide de saint Michel, le soldat du Christ et de son Église.

Au fond de la baie formée par la jonction des côtes de Normandie et de Bretagne, à deux kilomètres environ du rivage, un mont s'élance d'une base de 900 mètres de circonférence jusqu'à 80 mètres au-dessus des flots. Deux fois par jour, à la marée basse, l'île se trouve reliée au littoral par la plage méridionale laissée à sec. Mais la mer, qui semble s'être courtoisement retirée quelques heures pour livrer passage aux pèlerins, s'empresse bientôt de recouvrir l'immense grève de ses ondes impétueuses, dont la course égale, dans les grandes marées, le galop d'un cheval.

Dès les temps les plus reculés, la mystérieuse pyramide de granit fut l'objet d'une sorte d'effroi religieux, et on l'appela « la terreur de l'Océan ». Les druides y adorèrent le soleil sous le nom de Bélénus, et les Romains remplacèrent Bélénus par Jupiter. L'idolâtrie n'en fut définitivement chassée qu'au sixième siècle, par saint Paterne, le puissant évangéliste de ces parages.

Enfin, l'an 708, eut lieu la fameuse apparition qui donna tant d'éclat au culte de saint Michel sur ce rocher prédestiné. Une nuit, saint Aubert, évêque d'Avranches, fut averti, par révélation céleste, de construire, au sommet du mont, un temple en l'honneur du grand archange. Une deuxième et une troisième apparition ayant dissipé les premiers doutes du pieux pontife, il se mit résolument à l'œuvre. La dédicace de la nouvelle église se fit avec une grande solennité le 16 novembre 709. La fondation d'une abbaye bénédictine y assura la pompe et la perpétuité du service divin [1].

A partir de cette époque, le mont Saint-Michel — tel fut désormais son nom — devint le but d'un pèlerinage qui n'a pas discontinué jusqu'à la Révolution, et qui a repris dans ces derniers temps, comme tous les autres, sur la terre encore très chrétienne de France. Il n'est point d'honneurs que nos rois n'aient rendus à saint Michel, se plaisant à lui donner le titre et le rang de « Prince de l'empire des Gaules; » *Princeps imperii Galliarum*. En 813, Charlemagne, sur

1. Voir *Acta Sanctorum*, Bolland., XXIX[a] die septembris.

la décision du concile de Mayence, ordonne que la fête de saint Michel soit solennellement célébrée dans toute l'étendue de ses États. Sous les faibles successeurs du grand empereur, Rollon et ses Normands respectent la sainte montagne; bien plus, ils rivalisent de zèle et de magnificence avec les plus religieux monarques pour glorifier le patron de l'Occident. Saint Louis fait à deux reprises le pieux pèlerinage : aussi a-t-il soin de couronner son incomparable Sainte-Chapelle d'une statue colossale de l'archange, statue toujours debout après tant de siècles, et naguère encore — on peut le croire — miraculeusement épargnée par les flammes de la Commune.

En 1332, Philippe VI marie son fils Jean à Bonne, fille du roi de Bohême, et choisit le jour de Saint-Michel pour l'armer chevalier. La cérémonie eut lieu à Paris au milieu d'un grand concours de princes et de barons. En rattachant à cette date populaire une aussi auguste solennité, Philippe de Valois ne faisait qu'imiter les anciens rois de France, Charlemagne et ses successeurs, qui, comme l'atteste la *Chanson de Roland*, tenaient souvent leurs cours plénières à la Saint-Michel. C'était aussi le jour préféré des engagements les plus sacrés et les plus irrévocables. Sous le même règne, l'effigie de l'archange terrassant le dragon à l'aide de la croix fut gravée sur des pièces de monnaie appelées anges d'or ou angelots. Saint Michel y apparaît revêtu des attributs de la dignité royale : il porte la couronne fleurdelisée, et sa main gauche s'appuie sur l'écusson de France.

Charles VI fit mettre son image au pinacle de Notre-Dame des Champs, et voulut qu'une des portes de sa capitale, appelée jusque-là porte d'Enfer, prît le nom de l'archange. Le Paris moderne conserve un précieux vestige de ces antiques souvenirs dans son boulevard et sa fontaine monumentale de Saint-Michel.

Charles VII n'hésite pas à lui faire honneur de ses victoires sur les Anglais. C'est en effet saint Michel, comme on l'a vu plus haut, qui nous envoya l'héroïne de Vaucouleurs. Il apparut plusieurs fois à la jeune bergère, il lui révéla sa mission, il l'aida constamment à la remplir, et plus tard Jeanne disait à ses juges : « Je le voyais comme je vous vois. » C'est pourquoi, aussitôt après la délivrance d'Orléans, Charles fit peindre sur ses drapeaux l'image de son cher

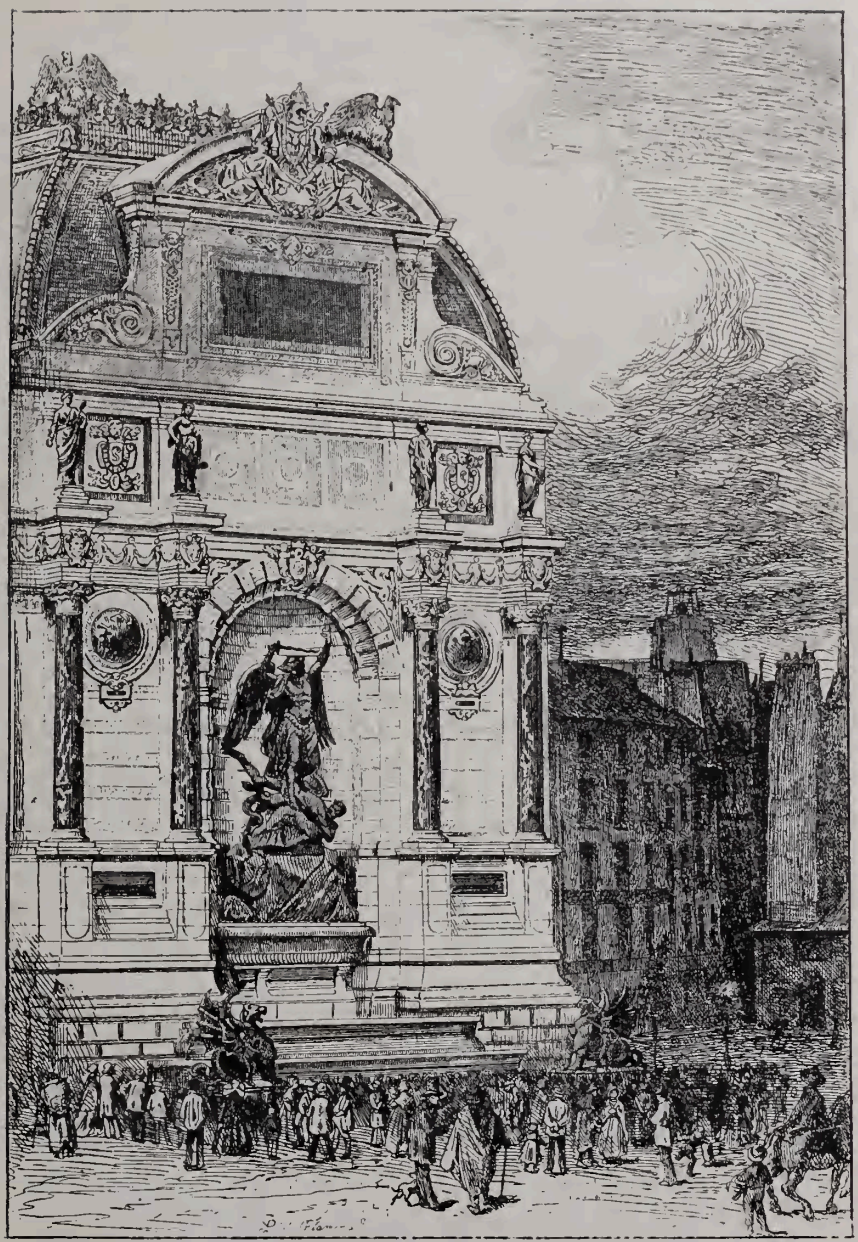
protecteur, avec deux belles devises tirées des saints Livres. L'une portait : « Voilà que Michel, l'un des premiers entre les princes, est venu à mon secours[1]; » l'autre : « Nul ne m'assiste en toutes ces choses, si ce n'est Michel, votre prince[2]. »

Plus tard Charles VII voulut éterniser sa reconnaissance par la création d'un ordre de chevalerie « en l'honneur de Monseigneur saint Michel, ce vaillant champion de la gloire de Dieu ». Mais Dieu réservait l'exécution de ce projet à son fils Louis XI, qui arrêta, en effet, les statuts de la nouvelle institution et les promulgua le 22 décembre 1469. Dans le préambule on lit que « saint Michel est le premier chevalier qui, pour la querelle de Dieu, batailla contre le dragon, cet ancien ennemi de la nature humaine, et le trébucha du ciel ». C'est au mont Saint-Michel, dans la superbe église de l'abbaye, que les nouveaux chevaliers devaient faire leur veillée des armes, et dans la grande salle qu'ils recevaient les insignes de l'ordre.

La célèbre montagne était destinée à subir encore d'autres attaques. En ces jours néfastes où les disciples de Calvin tentèrent d'asservir la catholique Normandie, ils comprirent bientôt que la prise du Mont devait leur livrer la contrée tout entière. Mais la cité de l'archange demeurera le boulevard de la foi, comme elle a été le boulevard de la patrie. Saint Michel, qui a déployé la vigueur de son bras pour anéantir les ennemis de la France, pourrait-il rester insensible en face des ennemis de l'Église? En vain les calvinistes, sentant bien que la force est impuissante, ont recours à la ruse et se déguisent en pèlerins; en vain s'écrient-ils dans l'orgueil d'un triomphe prématuré : « Ville gaignée! Ville gaignée! » La Moricière — nom qu'attendent d'autres gloires — accourt avec une poignée de braves et culbute l'ennemi. Montgomery a beau surprendre la petite cité : les moines défendent la citadelle à outrance. Que l'attaque se renouvelle pendant des années; que les combats se succèdent sans trêve, sans relâche : à chaque crise, l'archange qui toujours veille, comme il avait suscité contre les Anglais les Jean d'Harcourt, les d'Estouteville, les Guiton,

1. Ecce Michael, unus de principibus primis, venit in adjutorium meum. (*Daniel. Proph.*, c. x, 13.)

2. Nemo est adjutor meus in omnibus his, nisi Michael, princeps vester. (*Ibid.*, 21.)



LA FONTAINE SAINT-MICHEL, A PARIS

Charles VI fit mettre l'image de saint Michel au pinacle de Notre-Dame des Champs, et voulut qu'une des portes de sa capitale, appelée jusque-là porte d'Enfer, prit le nom de l'archange. Le Paris moderne conserve un précieux vestige de cet antique souvenir dans son boulevard et sa fontaine monumentale de Saint-Michel.

les Saint-Germain, les Clinchamp et tant d'autres, suscitera contre les protestants une légion de défenseurs : les de Vicques, les Lachesnaye, les Quéroland; et grâce à la protection de son bras, tous les assauts seront victorieusement repoussés[1].

C'est donc la plus exacte vérité qu'exprimait le cardinal de Bonnechose lorsqu'en 1867, devant une foule immense de pèlerins, il s'écriait : « Par un précieux privilège, le mont Saint-Michel est toujours demeuré vierge d'hérésie et de domination étrangère, toujours catholique et français. Dans ce double fait, qui ne reconnaîtra la protection insigne du glorieux archange qui terrassa là-haut la première tentative d'usurpation et d'hérésie? »

Mais poursuivons le récit des actes de la piété de nos rois envers saint Michel.

François Ier et Henri II, à l'exemple de leurs ancêtres, firent en personne le pèlerinage du Mont, et maintinrent les prérogatives de l'ordre de chevalerie établi par Louis XI. Mais l'abbaye, tombée en commende, ne tarda pas à déchoir de son antique gloire.

Depuis la mort de Charles IX, les rois de France, bien que ne visitant plus le sanctuaire national, ne cessèrent pourtant pas de favoriser la dévotion des peuples envers le saint archange. Par lettres patentes de 1585, 1588 et 1601, Henri III et Henri IV confirmèrent les privilèges de la confrérie fondée à Paris en faveur des pèlerins du mont Saint-Michel.

Sous les règnes glorieux de Louis XIII et de Louis XIV, la discipline régulière refleurit parmi les moines; les ruines accumulées par la guerre et par le temps sont en partie réparées; le titre de chevalier de Saint-Michel, que le roi s'honore de porter, est toujours environné d'un grand prestige, et la piété publique n'oublie pas le chemin de la sainte citadelle de la religion et de la patrie.

Louis XV lui-même, à l'aurore d'un règne que saluaient tant d'espérances, se souvint de saint Michel. En 1722, à l'occasion de son sacre, il fit à la cathédrale de Reims un présent digne de la munificence royale : c'était un soleil d'argent doré, du poids de 125 marcs,

1. Voir *Saint Michel et le mont Saint-Michel*, p. 62. Magnifique vol. in-4°, par Mgr Germain, évêque de Coutances, etc. Paris, libr. Firmin-Didot, 1880.

soutenu par deux anges, dont l'un, saint Michel, « le protecteur de la France », offre à Dieu l'épée, et l'autre la couronne du jeune roi. Plus tard, il entreprit aussi la restauration des remparts de la vieille cité du Mont.

Enfin, le Mont vit encore, en 1777, deux visiteurs du sang royal de France : le comte d'Artois et le duc de Chartres, réservés l'un et l'autre à une destinée tour à tour brillante ou douloureuse, sous les noms de Charles X et de Louis-Philippe. Le comte d'Artois ordonna la démolition de la fameuse cage, où les derniers rois avaient fait renfermer quelques rares prisonniers politiques, et le duc de Chartres lui donna le premier coup de hache. En 1787, le cardinal Louis-Joseph de Montmorency-Laval, évêque de Metz et grand aumônier de France, reçut la commende du mont Saint-Michel. Cet illustre rejeton d'une des plus anciennes familles du royaume devait clore la liste des abbés, la plupart éminents en tout genre de mérites, qui, pendant plus de huit siècles, gouvernèrent la célèbre abbaye.

Nous arrivons à la Révolution. Elle ne manqua pas de faire au mont Saint-Michel son œuvre accoutumée de profanation, de pillage et de ruine. Les habitants du monastère furent chassés, son église sacrilègement spoliée, ses livres, ses manuscrits les plus précieux dispersés ou détruits. Affublée du nom dérisoire de Mont-Libre, la cité de l'archange ne tarda pas à devenir la prison de trois cents prêtres fidèles, que délivra le trop rapide passage des Vendéens!

Mais le Mont n'en resta pas moins maison de force. L'Empire et aussi, hélas! le gouvernement de Louis XVIII lui maintinrent cette odieuse destination. De 1793 à 1863, c'est-à-dire pendant une captivité de soixante-dix ans, plus de quatorze mille détenus gémirent sous ces voûtes et dans ces cloîtres, où avaient si longtemps résonné les louanges de Dieu. « La cité radieuse du moyen âge offrait l'aspect d'un cadave mutilé. »

C'est le second Empire qui eut l'honneur de supprimer la prison par un décret du 20 octobre 1863. Quatre ans plus tard, une colonie de religieux de Saint-Edme, appelée par Mgr l'évêque de Coutances, partait de Pontigny et venait prendre possession du mont Saint-Michel. Dès lors commence pour l'église et « la Merveille » une ère

de résurrection religieuse et matérielle. Saint Michel eut même un jour d'incomparable triomphe, ce fut le 3 juillet 1877. Ce jour-là, en présence d'innombrables pèlerins de tout pays et de tout rang, de douze cents prêtres et de onze prélats que présidait le cardinal-archevêque de Rouen, au nom de l'Église et de la patrie, la statue du glorieux archange fut en même temps couronnée, avec une solemnité inouïe, et dans la Basilique et au sommet de la tour, pendant que tout un peuple, laissant éclater son enthousiasme, ne se lassait pas de crier : Vive saint Michel ! vive la France ! vive Pie IX !

Il semblait vraiment que l'image de saint Michel, si triomphalement replacée sur le vieux rocher d'où 93 l'avait précipitée, allait devenir pour notre pays, comme l'annonce une tradition fort populaire, l'heureux prélude d'un prochain retour de grandeur et de prospérité. La Révolution devait, hélas ! par de nouveaux outrages infligés à notre archangélique patron, retarder l'effet des divines promesses. N'importe. Bientôt, nous en gardons la ferme espérance, du mont Saint-Michel de l'Océan au château Saint-Ange de Rome, l'éternel adversaire de Satan fera sentir au peuple chrétien sa protection victorieuse.

N'en trouvons-nous pas le gage dans l'admirable prière que, d'un bout du monde à l'autre, prêtres et fidèles, nous récitons chaque matin avec Léon XIII : « Saint Michel archange, au secours dans le combat ! Contre la malice et les pièges du diable, soyez notre défense. Que Dieu lui commande, nous l'en supplions humblement. Et vous, ô prince de la milice céleste ! ne permettez plus que Satan et les autres démons, ses complices, errent çà et là par le monde pour la perte des âmes, mais, armé de la puissance divine, précipitez-les dans l'enfer ! *Amen.* »

L'Église triomphante. D'après une gravure d'Abraham Bosse,
dans les *Œuvres du Bienheureux François de Sales.* Paris, Sébastien Huré, 1652.

CHAPITRE VI

SAINT MARTIN ET AUTRES SAINTS PATRONS DE LA FRANCE

Le roi prêtant serment sur les reliques déposées
sur l'autel de Saint-Denis.
D'après une gravure de la *Chalcographie.*

Clovis, allant combattre l'arianisme dans la personne d'Alaric, roi des Visigoths, apprend qu'une déprédation a été commise sur le territoire de saint Martin; d'un seul coup de hache il abat la tête du coupable en s'écriant : « Et où sera l'espoir de la victoire, si nous offensons saint Martin? » En dépit de cette justice sommaire qu'expliquent les coutumes barbares, ce sont là de belles et grandes paroles. Prononcées au berceau de la monarchie, elles deviendront en quelque sorte la devise de nos plus illustres souverains. On sait comment la piété de Clovis fut récompensée : la célèbre victoire de Vouillé assura l'orthodoxie de la nation française. Mais un autre saint et

illustre évêque, Hilaire de Poitiers, le maître même de Martin, ne fut pas étranger à ce triomphe. Car, d'après la *Chronique de Saint-Denis*, les Francs, la veille même de la bataille, avaient aperçu de loin, au-dessus du Moustier Saint-Hilaire, « un grand rayon de feu ardent qui descendait sur les pavillons du roi, à l'endroit où il dormait ». Ainsi, les deux glorieux pontifes avaient visiblement associé leur intervention en faveur de l'armée catholique.

Sainte Clotilde, Clotaire Ier et sainte Radegonde, Dagobert et bien d'autres princes mérovingiens, se conformant à l'exemple de Clovis, prodiguent à l'admirable thaumaturge de Tours les marques de leur dévotion et de leur magnificence.

Pépin le Bref tombe malade à Saintes; il se fait porter à Tours pour prier devant le saint tombeau. Charlemagne choisit saint Martin pour son patron spécial, et bâtit cette superbe tour qui rend encore témoignage à la religion du grand empereur. Dès cette époque, nos rois faisaient porter à l'armée le manteau ou la *chape* de saint Martin, se croyant invincibles sous un si puissant étendard. Il paraît même que le nom de *chapelle*, que nous donnons à nos oratoires, dérive de ce pieux usage.

Ces glorieux souvenirs, grâce à Dieu, ne sont pas oubliés, et dernièrement, à Tours même, aux applaudissements d'une grande assemblée, un brillant orateur les rappelait avec éloquence, y rattachant les meilleures espérances de la patrie : « En saluant la Touraine, disait-il, je salue une des premières provinces qui aient formé la vieille France. Et ce n'est pas le seul souvenir national que je rencontre dans votre belle cité. Car, vous le savez, la première bannière de France fut celle de saint Martin, la bannière bleue parsemée de fleurs de lis d'or. C'est celle que, comme un pavillon sacré, nos premiers rois voulurent avoir dans leurs camps, au-dessus de leur tente; c'est celle qui se dressait derrière eux dans les champs de bataille où la monarchie commença par leurs mains la conquête de la patrie française; c'est elle encore, « le grand estendard de satin « bleu », qui fut portée aux funérailles de notre Henri IV. On eût dit qu'elle flottait encore, ce matin, au-dessus de nos têtes. Au moment où nous avons nous-mêmes à reprendre l'œuvre de la monarchie,

S. MARTIN PARTAGEANT SON MANTEAU AVEC UN PAUVRE

Tableau de Rubens, conservé dans la collection royale d'Angleterre.

Un jour (au milieu d'un très rude hiver), Martin, n'ayant sur lui que ses armes et son simple habit de chasse, rencontre aux portes d'Amiens un pauvre tout nu, qui implore la pitié des passants. Le saint, d'un coup d'épée, partage en deux sa chlamyde, en jette une moitié sur les épaules du mendiant et se revêt de l'autre moitié. — Le manteau, ou la chape de saint Martin, fut la première bannière de France; c'est celle qui se dressait derrière nos rois dans les champs de bataille où la monarchie commença par leurs mains la conquête de la patrie française.

avec le concours et la fusion de toutes les classes, il ne nous messied pas, ce me semble, de voir nos espérances placées sous la protection du manteau partagé avec un pauvre[1]. »

Sous Charles le Chauve, les Tourangeaux, assiégés par les Normands, viennent à bout de les repousser, en exposant sur les remparts de la ville la châsse de leur céleste défenseur; et si plus tard les envahisseurs emportent la place, leur triomphe est aussi rapide que le passage d'un torrent.

Les rois de la troisième dynastie, Hugues Capet, Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste, saint Louis, Charles IV, n'ont pas moins de zèle que leurs prédécesseurs pour l'honneur de saint Martin, et se signalent, comme eux, par de magnifiques largesses.

Louis XI paraît souvent à Tours, et finit même par fixer son séjour au château du Plessis, non loin de la ville de saint Martin. C'est lui qui fit entourer le saint tombeau d'un superbe treillis d'argent. Pressé par les besoins de l'État, François Ier ose enlever ce treillis pour le convertir en monnaie : le désastre de Pavie et la captivité de Madrid furent le prix de sa témérité. Plus tard, il le reconnut lui-même, comme son épouse, sa mère et toute la France.

Après l'écoulement du flot calviniste, qui avait tout détruit ou profané, les rois de France, fidèles à la tradition des siècles, continuent à honorer saint Martin comme le gardien de la couronne et le bouclier de la patrie : les preuves surabondent et sont partout.

De leur côté, les peuples n'ont pas d'autres sentiments que leurs chefs, témoin ce concours immense de pieux visiteurs, qui depuis l'an 400 ne cessent de venir demander à ses restes sacrés un soulagement à leurs maux. Pendant quatorze siècles, le tombeau de saint Martin eut le privilège d'attirer d'innombrables pèlerins de tous les rangs et de toutes les conditions, depuis l'humble enfant du peuple jusqu'aux princes et aux monarques, depuis le simple fidèle jusqu'aux évêques et aux souverains pontifes. L'Église l'avait mis au rang des grands pèlerinages qu'elle imposait quelquefois à certains pécheurs devenus pénitents. Ainsi, le Saint-Sépulcre à

1. M. Lambert de Sainte-Croix, discours du 28 octobre 1888.

Jérusalem, les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul à Rome, celui de saint Jacques de Compostelle, formaient avec celui de saint Martin, à Tours, les quatre grands rendez-vous de la chrétienté tout entière.

Et pourtant, vinrent les jours d'égarement, où les antiques liens de protection et de reconnaissance qui unissaient la nation française à saint Martin furent sacrilègement rompus. 1798 vit profaner le saint tombeau et crouler sous le marteau démolisseur l'abside de la vieille basilique ; 1802 couronna l'œuvre de destruction, en renversant la magnifique nef jusque-là demeurée debout. Les matériaux furent vendus à l'encan. Dieu protesta en permettant que le malheureux qui avait présidé à cette indigne adjudication fût écrasé sous les débris de l'édifice. Tours pleura des larmes amères, car ce n'était pas sa population qui avait voulu, ni sa municipalité qui avait pris cette barbare et inintelligente mesure. L'ordre était parti de plus haut, et, dans des temps si troublés, qui aurait pu résister à la force qui dominait tout ? Il fallut donc aller jusqu'au bout : des rues furent tracées, et des maisons vulgaires bâties sur un sol consacré par la vénération de toute la terre[1]...

Quand viendra l'heure de la réparation ? Naguère nous croyions y toucher. Le tombeau de saint Martin, dont la trace elle-même était perdue, a été retrouvé le 14 décembre 1860, à la suite de fouilles exécutées avec un bonheur providentiel. Depuis, les offrandes accumulées de la piété publique avaient permis d'acquérir, au nom de l'archevêché de Tours, l'emplacement presque complet de l'ancienne basilique. Les plans d'une reconstruction monumentale étaient prêts. Mais comment auraient-ils pu aboutir sous le régime franc-maçonnique auquel la France est momentanément livrée ? Tout est donc aujourd'hui suspendu. Espérons que ce n'est pas pour toujours.

« Les ingratitudes des nations ne sont jamais impunies, s'écriait à Tours même, dès 1868, le grand évêque de Poitiers[2]. Je ne veux pas étaler ici l'énumération de tous nos revers, de tous nos

1. Voir *Notice sur le tombeau de saint Martin*. Tours, Mame, 1861.
2. *Œuvres* du cardinal Pie, t. III, Sermon pour la fête de saint Martin.

malheurs du passé ; je ne veux pas faire l'exposé de tous nos dangers, de toutes nos craintes pour l'avenir. Je me contente de dire que je recommencerai à espérer de meilleurs jours pour la France, quand la France aura commencé à rebâtir la basilique de Martin. Il a été le fondateur et le père de cette nation ; il en est le patron et le protecteur : ce que la France ferait pour Martin, elle le ferait pour elle-même. »

A l'appui de sa conjecture, l'éloquent et patriotique orateur cite avec complaisance un docte hagiographe français du dix-septième siècle, André du Saussay : « En tête de notre martyrologe de l'Église des Gaules[1], il est tout un magnifique chapitre où l'on prouve, par une surabondance de témoignages et de faits, que l'empire très chrétien des Francs a toujours été florissant et glorieux quand le culte des saints y a été en honneur, et que la splendeur de cette nation a toujours été amoindrie quand ce culte s'est ralenti. »

Le même du Saussay exprime un sentiment analogue et plus naïvement encore dans l'Épître dédicatoire de son livre, qui est adressée à Richelieu : « La France, dit-il, a toujours éprouvé et elle éprouvera toujours quel cordial amour lui portent du haut du ciel les bienheureux qu'elle a vus fleurir sur son sol, et qu'elle honore maintenant dans la gloire : non seulement ils lui conservent devant Dieu un éternel souvenir, mais ils ne cessent et ne cesseront point de veiller à sa garde et de la défendre à propos, avec l'aide du Seigneur, contre toute sorte d'adversités. » Et deux gros in-folio, consacrés à mettre en lumière nos saints nationaux, lui fournissent l'occasion continuelle de constater cette sorte de loi historique si bien formulée par le cardinal Pie.

On sera frappé et agréablement surpris de trouver la même observation sous la plume du grave annaliste de l'Église, Baronius. Le passage est trop curieux et fait trop d'honneur à notre pays, pour n'être pas reproduit ici. Nous sommes à l'année 1029[2]. L'éminent historien est amené à raconter la solennelle dédicace

1. André du Saussay, *Appar. ad Martyrol. Gallic.*, t. Ier, chap. xxi.
2. *Annales ecclesiastici*, t. XI, ab a. D. 1001 ad a. 1089.

LA MESSE DE SAINT MARTIN

D'après le tableau d'Eustache Lesueur. — Un jour, saint Martin, sur le point de monter à l'autel, donne sa tunique à un mendiant et revêt lui-même l'habit grossier que son archidiacre destinait à ce pauvre. Mais au moment de la bénédiction de l'autel, un globe de feu semble sortir de sa tête et lui fait une éclatante auréole. Ce prodige, visible seulement pour quatre clercs et une religieuse, était un hommage rendu par le ciel même à l'admirable conduite du pontife. — Saint Martin a été le fondateur et le père de la nation française ; il en est le patron et le protecteur.

de la basilique élevée à Orléans, sous l'invocation de saint Aignan, par le roi Robert le Pieux : on sait que saint Aignan est ce grand évêque qui sauva sa ville épiscopale de la fureur d'Attila, et en souvenir duquel les évêques d'Orléans ont, jusqu'à ces derniers temps, gardé l'insigne privilège de rendre quelques détenus à la liberté le jour de leur intronisation. C'est à propos de cette consécration que Baronius transcrit une page d'un auteur contemporain, le moine Helgald, dont il loue l'exactitude, et qui s'exprime en ces termes :

« Les premiers chefs de la troisième dynastie royale de France eurent pour protecteurs spéciaux : Notre-Dame, le Père et législateur des moines saint Benoît, et aussi saint Martin, saint Aignan, les victorieux martyrs du Christ Corneille et Cyprien, le très aimé et très glorieux martyr saint Denis et l'illustre vierge sainte Geneviève. » Et comme Hugues Capet et sa pieuse femme Adélaïde avaient tout particulièrement honoré saint Benoît, en fondant beaucoup de monastères de son Ordre, le vieux chroniqueur ajoute : « Hugues, se trouvant sur son lit de mort, appela près de lui son fils Robert pour lui faire connaître ses dernières volontés. Le jeune prince avance, les larmes aux yeux : « Mon fils, lui dit ce bon « père, je t'en conjure par la sainte et indivisible Trinité, n'écoute « pas les conseillers qui voudraient te corrompre. Ne te laisse « pas surprendre et attirer à leurs mauvais desseins par leurs « présents et leurs flatteries empoisonnées. Protège avec soin contre « toute usurpation les abbayes dont je te confie la garde. Par- « dessus tout, je te recommande de ne pas perdre l'amitié du saint « patriarche Benoît. En lui tu trouveras un port tranquille et « assuré au milieu des tempêtes de ce monde : et après ta mort, « il sera ton refuge, si tu as bien soin ici-bas de ne pas te séparer « de lui. »

Ainsi parle Helgald, et Baronius reprend : « Avez-vous compris, pieux lecteur, sur quoi se trouvent affermies et consolidées les bases de ce royaume si florissant de France ? Les saints, tels sont les fondements sur lesquels il repose. Aussi peut-on justement dire de la France ce qui est écrit dans nos livres sacrés : *Fundamenta*

ejus in montibus sanctis ; « Cet empire a ses fondements dans les montagnes saintes. » On est encore en droit de lui appliquer cette parole du saint Évangile : « Jusqu'à présent elle a tenu bon contre tous les assauts réunis des vents et des orages. Les fleuves déchaînés se sont rués contre elle, et, comme une maison bâtie sur le roc, elle est restée debout. » Toujours la France restera debout, si les fondements qui la soutiennent demeurent à leur place. Mais si par malheur, — plaise à Dieu de ne jamais le permettre ! — les bases saintes sur lesquelles cette nation est assise viennent à être rejetées, et si la dévotion envers ses bienheureux patrons vient à faiblir au cœur de ses enfants, alors la France peut être certaine d'une chose, c'est qu'elle tombera.

Et un peu plus loin, l'annaliste conclut par ces réflexions écrites sous Henri IV, au sortir de nos affreuses guerres civiles [1] : « Nous avons insisté un peu sur ces religieuses solennités d'Orléans, afin de montrer à tous les yeux quel ferme point d'appui se donna, dès l'origine, cette nouvelle race royale. Si nous la voyons toujours sur le trône, en dépit des plus épouvantables révolutions, c'est grâce à la protection des Saints dont elle ne cesse d'implorer le secours et de propager magnifiquement le culte : exemple où se vérifie avec éclat l'oracle divin, que nulle tempête ne peut renverser un édifice bâti sur le Christ comme pierre angulaire et sur les Saints comme autant de pierres vivantes. »

Nous nous abstenons de toute application, et nous laissons au lecteur le soin de chercher dans ces grands souvenirs du passé la leçon de l'heure présente. Ajoutons seulement que nous sommes loin, très loin d'avoir nommé ou même rappelé ici tous les principaux patrons dont la France se glorifiait d'être la fidèle cliente. Sans nous arrêter à saint Remi, mentionné ailleurs comme il convient au second père de la nation, il faudrait montrer d'âge en âge chaque province, chaque église, chaque institution religieuse ou civile, chaque profession et corps d'état, arborant avec amour et fierté la bannière de son patron spécial, et tous ces

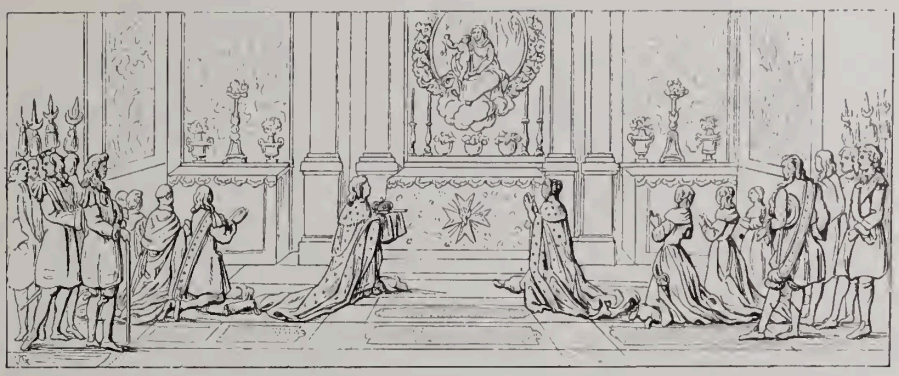
1. Baronius avait précédemment dédié son IXe volume à Henri IV, et sa dédicace constate encore magnifiquement la vocation providentielle de la France.

patrons étendant, comme de concert, leur protection sur la patrie.

Il faudrait surtout signaler tant de princes et tant de princesses de nos maisons royales, qui, de Clovis à Louis XVI et de sainte Clotilde à Marie-Thérèse de France, ont fait briller sur le trône ou sur les marches du trône tout l'éclat des vertus chrétiennes, et dont un si grand nombre ont mérité les éloges, ou même les honneurs publics de l'Église. Mais le seul catalogue en serait long, et aurait-il grande utilité sans les développements biographiques où nous ne pourrions entrer ? D'ailleurs, plusieurs de ces illustres et saints personnages retrouveront leur place dans la seconde partie de ces études. Contentons-nous de remarquer ici qu'ils forment au-dessus de nos têtes comme une nuée d'augustes protecteurs : après avoir tant aimé la France sur la terre, comment ne l'aimeraient-ils pas au sein de Dieu ?

L'un d'entre eux, et assurément l'un des plus vertueux, Louis, dauphin, père du Roi-Martyr, qui, s'il avait régné, aurait peut-être épargné à la France les malheurs et les crimes de la Révolution, nous a laissé une admirable prière, qui nous semble bien résumer les sentiments de tous ces vrais amis de la patrie française. La voici : « Père éternel, qui, depuis l'établissement de cette monarchie, lui donnez des marques d'une protection spéciale, accordez aux mérites et aux vœux de saint Louis, que ses descendants, que votre serviteur, que tout votre peuple, soient les imitateurs des vertus qu'il a pratiquées, afin que, conservant la paix au dedans et au dehors, nous soupirions uniquement après la joie de ce royaume, où les rois et les peuples, ne reconnaissant plus que vous pour pasteur et pour père, seront unis entre eux par les liens d'un amour éternel [1]. »

1. *Œuvres chrétiennes des familles royales de France,* recueillies par Paul Viollet, p. 301. 1 vol. in-8. Paris, Poussielgue, 1870.



Louis XIII et Anne d'Autriche consacrent à la sainte Vierge le royaume de France.
Gravure de Le Pautre, dans la *Véritable dévotion envers la sainte Vierge*, par le P. Crasset.
Paris, François Muguet, 1679.

CHAPITRE VII

NOTRE-DAME, REINE DE LA FRANCE

D'après une gravure de la *Chalcographie*.

Après nous avoir donné un archange pour premier patron et d'innombrables saints pour patrons secondaires, le Christ nous choisit une reine. Et quelle reine! La Reine du ciel et de la terre, la Mère de Dieu et des hommes, la bienheureuse Vierge Marie.

En tout temps, on peut le dire, Marie régna sur la France. C'est en France, sous notre beau ciel méridional, que naquit, à la voix du grand Dominique, la touchante et si populaire dévotion du très saint Rosaire, à qui le temps n'a rien ôté parmi nous de son efficacité ni de son charme. C'est en France que se propagea d'abord, pour envahir ensuite l'univers, le scapulaire si souvent miraculeux du Mont-Carmel, dont tant de nobles cœurs sont toujours fiers de se couvrir. C'est en France que

surgirent, comme par enchantement, et plus nombreuses que partout ailleurs, les basiliques splendides dédiées à Notre-Dame. C'est en France surtout que se multiplièrent presque à l'infini, à la gloire de la Vierge, les confréries, les congrégations religieuses de toute nature, les sanctuaires et spécialement les pèlerinages, aux noms les plus doux et dans les sites les plus variés, attirant aux pieds de la divine Mère des foules immenses de pieux visiteurs. La France enfin, la première entre les nations occidentales, eut l'insigne honneur de rendre un culte public à la Conception Immaculée, destinée à devenir de nos jours un dogme de notre foi, et pour nous, Français, un signe particulier d'espérance.

Certes, nos anciens chroniqueurs avaient le droit de le proclamer, « le royaume de France, c'est le royaume de Marie » : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ;* et nous pouvons adopter avec confiance la conclusion que la formule traditionnelle suggérait au grand pape Benoît XIV : *Nunquam peribit;* « Aussi la France ne périra jamais. » Et cependant, jusqu'à une époque relativement moderne, il n'exista point d'acte authentique qui constatât cette donation réciproque de la France à Marie, et, si je puis le dire ainsi, de Marie à la France. Le jour de la solennelle consécration ne devait se lever qu'après les grandes luttes religieuses du seizième siècle et du commencement du dix-septième.

Cet événement, que nos historiens ont trop laissé dans l'ombre, mérite d'être présenté avec quelques détails. Il m'apparaît à la fois comme une récompense divinement accordée à notre pays, pour avoir si énergiquement rejeté le venin de l'hérésie protestante, et comme le prélude lointain de cette autre consécration qui se prépare à Montmartre, et fermera, nous l'espérons, l'ère des agitations révolutionnaires.

Et qu'on ne vienne pas nous dire, ainsi qu'une histoire menteuse s'obstine à le répéter, que dans ces sanglantes guerres d'autrefois les catholiques se montrèrent intolérants jusqu'à la barbarie; qu'on cesse de nous jeter à la face les atrocités de la Saint-Barthélemy, accusation banale qui n'est plus à l'usage que de l'ignorance, de la mauvaise foi et d'une lâcheté haineuse. Sans doute, il y

NOTRE-DAME DE FRANCE

Statue de M. Bonnassieux, au Puy-en-Velay, fondue avec les canons pris à Sébastopol. — *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ.... nunquam peribit* « Le royaume de France, c'est le royaume de Marie.... ne périra jamais. »

eut de cruelles et indignes représailles, imputables surtout à la politique, et que notre religion condamna toujours hautement, bien plus hautement que la secte ne le fit jamais.

Mais à qui la faute, et sur qui doit retomber la responsabilité ? D'où venaient les provocations ? De quel droit le calvinisme, soutenu plus d'une fois par l'or ou les armes des frères et amis d'Angleterre et d'Allemagne, se permettait-il de piller et de saccager nos monastères, de brûler les reliques de nos Saints et d'en jeter aux vents les cendres profanées, de livrer à la dévastation, souvent à une destruction complète, les plus vénérables et plus magnifiques monuments de la piété de nos pères, couvrant le sol français de plus de sang et de ruines que ne devait le faire plus tard la Révolution elle-même ? De quel droit venait-on troubler la possession tant de fois séculaire de notre vieille foi catholique, par l'importation violente de doctrines étrangères, toutes d'invention nouvelle, aussi funestes à l'ordre public qu'à la religion, profondément imprégnées d'un esprit de révolte ?

La France sentit comme d'instinct qu'il y avait là, même pour son existence nationale, un véritable danger. Elle se LIGUA, et victorieuse jusque dans la défaite, elle convertit son roi Henri IV. Cependant, le calvinisme continuant à s'agiter et à compromettre l'intégrité du territoire, non moins que la sécurité des citoyens et l'unité nécessaire du pays, Richelieu, dont la politique, souvent répréhensible à l'extérieur, fut par plusieurs côtés si catholique et si française à l'intérieur, comprit qu'il fallait une bonne fois en finir : par le siège mémorable et la prise de la Rochelle, sa puissante main, en 1628,

Porta le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Dès lors l'hérésie était vaincue, et vaincue sans retour : n'était-ce pas pour Marie, dont elle avait sacrilègement combattu le culte, le moment d'être proclamée patronne et reine de la France ? Ce fut Louis XIII, le chaste et pieux Louis XIII, qui accomplit cet acte glorieux, mais seulement quelque dix ans plus tard. Il y eut d'abord, en 1636, un véritable vœu, par lequel le roi s'engageait « à dresser

et à fonder une lampe d'argent, qui brûlerait à perpétuité devant l'autel de Notre-Dame de Paris ». Puis, le 10 février 1638, fut publiée la déclaration royale, où l'on reconnaît le style ferme et grandiose de Richelieu[1], mais que Louis fit sienne en la signant et en veillant à ce que le parlement l'enregistrât comme un acte solennel de l'autorité souveraine. Nous croyons devoir en reproduire ici le texte officiel, malgré sa longueur. Il est peu connu et mérite de l'être beaucoup : rien n'est plus honorable pour notre pays et pour la royauté française.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut.

« Dieu, qui élève les rois au trône de leur grandeur, non content de nous avoir donné l'esprit qu'il départ à tous les princes de la terre pour la conduite de leurs peuples, a voulu prendre un soin si spécial de notre personne et de notre État, que nous ne pouvons considérer le bonheur du cours de notre règne, sans y voir autant d'effets merveilleux de sa bonté que d'accidents qui nous menaçaient. Lorsque nous sommes entré au gouvernement de cette couronne la faiblesse de notre âge donna sujet à quelques mauvais esprits d'en troubler la tranquillité; mais cette main divine soutint avec tant de force la justice de notre cause, que l'on vit en même temps la naissance et la fin de ces pernicieux desseins. En divers autres temps, l'artifice des hommes et la malice du démon ayant suscité et fomenté des divisions non moins dangereuses pour notre couronne que préjudiciables à notre maison, il lui a plu de détourner le mal avec autant de douceur que de justice. La rébellion de l'hérésie ayant aussi formé un parti dans l'État, qui n'avait d'autre but que de partager notre autorité, il s'est servi de nous pour en abattre l'orgueil, et a permis que nous ayons relevé ses saints autels, en tous les lieux où la violence de cet injuste parti en avait ôté les marques. Si nous avons entrepris la protection de nos alliés, il a donné des succès si heureux à nos armes, qu'à la vue de toute

1. Voir *Mémoires de Richelieu,* dans Michaud et Poujoulat, Nouvelle collection de Mémoires, 2e série, t. IX, p. 205 et 206. Le cardinal reproduit en son nom presque tout le texte de l'ordonnance.

l'Europe, contre l'espérance de tout le monde, nous les avons rétablis en la possession de leurs états dont ils avaient été dépouillés. Si les plus grandes forces des ennemis de cette couronne se sont ralliées pour conspirer sa ruine, il a confondu leurs ambitieux desseins, pour faire voir à toutes les nations que, comme la Providence a fondé cet État, sa bonté le protège, et sa puissance le défend.

« Tant de grâces si évidentes font que, pour n'en différer pas la reconnaissance, sans attendre la paix, qui nous viendra sans doute de la même main dont nous les avons reçues, et que nous désirons avec ardeur, pour en faire sentir les fruits aux peuples qui nous sont commis, nous avons cru être obligé, nous prosternant aux pieds de Sa Majesté divine que nous adorons en trois personnes, à ceux de la très sainte Vierge, et de la sacrée Croix où nous révérons l'accomplissement des mystères de notre rédemption par la vie et par la mort du Fils de Dieu, de nous consacrer à sa grandeur par son Fils rabaissé jusques à nous, et à ce Fils par sa Mère élevée jusqu'à lui, EN LA PROTECTION DE LAQUELLE NOUS METTONS PARTICULIÈREMENT NOTRE PERSONNE, NOTRE ÉTAT, NOTRE COURONNE ET TOUS NOS SUJETS, POUR OBTENIR PAR CE MOYEN CELLE DE LA SAINTE TRINITÉ PAR SON INTERCESSION, ET CELLE DE TOUTE LA COUR CÉLESTE PAR SON AUTORITÉ ET SON EXEMPLE. Nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la Pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter les rendront hosties agréables ; et c'est chose bien raisonnable qu'ayant été médiatrice de ses bienfaits, elle le soit de nos actions de grâces.

« *A ces causes*, nous avons déclaré et déclarons que, *prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite, et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou qu'il jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce qui conduisent à celles de la gloire.* Et afin que la postérité ne puisse manquer de suivre nos volontés à ce sujet, pour

PORTRAIT DE LOUIS XIII, ROI DE FRANCE

Gravure de Morin, dix-septième siècle. — « Nous avons cru être obligé, nous prosternant aux pieds de Sa Majesté divine..., de nous consacrer à sa Grandeur par son Fils rabaissé jusques à nous, et à ce Fils par sa Mère élevée jusqu'à lui, en la protection de laquelle nous mettons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et tous nos sujets, pour obtenir par ce moyen celle de la sainte Trinité par son intercession, et celle de toute la cour céleste par son autorité et son exemple. » (Acte de consécration de la France à la sainte Vierge.)

monument et marque immortelle de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tienne entre ses bras celle de son précieux Fils descendu de la croix : nous serons représenté aux pieds et du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre[1].

« Nous admonestons le sieur archevêque de Paris, et néanmoins lui enjoignons que, tous les ans, le jour et fête de l'Assomption, il fasse faire commémoration de notre présente déclaration à la grand'messe qui se dira en son église cathédrale, et qu'après les vêpres dudit jour, il soit fait une procession en ladite église, à laquelle assisteront toutes les Compagnies souveraines et le Corps de ville, avec pareille cérémonie que celle qui s'observe aux processions générales les plus solennelles. Ce que nous voulons aussi être fait en toutes les églises, tant parochiales que celles des monastères de ladite ville et faubourgs, et en toutes les villes, bourgs et villages dudit diocèse de Paris.

« Exhortons pareillement tous les archevêques et évêques de notre royaume, et néanmoins leur enjoignons de faire célébrer la même solennité en leurs églises épiscopales et autres églises de leurs diocèses : entendant qu'à ladite cérémonie les Cours du Parlement et autres Compagnies souveraines et les principaux officiers des villes y soient présents. Et d'autant qu'il y a plusieurs églises épiscopales qui ne sont point dédiées à la Vierge, nous exhortons lesdits archevêques et évêques, en ce cas, de lui dédier la principale chapelle desdites églises, pour y faire ladite cérémonie, et d'y élever un autel avec un ornement convenable à une action si célèbre; et d'admonester tous nos peuples d'avoir une dévotion toute particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection, afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis, qu'il jouisse longuement d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et révéré si saintement, que

1. Ce monument, commencé par Louis XIII, fut continué par Louis XIV et terminé seulement en 1714 : la statue du fils y fait pendant à celle du père. On peut la voir encore dans le chœur de Notre-Dame, derrière le maître-autel.

nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés.

« Car tel est notre plaisir.

« Donné à Saint-Germain en Laye, le dixième jour de février, l'an de grâce mil six cent trente-huit, et de notre règne le vingt-huitième.

« *Signé :* Louis. *Et sur le repli :* par le roi, Sublet [1]. »

Les acclamations publiques applaudirent à cet acte sublime de piété nationale, et quelque six mois après, le 5 septembre de la même année, naissait le dauphin qui devait être Louis XIV.

Ainsi s'accentuait de plus en plus cet admirable mouvement de rénovation intellectuelle et morale, qui date en France de la conversion d'Henri IV, mouvement comparé par Le Play à tout ce que présentent de plus beau les temps de saint Louis, et auquel se rattachent les illustres noms de Marie de l'Incarnation, de Jeanne de Chantal, de François de Sales, de François Régis, de Vincent de Paul, de Mlle Le Gras, de Condren, d'Eudes, d'Olier, de Maunoir, de Marguerite-Marie, de Jean-Baptiste de la Salle, et de cent autres. Ainsi, sous les auspices de la bienheureuse Vierge qu'exaltera bientôt l'incomparable éloquence de Bossuet, se préparaient en silence les splendeurs de ce siècle si noble, si poli, si grand, et, malgré ses défaillances, encore si chrétien!

Mais la France a-t-elle été constamment fidèle à ses engagements? Hélas! que d'outrages n'avons-nous pas fait subir à notre divine Reine! Les fureurs révolutionnaires, déchaînées par le philosophisme voltairien, ont dévasté, souillé, renversé grand nombre de ses plus anciens et plus augustes sanctuaires. Et pourtant, jamais ne s'éteignit le filial amour des Français pour leur céleste Souveraine. A l'aurore de notre siècle, dès les premières lueurs de liberté religieuse, les ruines se relèvent, les pèlerins reprennent le chemin à peine effacé des temples et des chapelles d'autrefois. Les trésors des vieux âges ont disparu; peut-être la Madone véné-

1. *Œuvres chrétiennes des familles royales de France,* recueillies et publiées par Paul Viollet. 1 vol. in-8, p. 195. Poussielgue, Paris.

rée a-t-elle été détruite ou mutilée : n'importe. La piété survit immortelle; rien ne peut comprimer son essor; et voilà que sous nos yeux, en présence d'un monde sceptique et matérialiste, le culte virginal a reconquis un développement, une publicité, une pompe, dignes des plus beaux jours du passé.

Voyez plutôt. C'est en 1830, à Paris même, au centre, au foyer de la Révolution, la Médaille miraculeuse révélée à une humble fille de la Charité, et devenant bientôt l'instrument d'innombrables prodiges; puis, dès 1836, toujours à Paris, dans une paroisse alors inconnue, entre la Bourse et la Banque, Notre-Dame des Victoires, enrôlant sous la bannière de son Cœur immaculé, refuge des pécheurs, plus de trente millions d'associés.

C'est le dogme de l'Immaculée Conception, accueilli dans tout l'univers, et spécialement en France, par des fêtes et des acclamations triomphales, dont le souvenir demeure impérissable : à la voix infaillible du Pontife, la Vierge de Lourdes ne devait pas tarder à faire écho, en se nommant elle-même « l'Immaculée Conception ».

C'est Notre-Dame de France couronnant au Puy, de sa masse gigantesque, les hauteurs du mont Corneille : les canons de Sébastopol en avaient fourni la matière, montrant à tous que nos armées savaient encore demander à la victoire le bronze des monuments destinés à en perpétuer le souvenir.

C'est la restauration, mais agrandie et embellie, des anciens pèlerinages de Liesse, de Rocamadour, de Boulogne, de la Garde, de la Treille, de Fourvière, de Folgoat, de je ne sais combien d'autres, chers à la piété de nos pères, et qui ne le sont pas moins à celle de leurs descendants.

Ce sont d'antiques ou nouvelles Vierges, couronnées au nom du Vicaire de Jésus-Christ, avec une magnificence inouïe et un immense concours de peuple.

Ce sont enfin — et comment les oublier? — ces apparitions récentes, à la Salette, sur une cime des Alpes; à Lourdes, au pied des Pyrénées; à Pontmain, vers l'entrée de la Bretagne; toutes marquées du sceau des miracles, toutes ayant, ce semble, pour but

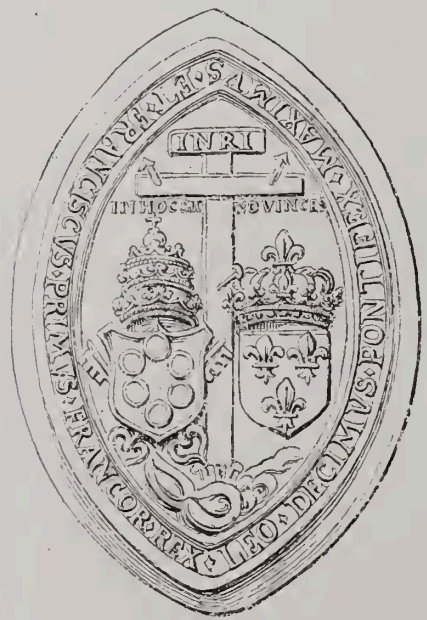
unique de réveiller notre foi, de nous avertir, de nous consoler, de nous défendre.

Ah! comment ne pas espérer? Nous sommes toujours les enfants chéris de Notre-Dame, et nous en avons la preuve manifeste dans les maternelles visites qu'elle daigne nous rendre : couvre-t-on de caresses et de bienfaits ceux qu'on va livrer aux vengeances divines? Non. Ces foules innombrables qui traversent la France pour aller se jeter aux pieds de la Vierge dans quelqu'un de ses sanctuaires préférés, ces pèlerinages décidément rentrés dans nos mœurs, et dont la ferveur ne se ralentit pas, ces manifestations éclatantes, ces prodiges sans cesse répétés aux yeux de la science confondue, cet élan universel de prière et de confiance : que dit tout cela? Que, si Marie continue de nous aimer, nous aussi nous l'aimons et la payons de quelque retour! Elle n'est point rompue l'alliance contractée avec elle par nos aïeux. Mais resserrons-en les nœuds sacrés; rendons-les, s'il est possible, et plus étroits, et plus doux, et plus inviolables : ce sera par là même nous unir plus intimement à notre Dieu.

N.-D. DE LOURDES
D'après le marbre de M. Cabuchet, statuaire à Paris.

Il semble qu'au don de sa Mère Jésus-Christ ne pouvait rien ajouter; mais c'est ici comme sur la Croix. A l'heure suprême, n'ayant plus que quelques gouttes de sang non encore versées pour nous, Il appela le fer du soldat pour ouvrir son Cœur et consommer le sacrifice, afin que l'humanité, dans cette blessure profonde, pût à jamais trouver un refuge, un rempart, une source intarissable de vie. Ainsi, toute proportion gardée,

le Sauveur a daigné faire pour la France; et voulant mettre le comble à tant de faveurs, son Cœur n'a pas hésité à se donner, à se livrer lui-même aux fils aînés de son Église. Mais ce don admirable qui accompagne et couronne tous les autres a une histoire digne d'être racontée. La seconde partie de ce livre va la présenter aux lecteurs dans ses principales lignes et ses détails les plus caractéristiques.



Sceau du concordat de François Ier et du pape Léon X.
Tiré de la revue *le Règne de Jésus-Christ*, année 1887.

SECONDE PARTIE

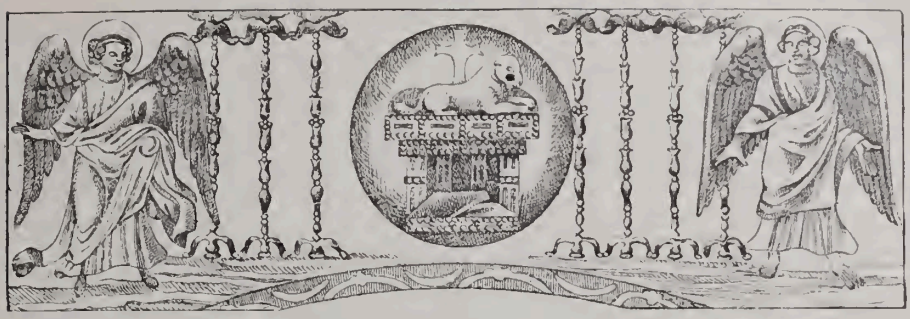
JÉSUS-CHRIST

ET LE DON SPÉCIAL DE SON COEUR

A LA FRANCE

« Je régnerai malgré Satan ; le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. »

(Paroles de N.-S. à la B. Marguerite-Marie.)



Le Christ sous la figure de l'Agneau victime et triomphant
entouré de la milice céleste. — Mosaïque de l'église S.-Côme et S.-Damien, à Rome. VIe siècle.

AVANT-PROPOS

L'Église reçoit dans le calice le sang qui s'échappe de la plaie sacrée.
Sacramentaire de Drogon, ms. du IXe siècle, conservé à la Bibliothèque nationale.

On a pu déjà l'entrevoir, par sa nature et par sa vocation la France était prédestinée à posséder d'une manière spéciale et plus intime le Cœur royal de son Christ.

Ce Cœur de Jésus-Christ, nous l'avons dit, c'est le foyer et le symbole de son amour : amour ardent, généreux, magnanime jusqu'à la mort. Or, c'est l'amour surtout, qui parle à l'âme française. On ne gouverne guère le Français par la seule force ; on ne le fait pas agir ou combattre par contrainte : bientôt il brise le joug, et foule aux pieds son tyran quel qu'il soit. Au contraire, prenez-lui le cœur ; passionnez-le pour un noble but, pour une idée désintéressée ; montrez-lui l'exemple du sacrifice, qu'il se sente aimé : il n'est pas d'effort qu'on ne puisse obtenir de lui, son élan

est irrésistible, son courage indomptable ; son dévouement ne connaît plus de bornes.

Aussi, dès que Jésus-Christ, dans sa beauté et son amour, se fut révélé à Clovis, et que les Francs, d'enthousiasme, eurent conclu avec lui au baptistère de Reims leur pacte d'alliance, il s'établit entre la France et son divin Roi un courant de mutuelle confiance, un perpétuel échange de faveurs et de services, une étroite solidarité d'intérêts et d'aspirations, tels que l'histoire d'aucun peuple n'offre rien de comparable. Voilà ce qui devait amener, dans le cours des âges, une manifestation de plus en plus éclatante du Sacré Cœur de Jésus, manifestation qui atteint aujourd'hui son apogée, et dont nous espérons pour notre pays des bienfaits toujours plus magnifiques.

Le Père Félix[1] a bien mis en lumière ces providentielles harmonies entre le Cœur de Jésus et la nature et les destinées de la France. Ce que Notre-Seigneur attendait, avant tout, du peuple qu'il choisirait pour lui donner son divin Cœur, à la charge d'en propager le culte et d'en affermir le règne, c'était une puissance de prosélytisme capable de tous les dévouements. Or, où la trouver plus prompte, plus irrésistible, que dans notre patrie? Le Français est d'une nature tellement expansive, qu'une fois en possession d'une idée, bonne ou mauvaise, il est tourmenté du besoin de la communiquer. La semence qu'il a reçue, semence de vie ou de mort, il faut qu'il la confie à tous les souffles qui passent, pour la disperser au delà de ses frontières. Ne lui demandez pas de garder pour lui la vérité ou l'erreur dont il est dépositaire : non, il faut qu'avec lui on adore, ou qu'avec lui on blasphème ; et que, selon la nature des dons qu'il présente au monde, il en devienne le sauveur ou le fléau. L'apostolat du bien, le prosélytisme du mal, c'est sa passion, c'est sa vie. Et pour servir ce besoin d'expansion, le Français possède un merveilleux organe, une langue nette et précise, lumineuse et persuasive, envahissante et dominatrice, dont tous, amis et ennemis, subissent l'ascendant.

1. *La France devant le Sacré Cœur,* discours prononcé à Paray-le-Monial, le 20 juin 1873, dont nous donnons ici un résumé.

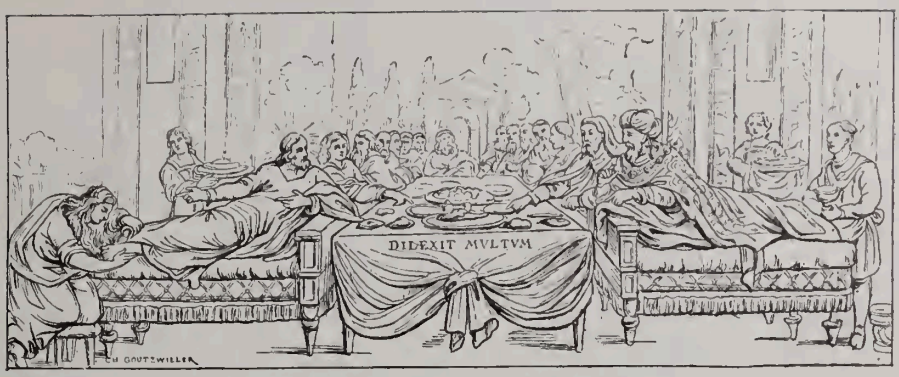
LE SOLDAT OUVRE LE COTÉ DE JÉSUS

D'après Rubens. — La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est aussi ancienne que l'Église. Elle a commencé au Calvaire où ce divin Cœur, ouvert par le fer de la lance, reçut les tendres adorations de Marie, du disciple bien-aimé, de Madeleine et des autres pieuses femmes.

Il faut compléter ces réflexions en replaçant dans leur glorieux cadre historique les révélations de Paray-le-Monial. C'est qu'en effet, à cette influence du caractère et de la langue s'ajoutait alors la prépondérance irrésistible que la France tirait de sa situation politique. C'était l'apogée du grand règne; la voix de Louis XIV était écoutée avec respect dans le conseil des rois; il maintenait encore sur tous les champs de bataille la supériorité de ses armées, et ses flottes victorieuses portaient sur tous les rivages le prestige du nom français. Nos colonies étaient florissantes, nos missionnaires partout! Au Canada et à Saint-Domingue, dans les Indes orientales et en Chine, dans les Échelles du Levant, la religion du grand roi était en honneur; et à Stamboul même, le sultan avait des égards pour l'ambassadeur qui représentait la France. Enfin, dans toutes les factoreries de la Méditerranée, en Égypte et en Syrie, dans la Palestine et sur le mont Liban, dans toutes les îles de la Grèce, les *Francs* reprenaient l'influence que le temps leur avait enlevée; ils reconstituaient, au profit de leur patrie et de leur foi, le vieil héritage des croisades.

On conçoit dès lors que Notre-Seigneur ait fait à une cité française la révélation de son amour, et qu'il ait choisi pour évangéliste de son Cœur une Française, pour son premier apôtre un Français. Mais il voulut les prendre dans la vie religieuse : Marguerite-Marie, au sein d'un Ordre si éminemment français qu'on ne peut nommer ses fondateurs, *François* de Sales et *Françoise* de Chantal, sans faire résonner le nom même de la France, et Claude de la Colombière, membre de cette Compagnie de Jésus, qui, cosmopolite par son recrutement, n'en est pas moins française par sa naissance : Montmartre fut son berceau.

Mais avant d'arrêter notre pensée sur ces dernières phases, les plus radieuses, des manifestations du Sacré Cœur à la France, et par la France au monde entier, il nous faut regarder en arrière et remonter d'âge en âge, jusqu'aux origines mêmes du christianisme.



Marie-Madeleine répandant des parfums sur les pieds du Sauveur.
Gravure d'Abraham Bosse, dans les *Œuvres du B. Fr. de Sales.* Paris, Sébastien Huré, 1652.

CHAPITRE PREMIER

PRÉDILECTIONS DE JÉSUS-CHRIST

POUR NOTRE PAYS

DÈS SA PREMIÈRE ÉVANGÉLISATION

Le Phénix, symbole de l'immortalité.
Tiré des *OEuvres du B. François de Sales.* Paris, Sébastien Huré, 1652.

L'Église de France est fille de l'Église de Rome, et fille de la première heure. Les plus anciens monuments l'attestent, et la critique, sortie enfin des voies sophistiques où l'avaient engagée les Launoy et les Baillet, travaille activement à les remettre en pleine lumière. Nous ne rappellerons ici qu'un seul témoignage, mais décisif, celui du pape Zozime, confirmant en vertu de l'autorité apostolique les privilèges de l'Église métropolitaine d'Arles, « où Trophime, dit-il, fut envoyé par ce Saint-Siège comme premier évêque[1], et qui devint la source com-

1. *Concil.* Labbe, t. II, col. 1567.

mune d'où la foi se répandit dans toutes les Gaules ». Or, il est constant que saint Trophime fut disciple de saint Pierre lui-même.

Il n'est pas moins constant, d'après une tradition qui revêt de jour en jour un caractère plus historique, que Marseille et la Provence furent évangélisées par les trois membres de la famille de Béthanie, si chers au Cœur de Jésus, Marthe, Marie et Lazare. Un siècle plus tard, Lyon reçut la bonne nouvelle des successeurs et héritiers de l'apôtre saint Jean, les Pothin, les Irénée et tant d'autres, vrais patriarches de cette Église illustre, qui sera un jour honorée du titre d'Église primatiale des Gaules. Vienne, Autun, et peut-être aussi les contrées appelées depuis Savoie, Suisse romande, tirent de là leur origine chrétienne et se relient plus ou moins directement à Lyon comme à leur métropole. Coïncidences frappantes où il est difficile de ne pas voir le doigt de Dieu ! Ces mêmes villes, Marseille, Lyon, Genève, Autun, devaient, dans la suite des temps, diversement rattacher leur nom à la naissance et au développement miraculeux du culte de l'amour. Ainsi saint Lazare préludait à Belsunce, saint Jean le bien-aimé à saint François de Sales, Marie-Madeleine à Marguerite-Marie; et ces amis de Jésus vivant sur la terre étaient la figure, la préparation lointaine de ces amis de Jésus vivant dans l'Eucharistie, à qui il daignerait montrer son Cœur transpercé et embrasé, pour que le monde fût initié à ses tendresses et à ses magnificences. C'est précisément cette filiation, peu remarquée jusqu'ici, ce nous semble, que nous voudrions essayer de saisir et de fixer, en suivant sa trace tant de fois séculaire dans les monuments religieux de notre histoire.

I

LES AMIS DE JÉSUS A BÉTHANIE, ET LA PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE EN PROVENCE

Et maintenant, revenons à cette famille privilégiée de Béthanie, dont il est écrit que « Jésus en aimait, en chérissait tous les membres, Marthe, Marie et Lazare ». Lazare en particulier est

appelé son ami : « Notre ami dort. » Et les deux sœurs connaissaient si parfaitement les sentiments intimes du divin Maître, que, voyant leur frère atteint d'un mal dangereux, elles ne trouvent, dans leur touchante délicatesse, d'autre message à faire parvenir au céleste Médecin que ces simples mots : « Voilà que celui que vous aimez est malade ! » Amour si tendre et si profond, qu'en présence du cadavre enseveli depuis quatre jours, « Jésus ne peut en quelque sorte contenir ses larmes », et que les pharisiens, ces cœurs de marbre, témoins de cette émouvante scène, n'y demeurent pas insensibles, et s'écrient avec admiration : « Comme il l'aimait[1] ! » Certes, il était malaisé de mieux faire ressortir l'infinie surabondance de cet amour, et l'évangéliste de la charité nous révèle bien son propre cœur en nous montrant à l'œuvre le Cœur de Jésus.

Il faudrait reproduire tout ce récit de la résurrection de Lazare; mais n'est-il pas dans toutes les mémoires chrétiennes? Contentons-nous de citer ce qu'en a écrit Lacordaire : « Je ne sais ce qu'en pensent les autres; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Évangile, je croirais à la divinité de Jésus-Christ. J'ai beau me rappeler tout ce que j'ai lu, je ne connais rien où la vérité s'impose avec une aussi palpable puissance. Il n'y a pas là un mot qui ne porte au fond de l'âme cette conviction que Dieu seul a pu agir ainsi et faire écrire ainsi. Comme scène d'amitié, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. La tendresse déborde[2]... »

Telle fut l'explosion la plus éclatante des prédilections du Cœur divin pour cette famille bénie. Ici, c'est principalement le mort qui en est l'objet. Chez Simon le lépreux, c'est Madeleine qui semblerait être miséricordieusement préférée, elle dont il reçoit sur ses pieds les larmes de repentir, les baisers et les parfums d'amour. Marthe, bien que « sa part ne soit pas la meilleure », obtient aussi les plus touchants témoignages d'affection, pour l'hos-

1. Évangile selon l'apôtre saint Jean, xi. — *Diligebat* Jesus, Martham, Mariam et Lazarum. — *Amicus* noster dormit. — Ecce quem *amas* infirmatur. — Et lacrymatus est Jesus. — Ecce quomodo *amabat*.

2. *Sainte Marie-Madeleine*, ch. II.

pitalité si cordialement empressée dont elle honore ses visites.

Jésus avait donc à Béthanie une famille tout entière d'amis. C'était là que, venant à Jérusalem, dans la ville où il devait consommer son sacrifice, il se reposait des fatigues de la prédication et des douloureuses perspectives de l'avenir. Là étaient des cœurs purs, dévoués, fidèles; là, ce bien incomparable d'une affection à l'épreuve de tout. Aussi ce fut de Béthanie qu'il se mit en marche pour faire son entrée triomphale à Jérusalem; et ce fut à la vue de Béthanie, le visage tourné vers ses murs, du côté de l'Orient, qu'il monta au ciel, presque à égale distance du Calvaire où il était mort et de la maison où on l'avait le plus aimé [1].

Sans nous attarder davantage aux manifestations évangéliques d'une amitié qui des deux côtés se révèle en toute rencontre, transportons-nous à la grotte de la Sainte-Baume, sur ces âpres sommets qui s'élèvent entre Aix et Marseille; et d'abord écoutons l'hymne de Lacordaire : « Au centre de ces roches hautes et alignées, qui ressemblent à un rideau de pierre, l'œil découvre une habitation qui y est comme suspendue, et à ses pieds une forêt dont la nouveauté le saisit. Ce n'est plus le pin maigre et odorant de la Provence, ni le chêne vert, ni rien des ombrages que le voyageur parti de Marseille a rencontrés sur sa route; on dirait que par un prodige inexplicable le Nord a jeté là toute la magnificence de sa végétation. C'est le sol et le ciel du Midi avec les futaies de l'Angleterre. Tout proche, à deux pas, sur les flancs de la montagne, on retrouve la nature vraie du pays : ce point-là seul fait exception. Et si l'on y pénètre, la forêt nous couvre aussitôt de sa majesté, semblable en sa profondeur, en ses voiles et en ses silences, à ces bois sacrés que la hache des anciens ne profanait jamais. Là aussi les siècles seuls ont accès; seuls ils ont exercé le droit d'abattre les vieux troncs et d'en rajeunir la sève.

« Qui donc a passé là? Qui a marqué ce coin de terre d'une empreinte si puissante? Quel est ce rocher? Quelle est cette forêt? Quel est enfin ce lieu où tout nous semble plus grand que nous?

« O Marseille! tu vis venir l'hôte qui habita le premier cette

1. *Sainte Marie-Madeleine*, ch. II.

MARIE-MADELEINE RECONNAIT JÉSUS

Fresque de Giotto à Padoue. XIVe siècle. — En ce moment un homme apparut à Marie-Madeleine et lui dit : « Femme, qu'as-tu à pleurer ? Que cherches-tu ? » Elle crut que cet homme était le jardinier; et, toujours dans la même préoccupation, reportant ses yeux sur le sépulcre, elle répondit : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. » Jésus lui dit : « Marie ! » Alors elle le reconnut et s'écria : « Mon maître. » — « Quand Marie-Madeleine fut morte, et que le temps eut desséché tous ses ossements, il y eut en elle un morceau de chair qui résista à toute corruption : c'est celui que Notre-Seigneur avait touché lorsque, Madeleine s'approchant de lui après sa résurrection, il lui mit le doigt sur le front pour l'éloigner, en lui disant : *Noli me tangere.* Douze cents ans après, sur ce point du front, la chair apparaissait vive et vivante, comme pour montrer ce que devient la chair de l'homme, même la plus profanée, lorsque le doigt transfigurateur de Dieu la touche pour la purifier. » (Mgr Bougaud, *Vie de la B. Marguerite-Marie,* 7e éd., p. 458.). — Marie-Madeleine est la patronne des âmes qui s'adonnent à l'amour de Jésus-Christ.

montagne, tu vis descendre d'une barque les bénis messagers qui t'apportaient la seconde visite de l'Orient...

« C'était Lazare, le ressuscité de Béthanie; c'était Marthe, sa sœur, qui l'avait vu sortir du tombeau, et qui avait cru à la puissance du Fils de Dieu avant qu'elle éclatât; c'était une autre femme, sœur de l'un et de l'autre, plus illustre encore, celle à laquelle il avait été dit : « Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle « a beaucoup aimé, » celle qui la première vit et toucha Jésus au matin de la Pâque, parce qu'elle était la première dans ce Cœur blessé pourtant d'un amour qui embrasait toutes les âmes jusqu'à la mort[1] !... »

Racontons brièvement les faits rappelés dans ce ravissant langage. Après l'Ascension du Sauveur, les Juifs ne tardèrent pas à vouloir se défaire de Marthe, de Marie et de Lazare, ces témoins importuns de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. Il les jetèrent donc, avec saint Maximin, saint Parménas et quelques autres disciples, sur une barque qui n'avait ni voile ni rame, et qu'ils livrèrent à la merci des flots. Elle devait y périr, mais les anges la guidèrent vers les rives de la Provence. Après avoir remercié Dieu d'un si grand prodige, les saints voyageurs se distribuèrent le pays qu'il venait de leur donner. Marseille et ses alentours échurent à Lazare; Maximin et Marie-Madeleine eurent Aix pour leur partage; Marthe accompagna Parménas vers Arles et Avignon.

A Aix, tandis que saint Maximin prêchait, Marie priait. Car, ayant un jour « choisi la meilleure part » et l'ayant conquise aux pieds de Jésus, il lui fut promis « qu'elle ne lui serait jamais ôtée ». Elle vivait retirée dans cette caverne profonde, appelée depuis Sainte-Baume, et devenue le but d'un pèlerinage que la piété chrétienne n'a point oublié. Les larmes du repentir, les délices de la contemplation, les ineffables souvenirs du passé, les visites mêmes des anges, remplissaient ses jours et souvent ses nuits, et faisaient de sa sombre retraite le vestibule du Ciel. Quelquefois, ne pouvant contenir le feu de sa charité, elle sortait pour le communiquer au dehors. Les peuples accouraient autour d'elle, heureux de voir et d'entendre cette illustre pénitente, qui

1. *Sainte Marie-Madeleine.* Introd. *A la Provence.*

avait connu si intimement le Rédempteur des hommes, qui avait baisé ses pieds, qui l'avait contemplé dans l'éclat de sa Résurrection. Quand elle racontait les miséricordes dont elle fut l'objet, sa vue, ses pleurs, son éloquence, brisaient les cœurs les plus durs. Telle fut son existence durant plus de trente années, jusqu'à l'heure où elle alla reprendre aux pieds désormais glorifiés du Bien-Aimé, la place qui lui avait toujours été si chère.

Sainte Marthe, de son côté, annonçait l'Évangile avec la même ferveur et le même succès. A force de zèle et de miracles, elle délivra

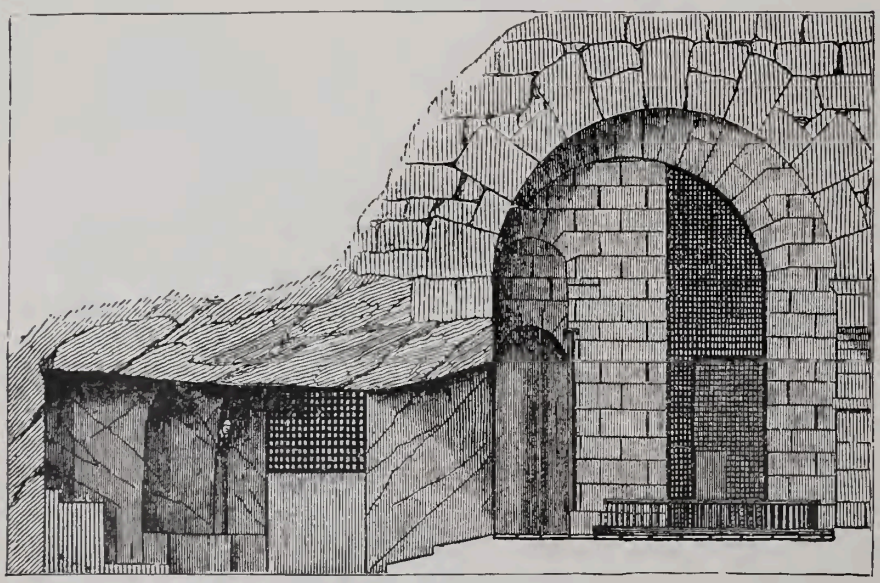
LES LARMES DU CHRIST

Reliquaire de la sainte Larme de Vendôme, XIe s.; aujourd'hui détruit.
(*Mélanges d'archéologie* des PP. Cahier et Martin, t III.)

« Marie étant arrivée au lieu où était Jésus, et le voyant, tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur « si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus la voyant pleurer et voyant pleurer aussi les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit en son esprit et se troubla lui-même. Et il dit : « Ou « l'avez-vous placé? » Ils lui dirent : « Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura. Les Juifs se dirent entre eux : « Voyez combien il l'aimait! » (S. Jean, XI, 33.) — Le dessin figure une des faces du reliquaire : on y voit les quatre grands prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel, avec l'Agneau de Dieu au centre. L'inscription : « Heureuse Frisingue, contemple avec joie tes patrons! » nous apprend que cette châsse a été faite à Frisingue; mais on voit que l'inscription n'est pas à sa place, puisqu'elle rappelle les patrons de la ville, qui sont représentés sur la face opposée.

le pays du monstre infernal de l'idolâtrie, dont le souvenir symbolisé se perpétue dans le nom même de la ville de Tarascon. Elle finit par créer une communauté de vierges, unissant comme elle la prière et l'action, type primitif de ces innombrables asiles de l'innocence, du sacrifice, du travail, de la louange divine, qui devaient plus tard surgir de tous côtés dans le royaume très chrétien. Et quand sonna pour elle l'heure de la récompense, Jésus en personne, d'après d'antiques légendes, vint à sa rencontre, en lui adressant ces délicieuses paroles : « Ma très chère hôtesse de Béthanie, à mon tour de t'offrir l'hospitalité des Cieux! »

Quant à saint Lazare, son sort fut plus glorieux encore. Premier évêque de la grande cité phocéenne, il eut le bonheur d'arroser de son sang la foi qu'il y avait plantée, arbre devenu bientôt magnifique, et que les siècles ni les orages ne parviendront pas à renverser. On dit que, pressé de sacrifier aux idoles, il s'écria : « Non, non, j'ai pour ami véritable le Christ, fils de Dieu, qui m'a jadis rappelé à la vie et retiré du tombeau; il n'y a point d'autre Dieu que lui. »



LA CRYPTE DE SAINT-LAZARE, ÉGLISE S.-VICTOR, A MARSEILLE
Cette crypte servit de refuge à saint Lazare pendant la persécution, et Marseille put se glorifier longtemps d'avoir en sa possession le corps de l'illustre ami de Jésus-Christ.

Marseille voit encore, dans les caveaux de l'antique abbaye de Saint-Victor, la crypte vénérable où s'assemblaient, sous l'autorité de Lazare, les premiers chrétiens que sa parole ait engendrés à Dieu. Là reposa longtemps le corps même du saint évêque. Mais Dieu réservait un apostolat posthume à ses reliques voyageuses. Pour les soustraire aux ravages de l'islamisme, on en fit une translation qui en dota l'Église d'Autun, Église immortalisée depuis par la naissance de la bienheureuse vierge de Paray-le-Monial et de la dévotion publique au Cœur de Jésus. La ville de Tarascon vénère le tombeau où elle ren-

ferma le corps de sainte Marthe et où elle le garde encore. Mais le culte de sainte Madeleine a toute une histoire pleine de péripéties. Qu'il nous suffise de dire qu'elle fut, pendant plus d'un siècle, honorée à Vézelay, où l'on croyait posséder ses reliques. Mais, en 1279, Charles II d'Anjou, roi de Sicile et comte de Provence, neveu de Louis IX, découvre le tombeau de l'illustre pénitente, dont les sceaux remontaient à 710. Le corps était entier, et le *Noli me tangere* du front toujours intact. Le prince, secondé par le pape Boniface VIII, fit rendre à ces glorieuses dépouilles des honneurs extraordinaires. Il y eut un concours immense de pèlerins. Un vaste monastère et une église magnifique, encore aujourd'hui debout, furent construits et confiés aux Frères prêcheurs. Le bon roi René, Louis XI, premier comte capétien de Provence, Charles VIII, Louis XII, François Ier, Louis XIII et Louis XIV rivalisèrent de zèle pour la gloire de sainte Madeleine et de libéralités pour l'ornement de son temple [1].

C'est ainsi que le souvenir des nobles amis de Jésus sur la terre, après avoir été pieusement mêlé au sublime élan des croisades, se trouve encore associé aux noms de nos rois et aux vicissitudes de la patrie française. Paris perpétue la tradition dans son opulente basilique de la Madeleine, assise non sans grâce au centre même de ses splendeurs les plus profanes, mais dont malheureusement l'architecte aima mieux emprunter son inspiration au Parthénon d'Athènes qu'à la Sainte-Chapelle de saint Louis.

II

LE DISCIPLE QUE JÉSUS AIMAIT ET L'ÉGLISE DE LYON

On connaît l'incomparable panégyrique de saint Jean l'Évangéliste par Bossuet. Ce qui montre plus sensiblement, dit en substance l'orateur, « la forte pente du Cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans les trois états admirables où nous le voyons dans son Évangile. Je

1. Pour l'ensemble des faits contenus dans ces pages, voir : *Monuments inédits sur l'apostolat de Marie-Madeleine en Provence*, etc., par M. Faillon, de la Société de Saint-Sulpice, 2 vol. in-4. Migne, 1853.

trouve, en effet, qu'en sa vie il lui donne sa Croix ; à sa mort, il lui donne sa Mère ; à sa Cène, il lui donne son Cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir à ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois ? Et l'amitié a-t-elle rien de plus doux que cette aimable association ? L'emploi de Jésus était de souffrir. C'est pourquoi il unit Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : « Vous boirez, dit-il, mon calice, et vous serez baptisé de mon baptême... » Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur, même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire ? C'est ce qu'a fait Jésus en faveur de Jean, d'une manière si avantageuse qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter, puisqu'il lui donne sa divine Mère, c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde. « Fils, dit-il, voilà votre mère ! » Mais le comble de son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au banquet sacré de l'Eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner, comme aux autres, sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine, et, comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre Cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux ! à qui Jésus-Christ a donné sa Croix pour l'associer à sa vie souffrante ; à qui Jésus-Christ a donné sa Mère pour vivre éternellement dans son souvenir ; à qui Jésus-Christ a donné son Cœur pour n'être plus avec lui qu'une même chose ! »

Nous permettra-t-on un rapprochement ? Il semblerait, en vérité, que Dieu a quelque peu traité la France comme il a traité son disciple bien-aimé. Ne lui a-t-il pas aussi donné sa Croix, qu'elle mit sur sa poitrine et défendit longtemps sur tous les champs de bataille ; sa Mère, dont elle n'a point cessé, nous l'avons vu, d'être la cliente fidèle et la fille dévouée ; et enfin, sans parler de son nom, devenu le nôtre par le titre de nation très chrétienne, ne nous a-t-il

pas donné son Cœur lui-même, comme le fera voir, au cours de ces pages, la clarté toujours grandissante des faits ?

Nous n'avons garde d'insister sur des analogies qui pourraient facilement paraître forcées, et nous arrivons bien vite à des réalités historiques dont l'autorité s'impose. Ce n'est pas seulement, en effet, par de lointaines ressemblances de destinée que le virginal favori de Jésus-Christ se rattache à notre pays, c'est par de véritables liens de paternité apostolique : plusieurs de nos principales Églises, en tête celle de Lyon, sont filles ou petites-filles de saint Jean.

Pendant que le flambeau de la foi rayonnait dans la Province romaine et montait vers le nord, au delà de ses frontières, une nouvelle colonie de hérauts de l'Évangile partait d'Orient. Elle avait pour chef un saint vieillard, nommé Pothin, dont la mémoire ne périra pas dans l'Église de France. D'autres missionnaires, venus probablement avec lui, répandaient la divine semence à Vienne et aux alentours. Pothin choisit pour centre de son apostolat Lyon, qui était dès lors une des villes les plus célèbres de la Gaule par le concours des étrangers, la richesse des habitants et ses écoles florissantes de littérature grecque et latine. La parole sainte, triomphant par sa simplicité même des vains artifices de l'éloquence profane, trouva partout un favorable accueil. Une nouvelle chrétienté fut fondée, et Pothin en devint le premier évêque. C'était vers l'an 160.

Or, Pothin était le disciple de Polycarpe, évêque de Smyrne ; et Polycarpe, l'ami d'Ignace, évêque d'Antioche, avait été formé, comme ce dernier, à l'école de saint Jean. Quels noms ! quels souvenirs ! Il n'y a rien de plus beau dans toute l'antiquité ecclésiastique.

Jean, le vrai père de toutes ces grandes Églises d'Asie, avait longtemps séjourné à Éphèse, et il n'avait pas manqué, au retour de Pathmos, quand mourut Domitien, d'aller revoir ces chrétientés naissantes. Peu à peu s'étaient groupés autour de lui un certain nombre d'hommes qui reçurent ses leçons, s'inspirèrent de son esprit, et le transmirent ensuite aux lointaines contrées de l'Orient et de l'Occident[1]. C'est ce qu'on a nommé l'école de saint Jean.

1. *L'Apôtre saint Jean,* par Mgr Baunard, ch. xxiv.

Elle fut nombreuse, sans doute ; mais entre ceux qui la fréquentèrent alors, quelques-uns seulement ont sauvé leur mémoire de l'oubli par l'éclat de leurs vertus ou celui de leurs œuvres : à leur tête brillent Ignace et Polycarpe.

Je ne m'arrête pas à Ignace, ce véritable « Christophore » ou Porte-Christ, comme il s'appelle lui-même devant l'empereur Trajan. Mais Polycarpe ne fait pas moins d'honneur à saint Jean, que toute l'antiquité chrétienne, à la suite d'Irénée, de Tertullien et de Jérôme, désigne comme son maître. Irénée, le futur évêque, docteur et martyr de Lyon, avait dans son enfance entendu souvent le saint évêque de Smyrne. Écoutons comme il en parle dans une lettre charmante qu'Eusèbe nous a conservée. « Ce qu'on apprend à cet âge ne s'oublie jamais ; de sorte que je pourrais dire où était assis le bienheureux Polycarpe lorsqu'il prêchait la parole de Dieu. Je le vois encore entrer et sortir ; sa démarche, son extérieur, son genre de vie, les discours qu'il adressait à son peuple, tout est gravé dans mon cœur. Il me semble encore l'entendre nous raconter de quelle manière il avait conversé avec saint Jean et plusieurs autres qui avaient vu le Seigneur lui-même, nous rapporter leurs paroles et tout ce qu'il avait appris touchant Jésus-Christ, ses miracles et sa doctrine, de ceux-là mêmes qui avaient pu voir le Verbe de vie... » Il nous reste de saint Polycarpe une belle épître aux Philippiens, où on lit ce passage, qui respire bien toute la charité de saint Jean : « Soyez miséricordieux et pleins de compassion pour tous. Ramenez dans la voie droite ceux qui s'égarent. Visitez tous les malades, sans négliger la veuve, l'orphelin et le pauvre. Ne cherchez que le bien devant Dieu et devant les hommes... Ne jugez pas avec trop de sévérité la conduite des autres, vous rappelant que vous-mêmes vous êtes des pécheurs... »

Ignace, passant à Smyrne, y revit Polycarpe et donna le saint baiser à ce frère, qui ne devait pas tarder à le suivre au martyre. On sait que Marc-Aurèle voulut contraindre Polycarpe à renier le Christ : « Je le sers depuis quatre-vingt-six ans, répondit le vénérable vieillard, et il ne m'a jamais fait de mal ; comment pourrais-je blasphémer mon roi qui m'a sauvé ? » Et il fut condamné aux flammes.

LES SAINTS PROTECTEURS DE LYON

Fragment d'un tableau d'Orsel dans la cathédrale de Lyon. — Saint Jean-Baptiste est accompagné des saints Pothin et Irénée, disciples de saint Polycarpe, et de sainte Blandine. — Dans la persécution qui valut à Blandine la couronne des martyrs, périt aussi le diacre Sanctus; et quand l'historien des Églises de Lyon et de Vienne se demande comment le jeune martyr put endurer les barres de fer rougies au feu qui convertirent tout son corps en une immense plaie, la seule réponse qu'il puisse trouver est « que le saint diacre fut arrosé et fortifié par la source d'eau vive qui jaillit du Côté du Christ ». On doit en dire autant de tous ces glorieux confesseurs de la foi.

Tel est l'homme qui, au témoignage formel de Grégoire de Tours, envoya Pothin vers la métropole lyonnaise, après s'être concerté avec le saint pape Anicet, qu'il vit à Rome en 158 ; et c'est encore lui, probablement, qui plus tard dirigea vers les Gaules une seconde expédition apostolique, à la tête de laquelle fut placé son autre disciple, Irénée. On a même prétendu qu'il était venu de sa personne installer successivement les deux pontifes sur ce siège, qu'ils devaient tous deux couvrir d'une si pure gloire. Mais, sans tenir compte de conjectures trop peu fondées, retenons seulement ce fait incontestable, que l'Église de Lyon a pour pères les successeurs on peut dire immédiats de l'apôtre saint Jean, et les plus fidèles héritiers de son esprit.

En faut-il davantage pour expliquer l'héroïsme qu'elle déploya dès le berceau ? Nous sommes en 177. Marc-Aurèle gouvernait alors l'empire romain. Ce prince, par un assemblage bizarre, réunissait en sa personne les qualités d'un grand capitaine, les vertus d'un philosophe et les vices d'un tyran. Trois ans auparavant, en reconnaissance de la victoire sur les Marcomans, attribuée à l'intervention miraculeuse du Dieu des chrétiens, il avait défendu d'inquiéter les fidèles. Mais il n'en est pas moins certain que, sous son nom et son autorité, la persécution continua en plusieurs endroits. Nulle part elle ne sévit avec plus de rigueur qu'à Lyon et à Vienne. Il faudrait entendre ici ces Églises, si cruellement éprouvées, raconter leurs glorieux combats aux Églises d'Asie, d'où elles tiraient leur origine. Leur lettre, probablement rédigée par Irénée, alors un des ornements du clergé de Lyon, nous a été transmise par Eusèbe. De l'aveu de tous, elle est un des monuments les plus beaux et en même temps les plus sûrs de l'histoire ecclésiastique. Trop longue pour être reproduite tout entière, nous n'en citerons que quelques traits. L'adresse d'abord, que l'on croirait dictée par saint Jean lui-même : « Les serviteurs de Jésus-Christ qui sont à Vienne et à Lyon, dans la Gaule, à leurs frères d'Asie et de Phrygie, qui ont la même foi et la même espérance que nous en la rédemption, paix, grâce et gloire, de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Entre ces quarante-huit martyrs, dont les noms ont survécu, et qui moururent avec un égal courage, bien que par divers genres de supplices, saluons en passant le jeune Vettius Epagathus, décoré pour son zèle à défendre ses frères du titre d'*avocat des chrétiens;* le diacre Sanctus, de Vienne, ne répondant à toutes les interrogations que par ces deux mots latins : *Christianus sum ;* le bienheureux Pothin, qui, malade alors et âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, est porté au tribunal, et, sommé par le juge de dire quel est son Dieu, lui jette à la face ces fières paroles : *Tu le connaîtras, si tu en es digne*, puis va mourir d'épuisement dans sa prison ; le médecin Alexandre, saisi au moment même où par signes et par gestes il exhortait les saints confesseurs, et qui, immédiatement livré aux bêtes, ne laisse échapper aucune plainte ni même aucune parole, mais continue à s'entretenir doucement avec son Dieu ; cet enfant de quinze ans, Ponticus, que soutiennent les exhortations de Blandine, et que ni la vue des tortures ni les tortures elles-mêmes ne viennent à bout d'intimider. Mais j'ai nommé Blandine ; elle mérite de nous arrêter, car elle occupe un rang d'honneur dans cette invincible légion. C'était une jeune esclave ; et « par elle, dit l'admirable lettre, Jésus-Christ a fait voir comment il sait glorifier devant le ciel et la terre ce qui paraît vil et méprisable aux yeux des hommes. Nous tremblions tous pour cette jeune fille; et sa maîtresse, qui était du nombre des martyrs, craignait aussi qu'elle n'eût pas la force de confesser la foi, à cause de la délicatesse de son corps. Nous fûmes bientôt rassurés. Cette généreuse esclave montra tant de courage qu'elle lassa les bourreaux, qui se relayèrent pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Ils furent étrangement surpris qu'elle respirât encore, quoique sa chair déchirée tombât en lambeaux de toutes parts. Mais la bienheureuse, semblable à un vaillant athlète, retrempait ses forces dans la confession même de sa foi. C'était pour elle un rafraîchissement, un repos, un remède qui la rendait insensible à toutes les souffrances, de répéter : *Je suis chrétienne; il ne se passe rien de criminel parmi nous.* »

Ce ne fut là que son premier combat. Le second ne devait pas être moins glorieux pour elle : « Attachée à un gibet, elle fut exposée

en cet état à la dent et aux assauts des bêtes féroces. Sur ce gibet, qui était en forme de croix, elle demeurait plongée dans une prière ininterrompue, et sa vue remplissait d'ardeur les autres athlètes. Dans la personne de leur sœur, ils envisageaient Celui qui a voulu être crucifié pour nous, afin de bien persuader tous les fidèles que nul ne souffre pour la gloire du Christ sans avoir éternellement part avec le Dieu vivant. Mais aucune bête n'ayant osé la toucher, on la réserva pour d'autres luttes... »

Voici enfin l'heure du triomphe : « Restait la bienheureuse Blandine. Comme une mère généreuse, qui, après avoir animé ses enfants au combat et les avoir envoyés victorieux au Roi suprême, parcourt après eux la même carrière pour aller les rejoindre, elle se hâtait de parvenir au terme, avec une joie, une allégresse si grande, qu'elle paraissait plutôt invitée à un festin de noce que condamnée aux bêtes. Après avoir subi les fouets, la chaise de fer rougi, la morsure des bêtes, elle fut enveloppée dans un réseau et exposée à un taureau furieux. L'animal la lança plusieurs fois dans les airs; mais Blandine, tout occupée de l'espérance des biens que la foi nous promet, s'entretenait cœur à cœur avec Jésus-Christ, et n'était plus sensible aux tourments. Elle fut immolée par le glaive; et les païens avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu de femme qui eût tant souffert ni avec tant de courage[1]. »

L'Église de Lyon ne tarda pas à se dédommager de la perte de saint Pothin, en choisissant pour évêque le prêtre Irénée, que nous connaissons déjà. Disciple, lui aussi, de Polycarpe, il avait toutes les qualités nécessaires pour soutenir la chrétienté des Gaules dans des temps si difficiles : un zèle ardent, une science profonde et une sainteté éprouvée. Le sang des martyrs n'avait pas éteint le feu de la persécution. Elle fit encore à Lyon même deux victimes particulièrement illustres, Épipode et Alexandre, dont nous avons les actes authentiques. Elle étendit ses ravages dans les villes voisines, qui avaient été évangélisées, comme Lyon et Vienne, par des missionnaires venus d'Asie avec Pothin et Irénée. Autun — nom qui reviendra souvent dans nos récits — put montrer avec une

1. Trad. sur le texte publié par Routh, *Reliquiæ sacræ*, t. 1er, Oxford, MDCCCXLVI.

sainte fierté son jeune et magnanime martyr Symphorien. Pendant

LE MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN

D'après Ingres. — Autun peut montrer avec une sainte fierté un jeune et magnanime martyr. Pendant qu'on le conduisait au supplice, sa mère accourut, et elle lui criait du haut des remparts : « Mon fils Symphorien, mon cher fils! souviens-toi du Dieu vivant; montre ton courage, mon fils, et ne crains pas une mort qui mène sûrement à la vie! » Partout, sans distinction d'âge ni de condition, éclate le même héroïsme inspiré par le même amour de Jésus-Christ.

qu'on le conduisait au supplice, sa mère accourut, et elle lui criait du haut des remparts : « Mon fils Symphorien, mon cher fils!

souviens-toi du Dieu vivant; montre ton courage, mon fils, et ne crains pas une mort qui mène sûrement à la vie! » Partout, sans distinction d'âge ni de condition, éclate le même héroïsme inspiré par le même amour de Jésus-Christ.

Irénée lui-même devait à son tour sceller de son sang la foi qu'il avait propagée et défendue avec tant de succès par la parole et la plume. En 202, la dixième année de l'empire de Sévère, cet empereur publia les plus sanglants édits contre les chrétiens. On assure même que, furieux de voir le nombre des fidèles prodigieusement accru à Lyon, il donna l'ordre à ses soldats d'entourer la ville et de faire main basse sur tous ceux qui refuseraient de renier le Christ. Le massacre fut presque général, et le pasteur fut immolé au milieu du troupeau. Divers monuments portent à dix-neuf mille le nombre des victimes, sans compter les femmes et les enfants. C'est sans doute ce qui a fait dire à saint Eucher que Lyon avait un peuple de martyrs, et à saint Grégoire de Tours que telle fut alors la multitude des chrétiens égorgés pour la foi, que leur sang coulait par ruisseaux dans les places publiques.

Aujourd'hui encore, si vous visitez à Lyon la belle église de Saint-Irénée, qui s'élève au-dessus de la crypte anciennement dédiée à saint Jean l'Évangéliste, vous lirez sur l'archivolte de la principale porte d'entrée cette courte mais éloquente inscription :

SANCTO JOHANNI APOSTOLO
ET
LUGDUNENS. MARTYRIBUS

A saint Jean, apôtre, et aux martyrs de Lyon.

C'est assez pour consacrer et perpétuer le souvenir des liens tant de fois séculaires qui rattachent l'Église de Lyon au bien-aimé du Cœur de Jésus-Christ. Mais il y a des témoignages d'un autre genre, et meilleurs et plus glorieux, de cette providentielle filiation. Je n'en citerai que deux, dont l'inspiration remonte bien aux « sources du Sauveur » : cette infatigable dévotion à la sainte Vierge, qui, non contente de faire explosion chaque année, le 8 décembre, a voulu couronner les hauteurs de Fourvière d'une fort belle église et d'une

statue triomphale; et cette œuvre de charité, parfaite entre toutes, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, née il y a quelque soixante-dix ans au cœur d'une humble Lyonnaise, pour se répandre dans tout le monde catholique, et devenir un si merveilleux moyen d'extension du règne de Dieu sur la terre!

III

SAINT DENYS, APOTRE DE PARIS

L'illustre Église de Lyon fut fondée, on vient de le voir, par les disciples de saint Jean; l'illustre Église de Paris, d'après une tradition constante dont nous ne croyons pas devoir nous écarter[1], fut fondée par un disciple de saint Paul, le glorieux Denys l'Aréopagite, d'abord évêque d'Athènes, et puis de Lutèce ou de la région des *Parisii*. Si Jean est le bien-aimé du Christ et le favori de son Cœur, Paul n'en reçut peut-être pas des faveurs moins éclatantes, et brûla pour lui d'une si ardente charité, que saint Chrysostome n'a pas craint de dire que « le cœur de Paul et le Cœur du Christ ne font qu'un; » *Cor Pauli, Cor Christi*. Voici donc une autre voie par où le Sauveur du monde témoigne de sa prédilection pour son futur peuple de France.

Mais quel lien spécial rattache la mémoire de saint Denys à ce lieu prédestiné de Montmartre? C'est ce que va nous apprendre un monument dont une certaine critique n'a pas peut-être tenu assez de compte. Il s'agit de la découverte, en 1611, d'une crypte que le procès-verbal, daté du 5 juillet, et rapporté par du Breul[2], décrit en ces termes : « Les maçons, travaillant aux fondements des murs nécessaires pour faire l'accroissement de la chapelle du martyre de Monsieur saint Denys et ses compagnons, vulgairement dite la

1. Voir *Saint Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris*, par M. l'abbé Darras. 1 vol. in-8, Vivès, 1861. Malgré les objections du pieux et savant P. Sirmond, que nous avons le regret de trouver ici en compagnie du fougueux sectaire Launoy, il nous semble que la plus grande somme de probabilités reste à la thèse traditionnelle de l'aréopagitisme et de la mission par saint Clément. Voir aussi le magnifique et savant livre de M. l'abbé Vidieu : *Saint Denis l'Aréopagite*. 1 vol. in-4, Paris, Didot, 1889.

2. *Le Théâtre des antiquités de Paris*, p. 865.

Chapelle des Saints-Martyrs, auraient trouvé au delà du bout et chef de la dite chapelle, qui regarde du côté du Levant, une voûte sous laquelle il y a des degrés pour descendre sous terre en une cave... en laquelle serions descendu... trente-sept degrés... et aurions trouvé une cave ou caverne prise dans un roc de plâtre..., laquelle a de longueur trente-deux pieds..., huit pieds de largeur, etc... Dans laquelle cave, du côté de l'Orient, il y a une pierre de plâtre bicornue, qui a quatre pieds de long et deux pieds et demi de large, prise par son milieu, ayant six pouces d'épaisseur, au-dessus de laquelle, au milieu, il y a une croix gravée avec un ciseau, qui a six pouces en carré de longueur et demi-pouce de largeur. Icelle pierre est élevée sur deux pierres de chacun côté, de moellon de pierre dure, de trois pieds de haut, appuyée contre la roche de plâtre, en forme de table ou d'autel; et est distante de la dite montée de cinq pieds. Vers le bout de laquelle cave, à la main droite de l'entrée, il y a dans la dite roche de pierre une croix, imprimée avec un poinçon ou couteau, ou autre ferrement, et y sont ensuite ces lettres MAR. Il y a apparence d'autres qui suivaient, mais on ne les peut discerner. Au même côté, un peu distant de la susdite croix, au bout de la dite cave, en entrant, à la distance de vingt-quatre pieds dès l'entrée, s'est trouvé ce mot écrit de pierre noire sur le roc, CLEMIN, et au côté du dit mot y aurait eu quelque forme de lettres imprimées dans la pierre avec la pointe d'un couteau ou autre ferrement, où il y a DIO, avec autres lettres suivantes, qui ne se peuvent distinguer. »

En présence de ce monument, dont la date est aujourd'hui impossible à fixer, l'éminent épigraphiste, M. Edm. Le Blant, pense aux chapelles souterraines des catacombes de Rome, et rappelle en particulier les sanctuaires si intéressants du cimetière de Saint-Calixte, qui avait servi au troisième siècle de lieu de sépulture à un grand nombre de papes et de martyrs. « Pour moi, dit-il, habitué par l'étude à compter sérieusement avec les traditions, ce fait ancien et méconnu me paraît contenir l'indication antique et précise du lieu où l'apôtre des Gaules a souffert pour la foi, et la preuve de la vénération attachée à ce lieu dès les pre-

SAINT PAUL PRÊCHANT DEVANT L'ARÉOPAGE

D'après Raphaël. — Si Jean est le bien-aimé du Christ et le favori de son Cœur, Paul n'en reçut peut-être pas des faveurs moins éclatantes, et brûla pour lui d'une si ardente charité, que saint Chrysostome n'a pas craint de dire que « le Cœur de Paul et le Cœur du Christ ne font qu'un » : *Cor Pauli, Cor Christi.* — Denys, le futur apôtre des Gaules, était au nombre des auditeurs de saint Paul et lui dut sa conversion.

miers âges de l'Église[1]. » Et il ajoute un peu plus loin : « Si mon opinion est partagée, on verra, dans la crypte de Montmartre, un sanctuaire creusé aux premiers siècles, sur la place, alors sans doute bien connue, où saint Denys et ses compagnons avaient donné leur sang pour Jésus-Christ. »

Les trois mots mutilés qu'exhumèrent les fouilles de 1611, MARtyres, DIOnysius, CLEMINs, se prêtent à diverses interprétations, nécessairement conjecturales, et rien n'empêche d'adopter, si l'on veut, celle que propose M. Le Blant. Mais quand on sait combien le nom du pape Clément était resté attaché, dans le souvenir des populations, à celui de l'apôtre des Gaules, comme l'attestent de concert, depuis le cinquième siècle, les textes des martyrologes, des diplômes et des offices liturgiques, n'est-il pas bien naturel de penser que le mot CLEMIN doit s'interpréter dans le sens traditionnel et désigner le pape saint Clément, auteur probable de la mission de saint Denys dans la région des *Parisii*[2]?

Et maintenant, notre but n'étant pas de faire ici une dissertation historique, nous laisserons de côté le texte de la *Vie de sainte Geneviève*, l'hymne de saint Eugène de Tolède, celle de saint Fortunat, divers témoignages du sixième et du septième siècle, et même d'un concile tenu à Paris en 825, douze ans avant la prétendue invention de l'aréopagitisme par Hilduin, le célèbre abbé de Saint-Denys. Nous rappellerons plutôt la belle lettre écrite, en 835, à ce même Hilduin, par l'empereur Louis, que l'histoire a qualifié de Débonnaire, mais que la religion appelle volontiers le Pieux. Elle montre quelle place la mémoire de saint Denys occupait alors dans le cœur des princes francs. Après avoir longuement exposé les éclatants et innombrables bienfaits dont lui-même et ses prédécesseurs sont redevables au glorieux apôtre des *Parisii*, le monarque finit par demander à Hilduin de recueillir avec soin tous les documents latins et grecs, historiques et liturgiques, qui concernent son histoire. On sait comment Hilduin s'acquitta de cette tâche. La publication de la

1. *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au huitième siècle*, 1856, in-4. T. Ier, p. 270 et suiv.

2. Voir Darras, *Saint Denis l'Aréopagite*, p. 181 et suiv.

Vie de saint Denys devint le signal d'une grande extension de son culte. C'est à partir de cette époque que l'emplacement même de son martyre, à mi-côte de la colline de Montmartre, est l'objet d'une vénération universelle attestée par beaucoup de monuments. Et ici le lecteur entendra avec plaisir un pieux biographe de saint Denys, qui, en 1624, sous Louis XIII, résumait assez exactement les faits les plus notables de ce culte traditionnel du saint martyr à Montmartre : nous respectons les grâces naïves de son vieux langage; nous n'en changeons que l'orthographe [1].

« Saint Denys, dit-il, par la blancheur de son innocence massacrée en ce lieu, consacra ces montagnes à la dévotion; et Dieu y fit naître une religion de filles vierges et très chastes, comme fleurs de lis et roses blanches, pour rendre à jamais odoriférante la mémoire de saint Denys et de son heureux martyre.

« Là même où il versa son sang, Dieu fit naître encore une autre religion, la Compagnie de Jésus; et les premières pensées qui vinrent aux premiers saints et fondateurs de cet ordre, ce fut d'aller répandre leur sang au pays de saint Denys et en la Judée, pour convertir les ennemis de Dieu, ainsi que saint Denys était venu de là pour convertir la France à la foi de Jésus-Christ.

« Cette colline, jadis, était nommée Montagne de Mercure, ou, selon les autres, *Mons Martis*, « Mont de Mars » : le sang de saint Denys effaça la mémoire de ces idoles et en étouffa le nom, de façon que depuis on la nomma Montmartre « le cœur de la France », ainsi qu'on le lit dans une ancienne charte du roi Jean.

« La bonté des premiers chrétiens y dressa un petit oratoire, et, à la mode du temps, on y fit des lieux souterrains pour y prier Dieu en cachette, à cause de la rigueur de la persécution, et aussi pour y cacher un nombre incroyable de saints ossements des martyrs, qui y avaient versé leur sang avec et après l'apôtre de France.

« Les bonnes gens la nommaient *Capella de Sancto Martyrio*. Il y avait comme trois étages, à savoir, la chapelle haute et quasi à fleur de terre; et là-dessous une autre cachée dans la terre qu'on voit

1. *La Vie apostolique de sainct Denys aréopagite, patron et apostre de la France*, par le R. P. Estienne Binet, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. Paris, 1624.

toujours, puis une troisième encore plus basse, longtemps inconnue et enfin découverte en l'année 1611 (comme on l'a vu plus haut).

« L'an 1133, Louis VI, dit le Gros, et la bonne reine Alix, sa femme, furent inspirés de fonder là un monastère de filles de l'Ordre de Saint-Benoît. Mais pour ne pas faire tort à Saint-Martin des Champs, dont les religieux possédaient le terrain où devait s'élever le monastère, on fit, par autorité du Pape et de l'évêque, que l'abbaye de Saint-Denys de la Chartre serait donnée par échange aux dits religieux, et que Mont-Martre serait pour l'abbaye des filles. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, ratifia cet échange.

« Or, de bonne aventure, le pape Eugène III étant venu en France l'année 1146, il fut requis par Leurs Majestés de dédier cette nouvelle église. Il le fit et fut assisté de deux excellents abbés, l'un saint Bernard, abbé de Clairvaux, qui servit de diacre, et l'autre, Pierre, abbé de Cluny, qui servit de sous-diacre. Saint Bernard y laissa en don sa tunique, et je crois que s'il eût pu y appendre son cœur, il l'eût fait volontiers, tant il aimait ce lieu béni du ciel... L'air est bien plus pur à Montmartre qu'à Paris, non seulement pour son élévation, et pour être hors de ces égouts puants et au-dessus de l'air grossier de la ville, mais parce qu'il semble que les cœurs y respirent plus à leur aise l'air du Paradis, qui est le vrai élément de nos âmes. »

Ici l'auteur rapporte divers traits de la dévotion de nos princes et aussi du peuple de Paris pour le glorieux saint Denys, et arrive à Jeanne d'Arc. Ce qu'il dit de l'incomparable héroïne ne sera pas lu sans quelque charme. « Quand Jeanne, la Pucelle d'Orléans, eut donné une bataille sanglante et emporté la victoire, tout soudain elle envoya son épée et ses armes pour être présentées aux pieds du patron de la France. Au procès qui lui fut fait, on l'accusa de cette vanité, d'avoir osé, pour s'acquérir de la gloire, présenter son épée à saint Denys, chose qui n'appartient qu'aux rois de France. « Messieurs, dit la pauvre fille, je n'ai point fait cela par « orgueil, hélas! Dieu m'en garde, mais par pure dévotion, et pour « montrer que je rapporte le bonheur de mes armes et des armes de « France aux prières du bienheureux apôtre saint Denys. Que pour-

« rait faire une épée dans la main d'une pauvre bergère, si la main « n'était attachée au bras de saint Denys, et celui-ci au bras de « Dieu, qui se sert d'une simple pucelle pour étonner et chasser « les ennemis de la couronne de France. C'est donc pour rapporter « toute la gloire de nos victoires à ce divin protecteur de nos rois,

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE, DISCIPLE DE SAINT PAUL
APÔTRE DE LA FRANCE, PATRON DE SES ROIS
Tiré de la *Vie apostolique de S. Denys*, par le P. Binet. Paris, 1624.

« et non pas pour acquérir de la gloire, moi qui n'y ai jamais « prétendu autre gloire que celle de Dieu, de saint Denys, et de « nos rois très chrétiens, qui sont ses bons enfants, et moi sa très « humble servante. Est-ce pas la coutume du royaume de rapporter à « Dieu et à ce bon saint tout l'heureux succès de la guerre et de « toutes les affaires d'État de cette florissante monarchie française? »

Puis, le chroniqueur revient à l'autre religion heureusement née dans ce lieu de bénédiction : c'est la Compagnie de Jésus. « Compagnie qui est, à vrai dire, fille de cette montagne, des saints martyrs et de la France. Car, comme il plut à Dieu de se servir de saint Ignace de Loyola pour assembler quelques personnes en vue de fonder cette petite Compagnie, il les mena aux pieds de la sainte Mère de Dieu, et au lieu où le grand saint Denys avait signé de son sang l'Évangile qu'il avait prêché tant d'années. Comme il n'y avait personne en ce temps-là qui demeurât en cette sainte chapelle, ils s'en firent donner les clefs, afin d'offrir leurs vœux là même où saint Denys avait offert sa tête. Là ils prirent leur premier esprit et un brûlant désir d'être martyrs de Jésus; là ils promirent de rendre aux compatriotes de saint Denys et aux habitants de la Palestine les mêmes services que ce grand homme avait rendus à la France et à l'Occident... »

Recueillons, pour finir, ce cri d'enthousiasme, où perce je ne sais quel pressentiment prophétique : « Puisse tout le bonheur du ciel et de la terre couronner cette noble colline et la rendre à jamais heureuse et mémorable! Et puisse encore ce digne sang de saint Denys, de temps en temps, produire des enfants dignes de ses travaux, et combler la France d'un million de belles âmes, capables d'imiter ses vertus éminentes et de servir parfaitement Jésus-Christ! Enfin, puisse — oh! je le dis de bon cœur — se vérifier de cette heureuse montagne ce que jadis chantait David :

« O mont de notre Dieu! Basan tant estimé!...
Non, le mont de Basan n'est point si renommé,
Avec tous ses coteaux et sa terre si grasse.
Montagnes, qui vous fait votre chef relever?
En vain contre ce mont tâchez-vous d'estriver :
Dieu même l'a choisi pour toujours s'y complaire;
Son char est en ce lieu; d'anges, ses chevaliers,
Suivent tout à l'entour mille et mille milliers;
Et comme au Sinaï, c'est là son sanctuaire.

« Las! s'il m'était loisible, que j'enchérirais volontiers sur la pensée de David! Car, à tout rompre, ces montagnes de la Palestine ne portaient que des fleurs à la vérité très suaves et des fruits

savoureux à merveille, mais douceurs périssables et quasi d'un moment. Montmartre porte des fleurs éternelles, des lis de virginité, des violettes d'une humilité rampante à terre, des bouquets d'un sacré souci de toujours plaire à Dieu, des girasoles et des cœurs qui toujours regardent le ciel, d'un éternel printemps de toutes les vertus; bref, les fruits de Basan ne sont que fruits de la terre; ici, ce sont filles du ciel, des enfants de Dieu et de ses saintes grâces. »

Que dirait le gracieux biographe s'il voyait le Montmartre d'aujourd'hui ? Sans doute, la vieille abbaye royale est tombée, comme tant d'autres monuments, sous le marteau de la Révolution; mais Dieu prend sa revanche. Déjà, sur les flancs de la colline, s'échelonnent les communautés religieuses, et la chapelle du Martyre, sortie de ses ruines[1], brille d'un éclat qu'elle n'eut peut-être jamais, tandis que les sommets se couronnent de cette basilique triomphale à l'ombre de laquelle la foi des aïeux va partout refleurir.

Avant de quitter saint Denys, disons quelques mots des sublimes écrits qui lui sont attribués. Qu'ils soient de lui ou d'un autre, on ne peut les parcourir sans admiration. Harmonieuse fusion de tout ce qu'il y a de plus beau dans le génie grec et de plus élevé dans le génie chrétien, c'est tout à la fois du Platon, surtout du saint Paul et aussi du saint Jean. Il y a telles pages sur la Passion, sur les merveilles de l'Eucharistie et les délices ineffables de la communion, sur les miséricordieuses tendresses, la douceur et l'humilité du Cœur de Jésus, qu'on dirait tombées de la plume même du Bien-Aimé. Je n'en veux d'autre preuve que la lettre à Démophile et surtout la vision de Carpus qui la termine. Carpus était un saint prêtre qui, indigné de voir qu'un infidèle lui avait enlevé un néophyte récemment baptisé, s'était laissé entraîner jusqu'à souhaiter la mort éternelle de l'un et de l'autre. « Soudain, raconta-t-il plus tard, il crut voir la maison où il était, d'abord s'ébranler, puis se diviser en deux par le faîte; une vive flamme étinceler à ses yeux, et du haut du ciel, à travers les combles en apparence déchirés, descendre jusqu'à ses pieds; le firmament s'entr'ouvrir alors, et, au fond du firmament, Jésus siéger au milieu d'innombrables anges.

1. Chapelle des Religieuses *Auxiliatrices des âmes du Purgatoire,* rue Antoinette.

« Carpus, levant les yeux, contemple ce spectacle qui le frappe d'étonnement. Ensuite les baissant, il voit le sol se creuser en un vaste et ténébreux abîme, et ces hommes qu'il avait maudits se tenir en face de lui, au bord du gouffre, tremblant, hélas! d'y tomber à chaque instant avec leurs pieds qui glissent.

« Du sein du gouffre rampent vers eux des serpents, qui, s'attachant à leurs pieds chancelants, tantôt s'y enlacent, les pressent, les tirent, et tantôt des dents ou de la queue, les déchirent ou les caressent : infinies machinations pour les entraîner dans le précipice !

« De plus, des hommes, pêle-mêle avec les serpents, assaillent, secouent, poussent ces êtres, qui paraissent sur le point de choir, moitié de gré, moitié de force, quasi contraints et tout à la fois fascinés par le mal.

« Et Carpus, tout joyeux du spectacle d'en bas, oublie le spectacle d'en haut. Il s'impatiente et se fâche qu'ils ne soient pas déjà précipités; il travaille lui-même à leur chute; et voyant l'impuissance de ses efforts, il bout de colère, il lance des imprécations.

Enfin il porte ses regards vers le ciel et les arrête sur ce qu'il a déjà aperçu. En ce moment, Jésus, ému de compassion à la vue de cette scène, quitte son trône céleste, descend jusqu'à ces hommes et leur tend la main avec bonté, pendant que les anges, leur venant en aide, les soutiennent, qui d'un côté, qui de l'autre.

« Et Jésus dit à Carpus : « De ta main déjà levée, ne frappe plus « que moi, car je suis prêt à souffrir de nouveau pour le salut de ces « hommes, et cela me serait cher, à part le crime de mes bourreaux. « Pour toi, vois si tu aimes mieux demeurer dans l'abîme avec les « serpents, que d'habiter avec Dieu et ses anges si bons. »

Le Cœur du Sauveur du monde se montra-t-il jamais plus tendre, plus aimable, plus miséricordieux [1] ?

1. Voir *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, trad. par l'abbé J. Dulac, 1 vol. in-8. Paris, 1865, p. 526.

Saint Honorat et l'île de Lérins.

Longtemps inculte et infestée de serpents, cette île fut transformée par saint Honorat et ses disciples, au point de devenir un foyer de vie et de civilisation chrétienne. — Tiré de la *Chronologie des Saints de l'île de Lérins*, par dom Vincent Barral. Lyon, Pierre Rigaud, 1613.

CHAPITRE II

DE CLOVIS A SAINT LOUIS

L'Arche de Noé, image de l'Église.
Tiré de l'*Histoire sainte* du P. N. Talon.
Paris, 1659.

En racontant les origines apostoliques des Églises de Provence, de Paris, de Lyon, nous avons montré quels liens les rattachent plus ou moins directement au Cœur de l'Homme-Dieu.

Sans nous attarder à recueillir d'autres souvenirs non moins précieux dont sont justement fières les Églises de Limoges avec son saint Martial, de Toulouse avec son saint Saturnin, etc., constatons que la semence évangélique avait germé de bonne heure dans la Gaule tout entière, et, fécondée par le sang d'innombrables martyrs, y avait porté une abondante moisson de chrétiens.

I

ÉGLISE GALLO-ROMAINE DU Vᵉ ET DU VIᵉ SIÈCLE

Dès le quatrième siècle, le christianisme avait vaincu et l'ère des persécutions par le glaive était close. Ce fut le grand saint Hilaire de Poitiers qui porta en Occident, et surtout en Gaule, les derniers coups à la fatale hérésie arienne; et ce fut le grand saint Martin de Tours qui eut l'honneur de détruire, au moins dans le centre des régions qui seront la France, les restes encore survivants du paganisme. Saluons en passant ces deux illustres amis du Sauveur qui, chacun à sa manière, contribuèrent si puissamment au triomphe de sa cause. Hilaire n'est pas seulement le vaillant et infatigable lutteur que tout le monde connaît; c'est aussi un cœur plein de tendresse, comme on le voit dans cette hymne du matin, où avec tant de foi et d'amour il épanche sa prière devant le Seigneur Jésus; mais surtout dans cette ravissante lettre à sa jeune fille Abra, qu'il s'efforce d'attirer à la virginité, en lui parlant, sous le voile gracieux d'une allégorie transparente, d'un « jeune homme, qui est la bonté même, si beau que nul mortel n'oserait soutenir l'éclat de son regard », et qui offre aux âmes pures « un manteau et une perle d'un prix inestimable[1] ». Quant à l'incomparable saint Martin, il suffit de se rappeler le Christ lui apparaissant revêtu de sa chlamyde qu'il avait partagée avec un pauvre, pour avoir quelque idée de l'intimité qui existait entre le Maître et le serviteur.

Le glorieux thaumaturge s'éteignait en 397. Sulpice-Sévère, son digne biographe, qui l'avait souvent visité à Tours, donne la main à saint Paulin de Nole, ce noble fils de l'Aquitaine, que l'Église gallo-romaine peut revendiquer comme une de ses plus belles gloires. Amant passionné du Christ, Paulin lui sacrifia tout, fortune, rang, famille, patrie, et en vint, on le sait, jusqu'à se faire esclave pour racheter le fils d'une veuve. Ses poésies, souvent fort belles malgré la décadence du goût et de la langue, et plus encore sa correspondance avec saint Jérôme, Rufin, saint Augustin, et tout

1. *Sancti Hilarii opera*, t. II, p. 526. Veronæ, 1730.

ce qu'il y avait alors d'éminent en doctrine et en piété, nous révèlent son âme tout entière dans ses ardeurs et ses délicatesses. Que de pages on pourrait en extraire toutes parfumées de la charité de Jésus-Christ! Recueillons seulement quelques lignes : « Jean, qui eut le bonheur de reposer sur la poitrine du Seigneur, et qui DANS LE CŒUR MÊME DE LA SAGESSE CRÉATRICE DE L'UNIVERS avait puisé des

SAINT JOSEPH, L'AMI DU SACRÉ CŒUR

Et dont le culte s'est développé parallèlement à celui du Sacré Cœur lui-même.

Fresque d'H. Flandrin, à l'église Saint-Vincent-de-Paul, à Paris. XIXe siècle. — La sainte Vierge et saint Joseph, les premiers, sentirent battre sur leur cœur très pur le Cœur adorable de l'Enfant Jésus. Les saints Antoine, Benoit, Cloud, Léonard, Hubert et Fiacre, qui font escorte à saint Joseph, appartiennent ou se rattachent plus ou moins directement à la France.

pensées plus hautes que toute créature, enivré du Saint-Esprit qui scrute les profondeurs mêmes de Dieu, prend pour exorde de son Évangile l'intime et infini principe de toutes choses. Il s'élève plus haut que Moïse, dont la science ne remonte pas au delà des origines du monde visible; et portant son vol bien au-dessus des autres évangélistes..., il pénètre jusque dans les cieux; puis, franchissant l'un après l'autre tous les chœurs des anges, osant fixer le regard de son

esprit sur le Créateur lui-même, il part de l'ineffable génération du Verbe pour annoncer le Fils éternel et consubstantiel au Père, tout-puissant comme lui et son coopérateur dans la création[1]. »

Une lettre charmante de saint Paulin va nous transporter dans l'île de Lérins, où naissait alors (410), sous les auspices du célèbre saint Honorat, un monastère qui sera longtemps, pour l'esprit, pour l'âme, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer aussi pur que fécond : c'est comme un céleste épanouissement de cette belle Église de Provence, qu'animait toujours le souffle d'ardente charité venu de Béthanie. Honorat se vit bientôt entouré de nombreux disciples : Hilaire, Maxime, Salvien, Vincent, accoururent des premiers. Plus tard vinrent Césaire, Virgile, et cent autres, destinés comme eux à l'épiscopat. Ainsi cette retraite, qui, dans la pensée de son fondateur, devait renouveler sur les côtes de la Provence les austérités de la Thébaïde, ne tarda pas à devenir aussi une école de théologie et de philosophie chrétienne, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les sciences et les lettres chassées d'Italie par les Goths, enfin une pépinière d'évêques et de saints, qui répandirent sur toute la Gaule la semence de l'Évangile et la gloire de Lérins.

Vers le même temps, un autre illustre habitant de la Gaule méridionale, qui avait occupé de hautes charges administratives, Eucher, également touché du désir de servir Dieu, choisit pour séjour, avec sa femme Galla, la petite île de Léro, séparée de Lérins ou Lerina par un très court espace de mer. A cette heureuse nouvelle, Paulin, qui les avait connus dans le siècle, leur envoie les plus vives félicitations, les plus tendres encouragements; et après avoir exprimé le désir de recevoir aussi de leurs lettres, il ajoute en finissant : « Sûr de votre cœur, même quand vous garderiez avec moi le silence, je croirais encore à votre affection. Car n'est-ce pas la grâce de Dieu qui a formé entre nous ces liens? Ne sommes-nous pas unis dans le Cœur même de Jésus-Christ? Qu'elle soit donc éternelle une amitié que Jésus-Christ lui-même a cimentée[2]. »

Eucher, qui montera un jour sur le siège épiscopal de Lyon et sera

1. *Sancti Paulini opera*, epist. XXI; *Patr. lat.* Migne, t. LXI, p. 250-251.
2. *Ibid.*, p. 417.

SAINT MAURICE AU MILIEU D'UN GROUPE DE MARTYRS

Peintures murales d'H. Flandrin dans la basilique Saint-Vincent-de-Paul, à Paris. — Dans le groupe on voit saint Longin, qui ouvrit de sa lance le Côté de Jésus.

peut-être le plus grand évêque de son siècle, ne quitta sans doute qu'à regret la vie érémitique, dont sa chère Léro lui avait fait goûter tous les charmes. Nous avons de lui un admirable *Éloge de la solitude*, où je recueille cette peinture des temps héroïques de Lérins : « O bon Jésus! quelle réunion de saints, quelle assemblée de pieux personnages j'ai vue dans cette île! Vases précieux, ils embaumaient cet asile de leurs suaves parfums, et la bonne odeur de leur vie se répandait en tous lieux. Unis par la charité, abaissés par l'humilité, attendris par la piété, affermis dans l'espérance, modestes dans tout leur extérieur, prompts à l'obéissance, la sérénité au front, on dirait, à les voir, un groupe d'esprits angéliques. Ils n'ambitionnent rien, ils ne désirent rien, sinon Celui-là seul qui fait l'objet de tous leurs vœux et de tous leurs désirs. Ils aspirent à posséder le Christ! Ils le possèdent dans leur cœur [1]... »

Veut-on maintenant entendre le Pontife? Dans sa IVe homélie adressée aux moines [2], il décrit avec une vive éloquence les terreurs du dernier Jugement, et s'écrie tout à coup : « Qu'il sera terrible, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque, montrant au pécheur les précieux stigmates qu'il garde en témoignage de sa mort et de sa résurrection, il lui dira : « APPORTE TA MAIN, PLACE-LA DANS MON CÔTÉ, et reconnais, ô impiété humaine! combien pour toi et par toi j'ai souffert! » Le Cœur blessé du Sauveur était apparu à sa pensée, et le saint évêque répétait avec force une des meilleures leçons qui s'en échappent.

A la même source il puisa l'admirable éloquence avec laquelle il nous a raconté le martyre de saint Maurice et de ses six mille compagnons de la légion thébéenne [3]. Quelque trente ans après saint Eucher, vers 480, Salvien, « l'éloquent prêtre de Marseille », selon le mot de Bossuet, celui qu'on a bien nommé « le Jérémie de son temps », écrivait son beau livre *Du gouvernement de Dieu*. Contemplant LE STIGMATE SACRÉ DU CÔTÉ OUVERT DU SAUVEUR, il se plaît à y voir « l'aimant d'un merveilleux amour ».

Un autre disciple de saint Honorat, Vincent de Lérins, s'est

1. Migne, *Patrol., lat.*, t. L., col. 711 et 712.
2. *Ibid.*, col. 843.
3. *Ibid.*, col. 637.

JESUS MEDECIN DES AMES

La Samaritaine, tableau de Guido Reni. XVIe siècle. — « Si tu savais, dit Jésus, quel est le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi-même peut-être lui en aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. » — Il était des maladies que Jésus seul guérissait, les maladies qui torturaient l'âme, la honte et les remords du mal. Seul il pouvait dire : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis. »

également illustré par son célèbre *Commonitorium*. Je n'y découvre rien qui se rapporte au culte du Cœur sacré de Jésus, sauf l'expression la plus vive de l'union substantielle de deux natures en la personne de l'Homme-Dieu, doctrine qui est tout le fondement théologique de ce culte. Mais il y a mieux : l'auteur répond d'avance, avec une merveilleuse précision, au reproche de nouveauté que cette dévotion ne devait pas manquer de soulever. Cette page trouve ici sa place naturelle : « Mais, dira quelqu'un, il n'y aura donc dans l'Église du Christ aucun progrès de la religion ? Bien au contraire, qu'il y ait progrès, et très grand progrès. Où est l'ennemi de Dieu et des hommes qui osât s'y opposer? Toutefois, il faut que ce soit vraiment un progrès de la foi, et non un changement radical. En effet, le progrès consiste en ce que chaque chose se développe en restant elle-même; le changement, en ce qu'une chose se transforme en une autre. Que l'Église croisse donc, qu'elle fasse d'immenses progrès, suivant la marche des temps et des siècles; que dans son universalité, comme dans chacun de ses membres, elle grandisse en intelligence, en science, en sagesse, mais selon sa nature, c'est-à-dire sans cesser d'être fidèle au même dogme, au même esprit, à la même pensée. La religion des âmes doit se conformer ici à la loi des corps, qui développent peu à peu les éléments harmoniques dont ils sont composés, sans perdre rien de leur identité. Assurément, il y a loin de la fleur de l'enfance à la décrépitude de la vieillesse; et pourtant c'est bien l'enfant d'autrefois qui est maintenant vieillard, en sorte que le même homme a beau changer de stature et d'extérieur, il garde toujours la même nature, il est la même personne. Telles sont les lois qui s'imposent à la religion chrétienne pour le progrès de sa doctrine : se fortifier avec les années, se dilater avec le temps, grandir avec l'âge, mais demeurer sans tache ni souillure, dans la plénitude de tous ses membres, de tous ses organes et de tous les enseignements qui lui sont propres, n'admettant aucun changement réel, aucune altération de ses propriétés constitutives, aucune variation dans les dogmes définis[1]. »

1. Migne, *Patrol. lat.*, t. L, col. 667 et suiv.

On nous pardonnera cette citation dont l'opportunité est manifeste, et l'on conclura avec nous que si le dogme catholique lui-même comporte un véritable progrès, à plus forte raison faut-il l'admettre dans les manifestations, variables à l'infini, de la piété chrétienne, qui est comme l'efflorescence spontanée de la foi et de la charité. Voici des paroles qui se rapportent plus directement à notre sujet. Elles sont empruntées à l'illustre saint Avite, mort évêque de Vienne en 525. Le fond de la doctrine qu'elles contiennent n'est qu'un écho de l'enseignement des anciens Pères, qui se répercutera de proche en proche dans tout le cours des âges chrétiens. Après avoir exposé comment le fer du soldat, en perçant le Cœur du divin Crucifié, prépara un refuge au genre humain régénéré, Avite continue : « Le Côté du Seigneur ayant donc été ouvert, il en jaillit à flots de l'eau et du sang. Quoi de plus merveilleux, de plus significatif, de plus mystérieux? Il est certain que le Christ a souffert, certain qu'il est mort; mais la réalité même de sa mort respecte la dignité de sa personne. Vit-on jamais un cœur humain, dont la vie est absente, répandre de l'eau et du sang? Admettons, bien que la raison et l'expérience le permettent à peine, que la chair morte contînt encore quelques gouttes de sang, où était cachée dans ce cadavre la source d'eau de la vie? D'où s'échappe ce double ruisseau qui fécondera la stérilité du monde, en l'arrosant d'une eau pure et d'un sang précieux? D'où s'élance l'onde sacrée du fleuve, seul capable de laver efficacement nos péchés et d'éteindre les flammes de l'enfer? Voyez comme notre Adam tire de son cœur l'Église, sa future compagne! Voyez comme par sa mort il se prépare une épouse pour sa vie ressuscitée! Voyez comme son assoupissement assure la joie à son réveil! Or, l'Église n'est composée que de deux classes d'hommes : ceux qui font leur salut par une mort fidèle, et ceux qui le font par une mort sublime; ceux qui vivent au Christ et ceux qui meurent pour le Christ. A nous donc de recueillir l'eau du Côté du Christ, aux martyrs d'en recueillir le sang. A eux la robe empourprée de ce sang très précieux; à nous la robe blanche lavée dans l'eau du baptême[1]. »

1. Migne, *Patrol. lat.*, t. LIX, col. 311 et 312.

Vers le même temps que saint Avite, saint Césaire d'Arles — encore un glorieux enfant de Lérins — donnait une autre signification au sang et à l'eau du Calvaire. Il y saluait le prélude à ce mystérieux mélange de vin et d'eau qui nous est prescrit dans la célébration des divins mystères. « Ce mélange, dit-il, n'est pas fondé seulement sur un usage traditionnel, il l'est encore sur une circonstance mémorable de la Passion, où l'on vit, du Cœur sacré de notre victime, sous le coup de la lance, l'eau et le sang jaillir abondamment... Mais pourquoi le Seigneur a-t-il voulu ce mélange? Au festin de Cana, le vin nuptial, c'est-à-dire la foi, manquait : on était encore chez le peuple juif, « cette vigne ingrate » dont il est écrit : « J'ai attendu qu'elle donnât du raisin, elle n'a « porté que des épines. » Aussi est-ce d'épines que la synagogue couronna la tête du Rédempteur lorsque, dans la Cène pascale, au moment de s'unir comme époux à son Église, il changea l'eau en vin, c'est-à-dire appela d'avance la multitude des nations qui allaient renaître par la vertu de son sang. En effet, dans les saints Livres, les eaux désignent souvent les nations, et le vin le sang de la Passion du Sauveur. Et voilà comment le mélange de l'eau et du vin dans l'Eucharistie nous montre le peuple fidèle incorporé au Christ, et très intimement uni à Lui par le lien de la charité parfaite. Cette union de tous les peuples en Jésus-Christ n'est-elle pas encore figurée par ces innombrables grains de froment qui, triés et préparés avec soin, puis réduits en blanche farine par la pression de la meule, ne forment plus que la substance d'un seul et même pain? Comme donc ces grains fondus en un même tout ne peuvent plus être distingués l'un de l'autre, et comme l'eau une fois mêlée au vin ne revient plus à sa première forme, de même les vrais fidèles, qui savent qu'ils sont rachetés par le sang et la Passion du Christ, doivent, par leur foi, leur piété, toute leur conduite, se faire si réellement les membres de leur Chef, que ni la volonté, ni la force, ni aucune affection terrestre, ni même la mort, ne puissent jamais les en séparer[1]. »

Sous une forme trop mystique peut-être pour les habitudes

1. *S. Cæsar. Arelat. opera*, homil. v[a]; *Patrol. lat.*, t. LXVII, col. 1055.

intellectuelles d'aujourd'hui, mais fort belle, à notre sens, ne recon-

LE BON SAMARITAIN OU LE SAUVEUR DE L'HUMANITÉ

Tableau de Rembrandt au musée du Louvre, XVIIe siècle. — L'humanité, s'en allant de Jérusalem, cité de paix, à Jéricho, cité de changement et de désordre, est assaillie, dépouillée, accablée de coups et laissée à demi morte par les brigands, c'est-à dire par ses pires ennemis, l'erreur et le vice. Le lévite et le prêtre, symboles, l'un, de la loi naturelle, l'autre, de la loi mosaïque, ne peuvent guérir ses maux. Ému de compassion, le Fils de Dieu descend du ciel en terre, verse l'huile et le vin de sa grâce sur les plaies de la pauvre blessée, la conduit à l'hôtellerie de son Église, où elle trouvera les soins nécessaires, et en remontant au séjour de sa gloire, remet pour toujours à cette sainte Église le dépôt des Sacrements, ou plutôt, dans son Cœur vivant, la source même de tous les biens.

naissons-nous pas ici la grande idée de la fraternité chrétienne, ou, comme on dira plus tard, de la chrétienté, dont le Cœur trans-

percé de Jésus demeure à jamais le principe, le lien et le centre?

Le même saint évêque revient ailleurs à la mystérieuse blessure. Au milieu d'une très vive peinture de la Passion il s'écrie : « Pour nous, le Christ a souffert les opprobres, les dérisions, les crachats, les fouets, les soufflets, la couronne d'épines; pour nous, il a été cloué à la croix, abreuvé de vinaigre; pour nous, après son dernier soupir, il a été transpercé par la lance, et, de son Côté ouvert, ont coulé l'eau et le sang. Que signifie ce sang, sinon notre rédemption? Que signifie cette eau, sinon le sacrement du baptême? Ce qui fait dire à l'apôtre saint Jean : « Ils sont trois qui rendent témoignage : le sang, « l'eau et l'Esprit. Le sang, c'est la rédemption de nos péchés; l'eau, « c'est la régénération baptismale ; l'Esprit, c'est notre sanctification. »

La double interprétation de Césaire est brièvement résumée par un de ses contemporains, saint Germain, évêque de Paris, mort en 576, qui, dans son exposition de l'ancienne liturgie gallicane, s'exprime ainsi : « L'eau est mêlée au vin, dans l'adorable sacrifice, soit pour marquer que le peuple fidèle doit être uni à son Seigneur, soit parce que, sur la croix, il coula du Côté du Christ de l'eau et du sang, afin que l'une lave nos souillures, et que l'autre nous prépare au royaume des cieux[1]. »

On le voit, le religieux souvenir du Cœur de l'Homme-Dieu est constamment associé, dans le langage des Pères, à celui de la Passion et de l'Eucharistie, et tel sera aussi le triple élément de la dévotion du Sacré Cœur, dont le complet épanouissement demandera de longs siècles.

Saint Fortunat, de Poitiers, continue la tradition dans ses belles hymnes, où le Côté ouvert n'est point oublié. Ainsi, son célèbre *Pange lingua gloriosi* chante « le vinaigre, le fiel, le roseau, les clous, la lance, le corps innocent perforé d'où jaillissent l'eau et le sang, dont les flots lavent la terre, les mers, les astres, tout l'univers ». Son *Vexilla Regis*, plus célèbre encore, dans des strophes magnifiques d'enthousiasme, fait éclater les mêmes sentiments[2] :

1. Migne, *Patrol. lat.*, t. LXXII, col. 93.

2. *Venant. Fortunati opera,* edidit D. Luchi. Romæ, 1786. 1 vol. in-4°. Nous traduisons sur le texte même de l'auteur, qui diffère sensiblement du texte liturgique.

« Les étendards du divin Roi s'avancent ; à nos yeux brille le mystère de la Croix, gibet infâme où fut suspendue la chair du Créateur même de la chair.

« De son Côté ouvert par le fer cruel de la lance coulent le sang et l'eau destinés à laver nos crimes.

« Ils sont accomplis les oracles que chantait David sur sa harpe fidèle, lorsqu'il disait : « C'est par le bois que Dieu a régné sur les « nations. »

« Arbre rayonnant de lumière et de gloire, empourpré du sang de notre Roi, toi qui fus jugé digne de toucher des membres si saints,

« Heureux es-tu, puisque tes bras ont porté la rançon du monde, précieuse balance où le corps d'un Dieu acquitta le prix de notre affranchissement !

« Salut, autel ; salut, victime ; salut, ô Croix ! mon unique espérance .. »

II

ÉPOQUE CARLOVINGIENNE

Cette époque ne présente qu'un petit nombre d'écrivains, et encore n'en puis-je découvrir aucun qui s'impose par l'éclat d'une supériorité incontestable.

Elle est dominée et remplie par le grand nom de Charlemagne, génie puissant et vraiment organisateur, qui plana sur le chaos du monde barbare et des ruines qu'il avait amoncelées, pour en faire surgir, à son heure, cette merveille qui s'appellera « la chrétienté ». Les lettres et les sciences avaient presque péri dans le déluge des invasions germaniques. Il comprit d'instinct que la civilisation nouvelle ne pouvait s'en passer. Il s'appliqua donc à en favoriser la renaissance. Dans ce but, il s'entoura des hommes les plus instruits de son temps et créa cette célèbre École du palais, qui devint promptement un foyer de lumière et de vie intellectuelle.

A sa tête, il mit un moine anglais, Alcuin, qui avait alors quelque quarante ans et jouissait au loin d'une grande réputation de science. Alcuin vécut encore trente ans environ parmi nous, et l'origine même

de ses travaux nous donne le droit de le revendiquer comme Français. La France commençait dès lors à devenir pour le mérite un centre puissant d'attraction. Plus tard, les Anselme, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure en présenteront des exemples plus illustres encore.

Je donnerai donc Alcuin comme un anneau de cette chaîne ininterrompue de témoins qui, d'âge en âge, ont parlé à notre pays de la blessure de ce Cœur qui nous a tant aimés. Voici ce qu'on lit au livre VII de son *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean;* c'est un écho fidèle de saint Augustin et d'autres Pères déjà cités : « *L'un des soldats,* raconte l'évangéliste, *Lui ouvrit le Côté avec sa lance, et il en sortit de l'eau et du sang.* L'évangéliste a bien choisi son expression. Il n'a pas dit : le soldat frappa, blessa le divin Côté; il a dit : ouvrit, et rien autre, montrant en quelque sorte ouverte devant nous la porte de la vie, puisque de cette source ont émané les sacrements de l'Église, sans lesquels rien ne parvient à la vie véritable. Ce sang a été répandu pour la rémission des péchés; cette eau, c'est la coupe de notre salut, à la fois bain et breuvage. N'est-ce pas en figure de ceci qu'il fut ordonné à Noé de pratiquer dans les flancs de l'Arche une ouverture par où les animaux, image anticipée des enfants de l'Église, pussent entrer pour ne pas périr dans le déluge? Pour cela encore, la première femme fut formée d'une des côtes d'Adam endormi, et appelée la Mère des vivants : avant le grand mal de la prévarication, ce sommeil mystérieux et fécond annonçait un grand bien à venir. De même un jour, le nouvel Adam, inclinant la tête, s'endormira sur la croix pour que, de son côté, lui naisse une Épouse, qui sera l'Église. O mort! par qui les morts ressuscitent[1]. »

Des pensées et des sentiments analogues se font jour un demi-siècle plus tard sous la plume de saint Paschase Radbert, abbé de Corbie, l'un des hommes les plus éminents de son siècle, mort en 860. Entre beaucoup d'écrits plus ou moins remarquables qu'il nous a laissés, on distingue son traité *Du Corps et du Sang du Seigneur*, qui respire une foi vive, une ardente charité envers la divine Eucharistie, et où l'on trouve formulé, avec une exactitude et une

1. Migne, *Patrol. lat.*, t. C, col. 986.

CHARLEMAGNE ET ALCUIN

Peinture de M. Magaud au Cercle religieux de Marseille. — Alcuin écrit au livre VII de son *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean* : « La première femme fut formée d'une des côtes d'Adam endormi, et appelée la Mère des vivants : avant le grand mal de la prévarication, ce sommeil mystérieux et fécond annonçait un grand bien à venir. De même un jour, le nouvel Adam inclinant la tête, s'endormira sur la Croix, pour que de son Côté lui naisse une épouse, qui sera l'Église. »

précision parfaites, tout l'enseignement catholique sur l'adorable Sacrement. Cet exposé est suivi d'admirables prières, toutes brûlantes d'amour pour le Dieu de nos autels, et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'adresser au Cœur sacré de Jésus. Mais c'est seulement au chapitre XIe que le mystère de ce Cœur transpercé sur la croix est présenté à nos réflexions. En voici un passage. « Pourquoi, se demande saint Paschase, mêle-t-on l'eau au vin dans le calice ? » La question n'est pas nouvelle pour nous. Mais la réponse reçoit ici des développements que nous n'avons pas, si je ne me trompe, rencontrés ailleurs. « La grande raison, répond-il, c'est que, à l'heure même où se consomme la Passion, du Côté ouvert du divin Crucifié le sang et l'eau coulèrent en même temps. De là vint que les apôtres, pleinement initiés à l'intelligence du mystère, introduisirent la coutume de mêler l'eau et le vin dans le sacrifice eucharistique, afin que ce sacrement fût le mémorial complet de l'holocauste accompli au Calvaire pour notre rédemption. Car, à peine Jésus avait-il rendu l'âme qu'un des soldats vint avec sa lance et lui ouvrit le Côté, d'où jaillirent, comme d'une source vive, le sang et l'eau. Et voilà le vrai sacrifice : étant réellement mort pour notre salut, le Christ répandit à la fois le sang de notre rançon et l'eau de notre régénération baptismale. Or, ce qui alors découla de sa chair, c'est précisément ce que les chrétiens boivent dans le calice. Tandis que la chair est donnée en nourriture, le sang et l'eau sont donnés en breuvage, afin que l'homme, recevant tout ce qui est sorti du Côté de la Victime, soit, par cette double boisson, renouvelé tout entier, et que, s'il avait contracté quelque souillure depuis le baptême, il trouve dans cette liqueur salutaire la purification de toutes ses iniquités, la guérison de toutes ses maladies, comme aussi le prix de sa rédemption, pour se perfectionner de plus en plus chaque jour dans la vie nouvelle[1]. »

Dans son « Exposition de la Litière de Salomon » (*Explanatio in Ferculum Salomonis*), Hincmar, le célèbre archevêque de Reims, nous donne de semblables enseignements, mais dans un langage beaucoup plus mystique et plus recherché. Sa doctrine nous semble suffisamment résumée dans les douze vers qui nous sont parvenus

1. Migne, *Patrol. lat.*, t. CXX, col. 1307.

du grand poème qu'il avait consacré à ce sujet. En voici la traduction fidèle :

« Agneau, lumière du monde, qui nous nourris de ton propre corps, sois toujours notre hôte et toujours notre demeure !

« Agneau, fontaine de vie, qui nous abreuves de ton propre sang, continue à nous servir de boisson, à nous servir de loi !

« Ici le Verbe tout-puissant, par qui le Père a tout fait, change comme il veut la substance des choses.

« Ici, par la vertu de sa croix et de sa parole, il crée les dons qu'il nous destine, et du pain et du vin fait sa chair et son sang.

« Son corps crucifié et son sang répandu au Calvaire, il venait à la Cène de les donner à ses apôtres.

« Et maintenant, malgré notre indignité, quand, par son ordre, nous renouvelons son sacrifice, le Rédempteur nous met en main le prix même de notre rédemption [1]. »

Nous bornerons là nos citations pour cette époque. Nous l'avons dit, elle n'est pas riche en écrivains. La pensée, mal servie par une langue corrompue et demi-barbare, s'y enveloppe comme à plaisir de formules embarrassées et de nuages souvent obscurs. D'ailleurs, la piété n'y a pas, en général, ce caractère de suavité et de tendresse qu'elle revêtira plus tard. Cela est sensible, par exemple, dans les conférences, d'ailleurs si substantielles, si intéressantes, de saint Odon, abbé de Cluny (927), mais où l'on trouve à peine quelques rapides élans d'amour envers le Dieu-Rédempteur.

C'est l'heure où le moine Gothescalc (806-868) sème avec obstination les erreurs du prédestinationisme, qui impute à Dieu même la réprobation des damnés et les exclut des bienfaits de la Rédemption, comme fera un jour avec plus d'éclat le sombre fanatisme de Calvin, et, avec plus d'hypocrisie, l'artificieuse habileté de Jansénius. Vers le même temps, Scot Eugène, préludant à Bérenger, commençait à dogmatiser contre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, arrachant au cœur de l'homme sa meilleure joie et son plus énergique stimulant de généreux amour. Ces doctrines, si contraires au véritable esprit du christianisme, passeront vite et

1. *Hincmari opera,* Migne, t. CXXV, col. 1202.

provoqueront une réaction triomphante, qui se personnifie dans les saint Anselme, les Richard de Saint-Victor, les saint Bernard. Mais en attendant qu'elle se produise, le courant d'idées que nous venons de signaler explique peut-être pour une bonne part cette atmosphère un peu froide et terne dont semble imprégnée la vie chrétienne de cette époque.

Mais si la période carlovingienne s'est moins attachée au côté aimable et souriant de la physionomie du Dieu sauveur, elle a fortement saisi et mis en grand relief l'idée de sa royale souveraineté. Les actes de l'autorité publique datés du règne de Jésus-Christ, toute une législation destinée à étendre et à consolider son empire, les évêques admis dans les conseils des princes, y exerçant une influence souvent prépondérante, et par l'accord parfait des deux puissances faisant de leurs conciles les assemblées politiques de la nation, enfin le rétablissement de la dignité impériale dans la personne de Charlemagne, et le couronnement solennel de ce prince par le pape Léon III à Rome même, le jour de Noël de l'an 800, trois siècles après la naissance de la monarchie franque au baptistère de Reims : voilà certes des témoignages illustres, d'une part, de l'acceptation pleine et entière de la royauté du Christ, et, d'autre part, de la bienveillance en quelque sorte reconnaissante du divin Roi.

L'année précédente avait déjà vu cette union de la papauté et de l'empire, de l'Église et du peuple chrétien, symbolisée peut-être plus magnifiquement encore dans la célèbre « entrevue de Paderborn ». « Charlemagne, dit le chroniqueur, était campé près de cette ville, dans une vaste plaine arrosée par la Lippe. La tente du grand roi avait été dressée au sommet d'une colline d'où l'œil pouvait s'étendre au loin sur les campagnes couvertes de soldats. On introduisit un messager du Seigneur Apostolique, annonçant que le Souverain Pontife le suivait de près. Le vénérable Léon, chassé de son siège de Rome par ses propres sujets, avait été flagellé, meurtri de coups, on lui avait crevé les yeux et arraché la langue. Mais Dieu avait soudainement guéri ses blessures, et le Pape, sain et sauf, venait trouver le roi pour implorer son secours. Ce fut, durant de longs siècles, la coutume des papes persécutés : dix-neuf, depuis Étienne III jusqu'à Paul V, ont demandé

asile à notre sol. Le grand roi envoya au-devant de lui d'abord un archevêque, ensuite un de ses comtes, enfin Pépin son fils, vainqueur des Huns et roi d'Italie. Pépin marchait à la tête de cent mille hommes. A la vue de cette immense armée qui couvrait tous les champs d'alentour, Léon leva les mains au ciel et pria avec ferveur pour le peuple des Francs. Lorsque l'armée aperçut Léon, accompagné seulement de quelques serviteurs, elle se prosterna trois fois. Il la bénit trois fois; puis, ayant pressé dans ses bras le jeune roi Pépin, il lui fit prendre place à côté de lui. Cependant Charlemagne s'avançait avec le clergé portant les étendards sacrés de la croix. Une autre armée, composée de différents peuples, l'attendait. Par son ordre elle se range en un cercle immense, formant une cité vivante. Au milieu se tient le grand roi, debout, surpassant de la tête tous ceux qui l'entourent. Le Pape paraît dans l'enceinte, escorté de Pépin. A ce moment, armée, peuple, clergé, toute l'innombrable multitude s'agenouille, et Charlemagne, le père de l'Europe, reste incliné devant Léon, le pasteur du monde, qui bénit trois fois ces peuples trois fois prosternés. Ces deux hommes ensuite s'approchent et s'embrassent en pleurant, et Léon, élevant la voix, entonne le cantique des Anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux « hommes de bonne volonté[1]. »

Quel spectacle! quelle fête! quel harmonieux concert du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel pour le règne de la vérité et de la justice! Ah! quand verrons-nous se renouveler cette amicale étreinte sur le Cœur aimant de Jésus-Christ?

III

S. ANSELME, S. BERNARD, RICHARD DE S.-VICTOR

Ces noms nous introduisent dans la plus belle époque du moyen âge et nous apportent, pour ainsi dire, tous les parfums de la piété chrétienne.

Anselme, bien qu'originaire de la petite ville d'Aoste, en Piémont, appartient vraiment à la France, par la langue même de

1. Bolland, *Act. S. Leonis III*, 12 juin.

son pays d'origine, par son séjour de plus de trente années au monastère du Bec, par l'accueil empressé qu'il trouva parmi nous dans son double exil, et par toutes les sympathies dont, moine, pontife, docteur et confesseur de la foi, il y fut constamment entouré. Grand par le génie et la science, grand par la magnanimité qu'il déploya contre deux tyrans sur le siège de Cantorbéry, il le fut bien plus encore par les ardeurs et les tendresses de son amour pour Jésus-Christ. Cet homme, qui prononça un jour cette noble parole : « Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise, » et qui, de la première à la dernière heure de ses luttes héroïques, ne cessa de dire : « J'aime mieux mourir et, tant que je vivrai, languir dans l'exil et la misère, que de violer l'honneur de l'Église. » Cet indomptable athlète des droits de Dieu, du Christ et des pauvres, épanchait son âme devant le Seigneur avec la candeur et la simplicité d'un enfant. Nous avons le recueil de ses Méditations et de ses Prières[1]; rien n'est plus beau. C'est là qu'on voit à quelle source il puisait la sagesse, la force, la douceur, toutes les vertus qui lui font une sublime auréole. Cette source n'est autre que le Cœur même du Sauveur. Les révélations de Paray-le-Monial n'auraient rien pu ajouter aux élans et aux effusions de sa brûlante charité; et si le nom même du Cœur de Jésus revient moins souvent sous sa plume que sous celle des ascètes modernes, on en ressent partout dans ses écrits la présence et comme le rayonnement.

Entre beaucoup de citations qui trouveraient ici leur place naturelle, bornons-nous à deux ou trois, par lesquelles on pourra juger du reste. Voici sa Méditation dixième :

« Jésus a été doux quand il inclina la tête et rendit le dernier soupir; doux, quand il étendit les bras; doux, quand son Côté fut ouvert par la lance; doux, quand ses deux pieds furent percés d'un seul clou.

« Doux, quand il inclina la tête. En inclinant la tête sur la croix, il semble dire à l'âme : O ma bien-aimée ! combien de fois as-tu désiré un baiser de ma bouche lorsque tu me disais par la voix de tes compagnons : qu'il me donne un baiser de ses

1. *S. Anselmi opera*, Migne, t. CLVIII, col. 709 et suiv.

lèvres!... Me voilà prêt, j'incline ma tête, je présente ma bouche à tes pieux désirs; donne-lui autant de baisers qu'il te plaira. Ne dis pas, dans l'ignorance de ton cœur : je ne veux pas de ce baiser, dépourvu d'éclat et de beauté, mais de ce baiser glorieux dont les anges convoitent incessamment les délices dans le ciel. Ne te laisse pas ainsi égarer, car si tu ne commences par baiser cette bouche qui a goûté au calice d'amertume, tu ne pourras jamais t'élever jusqu'à celle qui a été glorifiée. Presse donc tendrement la bouche que je te présente maintenant ; sans doute elle n'a ni éclat ni beauté, mais elle ne manque point de grâce.

« Doux, quand il étendit ses bras. En étendant les bras, il nous montre qu'il désire ardemment nous serrer contre son Cœur, et je crois l'entendre nous dire : O vous ! qui êtes fatigués et qui portez le poids du jour, venez réparer, sur ma poitrine et au sein de mes embrassements, vos forces épuisées. Regardez, je suis prêt : mes bras peuvent vous contenir tous. Venez donc tous sans exception, et que personne ne craigne d'être repoussé. Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive ; mes délices les plus chères sont d'habiter avec les enfants des hommes.

« Doux, quand son Côté fut ouvert par la lance. Cette blessure ne nous a-t-elle pas révélé les trésors infinis de sa bonté, c'est-à-dire toute la charité de son Cœur pour nous ?

« Doux, quand ses deux pieds furent percés d'un seul clou. Par là il semble nous dire : Considérez-moi bien ! Vous vous imaginez peut-être que je vais prendre la fuite, et vous hésitez à vous approcher de moi parce que vous savez que je suis rapide à la course et que je bondis comme le jeune chevreau. Détrompez-vous : mes pieds sont retenus à la croix par un lien de fer ; il me serait impossible de vous échapper ; c'est la miséricorde qui m'enchaîne à la croix. Je ne vous fuirai pas comme l'ont mérité vos péchés.

« O Jésus débonnaire ! Maître si humble, Maître si compatissant, vous êtes doux à notre cœur, doux à notre bouche, doux à notre oreille. Votre suavité surpasse toute mesure et toute expression... »

Empruntons encore quelques extraits à la quinzième Méditation,

qui est ravissante d'un bout à l'autre. Dans une causerie intime avec sa sœur Richéra, Anselme y parcourt les principaux mystères et divers miracles du Sauveur, qu'il nous présente comme autant de marques d'un incomparable amour. Nous transcrivons seulement deux passages qui se rapportent plus directement à notre sujet :

« Et maintenant, montez avec lui au Cénacle. Entrez, la vaste salle est déjà toute préparée. Félicitez-vous d'assister aux délices du banquet de votre salut. Que l'amour triomphe en vous du respect ; que l'affection impose silence à la crainte, afin que Jésus laisse au moins tomber quelques miettes de cette table divine pour en faire une aumône à la pauvre mendiante. Ou bien, tenez-vous debout, à quelque distance, les yeux timidement fixés sur lui, et, semblable à l'indigent qui regarde le riche, étendez votre main pour recevoir quelque libéralité : vos larmes trahiront votre faim. Quand il se lève pour se ceindre d'un linge et verser l'eau dans un bassin, songez quelle est la puissance, quelle est la majesté qui lave et essuie les pieds des hommes, quelle est la bonté qui touche de ses mains adorables les pieds d'un traître. Regardez, attendez et, la dernière de toutes, présentez-lui vos pieds pour qu'il daigne les laver, car celui qui n'aura pas été purifié n'entrera jamais dans son royaume...

« Pourquoi vous hâter de sortir ? Demeurez encore un peu. Examinez, je vous prie, quel est le disciple qui repose sur son Cœur et penche la tête sur sa glorieuse poitrine. Ah ! quel qu'il soit, que son sort est digne d'envie ! Mais voilà que je l'ai reconnu. Jean est son nom. O Jean ! quelle douceur, quelle grâce, quelle lumière et quelle dévotion vous puisiez à cette source ineffable ? Là, certes, sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science divines. Là, coule la source de la miséricorde infinie ; là, est le tabernacle de la tendresse sans bornes ; là, est le rayon de la suavité éternelle. D'où te viennent, ô Jean ! ces merveilleuses faveurs ? Es-tu plus grand que Pierre, plus saint qu'André, plus cher que tous les autres apôtres ? O précieux privilège de la virginité ! Ton Maître t'a choisi vierge ; et parce que tu es vierge il te préfère à tous les autres. O vierge ! soyez donc dans la joie ; approchez de plus près, et ne différez pas plus

longtemps de réclamer quelques parcelles de ces grâces. Si vous ne pouvez prétendre à la part la plus belle, abandonnez à Jean ce Cœur adorable, sur lequel il s'enivre du vin de l'allégresse dans la contemplation de la Divinité. Pour vous, courez aux mamelles de son humanité sainte et faites-en jaillir un lait qui vous fortifie... »

Et plus loin : « Alors *un des soldats lui ouvrit le Côté d'un coup de lance*. Hâtez-vous, ma sœur, ne tardez pas. *Savourez avec votre miel le rayon qui vous est offert. Buvez votre vin avec votre lait*. Voilà que le sang se convertit en vin pour vous enivrer ; l'eau se transforme en lait pour vous nourrir. Des fleuves ont coulé pour vous de la pierre du salut. Les blessures du Rédempteur et les ruines de son corps s'ouvrent à vous pour vous servir de refuge. Colombe gémissante, cachez-vous dans ses plaies ; couvrez-les l'une après l'autre de vos plus doux baisers. Que vos lèvres, trempées dans ce sang réparateur, *rougissent comme la bandelette de pourpre*, et que vos paroles ne respirent que douceur[1]... »

L'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ parla-t-il jamais un langage plus tendre, plus sublime, plus éloquent ? Et ce langage, sous les formes les plus variées et les plus charmantes, se soutient à la même hauteur durant plus de trois cents grandes pages !

Moins chargé d'années que de mérites, saint Anselme meurt en 1109 ; et déjà saint Bernard, né en 1091, dans cette Bourgogne destinée à devenir un jour le théâtre principal des manifestations du divin Cœur, s'apprêtait à quitter le monde avec ses frères et toute une troupe de jeunes gentilshommes, conquis par son exemple et par les séductions de sa parole. Bernard, l'abbé de Clairvaux, c'est le réformateur de la vie monastique, l'orateur *melliflue*, l'invincible champion de la bonne doctrine et des droits de l'Église, l'oracle des rois et des papes eux-mêmes, l'apôtre inspiré des Croisades, le thaumaturge, enfin, qui semble disposer à son gré de la toute-puissance de Dieu. Cette grande et belle âme, une des plus parfaites personnifications du génie chrétien de la France, devait comprendre et goûter les généreuses tendresses du Cœur

1. Voir *Méditations de saint Anselme*, trad. par Denain. 2 vol. in-12, 1848. Nous nous sommes aidé de cette traduction, généralement exacte et élégante.

de Jésus-Christ. Aussi peut-on dire que ses discours et ses écrits sont tout brûlants des flammes de la divine charité.

Dans le Côté sanglant de son Bien-Aimé il découvre successivement : « Une secrète blessure d'amour » ;

« Le plus précieux de tous les trésors » ;

« Le refuge des hérissons, c'est-à-dire des pauvres pécheurs » ;

« Une perle rare et d'un prix inestimable » ;

« Le nid des colombes, ou des âmes innocentes » ;

« L'asile des martyrs, qui vont y puiser la force » ;

« Le cœur même de la Vierge Marie, percé d'un glaive de douleur » ; et je ne sais combien d'autres merveilles, aussi sublimes que touchantes.

Recueillons quelques échos de ces accents délicieux : « Puisque nous sommes une fois parvenus au Cœur très doux de Jésus et qu'il nous est bon d'être là, ne nous laissons pas facilement séparer de Celui dont il est écrit : Ceux qui s'éloignent de vous seront écrits en terre. Et ceux qui s'approchent, quel sera leur sort ? Vous-même vous nous l'apprenez, en disant à ceux qui s'approchent de vous : Vos noms sont écrits dans le ciel. Approchons-nous donc de lui, et nous tressaillirons et nous nous réjouirons en lui, au souvenir de son Cœur. Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter dans ce Cœur! Trésor précieux que votre Cœur, ô très miséricordieux Jésus ! Perle incomparable trouvée en fouillant le champ de votre corps ! Qui voudrait rejeter cette perle ? Je donnerai tout plutôt, j'échangerai toutes les pensées et affections de mon âme pour l'acheter ; je fixerai tous mes désirs dans le Cœur de mon Seigneur Jésus ; et sans aucun doute il me nourrira de son amour. Dans ce Temple, dans ce Saint des saints, dans cette Arche du Testament, j'adorerai, je louerai le nom du Seigneur, disant avec David : J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu. Et moi aussi, j'ai trouvé le Cœur de mon roi, de mon frère, de mon tendre ami Jésus : ne prierai-je donc pas? Oui, très doux Jésus, ayant trouvé votre Cœur et mon cœur, je vous prierai, vous mon Dieu. Ouvrez seulement à ma prière le sanctuaire de vos intimes audiences; ou plutôt attirez-moi tout entier dans votre Cœur. O Jésus! le plus

beau des enfants des hommes, lavez-moi toujours davantage de mon iniquité, effacez mieux encore mon péché, afin que, purifié par vous, je mérite d'approcher de vous, pureté infinie, d'habiter dans votre Cœur tous les jours de ma vie, et qu'il me soit donné de voir et de faire votre sainte volonté.

« Si, en effet, votre Côté a été percé, n'est-ce pas pour que l'entrée nous en demeure ouverte? Oui, votre Cœur a été blessé, afin que, nous dérobant aux agitations extérieures, nous puissions habiter en lui, en vous-même. Il a été blessé encore afin que cette blessure visible nous manifestât l'invisible blessure de votre amour. Pouviez-vous mieux révéler votre ardente charité qu'en permettant que non seulement votre corps, mais votre Cœur lui-même fût blessé de la lance? Blessure charnelle qui laisse voir la blessure spirituelle! Qui n'aimerait un Cœur blessé de la sorte? Qui ne lui rendrait amour pour amour? Qui se refuserait à ses chastes embrassements? Nous donc encore renfermés dans ce corps périssable, aimons de toutes nos forces, payons de quelque retour, embrassons avec tendresse notre divin Blessé, dont des bourreaux impies ont percé les mains, les pieds, le Côté, le Cœur; et demandons avec instance qu'il daigne étreindre du lien et blesser du trait de son amour notre cœur dur encore et impénitent[1]. »

La dévotion au Cœur de Jésus est là tout entière dans son esprit et déjà sa pratique : aussi l'Église, quand elle a institué la fête du Sacré-Cœur, n'a pas manqué de faire de ces belles effusions de saint Bernard les leçons de l'office liturgique.

Dans une touchante prière rythmée qu'on imprime d'ordinaire parmi les œuvres de saint Bernard, et qui, si elle n'est pas de lui, porte bien le cachet de son école mystique, le pieux auteur s'adresse tour à tour aux divers membres de Jésus crucifié. Voici quel langage il tient au Cœur :

« Cœur du Roi suprême, salut! A toi le joyeux hommage de mon cœur! T'aimer fait toutes mes délices, et mon amour m'anime à te parler.

« Quelle charité te pressait, mais quelle douleur te torturait

1. *De Pass. Domini*, serm. II, cap. III.

quand tu t'épuisais tout entier pour te donner à nous et nous arracher à la mort!

« Mort bien amère, mort cruelle, mort insatiable, qui entra dans le sanctuaire où vit la vie du monde, pour te faire subir sa morsure, ô Cœur très doux!

« Par cette mort que tu souffris pour moi, par ton dernier battement, ô Cœur chéri de mon cœur! je t'en supplie, prends tout mon amour, je n'ai point d'autre désir.

« O doux Cœur que je préfère à tout! purifie mon cœur que la vanité fascine et endurcit encore; rends-le tendre et timoré; fonds la glace de sa tiédeur.

« Mon cœur est pécheur et criminel : que ton amour s'insinue dans ses moelles et le ranime tout entier, en le blessant, ô Jésus! de ta propre blessure.

« Dilate-toi, ouvre-toi, comme une rose au merveilleux parfum! Unis-toi à mon cœur; touche-le, pénètre-le de l'onction de ta grâce. Qui aime sent-il la souffrance?

« Sait-il vraiment ce qu'il fait? Peut-il se contenir? Ne voudrait-il pas mourir mille fois? Met-il des bornes à son amour, celui dont l'amour est vainqueur[1]?... »

Saint Bernard s'éteint en 1153, et déjà brillait de tout son éclat une autre des plus pures gloires de la France au douzième siècle, Richard de Saint-Victor, qui ne devait mourir qu'en 1174. Lui aussi, continuant dans sa célèbre abbaye les meilleures traditions de l'Église de saint Denys, brûle du plus ardent amour pour Jésus-Christ et pour son Cœur. « Si nous considérons le Cœur de Jésus-Christ, nous dit-il dans son traité *De l'Emmanuel*[2], rien n'est plus doux, rien n'est plus miséricordieux. Jamais créature ne lui fut, ne lui sera comparable en douceur. Quoi de plus suave que ce Cœur que nulle malice n'émeut, qui n'eut et ne put jamais avoir ni fiel ni amertume?... Il y avait en ce Cœur une égale plénitude de douceur et de bonté. Jugez, si vous le pouvez, combien cette douceur fut grande, puisqu'elle ne put être en rien diminuée ni

1. *S. Bernardi opera*, vol. III; Migne, t. CLXXXIV, col. 1322 et suiv.
2. *Richardi a Sancto Victore opera*, Migne, t. CXCVI, col. 655.

altérée par de si amères douleurs! Pendant qu'il souffrait, il avait plus de compassion pour ses ennemis que pour ses propres membres. Entre tous les hommes, le divin Emmanuel eut un Cœur tendre à la pitié, et jamais personne ne sut comme lui répondre aux affections du cœur. »

A ces sentiments, dont l'expression se multiplie sous toutes les formes, on reconnaît le triomphe définitif de l'esprit chrétien. L'humanité nouvelle aime trop son Christ pour laisser plus longtemps son tombeau entre les mains des infidèles; elle se croise pour aller le délivrer; et cet héroïque élan de deux siècles part de la France (1099-1291)! Partout le sol de l'Europe « se pare, selon l'expression poétique d'un vieux chroniqueur, de la blanche robe des cathédrales »; et cette incomparable architecture gothique, ou plutôt française, comme l'a péremptoirement démontré Viollet-le-Duc[1], sème à profusion ses chefs-d'œuvre, dont l'immensité, la richesse et la magnificence ne parviennent pas encore à satisfaire les exigences de la piété publique.

N'oublions pas une autre manifestation, non moins éclatante, de la même foi et du même amour. Quel homme tant soit peu curieux d'archéologie chrétienne, en promenant ses regards sur les merveilleux vitraux de quelqu'une de nos vieilles basiliques, ne s'est arrêté parfois devant une scène aussi grandiose que touchante, spécialement chère aux artistes du moyen âge? C'est le Christ en croix entre deux femmes, deux reines, dont le front s'élève presque à la hauteur du bois sacré, mais dont les attitudes et les attributs frappent par leur mystérieuse diversité. Celle qui est à gauche du divin Crucifié a les yeux couverts d'un bandeau. De sa tête penchée en dehors la couronne se détache et tombe. Elle tient de la main droite une bannière dont la hampe est brisée en plusieurs endroits, et de la main gauche les tables de la Loi, qu'elle laisse échapper. Elle n'a point de manteau, et sa tunique est un habit de deuil. C'est la Synagogue. Le Christ se détourne pour regarder avec amour l'autre personnage, placé à droite. La pose de ce dernier respire une noble fierté. Un magnifique diadème orne sa tête. Ses

1. *Dictionnaire d'architecture*, art. Architecture ogivale.

deux mains soutiennent un calice, où vient tomber le sang infiniment précieux qui jaillit à grands flots du Cœur ouvert de Jésus[1]. C'est l'Église. Et comme on sent bien, rien qu'à la voir, qu'elle a vaincu non seulement la Synagogue, mais tous ses adversaires, et que désormais, retrempant chaque jour sa vie dans le sang divinement fécond du Rédempteur, elle règne avec Celui qu'elle aime et dont elle est aimée !

IV

AUX TEMPS DU ROI SAINT LOUIS

Le règne de saint Louis est l'apogée du règne public de Jésus-Christ en terre de France. Il faut donc s'attendre à ce que, sous le rayonnement divin, la sainteté chrétienne fasse explosion, et que toutes les activités humaines, arts, sciences, lettres, institutions, organisation sociale, guerres même, à prendre l'ensemble, s'inspirent de l'Évangile et tendent à la glorification du Dieu Rédempteur : c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Saluons d'abord les deux illustres patriarches, Dominique de Guzman et François d'Assise, qui, par l'éclat de leurs vertus et l'immortelle création de deux nouvelles familles religieuses, inaugurent en quelque sorte ce grand siècle. La France ne peut revendiquer ni leur berceau ni leur tombe. Mais Dominique lui appartient par le saint Rosaire, popularisé d'abord dans notre Midi, et dont il se servit comme d'une arme triomphante contre l'infâme hérésie des Albigeois. Quant au fils de Bernadone, il eut toujours une particulière prédilection pour la France, à laquelle il avait emprunté son nom, dont il parlait la langue, sinon avec une merveilleuse facilité, du moins avec un merveilleux plaisir : « Toujours, nous dit le bienheureux Thomas de Celano, lorsque, embrasé des feux du Saint-Esprit, il voulait exprimer en paroles ardentes le sentiment qui le transportait, c'est en français qu'il parlait[2]. »

Entre leurs premiers et plus glorieux disciples, deux surtout

1. *Monographie de la cathédrale de Bourges*, par les PP. A. Martin et C. Cahier, S. J. — Texte : ch. 1, art. 1, § 2, et art. 2, § 9. — Planches : pl. 1re, et études 1, 2, 4.
2. Cité par le P. Léop. de Chérancé, *Saint François d'Assise*, IIe partie, p. 275.

ont droit de figurer, en place d'honneur, dans cette galerie des amis intimes de l'Homme-Dieu : saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. Nés tous deux en Italie, ils vinrent à Paris suivre les cours de son Université, alors si florissante ; et honorés, jeunes encore, de ses plus hautes distinctions, ils y enseignèrent à leur tour, avec une immense réputation de science et de sainteté que l'avenir devait confirmer, et qui rendait avec usure à l'*Alma Mater* tout ce qu'elle avait pu leur donner.

Jean de Fidenza, qui sera un jour le Docteur séraphique, avait eu, dès l'enfance, la « bonne aventure » d'être guéri par saint François lui-même d'une langueur mortelle ; de là son nom populaire, que l'histoire lui maintient. Ce fut bien le fils de l'incomparable stigmatisé du mont Alverne. Enivré comme lui aux sources qui jaillissent pour la vie éternelle de la poitrine ouverte du Sauveur, on dirait qu'il y a trempé sa plume enflammée.

Écoutons cette prière, qu'il adresse au Dieu de l'Eucharistie en revenant de l'autel, et où la langue humaine semble n'avoir pas assez de termes pour exprimer les sentiments dont il est possédé. Le Cœur de Jésus n'y est pas nommé ; mais n'y apparaît-il pas à chaque mot comme principe et comme objet de ces transports ? « Transpercez, ô très doux Seigneur Jésus ! les moelles et les entrailles de mon âme de la délicieuse et salutaire blessure de votre amour, de la très sainte charité, vraie, sereine et apostolique ! Faites que mon âme languisse et se consume toujours de votre seul amour, du seul désir de vous posséder ; qu'elle soupire après vous ; qu'elle défaille à la pensée de vos tabernacles ; qu'elle n'aspire qu'à voir mon corps se dissoudre et qu'à être avec vous !

« Donnez à mon âme d'avoir faim de vous, aliment des âmes saintes, pain des anges, notre pain quotidien, supersubstantiel, ayant toute douceur, toute saveur, toutes délices de suavité.

« O vous ! sur qui les anges aiment à fixer leurs regards, que mon cœur ait toujours faim de vous, qu'il se nourrisse de vous, et que les entrailles de mon âme soient remplies de votre savoureuse douceur... »

Peut-être le génie calme, tendre et presque naïf de saint Bona-

venture se révèle-t-il mieux encore dans ses pieuses *Méditations de la Vie de Jésus-Christ*, où il nous rend en quelque sorte sensibles et présentes, par la vivacité et la précision de ses tableaux, les principales scènes de l'histoire évangélique. Voici, par exemple, comment il nous raconte l'ouverture du Côté de Jésus en croix : « Pendant que la vénérable Notre-Dame, Jean, Madeleine et les sœurs de la Mère du Seigneur demeuraient assis près de la croix, et tenaient presque constamment les yeux fixés sur le Christ Jésus, ainsi suspendu entre deux voleurs, nu, brisé, mort, abandonné de tous, voilà que des soldats armés arrivèrent de la ville. Ils étaient envoyés pour rompre les jambes aux crucifiés, les achever et les ensevelir, afin que les corps ne restassent pas attachés à la croix pendant le grand jour du sabbat. Alors Notre-Dame et les autres se lèvent, les regardent, et comme ils ne comprennent pas ce que ce peut être, leur douleur est renouvelée, leur crainte et leur tremblement redoublent.

« Notre-Dame surtout est en grande appréhension ; elle ne sait que faire, et se tournant vers son Fils, tout mort qu'il est, elle lui dit : « Mon fils bien-aimé, pourquoi ceux-ci reviennent-ils ? Que « veulent-ils vous faire de plus? Ne vous ont-ils pas tué? Mon « fils, je croyais leur rage assouvie ; mais, je le vois, ils vous pour- « suivent même après votre mort. Mon fils, je ne sais que faire; « je n'ai pu vous défendre de la mort; mais j'irai et je me tiendrai « debout à vos pieds au-devant de votre croix. Mon fils, priez votre « Père de les rendre accessibles à la commisération; quant à moi, « je ferai ce que je pourrai. » Et alors tous les cinq allèrent en pleurant se placer près de la croix du Seigneur Jésus. Les soldats arrivent avec colère et grand bruit, et, voyant que les voleurs vivaient encore, ils leur brisent les jambes, les achèvent, les descendent et les jettent en toute hâte dans une fosse.

« Comme ils revenaient vers le Seigneur Jésus, sa Mère, craignant qu'ils n'en fissent autant à son fils, émue jusqu'au fond de l'âme, résolut de recourir à ses armes, c'est-à-dire à sa douce et naturelle humilité. Et s'étant mise à genoux, les bras en croix, le visage baigné de larmes et la voix pleine de sanglots, elle s'adresse

à eux en disant : « Hommes, qui êtes mes frères, je vous en supplie « au nom de Dieu Très-Haut, ne me torturez pas davantage dans « mon fils chéri; car je suis sa lamentable mère, et vous savez,

SAINT THOMAS D'AQUIN

Fragment du tableau de Benozzo di Gozzoli, au musée du Louvre. xve siècle. — Le Docteur angélique avait senti les rapports étroits, essentiels, qui rattachent le Cœur de Jésus au mystère de l'Eucharistie : « Ce n'est pas un cœur mort que nous adorons et que nous aimons, c'est ce Cœur vivant, ne cessant de battre pour nous au ciel et dans nos tabernacles. »

« mes frères, que je ne vous ai jamais offensés et ne vous ai « jamais fait aucun tort. Si mon fils vous a paru un ennemi, vous « l'avez tué; et moi, je vous pardonnerai toute offense et toute

« injure et même la mort de mon fils; mais faites-moi cette grâce « que vous ne le frappiez point, afin qu'au moins je puisse le « livrer entier à la sépulture. Il n'est pas nécessaire que ses jambes « soient brisées, car vous voyez qu'il est mort et que son âme « est partie : voilà près d'une heure qu'il a expiré. » Jean et Madeleine et les sœurs de Notre-Dame étaient aussi agenouillés avec elle, et tous pleuraient amèrement.

« O Notre-Dame! que faites-vous? Vous vous tenez à genoux aux pieds de ces misérables, vous implorez leur pitié, vous pensez fléchir par votre piété des cruels et des impies, apaiser des orgueilleux? Mais l'humilité est en abomination aux superbes, et vous travaillez en vain.

« Or, l'un d'eux, nommé Longin, orgueilleux et impie alors, mais qui depuis se convertit et fut un martyr et un saint, brandissant sa lance de loin, et méprisant leurs prières et leurs instances, fit au Côté droit du Seigneur Jésus une large blessure; et il en sortit du sang et de l'eau. La Mère alors tomba à demi-morte dans les bras de Madeleine. Mais Jean, sous l'impression de sa douleur, s'armant de courage, se révolta contre eux, et leur dit : « Hommes pervers, pourquoi commettez-vous cette impiété? Ne « voyez-vous pas qu'il est mort? Voulez-vous aussi tuer cette « malheureuse mère? Éloignez-vous, que nous l'ensevelissions. » Alors, par une permission de Dieu, ils s'en allèrent.

« Ensuite Notre-Dame est rappelée à elle, et sortant comme d'un songe, elle se lève et demande ce qu'ils ont fait à son fils bien-aimé? On lui répond qu'ils ne lui ont rien fait. Alors elle soupire, s'inquiète, et, voyant la blessure de son fils, elle est brisée d'une douleur mortelle. Considérez combien de fois elle meurt en ce jour. Certes, c'est aussi souvent qu'on fait subir au Seigneur un nouveau supplice. Aussi la parole de Siméon a-t-elle été absolument accomplie en elle : « Un glaive transpercera votre âme. » Oui, vraiment, le fer de la lance a traversé du même coup le corps du Fils et l'âme de la Mère [1]... »

Malgré sa longueur, nous n'avons pas craint de reproduire

1. *Méditations de la vie du Christ*, méditation LXXXe.

tout le passage, d'abord à cause de son charme attendrissant, et aussi parce que le saint Docteur y associe le Cœur de Marie au Cœur de Jésus, pratique aujourd'hui familière à la piété chrétienne, mais dont on trouverait peu d'exemples alors. Par les pages qu'on vient de lire, on s'explique sans peine la célèbre réponse de saint Bonaventure à son ami saint Thomas. Celui-ci, dans un élan de fraternelle admiration, lui demandait un jour où il avait puisé une telle science : « Voilà, répondit l'humble Franciscain en montrant son crucifix, voilà la source où je puise tout ce que je sais; j'étudie Jésus, et Jésus crucifié. »

Le noble fils des comtes d'Aquin ne puisait pas à une autre source, lui à qui le divin Maître disait un jour : « Tu as bien écrit de moi, Thomas; quelle sera ta récompense? » et qui, sous l'inspiration du plus pur amour, s'écriait aussitôt : « Pas d'autre que vous-même, Seigneur! » Il a répandu toute son âme dans cet admirable office du Saint-Sacrement, composé pour l'institution alors récente de la Fête-Dieu, et que l'Église ne cessera jamais de chanter. Le Docteur angélique avait senti les rapports étroits, essentiels, qui rattachent le Cœur de Jésus au mystère de l'Eucharistie : ce n'est pas un cœur mort que nous adorons et que nous aimons, c'est ce Cœur vivant, ne cessant de battre pour nous au ciel et dans nos tabernacles. Quelques lignes de l'un de ses sermons sur l'Eucharistie ne seront donc pas ici hors de leur place.

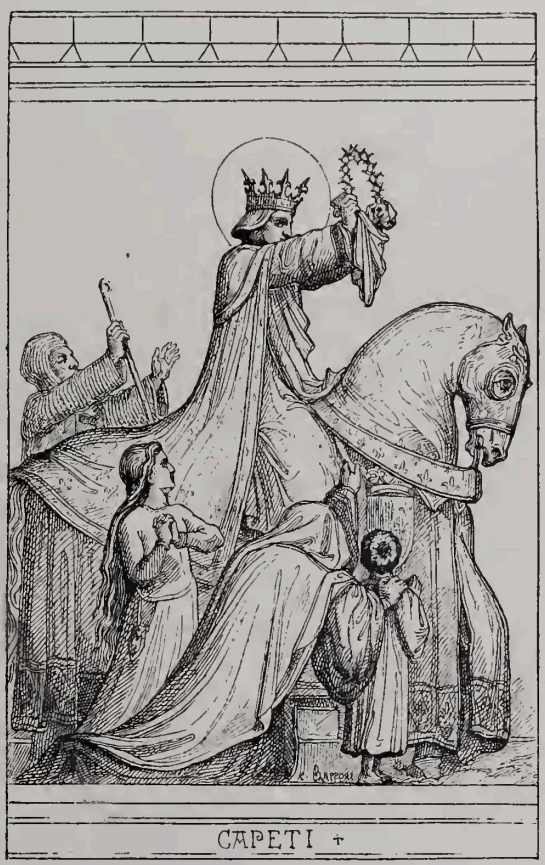
« Les immenses bienfaits dont la libéralité divine a comblé le peuple chrétien lui confèrent une dignité hors de prix. Non, il n'existe point, il n'existera jamais de nation assez grande pour avoir des dieux qui s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous. En effet, le Fils unique de Dieu, voulant nous donner part à sa divinité, a pris notre nature, pour que, en se faisant homme, il fît les hommes dieux. Or, tout ce qu'il a pris de nous, il nous l'a rendu en l'employant à notre salut. Ainsi, pour notre réconciliation, sur l'autel de la croix il a offert son corps en victime à Dieu son Père, et il a répandu son sang en guise de bain et de rançon, afin que, rachetés de la misérable servitude du péché, nous

fussions lavés de toutes nos souillures. Puis, afin de perpétuer à jamais parmi nous le souvenir d'un si grand bienfait, il a laissé aux fidèles, sous les apparences du pain et du vin, son corps en nourriture et son sang en breuvage. O le précieux et admirable banquet! banquet salutaire et rempli de toute suavité[1]!... »

Il ne s'agit ici que de l'amour dont nous aime le Christ et dont nous devons l'aimer. Ailleurs, la blessure du divin Côté donne au saint Docteur l'occasion de résumer à sa manière tout l'enseignement de la tradition chrétienne sur ce touchant sujet[2]. « Un des soldats, nous dit saint Jean, lui ouvrit le Côté. Remarquez : *ouvrit*, et non pas seulement : *blessa*. C'est que par là nous est, en effet, ouverte la porte de la ville éternelle, selon le mot de l'Apocalypse : « Je vis une porte ouverte. » C'est l'ouverture pratiquée aux flancs de l'Arche, par où entrent les animaux qui ne doivent pas périr dans le déluge. Mais cette porte est le principe même de notre salut. Aussi l'évangéliste ajoute : Et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Miracle évident, puisque dans un cadavre le sang est figé ; et si quelqu'un prétend qu'un reste de chaleur vitale a pu produire ce phénomène, contestera-t-il que l'eau très pure qui jaillit en même temps ne fût miraculeuse ? Ceci arriva pour plusieurs raisons, dont la principale est que le Christ voulait montrer que, par la vertu de sa Passion, nous sommes pleinement purifiés, tant de nos péchés que de nos taches. Nos péchés sont effacés par le sang qui est le prix de notre rédemption : ce n'est pas avec un or et un argent corruptibles que vous avez été rachetés de votre ancienne vie, mais avec un sang très précieux, celui de l'Agneau immaculé, Jésus-Christ. Nos taches sont effacées par l'eau, qui est le bain de notre régénération, selon la parole du prophète Ezéchiel : « Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez lavés des souillures les plus légères ; » ou cette autre de Zacharie : « Il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour la purification du péché et de la souillure légale. » De là vient que ce sang et cette eau se rapportent à deux sacrements : l'eau, au

1. *Serm. S. Thomæ Aquin.* (in opusc. LVII).
2. *In Evang. S. Joann.*, c. XIX, lect. 5.

sacrement du baptême, le sang, au sacrement de l'Eucharistie. On peut dire aussi que l'un et l'autre se rapportent à l'Eucharistie, parce que dans le sacrifice eucharistique l'eau est mêlée au vin,



SAINT LOUIS PORTANT LA COURONNE D'ÉPINES

Frise du *Catholicon*, projet de fresque de M. Ch. Lameire, conservé à l'Ecole des Beaux-Arts, à Paris. — « Un jour, la France tressaillit de la plus pure émotion qui ait jamais fait battre son âme : saint Louis rentrait dans sa capitale, portant dans ses royales mains la couronne d'épines qui avait ensanglanté le front de Jésus-Christ. Pendant huit siècles, de sainte Hélène à saint Louis, le monde, réchauffé au contact sacré de la croix sur laquelle était mort Jésus-Christ, poussa le cri vainqueur : *Oui, nous croyons à l'amour infini de Dieu pour l'homme.* » (Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, p. 18.)

bien que l'eau ne soit pas de la substance du sacrement. Enfin, cette scène est l'accomplissement d'une figure prophétique; car du Côté du Christ endormi sur la croix il sortit de l'eau et du sang, vraie consécration de l'Église, comme du côté d'Adam plongé dans un

mystérieux sommeil fut tirée la première femme, figure de l'Église elle-même. »

Après la théologie et l'exégèse évangélique, veut-on l'hymne d'amour? Qu'on écoute :

« O vous ! qui m'aimez tant, Jésus, ici véritablement Dieu caché, exaucez-moi, je vous implore !

« Que votre bon plaisir soit mon plaisir, ma passion, mon amour! Donnez-moi de le chercher, de le trouver, de l'accomplir. Montrez-moi vos chemins, indiquez-moi vos sentiers. Vous avez vos desseins sur moi, dites-les-moi bien afin que je les suive jusqu'au plein salut de mon âme.

« Qu'indifférent à tout ce qui se passe et ne voulant voir que vous, j'aime tout ce qui est à vous, mais vous surtout, mon Dieu, vous-même! Rendez-moi amère toute joie qui n'est pas vous, impossible tout désir hors de vous, délicieux tout travail fait pour vous, insupportable tout repos qui n'est pas en vous. Qu'à toute heure, ô bon Jésus ! mon âme prenne vers vous son vol; que ma vie ne soit qu'un acte d'amour! Toute œuvre qui ne vous honore pas, faites-moi bien sentir qu'elle est morte. Que ma piété soit moins une habitude qu'un élan continuel du cœur!... »

Telles étaient les flammes qui consumaient ce génie, que, d'autre part, on ne croirait fait que pour planer dans les sublimes régions de la science pure et de la raison théologique !

Or, Dieu avait suscité, pour conduire le chœur des saints et des grands hommes de cette époque, un prince incomparable, le fils de Blanche de Castille, saint Louis. Qu'il fait beau le voir entouré d'évêques, de barons, de docteurs, de chevaliers, de croisés, de moines, donnant à tous l'exemple de la foi la plus vive, de la plus parfaite vertu, imprimant à tout son royaume et, en quelque sorte, à tout son siècle un rapide mouvement vers la civilisation chrétienne, c'est-à-dire vers la conquête de la grandeur morale et même de la prospérité matérielle ! Mais que je l'aime mieux encore au milieu de sa cour de pauvres, vénérant en eux Jésus-Christ même, leur faisant rendre justice, les servant de ses propres mains et, à certains jours, leur lavant les pieds, assisté de ses frères et de ses enfants !

Une telle sainteté méritait sa récompense. Dieu la fit magnifique et conforme à l'esprit profondément religieux de ces temps héroïques : ce fut le don de la sainte Couronne et d'autres insignes reliques de la Passion. « Dieu montra bien en cette rencontre, dit un vieux chroniqueur, qu'il aimait le roi et le royaume de France quand il voulut souffrir que de si précieux et sacrés trésors fussent apportés en la couronne et au royaume de France. De quoi le roi et le royaume ont été depuis honorés et le seront toujours, s'il plaît à Dieu et s'ils sont prud'hommes, car le roi de France est le chef des princes chrétiens [1]. » Fières et chrétiennes pensées auxquelles ne s'élèvent plus, hélas ! les générations présentes.

Gauthier, évêque de Sens, heureux témoin de ces pieux événements, où souvent même il fut acteur, nous en a laissé le récit ému et circonstancié.

Deux Frères prêcheurs eurent l'honneur d'être envoyés à Constantinople pour y chercher cette couronne, plus précieuse que celle de tous les rois et empereurs. Après de lentes négociations et divers incidents, trop longs à raconter ici, ils arrivèrent avec l'inestimable joyau au bourg de Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de Sens. C'est là qu'eut lieu la rencontre de saint Louis et de ses délégués. Le coffre de bois qui contenait le reliquaire fut ouvert, et l'on aperçut sur les parois d'une boîte d'argent les sceaux des barons de Constantinople, qui se trouvèrent conformes à ceux de leurs lettres adressées au roi de France et à l'empereur Baudouin. Les sceaux rompus et la boîte ouverte, apparut un magnifique reliquaire d'or pur, qui contenait la sainte Couronne. Bientôt il fut exposé aux yeux de tous, et l'on essayerait vainement de comprendre quelle fut l'émotion, la joie, quels furent les soupirs et les larmes du roi, de la reine et des autres fortunés assistants. Tous demeurèrent longtemps silencieux, contemplant la sainte relique, et ils ressentaient la même ferveur de dévotion que s'ils eussent vu là, présent, Notre-Seigneur lui-même couronné d'épines. C'était le jour de Saint-Laurent, 10 août 1239.

Le lendemain, la Couronne du Sauveur entrait à Sens, au milieu de l'immense concours d'un peuple ivre de joie. Aux abords de la

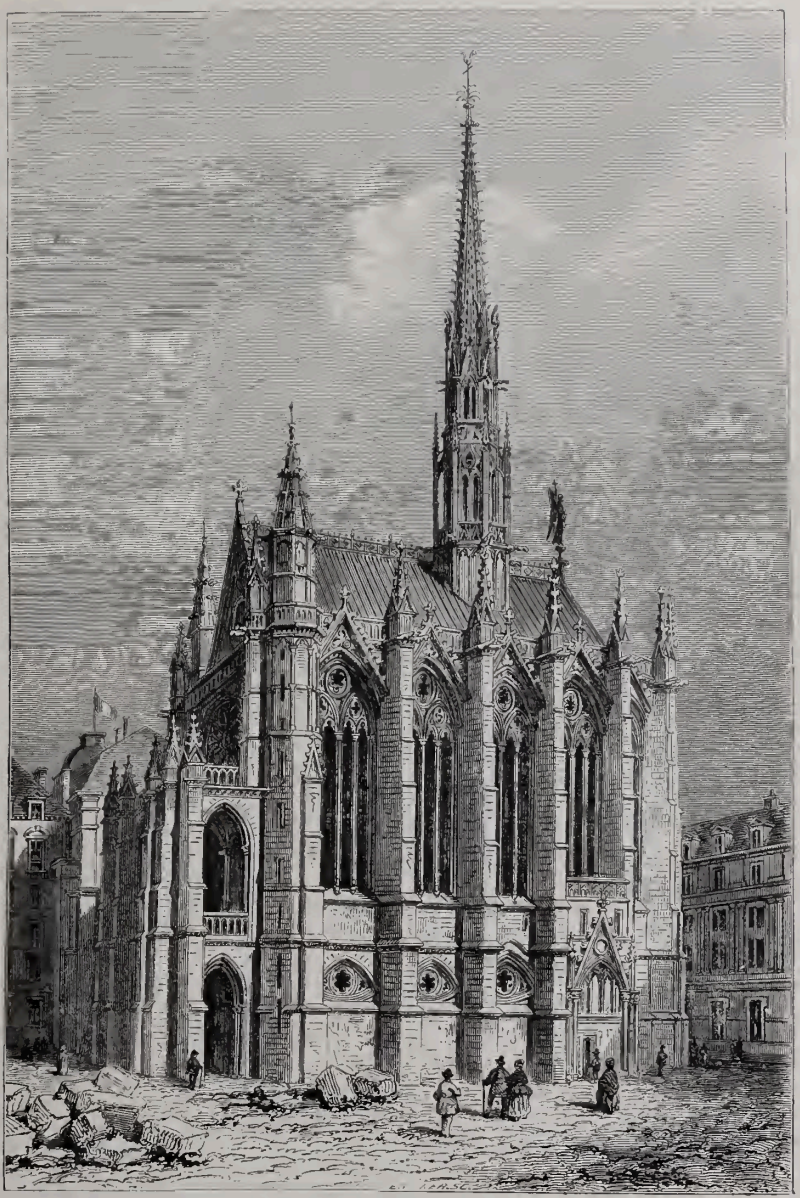
1. *Historiens de France*, t. XXI, p. 84.

ville, le roi, les pieds nus et sans manteau, porta la précieuse relique sur ses épaules avec le comte Robert son frère, qui marchait nu-pieds et en simple tunique comme lui. Des soldats, eux aussi les pieds nus, précédaient et suivaient. De toutes les églises sortirent des processions de clercs, de moines et de fidèles portant les reliques des saints, comme si les bienheureux habitants du ciel eussent voulu honorer encore sur la terre leur Rédempteur et leur maître. De toutes parts retentissaient des chants de fête. Les murs des maisons étaient couverts de tapis et de tentures; les rues, les places étincelaient d'innombrables flambeaux. Enfin, l'on arriva à l'église Saint-Étienne; et l'allégresse du peuple fut au comble quand on eut exposé le trésor sacré à ses regards avides.

Le jour suivant, le roi, toujours chargé du précieux reliquaire, s'achemina vers Paris, salué par des acclamations enthousiastes. Le huitième jour, on éleva dans la plaine, hors des murs de la ville, près de l'église Saint-Antoine, une estrade, du haut de laquelle on montra la relique à la multitude sortie de Paris pour la voir.

Tel est en substance le récit de Gauthier de Sens. Guillaume de Nangis raconte de son côté l'entrée de la Couronne à Paris. Nous lui empruntons ces quelques lignes : « Le vendredi, après la fête de l'Assomption de Notre-Dame, le roi Louis partit du bois de Vincennes, nu-pieds, sans ceinture et en simple cotte. Ses frères Robert, Alphonse et Charles étaient avec lui. Ils portèrent fort honorablement la relique de la sainte Couronne, au milieu d'une grande multitude de clercs et de religieux, faisant belle mélodie de chants, et se dirigèrent vers l'église Notre-Dame. » Puis, l'abbé et les moines de Saint-Denis, qui étaient venus en magnifique appareil se joindre au cortège, accompagnèrent la sainte Couronne jusqu'au palais, où elle fut déposée dans la chapelle du roi.

« Bientôt le bruit se répandit jusqu'au fond des provinces que la sainte Couronne était à Paris. On accourut de toutes parts pour la voir; mais comme il fut impossible de contenter les désirs de ces foules pieuses, elles allaient baiser dévotement l'estrade du haut de laquelle on l'avait montrée aux habitants de la cité. D'éclatants miracles récompensèrent cette ferveur. »



LA SAINTE-CHAPELLE DE PARIS

Saint Louis élève cette chapelle pour recevoir la sainte Couronne et plusieurs autres reliques de la Passion, qu'il avait fait venir d'Orient. — « Dieu montra bien en cette rencontre qu'il aimait le roi et le royaume de France quand il voulut souffrir que de si précieux et sacrés trésors fussent apportés en la couronne et au royaume de France. De quoi le roi et le royaume ont été depuis honorés et le seront toujours, s'il plaît à Dieu et s'ils sont prud'hommes, car le roi de France est le chef des princes chrétiens. » (*Historiens de France*, t. XXI, p. 84.)

Deux ans plus tard, le 14 septembre 1241, une notable partie de la croix où Notre-Seigneur fut crucifié, l'éponge dont on se servit pour lui donner à boire, et le fer de la lance dont le soldat lui perça le Côté, acquis à grands frais par la piété de saint Louis, vinrent encore enrichir son incomparable trésor. C'est alors qu'il fit dresser les plans de ce ravissant reliquaire de pierre qu'on appelle la Sainte-Chapelle.

Dans le testament du saint roi, on lit ces belles paroles adressées à sa fille Isabelle, la bienheureuse abbesse de Longchamps : « Chère fille, mettez votre cœur à ce que, si vous étiez certaine de n'avoir jamais récompense de nul bien que vous fissiez, ni châtiment de nul mal, néanmoins vous voudriez vous garder de faire chose qui déplût à Dieu, et entendriez faire tout ce qui lui plairait, selon votre pouvoir, purement par amour de lui. » Telle est la formule du plus parfait amour, et c'est avec cette héroïque générosité que saint Louis voulut servir et servit en effet son Dieu. En faut-il davantage pour comprendre les sentiments de religieux patriotisme, si bien exprimés par le chroniqueur déjà cité, Gauthier de Sens : « Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, choisit la Terre Promise pour y donner à contempler les mystères de la douloureuse rédemption du monde, ainsi semble-t-il avoir choisi notre France pour faire honorer avec une dévotion plus ardente les victoires que ses douleurs lui ont conquises, afin que, selon la parole de l'Écriture, de l'Orient à l'Occident, le nom du Seigneur soit béni[1]. » Ne peut-on pas dire aussi que le don, providentiellement fait à notre pays, de ces insignes monuments de l'amour du divin Roi, était comme un lointain prélude du don beaucoup plus grand encore qu'il nous réservait dans l'avenir : le don en quelque sorte sensible de son propre Cœur?

1. *Historiens de France*, t. XXII, p. 26. — Voir la belle *Vie intime de saint Louis*, par le P. Cros, S. J., p. 95 et suiv.

Le Bon Pasteur.

« C'est toujours le cœur qui communique aux pieds du Sauveur la vigueur suffisante pour courir à la recherche de la brebis égarée. » (L'abbé Vallet, *la Tête et le Cœur*, p. 303.) — Gravure tirée de l'*Histoire sainte* du P. N. Talon. Paris, 1659.

CHAPITRE III

HORS DE FRANCE : ORDRES RELIGIEUX

Dieu montre à Job que sa sagesse ne peut être sondée.
Tiré de l'*Hist. sainte* du P. N. Talon. Paris, 1659.

CETTE œuvre est une œuvre nationale; mais nous entendons qu'elle soit et demeure aussi une œuvre catholique, c'est-à-dire universelle. C'est pourquoi, afin de mieux accentuer ce dernier caractère et d'éviter l'apparence même de l'exclusivisme, il nous semble bon de faire ici une rapide excursion hors de notre pays, et spécialement chez les grands Ordres monastiques. Nous avons déjà pu, en passant, constater leur heureux épanouissement sur notre sol très chrétien. Mais il convient de s'arrêter un peu davantage, d'autant plus qu'à cette époque du moyen âge où nous sommes parvenu, les manifestations directes du

Cœur de Jésus commencent à se faire jour avec un merveilleux éclat, à l'ombre des cloîtres, dans la chrétienté tout entière.

Condamné par notre cadre même à effleurer seulement un si beau mais si vaste sujet, nous nous bornerons à signaler, dans chacune de ces illustres familles religieuses, quelques figures à part, que l'amour de Jésus-Christ s'est plu à marquer visiblement de son empreinte. Combien d'autres mériteraient le même honneur! C'est avec un très vif regret que nous faisons un choix si restreint.

I. — Au grand Ordre de Saint-Benoît appartient sans conteste le premier rang dans cette glorieuse galerie. Le patriarche de la vie cénobitique en Occident a eu l'inspiration d'appeler la prière et le chant de l'office liturgique : « l'œuvre de Dieu » par excellence, *opus Dei*, et d'en faire la principale occupation de ses moines; n'était-ce pas ouvrir dans ses monastères une vivante école de contemplation, et de contemplation puisée surtout aux divines sources des Écritures? Cette école de spiritualité, qui a pour base la règle bénédictine et pour signes distinctifs un pieux abandon, une sainte et joyeuse liberté d'esprit, commence à saint Grégoire le Grand, se continue par sainte Hildegarde et sainte Gertrude, et s'arrête à Louis de Blois qui la clôt dignement; telle est la pensée d'un de ses représentants modernes les plus éminents, dom Guéranger de Solesmes. Entre tous ces noms, qu'on nous permette de choisir, pour la personnifier, celui de Gertrude et celui de Louis de Blois.

Sainte Gertrude, née à Eisleben en 1263, et quarante ans abbesse de Heldefs, où elle vécut jusqu'en 1334, fut une de ces âmes d'élite auxquelles Dieu prodigue, comme à plaisir, ses plus précieuses faveurs. Les merveilles qui illustrèrent sa vie se rapportent presque toutes à l'étroite familiarité dont le Fils de Dieu daigna l'honorer, d'une manière si constante et si touchante, qu'il a semblé au pieux Louis de Blois qu'on pouvait y prendre une idée des relations qui durent exister ici-bas entre Jésus et sa sainte Mère. Le caractère le plus remarquable de sa piété à l'égard du Verbe incarné est sa dévotion envers le Cœur de Jésus. Le mystère d'amour et de miséricorde

SAINTE MECTHILDE ET SAINTE GERTRUDE

Frontispice des *Œuvres de sainte Mecthilde*, par J. Ferraige. Paris, 1623.

Tandis que, sur terre, saint Benoît et sainte Scholastique présentent au monde la vie et les œuvres de leurs filles spirituelles, au ciel Jésus accueille les deux saintes en disant : « Venez à moi les bénis de mon Père. » De la main droite il présente son Cœur à sainte Mecthilde et lui dit : « Je te donne mon Cœur comme gage de mon amour; » puis il ajoute : « Vous me trouverez dans le cœur de Gertrude. » — Saint Jean apparut un jour à sainte Gertrude, et, à la question de la sainte lui demandant comment il se faisait que lui, dont la tête s'était reposée sur le sein de Jésus pendant la dernière Cène, n'eût rien écrit pour notre instruction sur les battements du Cœur de son divin Maître, il répondit par ces remarquables paroles : « J'étais chargé d'annoncer à l'Église naissante la doctrine du Verbe incréé de Dieu le Père; mais quant à la douceur des émotions de ce Cœur sacré, Dieu s'est réservé de les faire connaître dans les derniers temps, quand le monde commencera à tomber dans la décrépitude, afin de ranimer la flamme de sa charité qui se sera alors refroidie. » (Lansperge, *Vie de sainte Gertrude*, l. IV, ch. IV.)

renfermé dans ce Cœur divin lui avait été manifesté par le Fils de Dieu lui-même, plusieurs siècles avant qu'il devînt de la part de l'Église l'objet d'une religion spéciale. Sainte Mecthilde partagea avec son illustre sœur cette faveur insigne; et le Cœur de Jésus avait déjà reçu de nombreux hommages des fils et des filles de saint Benoît, lorsqu'il voulut bien, au dix-septième siècle, par l'intermédiaire de la bienheureuse Marguerite-Marie, du vénérable P. de la Colombière et de leurs Ordres respectifs, réclamer, pour le salut de la terre coupable, le culte solennel dont il est enfin en possession.

Tout contribuait à ramener Gertrude vers ce centre auguste de la charité infinie; et d'ailleurs le Seigneur lui-même l'y provoquait sans cesse. Plusieurs fois, en signe de l'union intime qu'il voulait entretenir avec elle, il présenta à ses regards son Cœur sacré, et il daigna lui-même, dans une communication ineffable, condescendre jusqu'à l'échanger avec celui de la vierge, qui sentait ainsi l'Époux divin vivre et aimer en elle. Au moment où Gertrude allait rendre le dernier soupir, Jésus apparut près d'elle, visible à quelques-unes des pieuses filles qui entouraient la couche de leur Mère; et quand arriva l'instant suprême, elles purent voir son âme s'élancer et se perdre dans la poitrine de l'Homme-Dieu qui disparut, l'emportant au ciel [1].

L'admirable ouvrage, si bien nommé *les Insinuations de la Bonté divine*, contient presque à chaque page d'ineffables traits d'amour du Cœur de Jésus pour sa fidèle épouse, ou de ravissantes effusions de celle-ci dans le cœur du Bien-Aimé : il faudrait tout citer.

Reproduisons comme spécimen le passage suivant du troisième livre :

« Un jour, voyant les autres s'empresser d'aller au sermon, elle dit au Seigneur avec un sentiment de plainte : « Vous savez, Dieu très « aimant, que j'aimerais entendre le sermon, si je n'étais retenue par « la maladie. » Le Seigneur lui dit: « Veux-tu, ma bien-aimée, que je « te prêche moi-même ? — Quel bonheur, dit-elle ! » Alors le Seigneur la fit reposer sur son Cœur, en sorte que son âme était tout appliquée à ce Cœur divin. Après s'y être doucement reposée à loisir,

1. *Les Exercices de sainte Gertrude,* trad. par dom Guéranger (préface).

elle sentit dans le Cœur du Seigneur deux battements admirables et d'une douceur extrême. Et le Seigneur lui dit : « Chacun de ces « battements opère le salut de l'homme en trois manières et comme « par trois pulsations : le premier opère le salut du pécheur; le « second, celui des justes.

« Dans le premier battement, et par la première pulsation, je parle « sans relâche à Dieu le Père, lui offrant de quoi l'apaiser à l'égard « des pécheurs et l'inclinant à la miséricorde. Par la deuxième, je « m'adresse à tous mes saints, et, après avoir excusé les pécheurs « devant eux avec un zèle tout fraternel, je les excite à prier pour « les coupables. Par la troisième, je m'adresse au pécheur lui-même, « l'appelant miséricordieusement à la miséricorde, et j'attends avec « un incroyable désir sa conversion.

« Dans le second battement, je m'adresse en premier lieu à Dieu « le Père, l'invitant à se réjouir avec moi de ce que j'ai si utile- « ment répandu mon sang pour la rédemption des justes, maintenant « que j'ai la joie de trouver dans leurs cœurs une telle variété de « délices. En second lieu, je demande à toute la milice céleste d'exal- « ter de concert la très louable conduite des justes, et de me rendre « grâces pour tous les bienfaits qu'ils ont reçus ou recevront encore « de moi. Enfin, je m'adresse aux justes eux-mêmes, en les préve- « nant pour leur salut de diverses faveurs, et les avertissant comme « un fidèle ami d'avancer de jour en jour et d'heure en heure.

« Et de même que le battement du cœur de l'homme n'est « pas arrêté par l'action de la vue, ni de l'ouïe, ni par aucun tra- « vail des mains, mais continue toujours d'avoir son mouvement, « de même le gouvernement du ciel et de la terre et de tout l'uni- « vers ne pourra jamais jusqu'à la fin du monde suspendre, même « pour un instant, ce double battement, ni le ralentir, ni l'empê- « cher en aucune manière [1]. »

Un ardent admirateur de sainte Gertrude, cet illustre abbé de Liessies, Louis de Blois, né en 1506 et mort en 1565, se fait, à la distance de plus de deux siècles, l'interprète de la même spiritualité

1. S. Gertr. Magnæ, *Legatus divinæ pietatis* (alias *Insinuationes*), lib. III, cap. LI. Oudin, 1875.

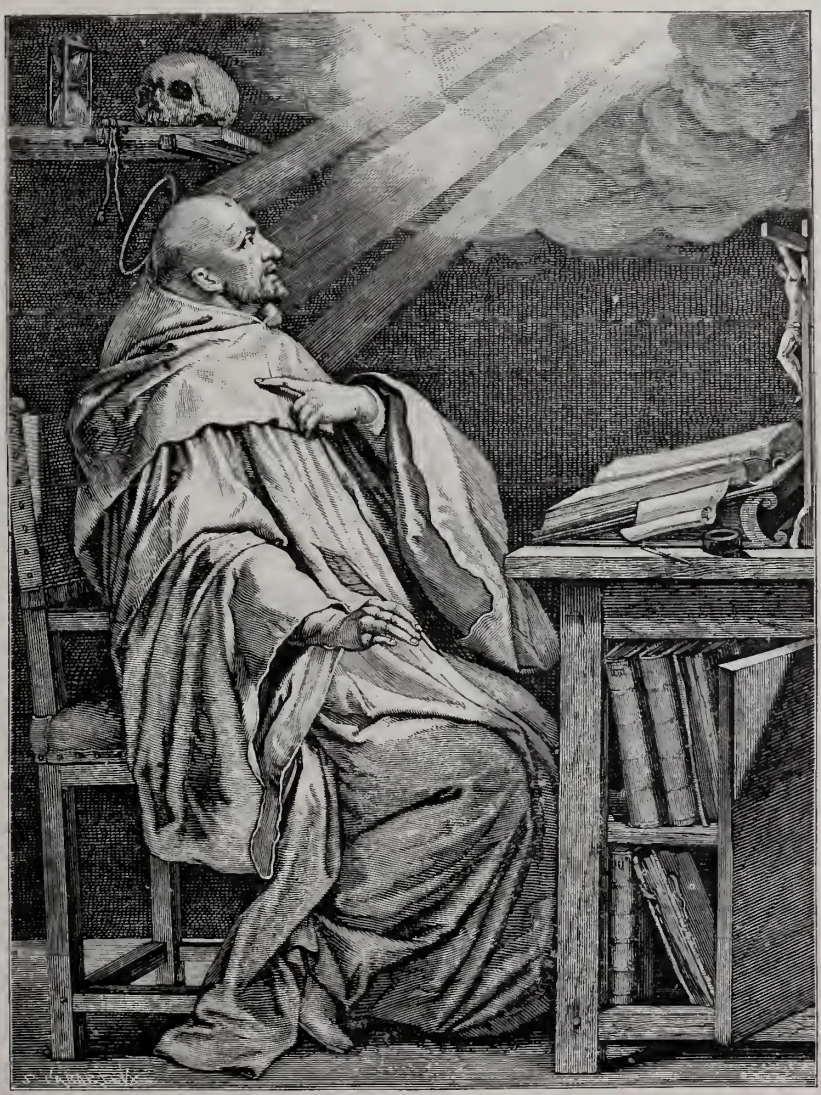
et l'écho des mêmes sentiments envers le Cœur de Jésus. Écoutez plutôt : « Salut, ô doux Jésus! je vous adore et je vous rends grâces, Fils du Dieu vivant, qui avez voulu que votre saint Côté fût percé par la lance du soldat et qu'il en sortît du sang et de l'eau pour nous faire un breuvage qui lavât et purifiât nos âmes. Je vous salue, ô blessure aimable! blessure de merveilleuse suavité, par où nous est ouvert un passage vers le trésor cher entre tous les trésors, votre divin Cœur, ô mon Jésus! Ayez pitié de moi, Seigneur mon Dieu; donnez-moi de vous plaire, ô l'unique salut de mon âme[1]! »

Ailleurs, nous retrouvons des pensées qui ne seront pas toutes nouvelles pour le lecteur, mais qui prennent ici un accent particulier de tendresse : « Approchons donc, avec la soif du désir et de l'amour, de cette source vive, qui nous donnera gratuitement et sans compensation l'eau de la vie, selon la promesse que le Sauveur en a faite : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il « boive. » Voyez cette délicieuse et très pure fontaine, jaillissant, au milieu du paradis, dans le séjour de volupté, des flancs déchirés du Christ, et arrosant toute la terre. N'hésitons pas, dans toutes les tentations, misères et afflictions de cette vie, demandons un refuge aux trous de la pierre. — Quelle pierre? direz-vous. — Notre-Seigneur Jésus-Christ[2]. »

II. — L'Ordre de Cîteaux, toujours si florissant parmi nous sous le nom universellement adopté de la Trappe, se glorifie d'avoir produit le grand docteur mystique saint Bernard, et n'a jamais cessé de demander à la lecture de ses ouvrages la science du divin amour. C'est dire que l'austérité des cloîtres cisterciens, leur silence et leur recueillement durent abriter, de siècle en siècle, une foule de saints personnages, hommes et femmes, qui, à l'école et sur les traces d'un tel guide, s'adonnèrent avec délices à la contemplation des mystères de Jésus dans sa Passion et son Eucharistie. Aussi voyons-nous jusqu'à cinq religieuses de cet Ordre honorées des précieux stigmates

1. V. *P. Lud. Blosii opera...* 1 vol. in-f°. Ingolstadt, 1726, p. 39.
2. *Ibid.*, p. 404.

de Notre Seigneur : la bienheureuse Élisabeth de Spaelbeck, sainte Ludgarde, Béatrix de Nazareth, — premier cas de stigmatisation du



SAINT BERNARD

Tableau de Philippe de Champagne. XVIIIe s. — D'après une estampe de la *Chalcographie* du Louvre.

cœur que nous offrent les annales hagiographiques ; Catherine, la Cistercienne, et la bienheureuse Ida de Louvain, qui fut stigmatisée du vivant même de saint François d'Assise.

L'histoire de chacune de ces admirables vierges mériterait de nous arrêter longuement. Mais c'est Ludgarde, la sainte religieuse d'Aywières en Brabant, qui nous semble entre toutes digne d'être rangée avec saint Bernard parmi les précurseurs lointains de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Entrée dès l'enfance comme pensionnaire au couvent de Sainte-Catherine, Ludgarde y fut plus tard visitée par un jeune homme qui désirait ardemment l'avoir pour épouse. Un jour qu'ils se trouvaient tous deux au parloir et que la conversation était des plus animées, tout à coup la jeune fille s'interrompt, son visage pâlit et trahit une émotion indéfinissable. Ah! c'est que, près de celui qui cherche à capter son cœur, Notre-Seigneur vient de lui apparaître. Découvrant sa poitrine, le divin Sauveur lui montre la plaie de son Côté, d'où découle un sang vermeil, et, d'une voix qui remue Ludgarde jusqu'au fond de l'âme, lui fait entendre ces paroles : « Ma fille, laisse de côté les vains charmes d'un amour étranger. Regarde ici, désormais, ce que tu dois aimer et pourquoi tu dois l'aimer. Entre dans cet asile; tu y goûteras, je te le promets, les pures délices du saint amour. » Ludgarde, les yeux fixés sur la place que vient de quitter l'apparition, demeure interdite et toute pensive; elle cherche à comprendre le céleste avertissement. Enfin, un rayon de la grâce illumine son intelligence, et son cœur s'ouvre au mystère d'amour qui vient de lui être révélé.

Ce n'était que le commencement des merveilleuses communications du Cœur de Jésus, qui vont remplir et embaumer l'existence entière de l'heureuse vierge. Devenue religieuse, elle entend un jour le Sauveur lui dire : « Que souhaites-tu donc ? Demande, je te l'accorderai. — Je veux votre Cœur, s'écrie Ludgarde dans un élan sublime de tendresse. — C'est moi plutôt qui veux le tien. — Qu'il en soit ainsi, mon Dieu; mais, pourtant, proportionnez à la faiblesse de mon cœur les ardeurs du vôtre... » Où trouver une scène plus ravissante, plus naïve ?

Plus tard, une nuit qu'elle ne croyait pas devoir se lever pour matines à cause de son état de santé, tout à coup une voix retentit : « Pourquoi restes-tu ? Que signifie cette conduite ? Lève-toi, lève-toi !

Il faut que tu fasses pénitence pour les pécheurs!... » Saisie de crainte et couverte de confusion, Ludgarde obéit aussitôt. Elle se hâte et arrive à l'église; mais là elle s'arrête, tombe à genoux et entre en extase. A la porte du lieu saint, Jésus l'attendait, cloué à la croix. Du regard il semble l'inviter à approcher davantage. Elle avance, elle se précipite pour baiser les pieds ensanglantés du Sauveur. Alors Jésus, détachant sa main droite de l'arbre sacré, attire à lui l'enfant chérie de son Cœur, la presse sur sa poitrine et applique les lèvres de Ludgarde contre la plaie de son divin Côté. « Or, ajoute son biographe, elle y puisa tant de douceur et tant de force. qu'à partir de ce jour on la vit plus vaillante encore et plus allègre au service de Dieu, si bien qu'il lui suffisait de renouveler cette application de sa bouche sur le divin Cœur, pour que rien au monde ne fût capable de la troubler ou de l'attrister[1]. »

« En étudiant la vie de sainte Ludgarde, nous écrit un pieux cistercien, il est facile de se convaincre que le Seigneur l'avait appelée à l'état religieux, non seulement pour se sanctifier elle-même, mais encore pour travailler à la sanctification des autres et venir au secours des pécheurs, des malades, des pauvres âmes du purgatoire. En effet, quand Jésus lui apparaît pour la première fois au parloir de Sainte-Catherine et lui montre la plaie saignante de son divin Côté, que voit-elle dans ce côté blessé par l'amour et largement ouvert? Le Cœur sacré de Jésus; et, dans ce cœur elle lit, écrits en caractères de feu, ces mots de l'Évangile : « Mon précepte à moi, c'est « que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés; » *Hoc est præceptum meum.* Voilà le foyer de son zèle; voilà la source de son inépuisable et vraiment héroïque charité envers le prochain... » Notre correspondant établit ensuite entre la mission de sainte Ludgarde et celle de la bienheureuse visitandine de Paray un parallèle plein d'intérêt et de charme, où nous aimerions à le suivre. Mais l'espace nous manque, et nous nous contentons de signaler après lui une coïncidence frappante. La fête de sainte Ludgarde se célèbre le 16 juin; et c'est précisément le jour de la plus importante manifestation du Sacré Cœur à la bienheureuse

1. Bolland., *Act. S. Ludgard*, 16 juin.

Marguerite-Marie; le jour assigné par Pie IX, en 1875, pour la consécration solennelle du monde catholique au même Sacré Cœur; et le jour encore où fut posée, à Montmartre, la première pierre du monument de nos repentirs et de nos espérances !

III. — L'Ordre de Saint-Bruno appartient presque à la France, soit par son fondateur qui, bien qu'originaire de Cologne, fut docteur de Paris et chanoine de Reims, soit par son lieu de naissance, les monts Chartreux, près de Grenoble, auxquels il a emprunté son nom. Son premier couvent fut bâti dans ce désert, alors affreux, mais qui ne devait pas tarder à se transformer et à se couvrir de fleurs dont le parfum embaumerait l'univers. Ces nobles transfuges du monde ne pouvaient manquer de peupler leurs silencieuses retraites des souvenirs de la vie et de la mort du Sauveur, surtout des signes de son amour les mieux faits pour éclairer leur solitude d'un doux rayon du Ciel. C'est ce qu'atteste un monument d'archéologie religieuse extrêmement rare et d'un grand intérêt : le chiffre de Jésus traversé par une lance, *le Chrisme à la lance*. On voit ce motif exécuté plusieurs fois dans le vieux cloître gothique de la Grande-Chartreuse, qui remonte à 1474. Mais ce même chrisme à la lance se retrouve, plus raide sans doute quoique aussi nettement accusé, dans une clef de voûte de la première église du monastère, voûte construite au plus tard en 1375. Ce chrisme tout particulier, qui n'existe peut-être nulle part ailleurs, prouve clairement que la dévotion au Côté percé de Notre-Seigneur florissait, il y a bien des siècles, chez les fils de saint Bruno. Or, du Côté ouvert de Jésus à son divin Cœur le passage est facile. « La plaie du Côté est une porte qui ouvre sur le Sacré Cœur, » écrira le dévot Lansperge : *Per illud vulnus, quasi per ostium, in Cor introeatis*[1]. »

Entre beaucoup d'autres ascètes appartenant à cet Ordre vénérable, nous en citerons seulement deux dont le nom est resté plus populaire: Ludolphe, né en Saxe vers 1295, mort à la Chartreuse

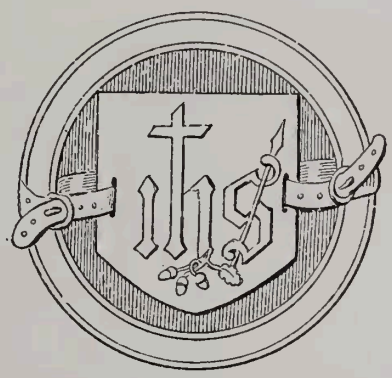
1. Voir le délicieux opuscule de dom Cyprien Boutrais, intitulé : *Mois du Sacré Cœur*, par d'anciens auteurs chartreux. 1 vol. in-18, Neuville-sous-Montreuil, 1886 (préface, p. 25). C'est là que nous prenons les citations qu'on va lire.

de Strasbourg en 1378, et Lansperge, chartreux de Cologne, où il mourut en 1539.

Écoutons d'abord l'auteur de la *Grande Vie de Jésus-Christ*, toujours si chère à la vraie piété :

« *Un soldat ouvrit le Côté de Jésus avec sa lance.* Dans cette dernière circonstance de la Passion du Sauveur, nous trouvons trois utiles enseignements.

« D'abord nous apprenons que, si par le renoncement au monde et au péché nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous devons être blessés avec lui de l'amour divin comme par une lance acérée.



LE CHRISME A LA LANCE
Clef de voûte de la première église du monastère de la Grande-Chartreuse. XIVe siècle.

C'est sous l'impression de ce sentiment que l'Époux du Cantique s'écriait : Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur ! ô mon épouse !...

« De cette même particularité de la Passion nous apprenons encore, suivant saint Chrysostome, que nous devons recevoir les sacrements de l'Église avec ferveur et dévotion, comme s'ils découlaient toujours pour nous du Cœur sacré de Jésus. La plaie de son Cœur est comme la source des sacrements.

« Nous apprenons enfin qu'il faut conformer notre volonté à la volonté de Dieu, en acceptant tout ce qui lui plaît. En effet, pourquoi le Cœur de Jésus a-t-il été blessé d'une blessure d'amour, si ce n'est afin que nous puissions pénétrer par la porte de son Côté jusqu'à son divin Cœur ? Là, nous lui rendrons amour pour

amour ; là, nous unirons notre amour à son amour, pour ne plus former qu'un seul amour, de même que le fer brûlant ne forme qu'un seul corps avec le feu qui le consume [1]. »

Lansperge s'épanche encore avec plus d'effusion, d'abondance et d'intarissable tendresse. Qu'on en juge par ce fragment pris entre cent autres non moins dignes d'être cités : « O Seigneur Jésus ! l'odeur de vos parfums, plus forte que tous les aromates, caresse suavement mon odorat, délivré maintenant de tout désir des jouissances charnelles et mondaines ; vos parfums me font une très délectable violence qui m'attire après vous, m'attire à vous, m'attire en vous ; je rejette le poids des affections éphémères d'ici-bas, et je vais à vous, je cours à vous, je me précipite après vous. Je place mon nid sur l'autel de votre Cœur ; c'est là que je dépose les enfants de mon âme : à savoir, mes œuvres, mes paroles, mes pensées ; je les jette en vous, et vous les nourrissez.

« Là, sur l'autel de votre Cœur, je trouve le port très sûr que les vents agités ne peuvent jamais troubler. Oui, dans votre Cœur je trouve le repos et je suis à l'abri des tempêtes. Dans votre Cœur je trouve des délices exquises, qui n'engendrent point le dégoût et qui ne sont sujettes à aucune altération. Dans votre Cœur, je trouve une paix profonde, que nulle dissension ne viendra troubler, une joie que nulle tristesse ne pourra changer, une félicité sans nuages, une douceur infiniment douce, une sérénité infiniment sereine, une béatitude infiniment heureuse. C'est dans votre Cœur que je trouve le principe premier de tous les biens, la source primordiale de toute suavité, de toute sainte allégresse.

« De votre Cœur, ô Dieu, la douceur même ! dérivent toute douceur, toute félicité, toute sérénité, toute tranquillité, toute joie, toute paix, toute allégresse, toute délectation, toute suavité, toute béatitude, en un mot tous les biens. Ils en dérivent comme de leur source unique et inépuisable pour passer ensuite dans les cœurs de tous les enfants de Dieu, qui sont les anges et les hommes. Et quel bien pourrait exister, et comment pourrait-il être bien, s'il ne venait de vous, Seigneur, bonté véritable, bonté souve-

1. *Mois du Sacré Cœur*, p. 29.

raine, bonté unique ? Ah ! qu'il est bon de tirer tout ce qui est bon de cette source inépuisable du Sacré Cœur ! »

Quelles ardeurs ! Quels transports ! Et quand on pense que le même souffle de vie, la même flamme, circulent dans les livres d'une foule d'écrivains chartreux de tous les pays, parmi lesquels on distingue les grands noms de Denis, de Surius, d'Antoine de Molina, etc., on s'indigne qu'on ait osé parler de tristesse, de mort, d'anéantissement intellectuel et moral, à propos de ces cloîtres silencieux mais souriants, que Jésus-Christ lui-même habite et remplit de tous les charmes et de toutes les saintes énergies de son amour.

IV. — Le treizième siècle vit naître deux Ordres nouveaux qui modifièrent profondément, sinon le fonds intime de la vie religieuse, telle qu'on l'avait pratiquée jusque-là, du moins ses allures extérieures et son caractère organique : ce furent les Ordres à jamais illustres de Saint-Dominique et de Saint-François. On connaît les admirables tercets de Dante, au chant XIe de son *Paradis :*

La Providence, en qui vit le conseil profond
Qui gouverne le monde, abîme où l'œil se brise
Avant que regard d'homme en atteigne le fond,

Voulant d'un pas plus sûr faire aller son Église
Au Dieu qui, par son cri jusques au ciel monté,
La dotant de son sang, pour épouse l'a prise,

Voulant grandir sa force et sa fidélité,
Lui suscita deux chefs, deux soutiens héroïques,
Qui devaient la guider chacun de leur côté.

L'un d'eux fut tout brûlant des ardeurs séraphiques;
L'autre, des chérubins nous reflétant les feux,
Fit briller la splendeur des dogmes catholiques [1].

C'est dire que, pour répondre à des besoins nouveaux, à côté du moine contemplatif et solitaire, vient désormais prendre rang parmi les familles religieuses, le moine militant, vrai chevalier du

1. Trad. du P. Cahour, *Baudouin de Constantinople*, p. 14.

Christ et de son Église : la prière et l'office divin demeurent l'âme de sa vie, mais ne l'absorbent plus tout entière, faisant une large place à l'étude et à l'apostolat.

Tel fut bien l'esprit des fils de saint Dominique, appelés dès leur origine les Frères Prêcheurs. « En ce qui touche au ministère de la sainte parole, but assigné à notre Ordre, raconte un de leurs anciens chroniqueurs[1], une ferveur merveilleuse s'était emparée des Frères... C'est au point que beaucoup de religieux ne se seraient pas crus autorisés à prendre la nourriture de leur corps, s'ils n'avaient d'abord administré le pain de la parole à une ou plusieurs âmes. »

Mais ils n'oubliaient pas à quelle source il faut puiser la grâce qui féconde la prédication. Dans un pieux opuscule : « De l'Union avec Dieu », *De adhærendo Deo*, le bienheureux Albert le Grand recommande expressément que le religieux, « laissant de côté toutes les préoccupations terrestres, se recueille totalement pour attacher ses regards sur Jésus-Christ et sur ses plaies. Il faut qu'il pénètre par Jésus-Christ en Jésus-Christ, c'est-à-dire par l'homme en Dieu, par les plaies toujours ouvertes de l'humanité, jusqu'au sanctuaire de la Divinité[2]. »

Ici déjà est inculquée la dévotion aux plaies du Sauveur, et spécialement, ce semble, à la plaie du Côté. Mais où cette dévotion apparaît avec un éclat et un charme incomparables, c'est dans une naïve légende qui remonte également aux premiers temps de l'Ordre. « Il y avait, au couvent de Metz, un Frère de grande vertu et connu par son assiduité à la prière. Une nuit qu'après matines il méditait sur la Passion du Sauveur, il crut voir, des yeux du corps, le Christ crucifié et comme nouvellement détaché de la Croix. Il commença par se prosterner à ses pieds. Après cela, considérant les blessures des deux mains, il repassa pieusement en son cœur les bienfaits de la Passion, et pria de la sorte pendant longtemps. Enfin, s'approchant de la plaie du Côté, il appliqua ses

1. Le F. Gérard de Frachet. Voir les belles *Études des temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, par le P. Danzas, t. 1er, p. 155.

2. *Études...*, par le P. Danzas, l. c., p. 146.

lèvres à cette ouverture, comme un enfant qui s'attache au sein de sa mère. Le sommeil le surprit dans cette attitude, et quand

SAINT DOMINIQUE

Fresque de Fra Angelico, dans la salle du Chapitre, au couvent de Saint-Marc, à Florence. XVe siècle. — La famille dominicaine a produit, elle aussi, de fervents adorateurs de l'amour de Jésus. L'un d'eux, l'angélique Henri Suso, s'écriait : « O mon amour crucifié ! n'oubliez pas, je vous prie, la charité de votre très aimable Cœur. Que vos douleurs, ô Maître très miséricordieux ! guérissent les miennes, et que votre Cœur embrasé blesse, frappe, enflamme mon cœur ! »

il s'éveilla, il trouva ses lèvres tout humectées d'un sang liquide et sa bouche remplie d'un sang coagulé[1]. »

Entre les saints, les docteurs, les apôtres, les personnages illustres qu'a produits en si grand nombre la famille dominicaine, beau-

1. *Études...*, par le P. Danzas, l. c., p. 180.

coup pourraient être cités ici comme initiés d'une manière plus ou moins formelle au culte d'amour qui s'appellera le culte du Sacré Cœur. Rappelons seulement, avec la glorieuse Catherine de Sienne, cet angélique Henri Suso, l'amant passionné de la divine Sagesse, dont l'accent est si généreux et si tendre. « O mon amour crucifié! s'écrie-t-il, n'oubliez pas, je vous prie, la charité de votre très aimable Cœur. Que vos douleurs, ô Maître très miséricordieux! guérissent les miennes, et que votre Cœur embrasé blesse, frappe, enflamme mon cœur! Très doux Jésus, quelle douleur immense ressentit votre Cœur quand vous vîtes au pied de la Croix votre Mère désolée! Vous souffriez pour moi, daignez vous en souvenir. Gravez, gravez au plus intime de mon être, et pour toujours, l'image de votre cruelle mort. Transformez mon pauvre et misérable cœur en votre divin Cœur. Que vos souffrances unissent votre Cœur au mien et me le rendent toujours aimable, toujours propice! Que la sainte et amoureuse allégresse avec laquelle vous avez brisé mes chaînes contraigne doucement mon cœur à vivre dans une continuelle intimité avec votre Cœur, vraie source de vie et de sainteté[1]. »

Arrêtons-nous quelques instants de plus en présence de sainte Catherine de Sienne, une des plus belles et des plus étonnantes figures de l'histoire. Quand on voit cette humble fille d'un teinturier, sans lettres, sans aucun prestige humain, transfigurée par l'action divine de la grâce jusqu'à devenir l'oracle des docteurs, la conseillère des peuples, des princes, même des papes, la maîtresse spirituelle d'un nombre incroyable d'âmes de toutes les conditions dans l'Europe entière, jusqu'à exercer sur les événements de son siècle et sur la paix publique une influence décisive, on demeure confondu, et l'on ne peut s'empêcher de s'écrier : Dieu est là! Oui, Dieu est là par son Fils Jésus, par Jésus crucifié, dont les plaies adorables furent peut-être la plus habituelle dévotion de cette magnanime vierge, et certainement le radieux foyer de ses illuminations et de son amour. Les trois cent quatre-vingt-trois lettres qu'on a imprimées de l'admirable tertiaire de Saint-Domi-

1. Bolland, *Act. B. Henr. Sus.*, 25 Janv. — Voir *Contempl. de Passione Christi.*

nique forment un monument des plus précieux à tous les points

LE SPASME DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Fresque du Sodoma, à l'église San Domenico, à Sienne. XVIe siècle. — Un jour que sainte Catherine méditait sur ce verset : *Créez en moi un cœur nouveau*, il lui sembla que Jésus lui prenait son cœur. Puis elle vit Jésus réapparaître, un cœur lumineux à la main. A cette vue, la vierge tremblante s'affaissa sur elle-même, et le divin Époux s'étant approché, ces tendres paroles arrivèrent jusqu'à son oreille : « Ma fille, je t'ai enlevé ton cœur et je te donne le mien, afin que tu vives à jamais en moi. » (L'abbé Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, p. 200.)

de vue, et le recours ardent au Cœur sacré de Jésus en marque pour ainsi dire chaque page.

Voici, par exemple, ce qu'elle écrit au prêtre Jean de Pise : « Au nom de Jésus crucifié et de la douce Marie, — *ceci est le début ordinaire de toutes ses lettres*, — très cher Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir baigné, noyé dans le sang de Jésus crucifié, et caché dans la plaie de son Côté. Dans le sang vous trouverez le feu, car il l'a répandu par amour ; et dans le Côté vous trouverez l'amour du Cœur, car tout ce que le Christ a fait pour nous a été fait avec l'amour du Cœur. Alors votre âme s'enflammera du feu d'un saint désir, et ce désir est un effet de l'amour qui ne vieillit jamais, et rajeunit toujours, au contraire, l'âme qui en est revêtue. Demeurez toujours dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour[1] ! »

Ces derniers mots lui servent invariablement de conclusion et en quelque sorte de signature.

Les mêmes sentiments et les mêmes pensées se font jour dans une lettre aux religieux de Cervaia : « Mes très chers et bien-aimés frères dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus Christ, je vous écris pour vous fortifier dans son précieux sang. Ce sang a été répandu avec un si grand feu d'amour qu'il devrait attirer à lui tous les cœurs, toutes les affections des créatures. Ce n'est pas étonnant si la mémoire du sang est dans les cœurs des serviteurs de Dieu, car il est mêlé avec le feu : Je me rappelle ce que la Vérité première répondait une fois à l'une de ses servantes (*elle-même dans son* Dialogue, *chap.* LXXV). Celle-ci lui disait[2] : « Puisque « vous étiez mort, pourquoi vouloir que votre Côté fût ouvert et répan- « dît du sang en si grande abondance ? » Notre-Seigneur lui répondit : « J'ai eu bien des raisons, mais je ne te dirai que les deux principales. « La première, c'est que j'ai voulu que par l'ouverture de mon Côté « vous fût révélé le secret de mon Cœur ; car il renfermait plus d'a- « mour pour l'homme que le corps n'en pouvait montrer pendant ma

1. *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, trad. par E. Cartier, t. II, lettre XCIV.
2. *Ibid.*, lettre XCVIII.

« vie. La seconde a été le baptême, qui, par les mérites de ce sang, « était donné au genre humain..... »

Elle tient un langage à peu près pareil à une dame du monde, jeune veuve de ses amies, la comtesse Benedetta : « ... Renonce à toute tendresse humaine, à tout amour de toi-même. Entre dans les plaies de Jésus crucifié où se trouve la vraie et parfaite sûreté. C'est là le doux lieu où l'épouse remplit la lampe de son cœur. Le cœur est vraiment une lampe, et il doit être une lampe étroite du pied et large du sommet : le désir, l'amour doit être étroit pour le monde, et large pour les choses d'En-haut, c'est-à-dire se dilater en Jésus crucifié, l'aimant et le craignant d'un véritable et saint zèle. Alors tu rempliras cette lampe au Côté de Jésus crucifié : ce Côté ouvert te laisse voir le secret du Cœur, ce Cœur qui nous fait tout, qui nous donne tout par amour [1]. »

J'en demande pardon aux bienheureux Albert le Grand, Jourdain de Saxe, Humbert de Romans, Henri Suso, à saint Antonin de Florence, à Jean Tauler, au vénérable Louis de Grenade et à tant d'autres maîtres éminents de la vie spirituelle, dont se glorifie à bon droit l'Ordre des Frères prêcheurs : nul peut-être n'a creusé dans ces régions surnaturelles un sillon plus lumineux, plus profond, et par là même plus fécond en fruits de salut, que l'humble tertiaire de Sienne!

V. — La grande famille franciscaine, qui, avec ses trois Ordres (Moines, Pauvres Dames ou Clarisses et Tertiaires des deux sexes), se présente de bonne heure comme un peuple couvrant la face de la terre, ne pouvait oublier l'ineffable empreinte gravée par le Séraphin mystique sur les pieds, les mains et le cœur de son glorieux patriarche. Durant deux années, on vit François, tout languissant de douleur et d'amour, s'en aller d'un pas chancelant, mais infatigable, à travers les petites villes de l'Ombrie, offrant aux populations émerveillées et conquises l'image la plus parfaite, ce semble, qu'on ait jamais vue du Dieu crucifié. Tel nous le montre son digne biographe, saint Bonaventure : « Crucifié avec Jésus-Christ dans son

1. *Lettres*, t. III, lettre cccxxix.

esprit et dans sa chair, non seulement il brûlait pour Dieu d'une ardeur séraphique, mais comme la victime du Calvaire, il avait une soif immense du salut des âmes... Il disait souvent à ses disciples : « Mes frères, commençons enfin à servir le bon Dieu; jusqu'à présent nous n'avons, pour ainsi dire, rien fait pour lui. » Tout usé qu'il était par les labeurs de l'apostolat, il désirait vivement revenir aux humbles pratiques des premiers temps de sa conversion, servir les lépreux et s'imposer toutes sortes de macérations. Il rêvait de nouveaux combats contre l'ennemi du salut; il espérait de nouveaux triomphes et se proposait d'étendre par toute la terre le règne de Jésus-Christ; car l'amour, quand il sert d'aiguillon, ne laisse ni trêve ni repos et presse toujours de marcher en avant [1]. »

L'esprit de l'Ordre naissant est admirablement saisi et rendu dans le beau livre d'Ozanam sur *les Poètes franciscains en Italie*. Écoutez ce chant de F. Jacopone de Todi, l'auteur inspiré du *Stabat :* « O amour! divin amour! pourquoi m'avoir assiégé? Tu sembles épris de moi jusqu'à la folie; tu ne me laisses point de repos. Tu as mis le siège devant mes cinq portes : l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat, le toucher.

« Si je sors de moi par la vue, tout ce que je vois est amour. Dans toutes les formes, c'est toi qui te peins, toi sous toutes les couleurs...

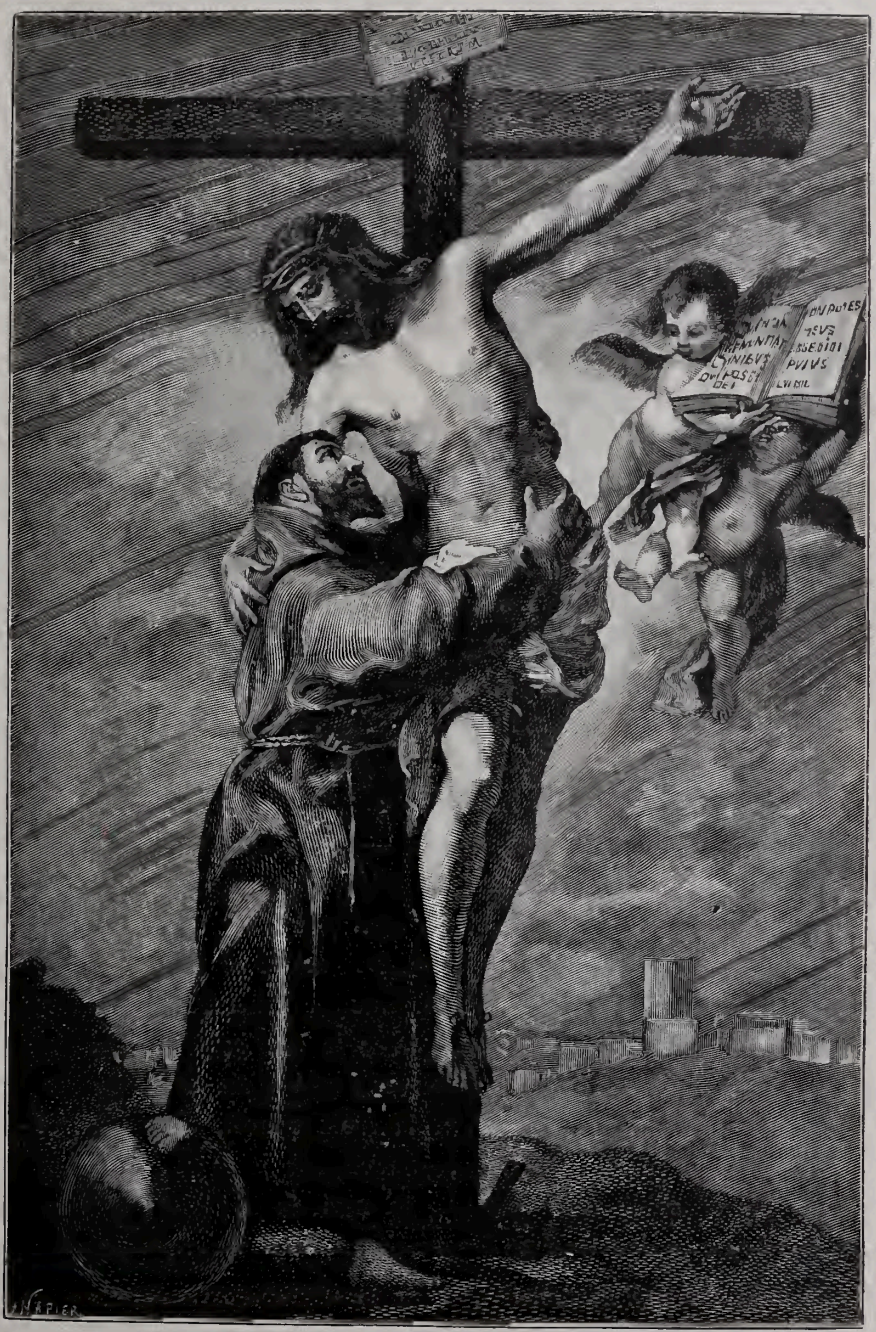
« Si je sors par la porte de l'ouïe pour trouver la paix, que signifient pour moi les sons? C'est encore toi, Seigneur! et tout ce que j'entends ne parle que d'aimer.

« Si je sors par la porte du goût, par celles de l'odorat et du toucher, je retrouve ton image en toute créature. Amour, que je suis insensé de vouloir te fuir!

« Amour, je vais fuyant pour ne point te livrer mon cœur. Je vois que tu me transfigures et que tu me fais devenir amour comme toi, si bien que je n'habite plus dans mon cœur et que je ne sais plus me retrouver...

« O Christ mort! mets la main sur moi, tire-moi de la mer au rivage. Ici, tu me fais languir A LA VUE DE TES PLAIES. Ah!

1. *Legenda S. Francisci,* ch. XIV.



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET JESUS CRUCIFIE
D'après Murillo (XVIIe siècle).

pourquoi les as-tu souffertes? Tu l'as voulu pour me sauver[1]. »

Dans la vie de sainte Claire, la virginale et vaillante fondatrice des Pauvres Dames, je relève les mêmes sentiments. Chaque jour, de sexte à none, pendant les heures qui virent l'agonie et la mort du Sauveur, elle était émue comme si elle s'immolait avec Dieu immolé. L'oraison des CINQ PLAIES de Notre-Seigneur, l'office de la croix tel qu'il avait été institué par saint François, servaient d'aliment à la passion que Claire souffrait avec Dieu[2].

Une autre franciscaine de ces premiers temps, sainte Marguerite de Cortone, vraie Madeleine nouvelle par ses égarements, sa pénitence et les faveurs du Ciel, laisse éclater, dès le début de sa conversion, le même amour pour la croix et la même dévotion aux cinq plaies[3].

Plus tard, Marguerite vivait en recluse. Un jour, après la communion, Notre-Seigneur se manifeste à elle et l'interpelle trois fois, comme il avait interpellé Pierre, dans des termes identiques et dans le même but : « Marguerite, m'aimes-tu? — Ah! Seigneur! non seulement je vous aime, mais je souhaiterais d'habiter dans votre Cœur. — Pénètres-y donc et qu'il soit ton refuge. » Et il reprend : « Marguerite m'aimes-tu? » La voyante, intimidée, réplique : « Non, Seigneur. — Quand m'aimeras-tu? — Je vous aimerai quand je ressentirai dans tout mon être tous les tourments de votre Passion! » Et le divin Maître l'interroge pour la troisième fois : « Marguerite, m'aimes-tu? — Non, Seigneur; si je vous aimais, je vous servirais mieux. J'estime qu'aucune créature ne peut vous aimer autant que vous le méritez; mais je voudrais du moins, par l'effusion de mon sang, vous prouver l'inviolable attachement de mon cœur. — Veux-tu mourir sur la croix comme saint André? — Comme il vous plaira, Seigneur, pourvu que je meure d'amour et que je sois crucifiée avec vous. — Et moi, je te bénis! » N'est-ce pas déjà toute la dévotion au Sacré Cœur, telle qu'elle sera révélée

1. Jacopone, *Poesie spirituali,* lib. VI, XI (cité par Ozanam, dont nous empruntons la traduction).

2. *Vita S. Claræ,* apud Bolland., 13ª Augusti.

3. Voir le beau livre du P. de Chérancé, *Sainte Marguerite de Cortone,* p. 75, 181 et suiv. 1 vol. petit in-4°, magnifiquement illustré. Plon, 1887.

à une autre Marguerite, dans son double esprit d'amour et de sacrifice ?

Cependant Notre-Seigneur revient peu de temps après sur le même sujet. Il se montre à Marguerite tel qu'il s'était montré à l'apôtre saint Thomas, et lui dit : « Mets ton doigt dans les plaies de mes mains et sur celle de mon Cœur. » Et comme elle n'ose le faire, s'en croyant indigne, il lui découvre ce Cœur qui ne cesse

SCEAU DE LA CONGRÉGATION DE PÉNITENCE
DE SAINTE-MARGUERITE DE CORTONE

Le Christ crucifié apparut un jour à sainte Marguerite de Cortone et lui dit : « Mets tes mains dans les ouvertures que les clous ont faites à mes mains. » Et comme Marguerite répondait, à cause de son respect : « Mon Seigneur, je n'oserai jamais ! » elle aperçut soudain toute béante la plaie du Dieu d'amour, et dans cette ouverture elle contempla le Cœur même de son Sauveur. (L'abbé J. Thomas, *la Théorie de la dévotion au Sacré Cœur*, p. 89.)

de battre pour toute la race humaine, et qui demeure à jamais l'ardent foyer où se ravivent les flammes de la divine charité.

Une troisième vision la fait pénétrer plus avant encore dans la mystérieuse blessure du divin Côté. Jésus l'y invite à venir plus souvent retremper son âme à cette source de vie : « Souviens-toi, lui dit-il, de ce que je t'ai révélé dès mes premières communications : c'est que le sang de mon Cœur doit être l'aliment de ta piété ! »

Signalons ici un monument remarquable, dont l'existence s'explique maintenant pour nous tout naturellement et qu'a reproduit

le P. de Chérancé, mais en négligeant de nous en donner la date : c'est le sceau de la Congrégation de contrition et de pénitence de Sainte-Marguerite de Cortone, congrégation créée par la sainte elle-même. Ce sceau représente trois cœurs diversement transpercés : celui de Jésus, I ; celui de Marie, M ; celui de Marguerite, M. Au-dessus de ce dernier, les lettres CP désignent sans doute la Congrégation de Pénitence : *Congregatio Pœnitentiæ*[1].

Sainte Marguerite s'éteignait en 1296, et treize ans après, en 1309, la B. Angèle de Foligno, comme elle appartenant à l'Ordre séraphique et comme elle honorée des plus intimes communications du Sauveur, s'envolait loin de la terre. Empruntons-lui seulement quelques lignes : « Au milieu du désir, je fus saisie par un songe, où le Cœur du Christ me fut montré, et j'entendis ces paroles : « Voici le lieu sans mensonge, le lieu où tout est vérité ! » Et ailleurs, Jésus lui dit encore : « ... Pour les péchés de ton cœur, où se sont déchaînées la haine, l'envie et la tristesse amère d'un cœur possédé par la concupiscence et par l'amour mauvais, le mien a été percé d'un coup de lance ; et c'est de ma blessure qu'a coulé ton remède : l'eau pour éteindre le mauvais feu, le sang pour racheter tes misères et tes fautes[2]... »

Saluons en passant l'illustre saint Bernardin de Sienne, dont l'apostolat eut un si fécond retentissement dans toute l'Italie pendant la première moitié du quinzième siècle (1388 à 1444). On sait que c'est par le nom adorable de Jésus, partout prêché, partout invoqué et arboré, qu'il ébranlait les masses, convertissait les pécheurs, éteignait les haines les plus ardentes entre individus et même entre cités, et opérait des prodiges sans nombre. Mais le nom du Sauveur ne lui faisait pas oublier sa croix et ses plaies. A la fin d'un merveilleux sermon, ou plutôt traité sur la Passion, il laisse déborder en ces termes les sentiments qui le possèdent : « O souveraine douceur de la divine bonté ! ô immenses profusions de la charité divine ! ô prodi-

1. Voir l'ouvrage du P. de Chérancé, p. 8. Cf. p. 141, où est reproduit le sceau du supérieur général de cette Congrégation, qui représente, avec une bordure toute semblable, le Cœur de Jésus, seul, percé d'une large blessure, et surmonté de flammes.

2. Le *Livre des visions et instructions de la B. Angèle de Foligno,* trad. par Ernest Hello, p. 16 et 138. 1 vol. in-18. Poussielgue, 1868.

galité vraiment incroyable de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, qui, comme dit saint Bernard, nous a donné sa chair en nourriture, son sang en breuvage, sa vie comme rançon, ses plaies comme remède, ses bras comme lieu de repos, sa croix comme bouclier, son Cœur comme bain salutaire et symbole d'amour! »

Or, pendant que le nom de Jésus remuait ainsi l'Italie tout

LE SACRE DE CHARLES VII DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS

Bas-relief de la statue de Jeanne d'Arc, sur la place du Martroi, à Orléans; œuvre en bronze de M. Vital-Dubray. XIXe siècle. — « Nos rois, dit Mgr de Lathil, viennent rendre par leur consécration un hommage solennel au Roi des rois. » Le souverain n'est plus un maître, mais le ministre de Dieu pour le bien. Un jour, Jeanne d'Arc demanda au roi Charles VII le royaume de France en présent. Le roi, étonné, réfléchit, mais confirma le présent. Alors Jeanne, dans une charte dont il fut donné lecture, livra au Dieu tout-puissant ce royaume qu'elle venait de recevoir en don, puis, au bout d'un instant, investit Charles VII au nom de Dieu, et fit ensuite dresser de tout un acte solennel. (Bibliothèque vaticane, ms. lat. 3757.)

entière, ce même nom, associé à celui de Marie sur la bannière de Jeanne d'Arc, chassait l'Anglais de la France et relevait le royaume de saint Louis. Par une coïncidence frappante, une illustre réformatrice franciscaine, avec qui la Pucelle put être en relation, exerçait au même moment, par l'éclat de sa sainteté et de ses miracles, un incroyable prestige sur les peuples, les princes, les plus hauts seigneurs ecclésiastiques et séculiers, semant de Heidelberg à Bé-

ziers, de Gand à Nice, les couvents de son austère réforme; je parle de l'humble fille du charpentier de Corbie, sainte Colette, dont l'influence étonnante égala peut-être celle de sainte Catherine de Sienne. Elle aussi, en digne fille du stigmatisé d'Assise, fut une amante passionnée de la croix, au point de s'identifier au divin Crucifié dans la Passion de son corps et de son âme. C'est là le secret de cette puissance, en quelque sorte rédemptrice, qui lui fut si libéralement communiquée.

Avec sainte Colette, si Française par ses origines, par son caractère et par son œuvre, nous sommes rentrés en France. Notre excursion à travers les monastères étrangers est donc terminée. Avant de quitter ces solitudes fécondes et bénies, saluons-les une fois encore avec les beaux accents d'un jeune poète[1], moissonné, hélas! dans sa fleur, qui en avait senti le vivifiant et patriotique rayonnement :

Oh! non, ne craignez pas le cloître et ses ombrages!
Le cloître aime la France, il garde son trésor;
De son passé vaillant il assemble les pages,
Vers son grand avenir il guide son essor.
Et la France le sait, la France le proclame;
Si d'indignes Français prétendaient quelque jour
Lui faire renier ce séculaire amour,
Vite elle sentirait qu'on lui vole son âme :
On la verrait courir vers le cloître fermé,
Pour y chercher sa force et sa première flamme,
Et l'air pur des autels qu'elle a toujours aimé.

1. J.-B. Fougeray, S. J. *Œuvres choisies. A Clairvaux*, scène lyrique. Paris, Retaux-Bray, 1889.

Gerson enseignant la doctrine chrétienne.
Composition de B. Picart dans les *Œuvres complètes* de Jean Gerson, tome Ier. Anvers, 1706.

CHAPITRE IV

DU XIIIE AU XVIIE SIÈCLE

L'aigle et ses aiglons.
Tiré des *OEuvres du Bienheureux François de Sales.*
Paris, Sébastien Huré, 1652.

Le treizième siècle a été bien nommé le siècle des saints. A nous renfermer dans la France, et sans revenir sur ceux que nous avons déjà signalés, voyez autour de saint Louis : la bienheureuse Isabelle de Longchamps, sa digne sœur; leur angélique petit-neveu, saint Louis de Toulouse; saint Félix de Valois, également issu du sang royal; saint Jean de Matha, saint Pierre Nolasque, saint Raymond Nonnat, ces trois derniers, glorieux fondateurs et promoteurs de la grande œuvre du Rachat des captifs; saint Thibaud de Montmorency, etc.; remarquez, à l'ombre même du trône, ce magnifique renouvellement de la vie chrétienne et parfaite, dont nous avons déjà donné

quelque idée, et qui se personnifie dans les deux immortels patriarches, Dominique et François d'Assise; cet élan toujours si vif vers le tombeau du Christ, cette efflorescence merveilleuse de la théologie catholique et d'une architecture inspirée; l'institution, devenue si promptement populaire, de la Fête-Dieu... A de tels signes, comment ne pas reconnaître la mystérieuse et puissante influence de ces insignes reliques de la Passion, que la France de saint Louis mérite l'honneur de posséder, et aussi de l'ardent amour envers Jésus-Christ dont leur présence avait partout avivé la flamme?

Avec le quatorzième siècle, la foi baisse et la charité se refroidit. C'est l'heure des tristes querelles, auxquelles demeure odieusement attaché le nom de Philippe le Bel. Voici venir les dissensions intestines, et bientôt l'invasion étrangère, cette horrible guerre de Cent ans où la France manqua de sombrer. En même temps le grand schisme désolait l'Église, et eût entraîné sa ruine si elle pouvait périr.

Cependant, sur un ciel si noir et tout chargé de nuages, quelques points lumineux se détachent. Ne parlons plus de Jeanne d'Arc ni de sainte Colette. Mais saluons ce couple virginal de saint Elzéar et de sainte Delphine, deux fleurs charmantes de cette terre de Provence, jadis évangélisée par les meilleurs amis de Jésus. On voit par leur histoire que les délicieux enseignements du Calvaire étaient compris et goûtés hors de l'enceinte des monastères, et que des chrétiens vivant dans le monde prenaient aussi l'habitude de demander un asile au Côté percé de Notre-Seigneur. Écoutez ce récit de saint François de Sales : « Le bienheureux Elzéar de Sabran, comte d'Arian en Provence, ayant longtemps été absent de sa dévote et chaste Delphine, elle lui envoya un homme exprès pour savoir de sa santé; et il lui fit cette réponse : « Je me porte « fort bien, ma chère femme; que si vous voulez me voir, cher- « chez-moi en la plaie du Côté de notre doux Jésus; car c'est là « où j'habite et où vous me trouverez : ailleurs vous chercheriez « pour néant[1]. » Ce modèle d'innocence et de mâle piété mourut en 1323, à l'âge de vingt-huit ans.

Quelques années plus tard, 1332, naissait au château des Ro-

1. *Introduction à la vie dévote,* IIe partie, ch. XII.

ches, en Touraine, la bienheureuse Marie de Maillé, qui devait

L'INSTITUTION DE LA FÊTE DU CORPS DU SEIGNEUR, EN 1264

Le pape Urbain IV, en exécution des desseins providentiels révélés à sainte Julienne, religieuse du Mont-Cornillon (près Liège), institue la fête du *Corpus Domini*. Saint Thomas d'Aquin lui présente l'office de la solennité nouvelle; saint Bonaventure, admirant l'œuvre du Docteur angélique, déchire ce que lui-même avait écrit sur ce sujet. — Peinture sur verre de la chapelle des religieuses de Marie réparatrice, à Pau. Dessin communiqué par M. Noël Lavergne. — La dévotion à la croix ne suffisait plus à entretenir une flamme qui manifestement baissait. Les croisades devenaient de plus en plus impossibles; les papes s'épuisaient à appeler les populations au secours du tombeau profané de Jésus-Christ. Alors Jésus-Christ apparut à sainte Julienne et lui donna la mission de tourner les regards et les cœurs du côté de la sainte Eucharistie, et de demander pour ce mystère auguste des hommages nouveaux.

renouveler ce même phénomène surnaturel d'un mariage purement virginal. De bonne heure l'Époux céleste avait parlé à son cœur

et s'en était rendu maître pour toujours. Écoutez ce récit qui nous vient d'un contemporain : « Une nuit, pendant qu'elle dormait, plusieurs dames d'un aspect imposant lui apparurent au milieu d'une vive lumière. La plus majestueuse d'entre elles portait sur son bras gauche un enfant d'une merveilleuse beauté. De la main droite elle tenait un encensoir rempli de gouttes de sang. Comme on fait aux messes solennelles, elle encensa la jeune fille, répandant ces gouttes précieuses sur elle et sur ses vêtements. Au parfum, au contact de ce mystérieux encens, dont elle fut couverte et embaumée, Marie de Maillé reconnut aussitôt la Mère de Dieu et la vénéra profondément. La Vierge lui présenta alors l'Enfant divin qu'elle tenait dans ses bras et lui commanda de l'adorer. Puis elle la bénit et l'exhorta à méditer souvent la Passion du Sauveur, l'assurant qu'elle ne pouvait rien faire de plus agréable à Dieu. Pénétrée de reconnaissance, Marie se prosterna humblement, et, les mains jointes, pleine de ferveur, fit à l'enfant Jésus cette prière : « Seigneur Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je me donne à vous de tout mon pouvoir et sans réserve; acceptez-moi, je vous prie, pour votre fille; et comme je vous offre mon cœur, DONNEZ-MOI LE VÔTRE, ou plutôt que VOTRE CŒUR et le mien désormais n'en forment plus qu'un. » A partir de ce jour, elle goûta la très suave douceur de la Passion du Seigneur et devint l'amante passionnée de la Croix. Son histoire nous la montre réagissant avec force contre le luxe effréné et les habitudes sensuelles de son siècle. Nous la voyons à la cour de France, chargée d'une mission auprès du malheureux Charles VI; et plus tard, quand éclate le grand schisme, elle multiplie jusqu'à sa mort (1414), en vraie tertiaire de Saint-François d'Assise, austérités, prières, bonnes œuvres de toute sorte et même démarches personnelles, pour obtenir que la paix soit rendue à l'Eglise[1].

Nous ne pouvons que nommer ce jeune et admirable prince, saint Pierre de Luxembourg, proche parent par son père de l'empereur, et par sa mère du roi de France, qui ne fit que passer dans les rangs du Sacré-Collège, pour orner la cour du pape d'Avi-

1. *Acta SS. Bolland,* 28ª Martii.

gnon, le bienheureux Urbain V, de l'éclat de ses vertus, et mourut à vingt ans, avec l'auréole d'une éminente sainteté qu'attestèrent des miracles sans nombre. C'était en 1387. On signale en particulier sa charité pour les pauvres et « son union intime avec Jésus crucifié ».

SAINT VINCENT FERRIER
Gravure tirée des *Caractéristiques des Saints*, par le P. Cahier.

Mais déjà la compétition scandaleuse de deux pontifes se disputant la tiare commençait à jeter dans les âmes un trouble profond et partageait la chrétienté. Pour maintenir la foi ébranlée et dégager les cœurs des mauvaises passions, si malheureusement surexcitées par un tel spectacle, ce n'était pas trop de l'éloquence divinement enflammée d'un saint Vincent Ferrier, cet admirable dominicain espagnol, devenu en quelque sorte nôtre par ses travaux et sa mort. A partir de 1398, on vit l'homme de Dieu parcourir une grande partie de l'Europe et presque toute la France, de la Provence à la Bretagne, au milieu d'un immense concours des populations subjuguées par sa parole, sa sainteté et ses miracles. Avec la trompette du Jugement dernier qu'il faisait retentir d'une manière effrayante, le grand instrument de ses victoires apostoliques n'était autre que le Crucifix, qu'il avait toujours à la main et dont il dressait partout l'image. Il mourut à Vannes, en 1429, entouré d'une vénération que la foi et la reconnaissance bretonnes lui gardent encore.

Saint Vincent avait été assisté jusqu'à sa dernière heure par la

pieuse duchesse de Bretagne, Jeanne, fille de Charles VI, une des princesses les plus vertueuses de ce siècle, que Dieu avait choisie pour élever dans sa crainte et dans son amour la bienheureuse Françoise d'Amboise, destinée, elle aussi, à porter la couronne ducale, et puis à la déposer avec joie pour revêtir la bure du Carmel. Amenée tout enfant à la cour de Nantes, Françoise révéla dès l'âge le plus tendre des dispositions merveilleuses à la piété. Un trait, entre beaucoup d'autres. A la messe, quand le prêtre montrait au peuple la divine hostie, on la voyait souvent verser des larmes de dévotion. Les jours où le duc, la duchesse et les personnes de la cour se préparaient à la communion, elle ne cessait de pleurer et refusait même de boire et de manger. Un jour la duchesse, l'ayant prise à part, la conjura de lui dire ce qui la rendait si triste : « Hélas! Madame, répondit en sanglotant la petite sainte, Monseigneur et vous et toute votre cour, vous avez reçu le corps de notre Sauveur, et moi seule, faute d'âge, je suis privée d'un si grand bien! Jugez, s'il vous plaît, si je n'ai pas sujet de pleurer! » Elle n'avait que cinq ans; mais comment refuser à cet ange de la terre le Pain des anges du ciel?

C'était comme un lointain prélude de cette ferveur qui, plus tard, plaça tant de fois sur ses lèvres ces belles paroles : « Sur toutes choses faictes que Dieu soyt le mieulx aimé! » Recueillons encore ce cri touchant, qui nous laisse entrevoir un autre côté de sa grande âme : « Mon Seigneur Jésus-Christ, c'est mon amour, c'est ma patience. » Et terminons par ce fait caractéristique. Tous les vendredis de l'année, tant qu'elle fut dans le monde, elle donnait à dîner à cinq pauvres en l'honneur des *cinq Plaies* de Notre-Seigneur; elle les servait elle-même avec les plus profonds sentiments d'humilité, de foi et de charité; après le repas elle remettait à chacun cinq pièces de monnaie. Devenue veuve, elle ajouta au service des pauvres le jeûne de tous les vendredis. Ah! c'était bien « la féale amie de Jésus-Christ », qu'elle a si admirablement décrite dans ses suprêmes adieux à ses filles du monastère des Couets[1].

1. Voir la belle *Vie de la B. Françoise d'Amboise*, par M. l'abbé Richard (aujourd'hui Mgr Richard, archevêque de Paris). 2 vol. in-8°. Nantes, 1865.

L'illustre carmélite dont nous venons d'esquisser l'attrayante figure n'avait que deux ans lorsque, en 1429, disparut de la scène

LE QUATRIÈME LIVRE DE L'*IMITATION DE JÉSUS-CHRIST*

Dessin de M. Ch. Michel, d'après son tableau du musée du Luxembourg.

Le treizième siècle avait déployé les pompes nouvelles de la Fête-Dieu; au siècle suivant, un moine inconnu soupirait le livre de l'*Imitation*, le plus beau de tous ceux qui ont été écrits de la main des hommes; surtout ce IVe livre destiné à enflammer tous les cœurs pour la sainte Eucharistie... Et le monde, vivifié et transformé par les ardeurs de cette dévotion, reprenait sa marche en poussant le cri vainqueur : « Pour nous, nous croyons à l'amour infini que Dieu a eu pour nous! » (L'abbé Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, p. XIX et XX.)

du monde, où il avait tenu tant de place, un homme éminent par la science, par la piété et par les services rendus à l'Église, Jean Gerson, le célèbre chancelier de l'Université de Paris. Nous n'ignorons

pas les erreurs et les fautes du docteur gallican; mais, outre qu'elles sont en quelque sorte couvertes par l'humilité du catéchiste des petits enfants de Lyon [1], ne peut-on pas dire qu'il suffirait à sa gloire d'avoir pu être présenté sans trop d'invraisemblance comme l'auteur probable de l'*Imitation de Jésus-Christ?* Ce qui est certain, c'est que ses écrits, sous une forme parfois assez étrange, qui s'explique par le mauvais goût du temps, contiennent une spiritualité très élevée, aussi solide qu'affectueuse, dont les âmes peuvent en toute confiance faire leur aliment. Un maître de la science sacrée, qui a parlé avec tant d'amour de la très sainte Vierge Marie, de son chaste époux saint Joseph, et de Jésus, surtout de Jésus crucifié, ne pouvait être complètement étranger aux mystères du Cœur divin transpercé par la lance. Traduisons quelques distiques d'une versification demi-barbare, mais d'une noble inspiration, empruntés à un poème qu'il a intitulé *Centilogium de Meditatione Crucis :*

« O mon Jésus crucifié! pardonne, je t'en prie, si ta bonté me ravit et me fait oublier la crainte de ta Majesté...

« Il étend les bras, il incline la tête, il me montre par l'ouverture de son Côté l'amour de son Cœur.

« Ne serais-je pas de glace, ne serais-je pas un ingrat, si, sans égard à de telles avances, je ne rendais pas amour pour amour ?

« Sans doute la Majesté repousse, si l'on y fixe les yeux; mais la chair lui sert de voile, on ne voit que la bonté.

« O bonté ! qui n'as pas reculé devant les soufflets, les crachats, les fouets, les clous, ni devant la mort de la Croix!

« Maintenant, il ne languit plus d'amour, il ne sent plus les coups; il est mort, mais il demeure encore suspendu au gibet.

« Mort, comment pourrait-il se dérober à mes embrassements? Ose, âme pieuse, ose t'unir au divin Ami.

« Qu'hésites-tu à lui donner un baiser? Ne devrais-tu pas te fondre tout entière d'amour? Que la croix n'est-elle baignée de tes larmes!

« Ah! peut-être, descendu de la croix, repose-t-il sur le sein de sa Mère : mêle, mêle tes pleurs aux pleurs maternels!

1. Voir *Joann. Gersonii opera*, t. III, p. 277. *Traité de la manière de gagner à Jésus-Christ les petits enfants.*

HOMMAGE DE LA COURONNE DE FRANCE A L'HOSTIE

Tiré de la Revue *le Règne de Jésus-Christ*, année 1887; estampe conservée au musée eucharistique de Paray. XVIIe siècle.

Le 21 avril 1505, Louis XII fit hommage de sa couronne à l'Hostie miraculeuse de Dijon. Cette hostie, percée de plusieurs coups d'épée et maculée du sang sorti de ces plaies, avait été envoyée par le pape Eugène IV au duc de Bourgogne Philippe le Bon. Animé d'un profond sentiment de foi, Louis XIII, lors de son entrée à Dijon, en 1629, se rendit à la Sainte-Chapelle, et, refusant le carreau qui lui était offert, se traina sur ses genoux jusqu'au pied de l'autel de la Sainte-Hostie.

« N'est-il pas plus dur que la pierre, plus dur que le diamant, le cœur qu'un tel spectacle ne peut attendrir[1] ? »

La seconde moitié du quinzième siècle vit briller, sur les marches du trône et ensuite dans la retraite, les vertus d'une illustre princesse, sainte Jeanne de Valois, d'abord reine de France, puis déchue de ce haut rang par l'annulation de son mariage, simple duchesse de Berry, et fondatrice de l'Ordre des Annonciades de la très sainte Vierge. Nous n'avons pas à nous étendre sur sa résignation dans un tel changement de fortune, sa charité sans borne envers les pauvres, sa piété vraiment angélique, ni sur les faveurs célestes dont elle fut comblée. Mais une circonstance de sa vie posthume nous a frappé. Morte à Bourges en 1503, son tombeau fut sacrilègement profané en 1560 par les calvinistes. Or, d'après le grave annaliste Raynaldi, « ces bandes impies ayant pris la ville de Bourges, trois soldats pénétrèrent dans le caveau funèbre de la sainte duchesse, pour enlever la caisse de plomb où étaient renfermés ses restes précieux. Ils trouvèrent le corps parfaitement conservé. Quand ils y portèrent la main, un gémissement en sortit à trois reprises, de telle sorte qu'ils s'enfuirent épouvantés, et allèrent raconter à leurs camarades ce prodigieux événement. »

Pourquoi ces gémissements ? demande un pieux auteur. Sans doute on peut les expliquer comme une douloureuse plainte de tant d'injures faites à Dieu et à ses saints; mais l'histoire de Jeanne nous permet d'entrevoir une cause plus intime et plus haute. Pendant quelque temps on l'avait crue malade, lorsque son confesseur devina que son infirmité sortait des conditions ordinaires. Il la pria de s'en ouvrir à lui. Alors elle avoua que Jésus-Christ lui était apparu et l'avait invitée à un festin pour le jour suivant. En effet, le lendemain, à la sainte messe, on la vit baignée de larmes et ravie en extase. Jésus-Christ et son auguste Mère étaient devant elle, tenant les dons promis : c'étaient deux cœurs, qu'ils lui présentèrent. Comme Jeanne voulait, sur l'invitation du Sauveur, y joindre le sien, elle porta la main à sa poitrine et fut bien étonnée de n'y rien trouver. Jésus la regardait avec un doux sourire. Elle ne pouvait plus trouver son

1. *Joann. Gersonii opera*, t. IV, p. 538.

cœur, parce que l'amour l'avait uni au Cœur du divin Époux, dans la poitrine de qui il vivait et battait bien plus qu'en celle de Jeanne. Voilà ce qu'elle-même rapporta fidèlement au guide de son âme [1]. On peut donc croire que le cœur de la sainte princesse, animé dès ici-bas de la vie même de Jésus, faisait comprendre encore du fond de la tombe quels inénarrables gémissements s'échappent du Cœur de l'Homme-Dieu, si cruellement attristé par les péchés et l'ingratitude du genre humain !

Deux ans après Jeanne de Valois, en 1507, mourait à Tours, le vendredi saint, vers l'heure où Notre-Seigneur expira sur la croix, au moment où l'on venait d'achever la lecture de la Passion selon saint Jean, un des hommes les plus extraordinaires que Dieu ait jamais envoyés à son Église, et, ajoutons-le, à la France : saint François de Paule, l'humble et glorieux fondateur d'un Ordre si longtemps populaire parmi nous sous le nom d'ordre des Minimes. Né au fond de la Calabre, d'une famille obscure, il ne tarda pas à remplir l'Italie et puis la chrétienté du bruit de ses vertus, de son effrayante pénitence, de ses innombrables miracles. Sa puissance thaumaturgique éclata surtout dans la construction de ses premiers couvents; mais on peut dire que, durant tout le cours de sa vie, il se joua en quelque sorte avec les prodiges, et l'histoire n'offre peut-être rien de comparable ni de mieux attesté. Nous n'avons pas à raconter ici comment Louis XI le fit venir à son château de Plessis-lez-Tours, lui prodigua, ainsi que toute la cour et bientôt tout le royaume, les témoignages de confiance et de vénération et obtint de ses prières, non pas la santé qu'il en attendait, mais la grâce, bien meilleure, d'une fin digne d'un roi très chrétien. Nous rappellerons seulement le caractère propre d'une sainteté dont les dehors pouvaient sembler si austères : c'est la charité, *Charitas*. Avec les noms sacrés de Jésus et de Marie, il en avait sans cesse le nom à la bouche. Embrasé du plus pur amour de Dieu, il ne faisait rien, il n'ordonnait rien que par charité. S'il entreprenait des voyages, s'il commandait de bâtir tel édifice, s'il recevait des religieux en sa compagnie, c'était par charité. S'il dictait la loi au feu, à l'air, à l'eau, à la terre, aux arbres, aux rochers, c'était par charité. S'il rendait effi-

1. Bolland., *Acta Sanctorum*, 4 Febr.

caces, pour la guérison des malades, des choses qui, par elles-mêmes, leur auraient été inutiles ou même nuisibles : « Par charité, disait-il, prenez cette herbe, usez de cette poudre, mangez ce morceau, et vous serez guéri. » En un mot, il avait toujours la charité dans l'esprit, dans le cœur, dans les mains et sur la langue. Par un contraste, au fond bien aisé à comprendre, en même temps qu'il impose à son Ordre, comme signe distinctif, une vie de carême perpétuel, il lui donne pour armes et pour blason le mot *Charitas*, brillant en lettres d'or sur un champ d'azur. Et que dit autre chose le Cœur de Jésus, tel que nous l'adorons, avec sa plaie béante, la couronne d'épines qui l'entoure et les flammes qui le surmontent?... Voilà comment, au début d'un siècle de naturalisme, de corruption et de haine, Dieu voulut encore une fois ménager au monde, dans la personne de saint François de Paule, la saisissante apparition d'une vie toute miraculeuse de prière, de mortification et d'amour!

En effet, déjà le fougueux moine de Wittemberg s'apprête à jeter son cri de rébellion contre Rome. Le sombre fanatisme de Calvin ne lui fera qu'un trop puissant écho; et les passions voluptueuses d'un Henri VIII consommeront, pour ainsi dire, l'œuvre d'iniquité. Un nuage de deuil plane sur le monde chrétien. Mais, ne craignons pas, le grand concile de Trente inaugure la véritable Réforme, qui sera si féconde. Les saints naissent de toutes parts, avec de nouveaux Ordres religieux, plus libres dans leurs allures, plus militants, tels que les réclament les malheurs présents de l'Église : saint Ignace de Loyola, saint Gaétan de Thienne, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse de Jésus, sainte Angèle de Mérici, etc. Que d'autres noms, également illustres, viennent comme d'eux-mêmes se placer ici : saint Thomas de Villeneuve, saint François Xavier, saint Pierre d'Alcantara, saint Louis Bertrand, saint Jean de la Croix, saint André Avellin, le bienheureux Pierre Canisius, saint Charles Borromée, et comme pour conduire ce chœur d'apôtres, d'évêques, de contemplatifs, de réformateurs inspirés, l'admirable pape saint Pie V!

La France, il est vrai, brille peu dans ces diptyques sacrés. Mais Dieu lui réserve au moins l'honneur de voir se former à son école théologique de Paris des hommes puissants en œuvres et en pa-

LA DOUCEUR DU REGARD DE JÉSUS

Fresque de Fra Angelico, au couvent de Saint-Marc, à Florence. Quinzième siècle.

« Ils se moquèrent de Jésus en le frappant, et ils lui voilèrent le visage. » (Ezéchiel, III, 23.) Mais le bandeau transparent laissait apercevoir son regard plein de bonté. — Pierre venait de renier Jésus avec serment. Alors le Sauveur dirigea vers l'apôtre des yeux brûlants d'amour, qui exprimaient des reproches pleins de bonté; et celui-ci, ouvrant son âme au repentir, versa des torrents de larmes. Le jour même de son martyre, des pleurs inondèrent encore son visage, quand le souvenir de ce regard de Jésus vint se retracer dans son esprit. (V. Dalgairns, supérieur de l'Oratoire anglais. *De la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 94.) — Il est beau notre Dieu : beau, Verbe éternel au sein du Père; beau, Dieu enfant entre les bras de sa mère; beau dans les miracles; beau sous les coups de fouet; beau sur l'arbre de la croix; beau jusque dans la tombe. (Saint Augustin, *Enarrat. in Psalm.*, 44.)

roles, tels que saint Ignace de Loyola, François Xavier et, avec tant d'autres, le bienheureux Pierre Lefèvre, cet humble et pieux enfant de la Savoie, dont le modeste apostolat opéra des prodiges. Le Parlement, la Sorbonne et le peuple, sinon toujours la royauté et la noblesse, opposeront une digue infranchissable aux nouvelles doctrines. Notre terre, profondément imprégnée du sang de Jésus-Christ, aura encore assez de vigueur, malgré la trop visible décadence des mœurs publiques, pour susciter de vrais martyrs et aussi des héros chrétiens, parmi lesquels figurent au premier rang Anne de Montmorency, le maréchal de Saint-André, le sublime François de Guise, et cet invincible défenseur de Malte, Jean de Lavalette. Aussi, les hordes calvinistes pourront bien couvrir notre sol de ruines sacrilèges et l'arroser du sang le plus précieux, elles ne parviendront pas à nous arracher la vieille foi de nos pères; elles n'empêcheront pas la formation de la sainte Ligue catholique, dont il faut regretter les déviations et les excès, mais sans oublier que la France lui doit la conversion de son roi Henri IV et la préparation d'une ère nouvelle, la plus belle de son histoire après celle de saint Louis.

Médaille frappée en souvenir de la conversion d'Henri IV.
Reproduite d'après l'original, mesurant vingt-deux millimètres en diamètre, et conservé au musée eucharistique de Paray-le-Monial.

Glorification de S. François de Sales. D'après Abraham Bosse. XVIIe s.
Le saint donnait aux religieuses de la Visitation le titre de « Filles du Sacré-Cœur de Jésus ».

CHAPITRE V

LE XVIIE SIÈCLE

PRÉCURSEURS PLUS DIRECTS DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

Le Lis, entouré d'épines, emblème de la pureté protégée par la mortification.
OEuvres du B. Fr. de Sales. Paris, 1652.

L'ABJURATION solennelle d'Henri IV à Saint-Denis, en 1595, inaugure pour la France une ère vraiment nouvelle. Après un siècle de désordres sans nom, après les pillages, les incendies, les massacres, les effroyables dévastations de ces longues et atroces guerres civiles déchaînées par les novateurs, quel apaisement, quelle renaissance, quel joyeux réveil d'esprit patriotique et chrétien sous le sceptre réparateur du petit-fils de saint Louis, enfin réconcilié avec l'Église et avec son peuple! On put voir alors une fois de plus qu'il ne faut jamais désespérer de notre pays, et que le jour de ses plus profonds abaissements est peut-être la veille de ses plus triomphantes prospérités. De tous côtés les abus se réforment, les institutions monastiques reviennent à leur ferveur

première, de nouvelles surgissent, l'éducation de la jeunesse est confiée à des maîtres tous chrétiens, la plupart religieux : c'est l'aurore d'une des grandes époques de l'histoire.

Or, au milieu de cet élan universel, dès 1603, tous les yeux se tournent vers l'illustre Thérèse de Jésus, morte vingt ans auparavant, après avoir ramené à la primitive observance l'Ordre antique du Carmel et rempli l'univers du bruit de sa sainteté séraphique. Pouvait-on oublier que la conservation de la foi en France avait été l'idée inspiratrice de sa Règle, si particulièrement marquée du sceau de l'apostolat par la prière et la pénitence ? Le royaume très chrétien veut donc à tout prix posséder une colonie de ses dignes filles, on dirait par reconnaissance.

L'établissement parmi nous des Carmélites déchaussées devient une affaire d'État. Le roi donne à ce sujet des instructions pressantes à son ambassadeur près de Philippe III. De plus, il députe un de ses aumôniers, le célèbre M. de Bérulle, à la tête de plusieurs autres envoyés, pour aller chercher en Espagne des religieuses formées de la main même de la sainte réformatrice. La négociation fut longue et pénible ; mais enfin la France l'emporta. Six carmélites espagnoles nous étaient accordées, toutes éminentes par la vertu et une intrépidité toute virile. Leur voyage à travers nos provinces méridionales fut un continuel triomphe. Les châteaux et les abbayes se disputaient l'honneur de leur donner l'hospitalité. Souvent, des cavalcades de gentilshommes allaient à leur rencontre et leur faisaient cortège. Leur arrivée à Paris prit les proportions d'un événement. La cour se fit représenter à leur réception par des princes et des princesses du sang.

Mais avant de s'installer dans l'humble couvent provisoire qui les attendait rue Saint-Jacques, elles demandèrent à gravir les hauteurs de Montmartre, pour y aller prier, dans la chapelle du *Martyrium,* sur le tombeau du premier apôtre de Paris. C'était bien comprendre l'esprit apostolique de leur Mère. Bientôt il fallut créer de nouveaux monastères : chaque ville voulait avoir le sien. Circonstance touchante, et qui sans doute se renouvela plus d'une fois : quand s'éloigna de Paris la petite colonie destinée à fonder le Carmel

de Pontoise, elle s'arrêta à Montmartre comme pour s'y retremper dans les ardeurs de l'apostolat.

C'est ainsi qu'en moins de vingt années la France se couvrit de ces pieuses retraites ; et les plus nobles familles, les Marillac, les Larochefoucauld, les Brissac, les Séguier, les Bérulle, les Sancy, les

JÉSUS NOTRE FRÈRE

Fresque de Fra Angelico, au couvent de Saint-Marc, à Florence. XVe siècle.— Jésus apparaissant à Madeleine après sa résurrection, lui dit : « Va trouver mes frères, et porte-leur ces paroles : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu, » voulant leur montrer que, loin de les méconnaître dans sa gloire, il les regardait comme lui étant encore plus proches et plus chers. (Louis Veuillot, *Jésus-Christ.*) — « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » (S. Matthieu, XII, 50.)

Fontaine-Mareuil et cent autres tinrent à honneur d'être représentées dans les rangs de la nouvelle milice.

Entre les premières, s'était enrôlée avec trois de ses filles, aussi pures que belles, l'illustre Mme Acarie, que dirigea saint François de Sales, et que sainte Thérèse elle-même avait miraculeusement désignée comme la seconde Mère de son Ordre en France. Dès qu'elle fut libre, la grande dame devint petite sœur converse au couvent de la rue Saint-Jacques, sous le nom de Marie de l'Incarnation, qu'elle

devait rendre si glorieux en le sanctifiant. C'est ici le lieu de mentionner une faveur insigne dont Notre-Seigneur daigna l'honorer. Au témoignage du pieux et savant docteur Duval, son confesseur, « elle portait intérieurement les CINQ PLAIES du Crucifix, et ressentait à certains jours toute la pointe des douleurs qui en sont la suite[1] ». Fidèle à garder le secret du divin Roi, elle n'en parla jamais qu'au père de son âme. Mais, à sa mort, un céleste parfum, s'exhalant de sa poitrine, trahit la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en elle. Les vierges du Carmel, qui ne vivent que de prière, de pénitence et d'amour, pouvaient-elles ne pas être les adoratrices, même anticipées, du Cœur de Jésus?

Mais ce n'est pas seulement au fond des monastères qu'éclatent ces touchantes merveilles : le monde n'en est point déshérité. En ce moment-là même, vivait dans le Limousin une admirable femme, Madame, ou comme on disait alors, Mademoiselle de Neuvillars, souvent favorisée des plus étonnantes communications du divin Cœur. Citons quelques passages de ses Mémoires : « M'étant un jour prosternée aux pieds de Notre-Seigneur et faisant avec sa Majesté des colloques pleins d'affection en les lui baisant tendrement, il me fit reproche de mon peu de confiance en ces propres termes : « Il n'y a personne « qui n'eût accepté mon Cœur, si je le lui eusse offert aussi bien qu'à « vous. » Et, toutefois, je n'eus pas encore le courage de lui faire cette requête, que j'estimais trop incivile à cause de mon indignité. De sorte que la promesse demeura sans effet jusqu'au 15 juin (1615), que, m'entretenant sur la considération des grâces que Dieu fait aux âmes qui sont véritablement vertueuses, et me persuadant qu'elles doivent être bien avantageuses puisque, nonobstant mon indignité et mes misères, j'en reçois de si grandes, Notre-Seigneur se présenta soudain devant mes yeux, et, répondant à mes pensées : « Je vois bien, me « dit-il, que tu te plains de moi ; mais tu ne le feras plus désormais : « VOILA MON CŒUR QUE JE T'AVAIS PROMIS, tu y trouveras abondamment « tout ce que tu y saurais désirer. » En vérité, tout, jusqu'au jour du mois et aux termes mêmes, rappelle ici les révélations que recevra dans soixante ans la bienheureuse visitandine de Paray-le-Monial.

1. *Vie de la B. Marie de l'Incarnation,* par M. Duval, ch. VII.

On vient d'entendre les paroles mêmes de Mme de Neuvillars; la naïveté de son vieux langage ne suffit-elle pas à en garantir la sincérité? Son biographe contemporain, aussi très digne de foi, ajoute : « Je ne veux point ici rechercher en quelle façon se fit cet admirable commerce de cœur à cœur, et comment Notre-Seigneur lui mit entre les mains le don qu'il lui faisait; je me contenterai de dire qu'en quelque sorte que cet échange de cœur se soit accompli, la suite montra qu'il s'était passé de grands changements dans l'âme de cette servante de Dieu, et qu'elle agissait par un principe incomparablement plus relevé qu'à l'ordinaire... » Et plus loin : « Ceci parut sensiblement dans une excellente vision qu'elle eut quelque temps avant de mourir. Car un jour, Notre-Seigneur lui découvrant à nu les ouvertures de ses PLAIES SACRÉES, et faisant sortir de son CÔTÉ comme un torrent de flammes divines, elle qui en brûlait toute et qui voyait que c'était là son élément et son séjour naturel, s'élança à plusieurs reprises, avec une ferveur admirable, au milieu de ces flammes, ne pouvant espérer de lieu plus propre à entretenir son amour que cette fournaise d'amour. Après ces élancements, Notre-Seigneur, s'étant retiré d'elle, la laissa si transportée qu'elle ne savait si elle était au ciel ou sur la terre; et elle-même avoue dans son écrit qu'il lui serait impossible d'expliquer la disposition où elle se trouva alors, avec des pensées ou des paroles humaines[1]. » Omettons beaucoup d'autres grâces pareilles, ou plus étonnantes encore, et disons seulement que la noble châtelaine ainsi favorisée, née calviniste, mariée à un gentilhomme calviniste, privée de presque tout secours religieux, recevait ces visites célestes au fond d'un manoir isolé du Limousin.

I

SAINT FRANÇOIS DE SALES, LA VISITATION

L'aurore de la révélation suprême va paraître : c'est saint François de Sales et son Ordre de la Visitation.

1. *Œuvres spirituelles* du P. Nicolas du Sault, S. J. 2 vol. in-4°. Paris, Cramoisy, 1651. La vie de Mlle de Neuvillars se trouve à la fin du premier volume. — Voir une nouvelle et excellente édition de cette *Vie*, par M. le marquis de Brémond d'Ars Migré. 1 vol. in-12. Nantes, 1889.

Le 10 juin 1611, il écrivait à sainte Chantal, sa digne coopératrice : « Bon jour, ma très chère mère. Dieu m'a donné cette nuict la pensée que notre maison de la Visitation est par sa grâce assez noble et assez considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé, si vous en êtes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique Cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre Cœur servant d'enclavure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie. Ma fille, je vous dirai, à notre première entrevue, mille petites pensées qui me sont venues à ce sujet ; car vraiment *notre petite congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus* et de Marie. Le Sauveur mourant nous a enfantés *par l'ouverture de son Sacré Cœur* [1]. »

Voilà ce qu'il écrivait le 10 juin 1611. Or, sait-on quel était ce 10 juin ? C'était, en cette année 1611, LE VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT, c'est-à-dire le jour même choisi de toute éternité pour être consacré au Cœur de Jésus ; le jour dont Notre-Seigneur dira, soixante-quatre ans après, à la bienheureuse Marguerite-Marie : « Je veux qu'il y ait, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, une fête solennelle dans l'Église tout entière, en l'honneur de mon divin Cœur. » N'y a-t-il pas là une coïncidence bien remarquable ?

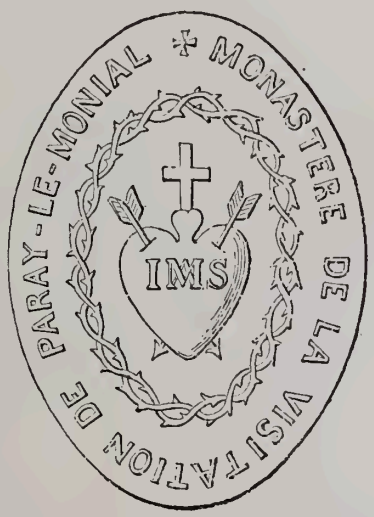
Mais quelles étaient ces « mille petites pensées » que l'aimable saint avait eues dans cette nuit extatique ? On les découvre sans peine à la lecture attentive des documents contemporains. Il travaillait alors activement au plan de son Institut et cherchait un modèle d'après lequel il pût le dessiner. Il comprit que ce modèle n'était autre que le Cœur même de Jésus, éminent avant tout par la douceur et l'humilité : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; » et c'est « sur ces deux bases d'or » qu'il entendit l'établir. Aussi, à cette époque particulièrement, sa correspondance revient sans cesse au divin Cœur.

« M'est avis, ma fille, écrit-il à sainte Chantal, que désormais

1. Voir l'*Histoire de la B. Marguerite-Marie,* par M. l'abbé Bougaud (mort évêque de Laval), ch. VIII.

nous ne demeurerons plus en nous-mêmes, mais que, de cœur, d'intention et de confiance, *nous nous logerons pour jamais* DANS LE CÔTÉ PERCÉ DU SAUVEUR. » (24 avril 1610.)

Un ecclésiastique s'inquiétait des tracasseries suscitées aux sœurs à l'occasion de leur première petite maison d'Annecy ; le saint évêque lui répond : « Qui a pu vous dire que nos bonnes sœurs de la Visitation ont été traversées pour leurs places et bâtiments ? O mon cher Père ! Notre-Seigneur est le refuge de leurs esprits : ne sont-



SCEAU DE LA VISITATION DE PARAY-LE-MONIAL

Le 10 juin 1611, saint François de Sales, écrivant à sainte Chantal, lui recommandait de prendre pour armes « un unique Cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines ; ce pauvre Cœur servant d'enclavure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie... Le Sauveur mourant, ajoutait-il, nous a enfantés par l'ouverture de son Sacré Cœur. »

elles pas trop heureuses ? Et comme notre bonne Mère (Mme de Chantal), toute vigoureusement languissante, me le disait hier : « Si les sœurs de la Visitation sont bien humbles et fidèles à « Dieu, elles auront le *Cœur de Jésus* pour demeure et séjour en « ce monde. » (Septembre 1617.)

Et à l'une de ses religieuses : « O ma fille ! si vous regardez ce Cœur, il est impossible qu'il ne vous plaise pas ; car c'est un Cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnaissent leurs misères, si gracieux envers

les misérables, si bon envers les pénitents ! Eh ! qui n'aimerait ce cœur royal, si paternellement maternel envers nous? » (18 fév. 1648.)

Et à la vénérable Mère de Chantal, le jour de sainte Catherine de Sienne (1622) : « O Dieu ! ma fille bien-aimée, à propos de notre cœur, que ne nous arrive-t-il comme à cette bénite sainte, que le Sauveur nous ôtât notre cœur et mît le sien au lieu du nôtre ! Mais, n'aura-t-il pas plus tôt fait de rendre le nôtre tout sien, absolument sien ? Oui, qu'il le fasse, ce doux Jésus ! Je l'en conjure par le sien propre et par l'amour qu'il y renferme, qui est l'amour des amours ! Que s'il ne le fait (oh! mais il le fera), au moins ne saurait-il empêcher que nous allions prendre le sien... Et s'il fallait ouvrir notre poitrine pour y loger son Cœur, ne le ferions-nous pas ? »

Ailleurs, il déclare qu'il établit ses filles pour être « les servantes du Sacré Cœur, les adoratrices du Sacré Cœur, les imitatrices du Sacré Cœur ». Le Cœur de Jésus sera « leur séjour, la racine de l'arbre dont elles sont les branches, le fondement de leurs espérances, la raison de leur être ! »

Enfin, ce mot qui achève tout et baptise la Visitation de son vrai nom : « Les religieuses de la Visitation, qui seront si heureuses que de bien observer leurs règles, pourront porter le nom de Filles évangéliques, établies en ce dernier siècle pour être les imitatrices du Cœur de Jésus dans la douceur et l'humilité, base et fondement de leur Ordre, qui leur donnera le privilège et la grâce incomparable de porter la qualité de Filles du Sacré Cœur de Jésus ! »

La méthode d'oraison qu'il leur laissera s'inspire de la même pensée : « C'est dans le Cœur de Jésus que devra se faire cette continuelle contemplation. » Et encore : « O mes filles ! il vaut mieux dormir sur la sacrée poitrine du Sauveur que de veiller ailleurs que ce soit. » C'est à cette source qu'il veut qu'elles puisent l'amour de Dieu et aussi la charité envers le prochain. « Là, disait-il, qui ne l'aimerait ? qui ne supporterait ses défauts ? Oui, il est là, ce cher prochain, dans la poitrine du Sauveur ! Il y est si aimé et tant aimable que l'Époux meurt d'amour pour lui. »

Sainte Chantal a rédigé, d'après les écrits et selon l'esprit de son admirable Père, un recueil intitulé : *Vive Jésus ! Exercices spirituels*

pour les dix jours de solitude. Or, la huitième méditation est : *De l'amour que Jésus nous porte,* et on y lit, à la *troisième considération :* « Considérez que, non seulement notre doux Sauveur nous montra son amour par toute l'œuvre de la Rédemption, avec tous les chrétiens, mais qu'il nous oblige spécialement, nous autres de la Visitation, PAR LE DON ET FAVEUR QU'IL A FAITS A NOTRE ORDRE et à chacune de nous en particulier DE SON CŒUR, ou, pour mieux dire, des vertus qui y résident, puisqu'il a fondé notre très aimable Institut sur ces deux principes : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur...* C'est le partage qui nous est échu de tous ses trésors, ayant donné aux autres Ordres, à l'un l'éminence de l'oraison, à l'autre la solitude, à l'autre l'austérité, mais à nous ce qu'il estimait sans doute le plus cher, puisque son précieux Cœur en est le dépositaire ; si, que nous pouvons avoir cette satisfaction, si nous apprenons et pratiquons bien la leçon que cet amoureux Sauveur nous donne, que nous aurons l'honneur de porter le titre de FILLES DU CŒUR DE JÉSUS.

« Cela est bien doux, ô ma chère âme ! que ce débonnaire Jésus nous ait choisies pour nous faire les FILLES DE SON CŒUR. Pourquoi, ô mon Sauveur ! n'en avez-vous pas favorisé quelque autre en votre Église ? Qu'avons-nous fait à votre bonté, DE NOUS AVOIR DESTINÉ CE TRÉSOR DE TOUTE ÉTERNITÉ EN CES DERNIERS SIÈCLES ? »

C'est ainsi que, par les soins de ces deux grandes âmes, saint François de Sales et sainte Chantal, Notre-Seigneur construisait avec amour cette belle ruche virginale de la Visitation, où il ne devait pas tarder à déposer, d'une manière sensible et authentique, le miel de son divin Cœur.

II

LA COMPAGNIE DE JÉSUS, LE VÉN. P. EUDES, ETC.

Pour propager le culte du divin Cœur par toute la terre, les Filles de saint François de Sales devaient avoir des collaborateurs. En dehors même du plan divin inauguré au Calvaire et qui nous montre Jésus et Marie se survivant, à travers les âges, dans une longue suite d'ouvriers et d'ouvrières, providentiellement appliqués

à une même entreprise, il faut tenir compte de l'impuissance relative où se voit tout Ordre de femmes dans les œuvres auxquelles doit s'ouvrir un vaste théâtre. L'influence de religieuses, surtout cloîtrées, ne peut avoir qu'une expansion nécessairement limitée.

Pour suppléer à cette insuffisance, il fallait que la Providence leur envoyât des auxiliaires rompus à tous les genres de propagande, prêts à parler, prêts à écrire, sachant manier également la plume et la parole ; des hommes qui, libres de toute entrave, sans racine qui les fixât au sol natal, n'attendissent qu'un signe pour s'élancer à travers les océans ou les déserts, et porter dans les deux hémisphères la connaissance et l'amour du Sacré Cœur. Pour eux, le cloître reculait ses limites ; le cloître, c'était l'univers !

Des auxiliaires de cette trempe ne pouvaient appartenir qu'à un Ordre religieux voué à l'apostolat. Le choix du divin Maître s'arrêta sur les fils de saint Ignace. Il leur avait donné son nom, il voulut leur donner son Cœur.

Dans son *Histoire*, déjà citée, *de la bienheureuse Marguerite-Marie*[1], Mgr Bougaud a écrit une page qui éclaire d'un beau jour ce choix de Notre-Seigneur, et que nous nous permettons de reproduire, malgré les éloges dont nous y sommes comblés, et qui doivent remonter à Dieu seul :

« Dieu voulut récompenser par là cette vaillante Société des services qu'elle avait rendus à l'Église, au milieu de la grande mêlée du seizième siècle.

« Peut-être aussi, par une attention délicate, voulut-il la remercier de la position qu'elle avait prise, au dix-septième siècle, dans la redoutable bataille que le jansénisme naissant commençait à livrer à l'Église... Car, sans affaiblir le respect que l'on doit à la majesté infinie de Dieu, elle n'avait pas cessé d'exalter sa bonté, sa tendresse pour les pécheurs, son amour infini... Ajoutons que, pour prix de tant de services, pour la récompenser d'avoir élevé la jeunesse européenne tout entière, civilisé le Paraguay, évangélisé le Japon, versé son sang sur mille plages inhospitalières, embaumé le monde du parfum de toutes les vertus, la Compagnie de Jésus

1. Ch. VI.

SAINT IGNACE ET SES PREMIERS COMPAGNONS

Autour du saint fondateur de la Compagnie de Jésus sont groupés, à sa gauche, les Pères Jean Codure, Simon Rodriguez, le B. Pierre Fabre et le P. Jacques Lainez; à droite, les Pères Paschase Brouet, Claude Le Jay, Alfonse Salmeron, Nicolas Bobadilla et saint François Xavier. — Une gravure coloriée du dix-huitième siècle, signée Mariage, et conservée aux Ursulines de Quimperlé, représente un sujet semblable, avec cette légende :

Cara tuo Jesu quam sis, gens inclyta, disce :
Dat tibi Cor, Nomen qui dedit ante suum.

Peuple heureux, vois combien te chérit ton Sauveur :
Il t'a donné son Nom, il te donne son Cœur.

allait être persécutée, honnie; ses membres les plus vénérables jetés en prison ou envoyés en exil, et qu'il était bien juste que Dieu lui don-

nât, dans des circonstances aussi critiques, non seulement un appui et une consolation, mais surtout un signe public de son amour. »

Le Cœur que Jésus donnerait ainsi à sa Compagnie n'y était pas inconnu. Longtemps avant la bienheureuse Marguerite-Marie, bon nombre de ses anciens Pères, de ses écrivains ascétiques, l'avaient déjà entrevu, honoré, prêché dans leurs discours ou leurs écrits; et les ardeurs de leur piété respirent encore dans les saintes pages de leurs livres. C'est là que d'innombrables lecteurs se sont initiés à la connaissance de ce Cœur adorable, là qu'ils ont appris à lui rendre les hommages de la confiance et de l'amour, sans toutefois qu'aucun lien extérieur réunît ces adorations individuelles en forme de culte public. L'heure de Jésus n'était pas arrivée. Mais, grâce à ces enseignements isolés, à ces rayonnements du livre dans les intelligences, un esprit nouveau, celui-là même dont saint François de Sales fut le plus éloquent organe, pénétra peu à peu le monde chrétien; les âmes s'orientaient vers ce Cœur sacré, que toutes n'apercevaient pas sans doute, mais qu'elles pressentaient dans les clartés naissantes de son prochain avènement.

Ces précurseurs de la bienheureuse Marguerite-Marie, au sein de la Compagnie de Jésus, se révèlent de plus en plus nombreux et dans un enseignement de plus en plus lumineux et distinct, à mesure qu'ils se rapprochent de la seconde moitié du dix-septième siècle. Toutefois, dès l'origine de l'Ordre, et plus d'un siècle avant les grandes manifestations de Paray-le-Monial, le B. Pierre Canisius préludait aux effusions qui remplissent la *Retraite spirituelle* du vénérable P. Claude de la Colombière. Voici ce que nous lisons dans le *Mémorial* du saint apôtre de l'Allemagne :

« Le jour de mes vœux était arrivé, et déjà je m'avançais vers l'autel, lorsqu'un ange sembla me dévoiler toute l'étendue de mes misères et me faire sentir mon indignité. Mais alors, ô mon divin Rédempteur! vous m'avez entr'ouvert votre *Cœur adorable* et vous m'avez permis d'y plonger mon regard; vous m'avez invité à puiser en vous les eaux du salut, ordonné de boire à vos fontaines sacrées. Comme je désirais avec ardeur être inondé des flots d'amour, d'espérance et de foi que j'en voyais jaillir ! Quelle soif de pauvreté,

S. VINCENT DE PAUL ET LES ŒUVRES DE CHARITÉ

Il y eut, au dix-septième siècle, une abondante effusion de l'esprit de charité spirituelle et corporelle, en opposition avec l'esprit de rigueur froide et sombre qui caractérise le jansénisme. Saint Vincent de Paul est demeuré dans le souvenir des peuples comme une vivante personnification de la religion d'amour.

de chasteté, d'obéissance! Je vous suppliais de me purifier, de me revêtir d'innocence comme au baptême. Enfin, approchant mes lèvres brûlantes de votre *Cœur très doux,* j'osai me désaltérer à cette source divine, et vous me promettiez, Seigneur, pour couvrir ma nudité, un vêtement céleste, composé de trois étoffes : les vœux adaptés à la profession, et encore la paix, la charité, la constance. Orné de ce vêtement de salut, j'avais pleine confiance que rien ne me manquerait plus, et que tout me réussirait pour votre gloire.

« La messe des vœux fut célébrée, en présence de tous nos Frères, par le premier général de notre Compagnie, votre fidèle serviteur Ignace [1]. »

Cette vision laissa dans l'âme de Canisius un souvenir ineffaçable. Il ne cessa plus d'invoquer le Cœur de Jésus avec la familiarité d'un ami parlant à un ami ; témoin cette prière qu'il lui adressait tous les matins : « Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie et je vous salue, ô Cœur très doux et très aimant de Jésus-Christ! mon très fidèle ami; je vous remercie de la fidélité avec laquelle vous m'avez gardé et protégé durant cette nuit, et avez rendu pour moi, à Dieu votre Père, les louanges et actions de grâces dont je lui étais redevable. Et maintenant, ô mon unique ami ! je vous offre mon cœur, vous conjurant de faire que, durant cette journée, toutes mes pensées, mes paroles, mes œuvres et mes affections soient réglées sur le bon plaisir de votre très aimable volonté. »

1. Voir *le Bienheureux Canisius, ou l'apôtre de l'Allemagne au seizième siècle.* 1 vol. in-12. Paris, Douniol, 1865, p. 72 et 73.

Le fondateur de la Compagnie de Jésus avait lui-même une tendre dévotion pour les Saints Cœurs de Jésus et de Marie. D'après le vénérable Père Bernier, mort en 1655, Notre-Seigneur lui fit, comme à sainte Catherine de Sienne, et à plusieurs reprises, le « don de son propre Cœur ». (*Ménologe* de la Compagnie de Jésus pour l'Assistance de France, 17 juin.) En outre, depuis le jour de sa conversion jusqu'à la fin de sa vie, saint Ignace porta sur sa poitrine une pieuse image de la sainte Vierge, une *Pietà,* qu'il appelait « Sainte Marie du Cœur ». Il l'invoquait avec amour, et par le moyen de cette image, le saint affirmait avoir reçu, en bien des rencontres, des grâces extraordinaires. Enfin, le vénérable P. Bernard de Hoyos, qui a été en Espagne, dès 1733, le grand initiateur de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, reçut un jour la miraculeuse visite du saint Patriarche. C'était le jour même de sa fête, 31 juillet. Saint Ignace lui apparut en compagnie de saint François Xavier, l'entretint longuement de cette bénie dévotion, et déclara que la Compagnie de Jésus était divinement destinée à la répandre.

LE VÉN. P. DE LA COLOMBIÈRE

Directeur de la B. Marguerite-Marie et son auxiliaire pour la propagation du culte du Sacré Cœur.

En même temps que le bienheureux Canisius, ou, à sa suite, d'autres fils de saint Ignace, le bienheureux Pierre Lefèvre, l'illustre Salmeron, le vénérable Louis du Pont, Corneille La Pierre, Alvarez

de Paz, etc., invitent les âmes à pénétrer dans le Cœur de Jésus pour y faire leur séjour. Nous ne citerons qu'un passage de Jacques Alvarez de Paz, dont les écrits de théologie mystique sont si universellement estimés :

« Efforcez-vous d'entrer dans le Cœur de Jésus, et considérez-le attentivement, afin de former votre cœur à sa ressemblance. Ce Cœur très saint est le chemin qui conduit au salut éternel; il est la porte qui nous fait entrer dans la contemplation de Dieu même. O sauveur des hommes! Christ Jésus, ouvrez-moi votre Cœur; ouvrez-moi cette porte de vie, cette source d'eau vive, afin que j'arrive par elle à la connaissance de votre Majesté, et que je boive cette eau de la véritable vertu, qui apaise dans mon cœur la soif de toutes les joies temporelles[1]. »

Ajoutons que, dès 1587, les *Lettres annuelles de la Compagnie de Jésus*, publiées à Rome, portaient déjà sur leur frontispice le monogramme I. H. S., avec *le Cœur de Jésus percé de trois trous*. Ce même monogramme, diversement combiné avec le Sacré Cœur et les instruments de la Passion, se retrouve dans une foule d'anciens livres de Jésuites, bien antérieurement aux révélations de la bienheureuse Marguerite-Marie

La France ne reste pas étrangère à ce beau mouvement. En 1657, mourait à Paris, en grand renom de sainteté, un émule des Louis du Pont, des Lancicius et des Alphonse Rodriguez, dans l'art divin de répandre par ses écrits la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est le P. Jean-Baptiste Saint-Jure. Il se sentit appelé « à l'apostolat de la plume » pendant que, célébrant la sainte messe, il tenait dans ses mains le corps du Sauveur. La vénérable Jeanne des Anges[2] vit un jour le divin Crucifié avec la plaie de son Cœur tout ouverte : elle lançait des flammes et le sang en jaillissait à gros bouillons. L'homme de Dieu était enchaîné à ce Cœur sacré par une triple chaîne d'or : il recevait dans ses mains le sang adorable que Jésus y versait à flots, et dans sa bouche une flamme dévorante. Alors, s'adressant à son humble

1. *Opera*, t. VI, p. 192 et 193. Paris, Vivès.
2. Voir *Ménologe* de la Compagnie de Jésus (Assistance de France, 30 avril).

LE VÉNÉRABLE PÈRE EUDES

Et les origines du culte public des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Au centre de la Composition, la Vierge au Sacré-Cœur ; à sa gauche, le cardinal de Vendôme, légat *a latere* du pape Clément IX qui, en 1668, approuva les confréries du Saint-Cœur de Marie: la reine Anne d'Autriche, très dévote à ce saint Cœur, et la vénérable abbesse bénédictine, Catherine de Bar, en religion Mecthilde du Saint-Sacrement ; — à droite de la Vierge, Mgr de Ragny, évêque d'Autun, saint Vincent de Paul et la jeune Marguerite-Marie, dans les bras de sa mère. Vitrail de M. Claudius Lavergne, dans l'église Notre-Dame, à Saint-Lô. Dessin communiqué par M. Noël Lavergne. — Jusqne vers le milieu du dix-septième siècle, la dévotion au Sacré Cœur n'était point sortie des limites du culte privé. L'élan qu'elle attendait pour les franchir lui fut successivement imprimé par le P. Eudes et par la B. Marguerite-Marie, aidée du P. de la Colombière. Il faut remarquer que le P. Eudes semble avoir obéi aux inspirations de sa piété personnelle, tandis que la Bienheureuse a rempli une mission directement divine. De plus, le premier honorait surtout, dans le Cœur de Jésus, son ardent amour ; la seconde, ce même amour souffrant et méconnu.

servante : « Regarde, ma fille, dit le Sauveur, comme je donne au père de ton âme mon sang précieux, et comme son cœur et sa langue sont embrasés des feux de mon amour, pour qu'il les répande partout. »

Aussi, ne se mettait-il jamais à composer qu'après avoir prié. Il ne lui suffisait pas d'inspirer aux âmes l'amour de Jésus, s'il n'enflammait en elles le désir de le communiquer. C'est ainsi qu'il parvint à établir une Association dont chaque membre s'engageait à faire aimer Jésus selon son pouvoir. Dans son bel ouvrage de *l'Homme spirituel* [1], le P. Saint-Jure se demande quel est le lieu où nous devons pratiquer l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ :

« Le lieu, dit-il, c'est le *Cœur de Notre-Seigneur;* et nous pouvons nous y placer et y demeurer par nos pensées, comme nous pouvons nous mettre en esprit auprès de quelqu'un et entrer dans son cœur. Notre-Seigneur nous loge dans son Cœur; c'est donc là notre demeure; nous ne pouvons en avoir une plus riche, plus magnifique, plus agréable, plus sainte, plus divine. Allons donc nous loger dans cette demeure. Considérez, examinez, pleurez-y vos péchés; demandez-en le pardon à Dieu, dans ce Cœur qui en a conçu autrefois un si vif regret. Haïssez et fuyez les plus petites offenses dans ce Cœur infiniment saint, souverainement pur, qui a en horreur extrême le péché véniel. Combattez dans ce Cœur très généreux et invincible contre vos vices et vos inclinations mauvaises. Faites, dans ce Cœur pénitent, vos mortifications et vos pénitences. Toutes sortes de maux, venant à vous par le Cœur de Jésus, s'y adoucissent et perdent leur amertume. Exercez les vertus et les bonnes œuvres dans ce Cœur sacré. Pratiquez la foi dans ce Cœur, école de toute sagesse. Dans ce Cœur doué de toutes les vertus, produisez vos actes d'humilité, de patience, de mansuétude, d'obéissance, de chasteté et de toutes vertus. Faites-y vos oraisons mentales et vocales, vos actions de grâces après la communion. Vous ne pouvez trouver un oratoire plus recueilli.... »

Un peu postérieur au P. Saint-Jure, le P. Jacques Nouet,

1. *L'Homme spirituel*, t. II, ch. IV, sect. 2.

mort en 1680, est bien animé du même esprit. Comme lui, il devait à une faveur surnaturelle le don de bien écrire sur Notre-Seigneur. C'était la récompense que, jeune régent au collège de Bourges, il avait obtenue de saint Joseph, le jour de sa fête, en échange des hommages qu'il lui avait procurés. Or, parmi tous les nombreux ouvrages du P. Nouet, *l'Homme d'oraison* est justement célèbre. En tête de la troisième partie, ou « Vie glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ », se lit une préface qui renferme en abrégé tout ce qu'on peut dire à la gloire du Sacré Cœur.

Après nous avoir invités à entrer dans le Cœur de Jésus, dans ce Cœur nouveau qui renouvelle toute chose, il établit, sur quatre motifs, la dévotion que nous devons lui rendre : « C'est le plus noble et le plus excellent des Cœurs; c'en est le plus riche et le plus souffrant; tous les saints ont pris, dans ce Cœur adorable, leurs délices. C'est le Cœur d'un Dieu, subsistant dans la personne du Verbe; il est animé de la plus belle âme que Dieu ait appelée à l'existence. Saint de la sainteté incréée, ses moindres actes ont une valeur et un prix infinis. Il est le domicile du Verbe et le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, le cœur de l'Église, l'organe le plus magnifique de la toute-puissance divine, l'autel où s'est immolée notre victime; enfin, le Roi des cœurs par son pouvoir, par sa grandeur et par son mérite. Il sait tous les ressorts, tous les secrets des cœurs. Nul n'est souverain comme lui. »

Mais nous ne pouvons nous séparer du P. Jacques Nouet sans réciter avec lui la prière qu'il adresse au Sacré Cœur :

« O Cœur divin! Cœur tout consacré, donné, livré et dévoué à l'amour des hommes, je ne veux plus avoir de cœur que pour me donner irrévocablement à vous! O blessure amoureuse, d'où découlent l'eau et le sang pour le remède de toutes nos faiblesses, vous me blessez le cœur à la vue de tant de peines, de prodiges et de mystères! Divin Côté, où le fer et l'amour ont fait une brèche si favorable, recevez mon cœur avec celui de Jésus. Vous êtes assez grand pour les loger tous deux, et même pour contenir tous les cœurs des hommes, sans qu'ils y soient à l'étroit... »

Ainsi, dès sa naissance, la Compagnie de Jésus avait préludé

à sa future mission d'apôtre et d'apologiste du Sacré Cœur. Suivant l'esprit et les leçons de son fondateur, elle s'était constamment appliquée à faire de l'étude, de l'amour et de l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ le centre unique de la piété chrétienne. Ces premiers adorateurs du Cœur de l'Homme-Dieu étaient à leur insu des initiateurs. Ils entretenaient parmi leurs frères la dévotion au Cœur adorable, et les familiarisaient avec l'idée du culte qui bientôt allait resplendir sur le monde. Il y a plus : on a démontré jusqu'à l'évidence, par de nombreux rapprochements de textes, que la bienheureuse Marguerite-Marie elle-même cherchait dans les œuvres du P. Saint-Jure, et surtout dans celles du P. Nouet, un aliment à son ardente piété. Ses écrits portent la trace des emprunts, sans doute inconscients, qu'elle leur a faits : quel honneur pour eux d'avoir parfois inspiré l'interprète même du Cœur de Jésus[1] !

Dieu voulait encore un autre précurseur. Ce fut le vénérable P. Jean Eudes, ce fidèle ami de la Compagnie de Jésus, qui l'avait élevé, dont le nom trop oublié jeta un si doux et si pur éclat au dix-septième siècle. Le Saint-Siège s'apprête à le placer sur les autels : n'est-ce pas le moment de remettre en lumière quelques-uns de ses titres de gloire, et de rappeler surtout ce que son zèle ardent lui fit accomplir en l'honneur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, que son amour ne pouvait séparer. Il s'occupa d'abord du très saint Cœur de Marie ; et dès 1648, à la suite d'une mission, il en établit la fête au diocèse d'Autun, par l'autorité de l'évêque, Mgr de Ragny. Il y a là une coïncidence frappante : dans ce même diocèse était née, en 1647, Marguerite-Marie Alacoque ; et il est à croire qu'élevée dans l'amour du très saint Cœur de la divine Mère, elle trouva là le germe et la première pensée de son merveilleux amour pour le Cœur de Jésus. Cette dévotion au Cœur de Marie se propagea rapidement, surtout en Normandie et en Bretagne, théâtres les plus ordinaires des travaux apostoliques de

1. Voir, pour toute cette histoire du culte du Sacré Cœur dans la Compagnie de Jésus, avant les révélations de Paray, l'excellent travail du P. E. Letierce (*Messager du Cœur de Jésus*, t. LIII et LIV).

l'homme de Dieu. Elle fut approuvée en 1668 par le cardinal de Vendôme, légat *à latere* du pape Clément IX.

Encouragé par ce premier succès, il résolut de tenter la même entreprise en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Pour cela, il composa, vers 1659, cet office si beau et si suave que Rome a revêtu en 1861 d'une approbation solennelle, et qui, dès 1670, était en vigueur parmi les religieux et les religieuses qui se font gloire d'être les enfants du P. Eudes. Il y éclate, presque à chaque mot, des cris brûlants d'amour : « Venez, peuples, accourez au Cœur

SCEAU DE LA CONGRÉGATION DES EUDISTES

« Mes très chers et aimés frères, écrivait le P. Eudes, le 29 juillet 1672, aux six maisons de son Ordre, nous n'avons jamais eu l'intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont les Cœurs très augustes du Fils de Dieu et de sa bonne Mère. Au contraire, notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre *Congrégation*, de regarder et honorer ces deux aimables Cœurs comme un même Cœur. »

du plus tendre des pères! Pour tous il n'a que de la tendresse. Confiance! C'est un incendie d'amour. — Voyez, elle s'entr'ouvre, cette fournaise ardente. Apportez vos cœurs à ce foyer sacré : ses aimables flammes veulent des cœurs pour aliment. »

En 1669, le P. Eudes, à la tête de ses missionnaires, avait donné à Rennes une de ces missions qui font époque dans une population chrétienne. Reconnaissant du bien opéré et voulant l'étendre encore, Mgr de la Vieuville, évêque de Rennes, autorisa la Congrégation du P. Eudes à célébrer dans son diocèse « la fête du Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Cet acte mémorable porte la date du 8 mars 1670 : c'était la première fois qu'une semblable autorisation était accordée officiellement dans l'Eglise.

Les évêques de Coutances, d'Évreux, de Bayeux et de Lisieux, ainsi que l'archevêque de Rouen, firent tour à tour la même concession pour leurs diocèses respectifs, dans le cours des années 1670 et 1671.

Aussi le pieux fondateur put-il envoyer, le 29 juillet 1672, une circulaire pour prescrire aux six maisons de son Institut de célébrer désormais, comme fête patronale, au 20 octobre, la fête du Cœur adorable de Jésus-Christ; nous en extrayons les lignes suivantes : « Mes très aimés frères, quoique jusqu'ici nous n'ayons pas célébré une fête propre et particulière du Cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu l'intention de séparer deux choses que Dieu a si étroitement unies ensemble, comme sont les Cœurs très augustes du Fils de Dieu et de sa bénie Mère... Mais la divine Providence, qui conduit toute chose avec une merveilleuse sagesse, a voulu faire marcher la fête du Cœur de la Mère avant la fête du Cœur de Jésus, pour préparer les voies, dans les cœurs des fidèles, à ce Cœur adorable... Reconnaissons donc la grâce infinie et la faveur incompréhensible dont notre très bon Sauveur honore notre Congrégation, en lui donnant son très adorable Cœur avec le Cœur très aimable de sa sainte Mère. Ce sont deux trésors inestimables... Embrassons avec joie et jubilation la solennité du divin Cœur de Jésus. En voilà l'office et la messe, que je vous envoie approuvés de tous messieurs nos prélats. Employons tout le soin, la diligence et la ferveur possibles, pour les bien célébrer. Pour cet effet, invitez tous nos amis et toutes les personnes de dévotion. Faites-la publier. Il faudrait y prêcher. Enfin, je vous conjure, mes très chers frères, de célébrer cette fête avec toute la dévotion et la solennité que vous pourrez. »

Quelques communautés religieuses s'empressèrent d'adopter la fête et l'office du Sacré Cœur. On cite en particulier les Bénédictines du Saint-Sacrement, dont la vénérable fondatrice, Catherine de Bar, avait introduit, dès 1642, sous l'inspiration du P. Eudes, le culte du saint Cœur de Marie dans sa maison de Paris. La fête du Cœur de Jésus s'y célébrait aussi en 1675, avec l'office du P. Eudes adapté au rit bénédictin.

Pourrions-nous oublier ici que l'abbaye royale de Montmartre

fut des premières à chanter les louanges du Sacré Cœur? Le P. Eudes, en 1661, appelé par l'abbesse Françoise-Renée de Lorraine, parla aux religieuses avec son zèle ordinaire de ses deux dévotions favorites. Il paraît même que, sur ses instances, un petit oratoire en l'honneur du Cœur de Jésus fut érigé dans les vastes jardins du monastère. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il fit adopter à Montmartre, avec son office et ses hymnes, la fête du Sacré Cœur, que, dès l'an 1670, on y célébrait solennellement le 20 octobre.

D'autre part, l'infatigable apôtre, pour faire participer les fidèles aux bienfaits de ces dévotions, institua partout, en Bourgogne, en Normandie, en Bretagne, des Confréries placées sous la double invocation du Cœur de Jésus et de Marie : *sub invocatione Cordis Jesu et Mariæ*, et six brefs de Clément X, expédiés successivement en 1674 et 1675, donnèrent à ces pieuses associations l'existence canonique.

Il ne restait plus à ce vaillant ami de Jésus et de Marie que de leur élever un suprême monument. Il y consacra les dernières années de sa vie, quand l'âge ne lui permit plus de se livrer au rude labeur des missions. Il écrivit alors son bel ouvrage du *Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu*, ouvrage divisé en douze livres, dont le dernier est entièrement consacré au Cœur adorable de Jésus. Il venait de l'achever quand Dieu l'appela à la récompense, le 19 août 1680.

Assurément, ce n'est pas le P. Eudes qui reçut du Ciel la mission formelle et authentique de faire établir dans toute l'Église la fête du Sacré Cœur; mais, en dehors de ce privilège qui n'appartient qu'à la vierge de Paray, il lui reste encore une part magnifique : l'honneur d'avoir obtenu le premier qu'il lui fût rendu un culte public sous l'autorité épiscopale, et d'en avoir le premier glorifié les grandeurs dans un écrit spécial[1].

Je ne puis m'empêcher de signaler encore une coïncidence.

L'année même où le P. Eudes prescrivait à sa double famille religieuse la fête du Cœur de Jésus, en 1672, s'éteignait à Québec, dans la Nouvelle-France, comme on disait alors, une femme illustre, la fondatrice et la première supérieure des Ursulines du Canada, cette autre

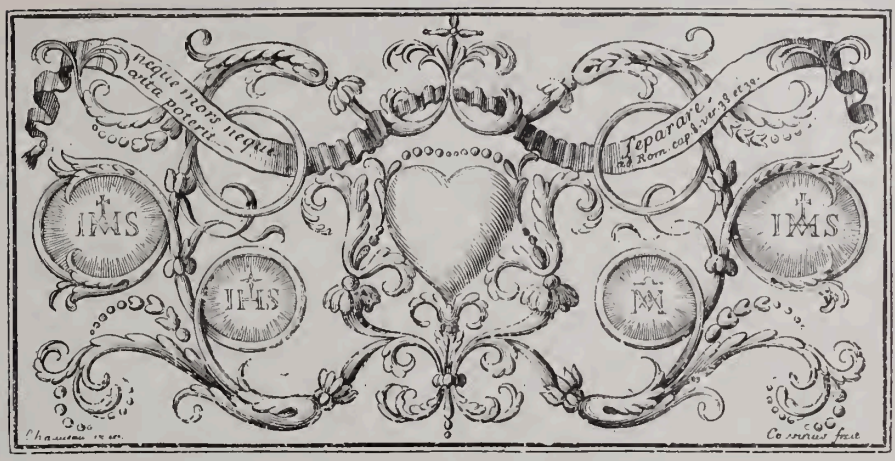
1. Voir la *Vie du P. Eudes*, par le P. Hérambourg. (Édit. du R. P. Le Doré. Paris, Lethielleux, 1869.)

Marie de l'Incarnation, que tout son siècle, y compris Bossuet, entoura d'une vénération profonde, au point de la comparer à la grande Thérèse de Jésus[1]. Elle était originaire de Tours, et avait été favorisée dès l'enfance de grâces choisies, surtout d'un tendre amour pour le Verbe incarné, semblable en cela aux Condren, aux Saint-Jure, aux Olier, aux Nouet, aux Fénelon et à tous les pieux personnages de son temps. Elle entendit un jour Notre-Seigneur lui dire : « Tu m'appelles ton grand Dieu, ton Maître, ton Seigneur, et tu dis bien, car je suis tout cela; mais aussi je suis charité. L'amour est mon nom, et c'est celui que je veux que tu me donnes. Il n'y en a point qui me plaise davantage, ni qui exprime mieux ce que je suis à l'égard des hommes. » Depuis ce jour, elle ne l'appela plus que son Amour. Elle en vint même à invoquer formellement Dieu par le Cœur de son Fils, témoin cette admirable prière, qu'on lit dans ses écrits :

« C'est par le Cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous, ô Père éternel ! Par ce divin Cœur, je vous adore pour ceux qui ne vous adorent pas; je vous aime pour ceux qui ne vous aiment pas; je vous reconnais pour tant d'aveugles volontaires, qui, soit mépris, soit indifférence, ne vous reconnaissent pas. Je veux, par ce divin Cœur, payer la dette de tous les hommes... »

Ainsi, tout était préparé pour la manifestation suprême de Paray-le-Monial. La grâce imprimait aux âmes une puissante impulsion vers les mystères de la divine charité; mais d'autres influences s'exerçaient déjà et surtout allaient s'exercer, hélas! avec trop de succès, dans un sens bien différent. Il est temps que tous les voiles soient enfin levés, et que le Sacré Cœur apparaisse à l'Église et à la France dans tout l'éclat de sa gloire.

1. Voir sa *Vie,* par le P. de Charlevoix. Paris, Briasson, 1721.



Le cœur du fidèle, au milieu des monogrammes de Jésus et de Marie.
« Ni la crainte de la mort, ni l'attrait de la vie ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu. »
Tiré de l'*Histoire sainte* du P. N. Talon. Paris, 1659.

CHAPITRE VI

LES GRANDES RÉVÉLATIONS

DE PARAY-LE-MONIAL

Tiré du *De Musivis* de J.-A. Furietti.
Rome, 1752.

ARRÊTONS maintenant notre course dans ce diocèse d'Autun, en Bourgogne, théâtre favori, ce semble, des manifestations du Christ, depuis l'origine du christianisme.

Dès le second siècle, une inscription grecque, retrouvée en 1839 par celui qui devait être un jour l'illustre cardinal Pitra, était placée à Autun sur la tombe d'un chrétien ; avec l'affirmation de la divinité du Christ et ses noms de Sauveur, de Jésus, de Rédempteur, elle porte, chose étonnante ! une mention spéciale de son Cœur adorable : « Salut, *divine race du Céleste Poisson au Cœur Sacré*[1] ! »

1. Ἰχθυος ουρανιου θειον γενος Ἱτορι σεμνῳ. (*Spicil. Solesm.*, t. Ier, p. 554.)

On sait que, dans les antiques monuments du christianisme, le *céleste Poisson* n'est autre chose que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

A peu près un siècle plus tard, voici le *Labarum* de Constantin ; et, d'après un sentiment bien autorisé [1], c'est aux environs d'Autun qu'eut lieu la vision à jamais mémorable qui détermina sa conversion. Un étendard brillait dans les airs, représentant la croix avec cette devise : *In hoc signo vinces.* Vainqueur par ce signe plus triomphant mille fois que les aigles romaines, Constantin précipite dans les flots du Tibre son rival Maxence, et avec lui le paganisme expirant. Les chrétiens peuvent sortir des Catacombes : le Christ a commencé son règne visible sur la terre.

Près de quatorze cents ans s'écoulent sous le sceptre paternel du Pontife romain, dont l'autorité, toujours combattue, demeure pourtant en principe toujours souveraine. Mais le jour de la grande défection approchait. Nous sommes au milieu des splendeurs de notre dix-septième siècle, splendeurs qui marquent en même temps, hélas ! et l'apogée de nos gloires et le commencement de nos décadences. Celui qu'on appelle justement le grand roi dicte des lois à l'Europe dans le fameux traité de Nimègue. Sous la protection de son sceptre, les lettres, les sciences et les arts jettent un éclat éblouissant. Mais la médaille offre un triste revers. La morale chrétienne a souffert jusque sur le trône les plus graves atteintes, et le monarque, par trente-quatre ans d'austère vertu, ne pourra plus empêcher le vice déchaîné d'envahir peu à peu toutes les classes de la société.

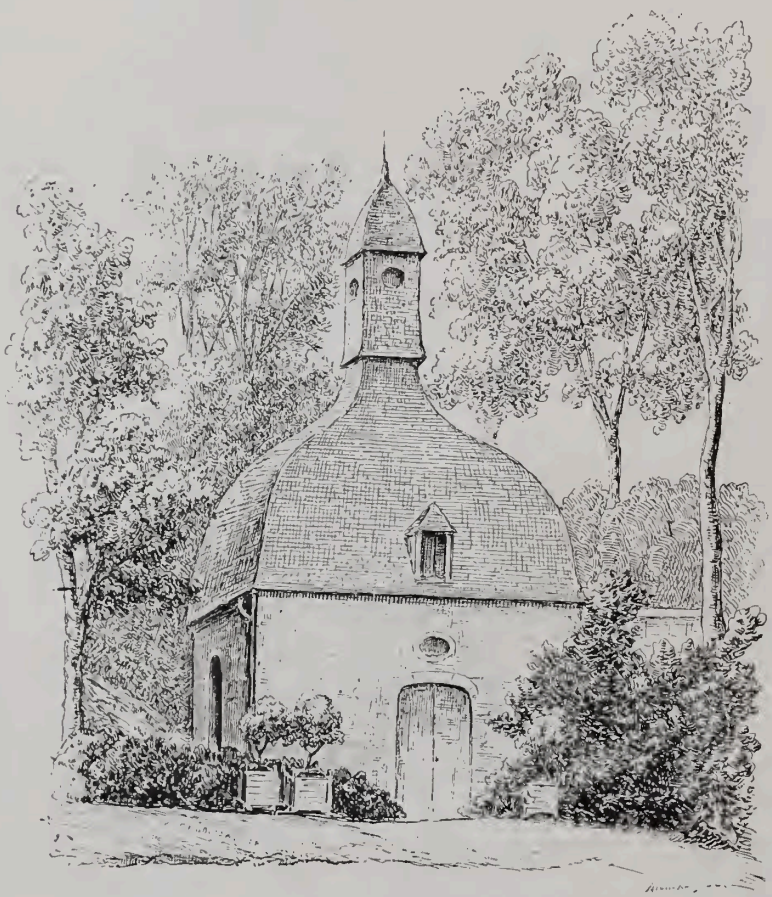
D'autre part, le jansénisme, « la plus subtile des hérésies tissues par le diable », rétrécit les bras du Crucifix, restreint les miséricordieux effets de la Rédemption, et par sa froide sophistique éteint dans les cœurs les flammes de la véritable piété. Le gallicanisme redouble d'audace et menace de rompre les liens qui, depuis Clovis, avaient si étroitement uni la nation très chrétienne à l'Église sa mère. Déjà, à la faveur de la décadence des mœurs publiques et des discordes religieuses, l'incrédulité se glisse dans l'ombre. La foi baisse,

1. Baronius, *Ann. Eccles.*, ad ann. 312, nos XI et XLI. On y trouve le témoignage du païen Nazaire, contemporain de l'événement. — Voir aussi l'*Histoire de l'Église catholique en France* (édit. Jager), livre Ier, p. 132 (note).

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

D'après le tableau de Savinien Petit, dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. — L'artiste a représenté dans les mains de la Bienheureuse une petite image du Sacré Cœur, dont l'original, haut de cinquante-cinq millimètres, se conserve dans le couvent de la Visitation, à Turin. Cette image est la première qui ait été vénérée sous le titre du Sacré Cœur de Jésus.

la politique profane tend à prévaloir, la charité d'un grand nombre se refroidit : une nouvelle manifestation du divin Amour semble nécessaire; et la France est encore choisie pour en être le théâtre, le témoin et le premier objet.



CHAPELLE DU CHATEAU DE CORCHEVAL
Où la jeune Marguerite Alacoque fit vœu de chasteté.

I

RÉVÉLATIONS AYANT POUR BUT L'ÉTABLISSEMENT D'UNE FÊTE DU SACRÉ CŒUR

Dans ces mêmes champs de la Bourgogne qui virent paraître le *Labarum*, au fond d'un obscur monastère de la Visitation, vivait, en

LA RÉVÉLATION DU SACRÉ CŒUR A LA B. MARGUERITE-MARIE

Le 16 juin 1675. — Chapelle de la Visitation de Paray.

Révélation définitive au point de vue spirituel. Tout ce qui regarde la dévotion au Cœur divin de Jésus s'y trouve : son principe, qui n'est autre que l'amour débordant de Dieu ; son but, qui est d'offrir à Dieu un culte de réparation ; son caractère, qui est d'être un culte public ; ses effets, enfin, qui seront une nouvelle effusion de l'amour divin sur l'Église.

1675, une humble et fervente religieuse, destinée à la plus haute mission : c'est la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, dont le nom glorifié peut braver les sourires ou les sarcasmes niais d'une impiété mal-apprise.

Elle était née en 1647, dans le Charolais, au hameau de Lhautecour, paroisse de Verosvres, diocèse d'Autun. Sa famille, modeste, mais fort respectée, touchait à la noblesse, et avait même ses armoiries, comme on peut le voir dans l'*Armorial de Bourgogne*. D'abord sous le toit paternel, puis au manoir du Terreau, chez sa marraine, Mme de Fautrières de Corcheval, Marguerite-Marie grandit dans la pratique des aimables vertus de son âge et dans l'horreur de la moindre souillure. De bonne heure, elle montra de merveilleuses dispositions à la piété, surtout envers le Dieu de l'Eucharistie. Pensionnaire durant quelques années chez les Clarisses-Urbanistes de Charolles pour y parfaire son éducation, elle révéla des qualités à la fois sérieuses et charmantes. Sa mère, devenue veuve et fixée désormais au bourg même de Verosvres, ne tarda pas à la rappeler auprès d'elle. C'est là qu'elle vécut jusqu'à vingt-quatre ans, déjà favorisée de grâces de choix, mais soumise aussi à diverses épreuves, et même aux séductions du monde qui lui sourit un moment.

Enfin, victorieuse d'elle-même et de tous les obstacles, elle entra aux « Saintes-Maries » de Paray-le-Monial, où l'appelait une irrésistible vocation ; c'était en 1671. Dès lors les faveurs du ciel se multiplièrent. Notre-Seigneur la comblait de ses caresses, et l'HONORA JUSQU'A SOIXANTE-DOUZE FOIS DE SA PRÉSENCE. Entre toutes ces apparitions, il en est une surtout qui restera éternellement célèbre, c'est celle du 16 juin 1675. Ce jour-là, qui était un jour de l'octave du Saint-Sacrement, la Bienheureuse était à genoux devant la grille ouverte du chœur, les yeux fixés sur le tabernacle. Elle venait de recevoir « des grâces excessives de son amour », c'est le seul mot qu'elle en ait dit, lorsque tout à coup Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel. Lui découvrant son divin Cœur : VOILA, dit-il, CE CŒUR QUI A TANT AIMÉ LES HOMMES, QU'IL N'A RIEN ÉPARGNÉ JUSQU'A S'ÉPUISER ET SE CONSUMER POUR LEUR TÉMOIGNER SON AMOUR ; ET EN RECONNAISSANCE, JE NE REÇOIS DE LA PLUPART QUE DES INGRATITUDES, PAR LEURS IRRÉVÉRENCES ET SACRILÈGES, ET PAR LES

L'APPARITION AU MILIEU DES NOISETIERS
28 octobre 1672.

Tableau de MM. Langlois, de Paris, et Chatigny, de Lyon, dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. — La supérieure avait envoyé Marguerite-Marie dans le jardin, garder une ânesse et son petit ânon, que la communauté venait d'acheter pour le service d'une sœur malade. Elle passait donc la journée à courir tantôt après l'anesse, tantôt après l'ânon, que tentaient les herbes du potager. C'est en ce lieu qu'agenouillée dans un petit bouquet de noisetiers, elle reçut une des plus grandes faveurs de sa vie.

FROIDEURS ET MÉPRIS QU'ILS ONT POUR MOI DANS CE SACREMENT D'AMOUR. Et ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. » Alors il lui demanda de faire établir dans l'Église une fête particulière pour honorer son divin Cœur : « C'EST POUR CELA QUE JE TE DEMANDE QUE LE PREMIER VENDREDI D'APRÈS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT SOIT DÉDIÉ A UNE FÊTE PARTICULIÈRE POUR HONORER MON CŒUR, EN COMMUNIANT CE JOUR-LA ET EN LUI FAISANT RÉPARATION D'HONNEUR PAR UNE AMENDE HONORABLE POUR LES INDIGNITÉS QU'IL A REÇUES. Et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendront cet honneur ou qui procureront qu'il lui soit rendu. »

Telle est la révélation définitive au point de vue spirituel. « Tout ce qui regarde la dévotion au Cœur divin de Jésus s'y trouve, dit le dernier historien de la Bienheureuse ; son principe, qui n'est autre que l'amour débordant de Dieu, l'amour essayant un plus grand effort pour vaincre le mal ; son but, qui est d'offrir à Dieu un culte de réparation, de consolation et d'amende honorable ; son caractère, qui est d'être un culte public après avoir été si longtemps une dévotion intime ; ses effets enfin, qui seront une nouvelle effusion de l'amour divin sur l'Église, et plus particulièrement sur les âmes pieuses qui s'en feront les propagatrices et les apôtres. »

L'humble vierge, que les précédentes communications avaient souvent agitée, resta calme cette fois. A peine si, en face d'une telle mission, elle laisse échapper un mot : « Mais, Seigneur, comment ferai-je ? » Notre-Seigneur lui dit de s'adresser au serviteur de Dieu envoyé « précisément pour l'accomplissement de ce dessein ». C'était le P. de la Colombière. Déjà elle l'avait vu ; elle lui avait fait part de ses révélations ; et le saint religieux, après mûr examen, avait cru reconnaître l'action du divin Esprit. Cette fois, il demanda un récit écrit, pour l'étudier plus à loisir. Il l'examina sérieusement devant Dieu, et, éclairé d'en haut, il déclara à la Bienheureuse que sans nul doute cette révélation venait du ciel. Ainsi rassurée, Marguerite-Marie n'hésita plus. Elle s'agenouilla devant le Sacré Cœur de Jésus, et, la première, lui rendit le plus pur hommage, en se consacrant à lui solennellement. Le P. de la

LA FÊTE DE SAINTE MARGUERITE, AU NOVICIAT

Le jour de Sainte-Marguerite, qui tombait cette année-là un vendredi (20 juillet 1685), les novices, apprenant de leur directrice elle-même que rien ne pouvait lui être plus agréable, se concertèrent pour offrir les premiers hommages au Cœur de Jésus. Une image du Sacré Cœur, tracée à la hâte sur une feuille de papier, fut placée sur un petit autel, dans la salle du noviciat, et environnée de fleurs. Alors la directrice se consacra au divin Cœur, et après elle la troupe innocente en fit autant, chacune répétant à haute voix l'acte de consécration. (Tableau conservé au monastère de Paray.)

Colombière voulut se joindre à elle, et il se consacra, lui aussi, au Cœur de Jésus. C'était le vendredi 21 juin 1675, lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement. Ainsi, le jour désigné par Notre-

Seigneur commençait à devenir un jour de fête en l'honneur de son Cœur : touchantes prémices des adorations que l'humanité chrétienne allait bientôt lui rendre [1].

II

RÉVÉLATIONS CONCERNANT LA MISSION SPÉCIALE CONFIÉE A LA VISITATION ET A LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Il est d'autres révélations que nous ne pouvons passer sous silence. Parmi les plus mémorables, il faut placer celle du 2 juillet 1688, fête de la Visitation de la très sainte Vierge. En ce jour, saint François de Sales qui, avec le Vénérable P. de la Colombière, accompagnait la Vierge Marie dans sa visite à la Bienheureuse, prononça cette étonnante parole : LE CŒUR DE JÉSUS VEUT SE RENDRE TOUT DE NOUVEAU MÉDIATEUR ENTRE DIEU ET LES HOMMES. C'est aussi en ce jour que fut solennellement proclamée par la divine Mère, de la part de Notre-Seigneur, « la double et distincte mission confiée à la Visitation et à la Société de Jésus, relativement au Sacré Cœur » : telles sont les expressions mêmes de Mgr Bougaud. Écoutons le récit que l'humble sœur a fait de cette vision à la Mère de Saumaise [2] :

« Je vous dirai qu'ayant eu le bonheur de passer tout le jour de la Visitation devant le Très Saint Sacrement, mon Souverain daigna gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son Cœur... Il me fut, ce me semble, représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux que tout ce lieu en était éclairé et chauffé. La très sainte Vierge était d'un côté, notre P. saint François de l'autre avec le saint P. de la Colombière, et les Filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leur côté.. Cette Reine de bonté dit aux Filles de la Visitation, en leur

1. Voir *Histoire de la B. Marguerite-Marie et des origines de la dévotion au Cœur de Jésus*, par le P. Ch. Daniel, ch. XI. 1 vol. in-8°. Paris, Douniol.

2. *Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie*, ouvrage publié avec approbation du Saint-Siège, 2e édition. Paray, 1866. Tome II, lettre LXXXVIe.

montra nt le divin Cœur : « Voilà ce divin Trésor qui vous est « particulièrement manifesté par le tendre amour que mon Fils a

LA VISION DU 2 JUILLET 1688
Tableau conservé au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial.

« pour votre Institut, qu'il regarde et qu'il aime comme son cher « Benjamin ; et pour cela, le veut avantager de cette possession « par-dessus les autres. Et il faut que non seulement celles qui

« le composent s'enrichissent de ce trésor inépuisable, mais encore « qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, « en tâchant d'en enrichir tout le monde, sans craindre qu'il « défaille ; car, plus elles y prendront, plus il y aura à prendre. » Et puis, se tournant vers le P. de la Colombière, cette Mère de bonté lui dit : « Et vous, fidèle serviteur de mon Fils, vous avez grande part « à ce précieux trésor ; car, s'il est donné aux Filles de la Visitation de « le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux « Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la « valeur, afin qu'on en profite, en le recevant avec le respect et la « reconnaissance dus à un si grand bienfait. Et à mesure qu'ils lui « feront ce plaisir, ce divin Cœur, source féconde de bénédictions et « de grâces, les versera si abondamment sur les fonctions de leur « ministère qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux et « de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de cha- « cun d'eux en particulier. »

Cette apparition est restée célèbre : on y trouve la preuve manifeste des prédilections de Notre-Seigneur pour les Filles de saint François de Sales et pour les Frères du vénérable P. de la Colombière. Une mission leur est donnée, et toutes les grandeurs la couronnent. Grandeur de l'origine : elle est surnaturelle et vient de Jésus par Marie ; grandeur du but : elle confère à ses élus le soin de propager sa dévotion nouvelle, et elle les sacre zélateurs et apôtres du Sacré Cœur ; grandeur des résultats : les fruits qui naîtront de cet apostolat dépasseront leurs espérances, le Cœur de Jésus régnera ; enfin, grandeur de la récompense : ce n'est rien moins que la perfection ici-bas, et dans l'autre vie un bonheur sans mesure. Conçoit-on rien de plus glorieux ?

La certitude de cette mission ne le cède pas à ses grandeurs. La vision du 2 juillet avait laissé dans l'âme de la Bienheureuse une impression profonde, et il lui aurait été aussi impossible d'en douter que de ne pas croire à sa propre vocation, celle-ci devant trouver dans les desseins de Notre-Seigneur sur les deux Instituts son complément nécessaire. Sa conviction s'affirme dans plus d'un endroit de sa correspondance. Écrit-elle à la Mère de Saumaise,

LA BIENHEUREUSE REPOSANT SUR LE CŒUR DE JÉSUS

Tableau de MM. Langlois, de Paris, et Chatigny, de Lyon, dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. — « Il me fit reposer longtemps sur sa divine poitrine, écrit la B. Marguerite-Marie, et là il me découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son Sacré Cœur, qu'il m'avait toujours tenus cachés jusqu'alors. Il me l'ouvrit pour la première fois, mais d'une manière si effective et sensible qu'il ne me laissa aucun lieu d'en douter, par les effets que cette grâce produisit en moi. » (*Vie et œuvres de la B. Marguerite-Marie*, publication du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, I, 105.)

elle a besoin de lui rappeler le privilège accordé à la Compagnie et les bénédictions promises à ses travaux (lettre XCVII[e]). Écrit-elle au P. Croiset, qu'elle nomme « son cher frère dans le divin Cœur », elle épanche toute son âme dans la sienne, elle ne lui laisse rien ignorer des grands desseins que Notre-Seigneur a sur la Visitation et sur la Compagnie; il en attend beaucoup (lettre C[e]). Enfin, la Bienheureuse touche au terme de sa carrière; son commerce avec le ciel devient plus intime, et à mesure qu'elle en voit de plus près les splendeurs, ses lumières sont plus vives, ses exhortations plus pressantes. Dans une de ses dernières lettres au P. Rolin, son directeur (lettre CXXXIV[e]), elle lui dit :

« Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront! Je vous en conjure, mon Révérend Père, n'oubliez rien pour l'inspirer à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître, d'une manière à n'en point douter, que c'est principalement par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette solide dévotion... »

On le voit, sa certitude est absolue, inébranlable; et, jusqu'à son dernier jour, elle fait profession de croire à la douce mission de son Ordre et de la Compagnie. Les religieuses de la Visitation et les Jésuites ont accepté cet héritage; ils ont cru, en travaillant à propager la dévotion au Sacré Cœur, remplir un mandat céleste. Ni la Mère de Saumaise, ni les PP. Rolin et Croiset n'en faisaient mystère; et, dans toutes les Visitations comme dans tous les collèges et résidences des Jésuites, on lisait la page où le P. Croiset, premier biographe de la Bienheureuse, raconte ce qu'elle savait, de source certaine, touchant ce futur apostolat[1].

1. *La Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie,* par le P. Croiset, S. J. Paris, Douniol, 1865, p. 95.

LA VISION DES SÉRAPHINS

Tableau de MM. Langlois, de Paris, et Chatigny, de Lyon, dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. — « Un jour, m'étant retirée dans un pet t coin, pour être plus proche du Saint-Sacrement, le Cœur adorable de mon Jésus me fut présenté au milieu des flammes de son pur amour, environné de séraphins. Ces esprits bienheureux m'invitèrent à m'unir à eux pour louer cet aimable Cœur, et me dirent qu'ils étaient venus pour s'associer avec moi, afin de lui rendre un continuel hommage d'amour, d'adoration et de louange. » (*Vie et œuvres de la B. Marguerite-Marie*, publication du monastère de la Visitation de Paray, I, 107.)

III

RÉVÉLATIONS DEMANDANT LA CONSÉCRATION DE LA FRANCE AU SACRÉ CŒUR

Mais ce n'était pas là tout ce que Notre-Seigneur avait à dire à sa fidèle épouse. Ce qu'on vient de lire regarde directement l'Église et les âmes. Elle était destinée à recevoir d'autres communications, en un sens plus merveilleuses encore, qui se rapportent à la France. Qui n'admirerait ici les desseins de Dieu ? Cette humble visitandine vit loin du monde, elle ne sait rien des affaires publiques, elle ne peut rien humainement; et c'est cette pauvre fille inconnue qui est investie d'une mission dont la grandeur égale, surpasse peut-être celle de Jeanne d'Arc. Nous nous bornons à transcrire les documents.

Le 23 février 1689, elle écrit à la Mère de Saumaise, son ancienne supérieure : « Ah ! que de bonheur pour vous et pour ceux qui contribuent à glorifier l'aimable Cœur de Jésus ! Non seulement ils s'attirent son amitié et ses bénédictions éternelles, mais ILS GAGNENT UN PUISSANT PROTECTEUR A NOTRE PATRIE. Il n'en fallait pas un moins puissant pour détourner la juste colère de Dieu... » Le 17 juin de la même année, jour désigné pour la fête du Sacré Cœur, la Bienheureuse écrivait encore : « Le divin Cœur désire entrer avec magnificence dans la maison des princes et des rois pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion. Il faut qu'il ait autant de plaisir à voir les grands de la terre humiliés devant lui qu'il a senti d'amertume à se voir anéanti à leurs pieds. Et voici les paroles que j'entendis à ce sujet : « Fais savoir au « FILS AINÉ DU SACRÉ CŒUR — parlant de notre roi Louis XIV — « que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion « aux mérites de ma sainte Enfance, de même il obtiendra sa nais- « sance de gloire éternelle par sa consécration à mon Cœur adorable. « Il veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands « de la terre. IL VEUT RÉGNER DANS SON PALAIS, ÊTRE PEINT DANS SES « ÉTENDARDS ET GRAVÉ DANS SES ARMES, POUR LES RENDRE VICTORIEUSES

LA SAINTE VIERGE DONNE A LA BIENHEUREUSE LE SAINT ENFANT JESUS

Tableau de MM. Langlois, de Paris, et Chatigny, de Lyon, dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. — Pendant la retraite de l'année 1684, la sainte Vierge apparut à la B. Marguerite-Marie, tenant son divin Fils, qu'elle mit entre les bras de la sainte fille, en disant : « Voilà Celui qui vient t'apprendre ce qu'il faut que tu fasses. » (V. *Vie et œuvres de la B. Marguerite-Marie*, publication du monastère de Paray, I, 225.)

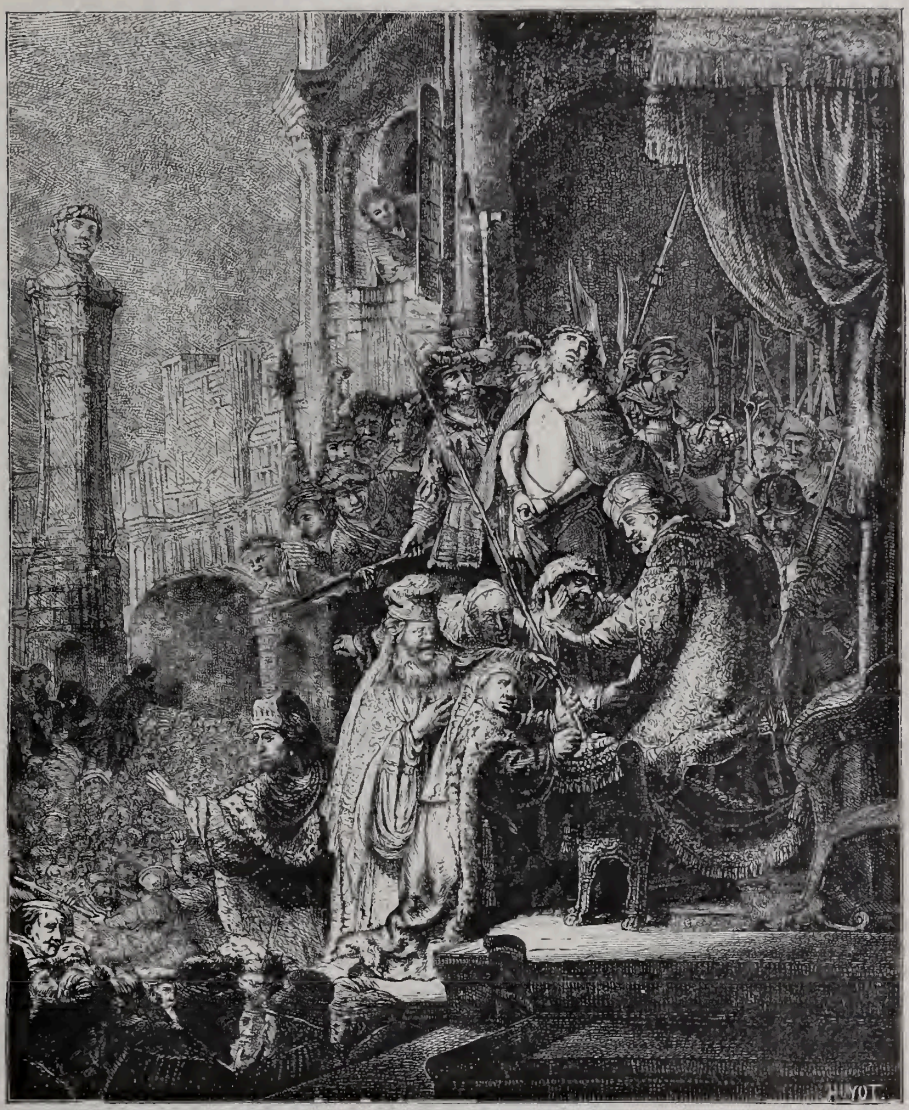
« DE TOUS SES ENNEMIS ET DE TOUS LES ENNEMIS DE LA SAINTE ÉGLISE. »

Au mois d'août de la même année 1689, la Bienheureuse revient sur le même sujet et s'exprime en ces termes : « Le Père éternel, voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a reçues dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et les outrages de sa Passion, veut établir son empire dans le Cœur de notre grand monarque. Il entend se servir de lui pour l'exécution de son dessein, qu'il désire voir s'accomplir en cette manière : CONSTRUIRE UN ÉDIFICE OU SERAIT PLACÉ LE TABLEAU DE CE DIVIN CŒUR POUR Y RECEVOIR LA CONSÉCRATION ET LES HOMMAGES DE TOUTE LA COUR.

« De plus, ce divin Cœur se veut rendre protecteur et défenseur de sa personne sacrée contre tous ses ennemis visibles et invisibles. Il l'a choisi comme son fidèle ami pour faire autoriser par le Saint-Siège apostolique la messe en son honneur, et obtenir les autres privilèges qui doivent accompagner la dévotion de son divin Cœur. C'est par ce Cœur qu'il lui départira les trésors de ses grâces de satisfaction et de salut, et répandra avec abondance ses bénédictions sur toutes ses entreprises... Qu'il sera donc heureux, s'il prend goût à cette dévotion! Elle lui fera un règne éternel d'honneur et de gloire dans ce Cœur sacré; et Notre-Seigneur prendra soin de l'élever dans le ciel devant son Père autant que ce grand monarque en prendra de réparer devant les hommes les opprobres et anéantissements soufferts par ce divin Cœur[1]. »

Ainsi voilà Notre-Seigneur lui-même qui montre son Cœur à une religieuse française, qui promet à la France d'être son protecteur, et réclame en particulier l'hommage de nos rois, afin de pouvoir les combler de ses bénédictions. Pourquoi ne fut-il pas tenu compte alors de ces tendres et magnifiques avances? On a prétendu que Louis XIV connut, mais « dédaigna par orgueil » le don de Dieu. Rien ne le prouve. Aucune des raisons alléguées ne supporte l'examen. Quand on nous dit que Mlle de la Fayette, devenue visitandine, que la reine d'Angleterre Henriette-Marie ou

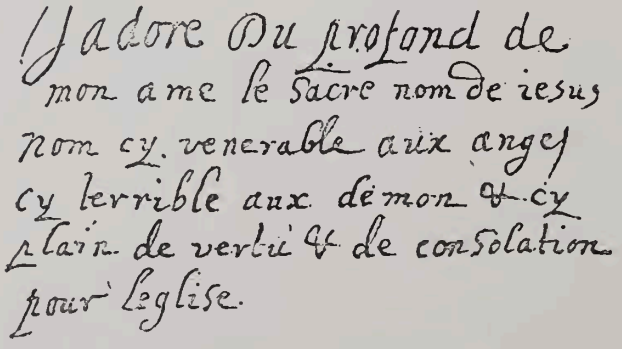
1. Voir *Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, t. II, lettres XCV^e^ XCVIII^e^ et CIV^e^.



ECCE HOMO

Pilate fait paraître Jésus sanglant, déchiré, les épaules couvertes de la pourpre de mocquerie, et dit aux Juifs : « Voilà l'homme ! » Gravure de Rembrandt, XVIIe siècle. — Lorsque Notre-Seigneur commençait à apparaître à la B. Marguerite-Marie, c'était « sous la figure ou de Crucifié, ou d'*Ecce Homo*, ou portant sa Croix ». La dévotion à la Passion de Jésus-Christ était particulièrement chère à la Bienheureuse. Une nuit du jeudi au vendredi saint, elle demeura pendant douze heures à genoux, les mains jointes, comme immobile. Le lendemain, une religieuse lui ayant demandé comment elle pouvait rester si longtemps dans la même posture, et à quoi elle pouvait penser, elle répondit : « Je suis si occupée de la Passion de Notre-Seigneur que je ne sais pas si j'ai un corps dans ce temps-là, car je ne le sens point. » (Voir l'abbé Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, p. 72 et 177.)

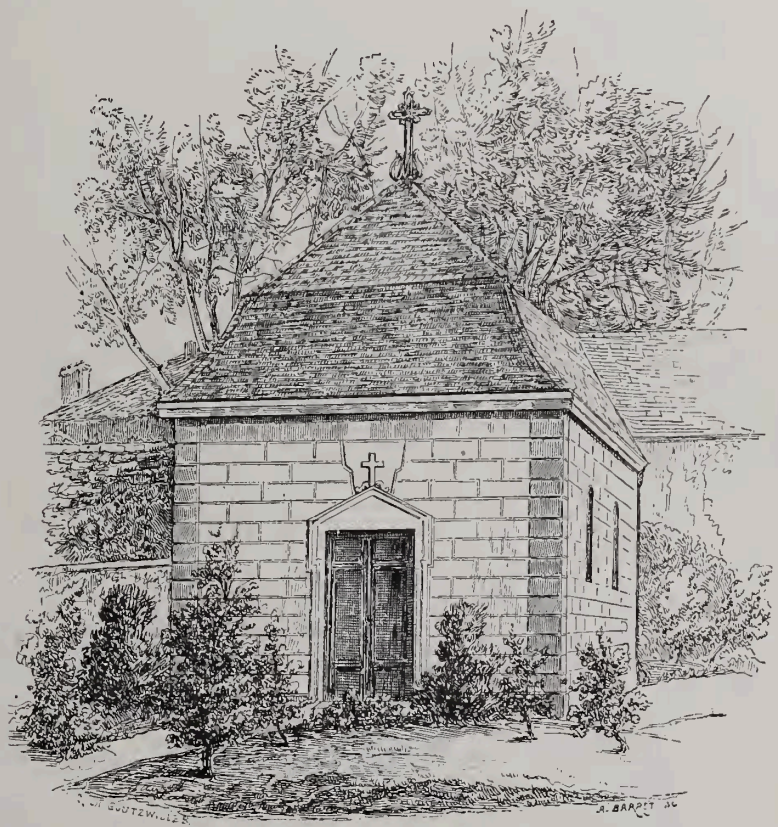
sa fille la duchesse d'Orléans, qui étaient initiées à tous les secrets de la Visitation et voyaient souvent Louis XIV, ne purent manquer de lui communiquer des révélations si intéressantes pour lui, on oublie quelque peu la chronologie : tous ces personnages étaient morts huit, dix-neuf ou vingt ans avant 1689, date, comme on vient de le voir, de ces révélations! La femme de Jacques II, Marie-Béatrix d'Este, chassée à son tour d'Angleterre en 1688, et royalement installée par Louis XIV au château de Saint-Germain, aurait pu à la rigueur être l'intermédiaire qu'il s'agit de trouver : sa dévotion si connue au Sacré Cœur et son assiduité à la Visitation


J'adore Du profond de
mon ame le Sacre nom de iesus
nom cy venerable aux anges
cy terrible aux demon & cy
plain de vertu & de consolation
pour leglise.

FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE DE LA BIENHEUREUSE
Extrait d'un recueil de prières composées pour son usage, conservé à la Visitation de Paray-le-Monial.

de Chaillot durent lui en inspirer le désir et lui en fournir le moyen ; mais nous sommes réduits sur ce point à de simples conjectures. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que quelques-uns de ceux qui avaient l'oreille du roi eurent le tort de ne pas attacher assez d'importance aux merveilles de Paray-le-Monial. Tout porte à croire que, s'il les avait connues, Louis XIV n'aurait pas manqué de répondre à l'appel du Cœur de Jésus. Nous en avons pour garants : sa fidélité à renouveler chaque année la consécration de la France à la sainte Vierge; son empressement à seconder la piété de la reine envers saint Joseph; le soin qu'il prenait de visiter souvent et religieusement les principaux sanctuaires de la Mère de Dieu, à laquelle il rapportait le bienfait de sa naissance et l'hon-

neur de ses victoires; son zèle généreux à favoriser la propagation de l'Évangile en Orient et en Occident; et enfin cette foi profonde qui lui faisait trouver du charme à réciter chaque jour son chapelet, selon les recommandations de sa mère, qui allait, dès 1693,



CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR

Premier sanctuaire élevé au Sacré Cœur de Jésus par les soins de la Bienheureuse Marguerite-Marie, au fond du jardin de la Visitation de Paray, et inauguré le 7 septembre 1688.

le décider à retirer sa triste ordonnance sur la Déclaration de 1682, et, après avoir réglé ses mœurs à l'âge de quarante-deux ans, devait un jour le révéler au monde plus grand encore dans le malheur que dans la prospérité. Observons, d'ailleurs, à la décharge de ceux qui ne comprirent pas le dessein de Dieu, que les communications célestes de l'humble religieuse, alors si peu

connue et si contestée, n'avaient pas reçu la consécration du temps ni la sanction authentique de l'Église, d'où leur vient aujourd'hui une autorité irréfragable.

Quelle qu'ait été l'infidélité des hommes, il demeure constant que Notre-Seigneur s'est servi de la bienheureuse Marguerite-Marie pour donner son Cœur à la France, et par la France à l'Église et au monde. « Louis XIV, dit éloquemment Mgr Bougaud[1], aura pu sourire, si on lui a parlé, aux jours de sa splendeur, du péril que courait la France, et de la nécessité de monter plus haut que les hommes, jusqu'au Cœur adorable de Jésus, pour trouver un remède et un abri. Et cependant cela était vrai. De Louis XIV la France allait descendre à Louis XV, de Louis XV à Voltaire, de Voltaire à Robespierre et à Marat... Et ce n'était que le commencement de nos douleurs. De 1789, descendez à 1889 : nouveau siècle guère moins triste que le précédent; où il fait obscur dans les esprits et froid dans les cœurs; où rien n'a duré; où tous les quinze ans un orage emporte un trône; où l'on vit parmi de continuels tremblements de terre, dans l'inquiétude du présent et l'incertitude de l'avenir. C'est pour de tels temps qu'avait été providentiellement préparée, et que va se tracer péniblement mais sûrement sa route, la dévotion à ce Cœur qui est doux et humble, ce qui convenait si bien au siècle de Louis XIV; qui est pur, ce dont avait tant besoin le siècle de Louis XV; que l'amour et le dévouement consument, ce qui n'aurait pas nui à l'époque de Robespierre; qui console les cœurs tristes et relève les âmes brisées, ce qui convient à notre temps et à tous les temps. »

1. *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie,* ch. XIV.

LA B. MARGUERITE-MARIE

D'APRÈS LE TABLEAU DE A. HESS, CONSERVÉ DANS LA CATHÉDRALE DE MUNICH

Un jour qu'elle était plongée dans l'extase, immobile, recueillie, les bras croisés sur sa poitrine, le visage légèrement éclairé comme d'un feu intérieur, une lumière céleste, visible à elle seule, se leva sur l'autel, et à travers la grille elle aperçut la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand elle osa lever sur lui ses yeux humides de larmes, la poitrine du Sauveur lui apparut resplendissante : on voyait dans ce feu le Cœur de Jésus-Christ étinceler comme un soleil, et elle entendit une voix qui lui disait : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes jusqu'à se consumer d'amour pour eux. » Plusieurs fois elle eut des visions semblables, où tous les adorables desseins de Dieu lui furent révélés. Elle vit les plaies des âmes et des sociétés se guérir peu à peu au contact de ce Cœur divin, et l'Église, ranimée aux rayons de ce foyer d'amour, reprendre sa marche triomphante et bienfaisante à travers le monde. (L'abbé Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, p. xxi.)

Bollam edid

pinx

Chardon Wittmann

Lamentation.

Peinture d'Ambrogio Lorenzetti, au musée de Sienne. XIVe siècle. — On y remarque, autour de la Mère des Douleurs, les saintes Femmes, et parmi elles sainte Marthe et sainte Madeleine. Saint Jean y apparaît aussi tout en pleurs, entre quatre personnages, dont les noms inscrits dans leurs nimbes désignent Joseph d'Arimathie, Nicodème, saint Lazare et saint Maximin.

CHAPITRE VII

LE CULTE DU SACRÉ CŒUR AU XVIIIe SIÈCLE

I

SOUS LOUIS XV. — BELSUNCE, ETC.

L'évangéliste saint Luc.
Tiré de l'*Histoire sainte* du P. N. Talon.
Paris, 1659.

La France de Louis XV, de Voltaire et des Appelants était peu faite pour comprendre le culte du divin Cœur, et pourtant même les adorateurs ne manquèrent pas. Toutes les classes de la société nous en présentent. Nous en trouvons d'admirables au sein de la famille royale.

Du vivant même de la Bienheureuse, sa dévotion chérie avait fini par triompher de toutes les oppositions et par s'établir à Paray, à Dijon, à Semur, à Moulins, puis à Lyon, à Marseille, à Paris. On se servait pour cette propagande d'images, d'offices propres, de diverses formules de prières, et surtout de petits livres destinés à cet usage. Écoutons la sainte elle-même nous raconter naïvement ses joies[1] : « Il faut que je vous fasse part d'un trait à la

1. Lettre cve.

gloire du divin Cœur, qui vous fournira sujet de le bénir. J'avais donné à une personne de Lyon un des livres de Dijon. Elle le fit ire à un jeune Père (Jésuite), qui trouva bon de le montrer à ses écoliers. Ceux-ci y prirent tant de goût qu'ils en firent un grand nombre de copies tant des litanies que des prières, lesquelles ils récitaient avec beaucoup de dévotion. Et ces enfants les ayant communiquées à d'autres, le nombre des copies fut bientôt insuffisant, et l'on résolut de faire imprimer un de ces livres, plusieurs personnes s'offrant à l'envi pour en payer les frais. Et un jeune artisan s'y porta avec une si vive ardeur qu'il fallut céder à sa dévotion. S'étant adressé à un des plus fameux libraires de Lyon (Horace Molin), celui-ci se sentit tellement touché de l'amour de ce divin Cœur qu'il prit de suite le dessein d'en faire la dépense, et ce fut un pieux combat entre le jeune homme et lui... » Enfin le livre s'imprima, avec des additions du P. Croiset, et la Bienheureuse a la consolation de le voir se répandre partout, en Italie et jusqu'en Pologne.

Sa mort, arrivée en 1690, ne ralentit pas ce religieux mouvement. De tous côtés on érige des confréries et on dédie des chapelles en l'honneur du Cœur de Jésus. En 1700, il n'y avait pas une seule de nos Visitations françaises, si nombreuses alors, qui ne se fût rangée autour de la bannière arborée à Paray-le-Monial. Ce n'était pas trop pour les défendre contre les attaques et les pièges du jansénisme, qui frappait à la porte de plusieurs de ces saintes solitudes.

Les évêques secondaient le pieux élan. Nommons Charles de Brienne, évêque de Coutances, Antoine-Pierre de Grammont, archevêque de Besançon, François de Villeroy, archevêque de Lyon, qui, le premier dès 1688, le deuxième en 1694, et le troisième en 1719, établirent la fête du Sacré Cœur dans toutes les églises de leurs diocèses respectifs. Mais la marche triomphante du culte de l'amour est encore timide, en dehors des communautés religieuses, jusqu'à ce que tout à coup, en 1720, trente ans après la mort de la Bienheureuse, un fait extraordinaire vint la précipiter[1].

La peste, arrivée d'Orient, s'était abattue sur la ville de Marseille

1. *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie,* par Mgr Bougaud, ch. xvi.

et y avait déjà moissonné quarante mille personnes. Un silence de mort planait dans les rues et sur les places publiques encombrées de

MONSEIGNEUR DE BELSUNCE, ÉVÊQUE DE MARSEILLE
Le 2 novembre 1720, la peste ravageant Marseille, Belsunce consacra la ville au Cœur de Jésus, et obtint par ce moyen la cessation du fléau.

cadavres. Vainement on avait eu recours aux prières et aux pénitences. Rien n'avait pu désarmer la colère divine, lorsque le saint évêque de Marseille, Mgr de Belsunce, reçut une inspiration céleste. Elle lui vint d'une religieuse de la Visitation, la Mère Anne-Madeleine

de Rémusat, auprès de laquelle il venait souvent réchauffer son cœur et enflammer son courage, et qui ne cessait de l'exhorter à mettre tout son espoir dans le Cœur adorable de Jésus. Disons en passant que cette digne héritière de l'esprit de Marguerite-Marie paraît avoir été la première à mettre en usage, comme préservatif contre la peste et tous les fléaux, le scapulaire du Sacré-Cœur, connu sous le non de *sauvegarde*, et devenu si cher à la piété chrétienne.

Un jour donc, le 2 novembre 1720, comme un autre Borromée, Belsunce sortit de son palais, accompagné de tous les religieux, de tous les prêtres, de toutes les âmes saintes, pieds nus, la corde au cou, la croix entre les bras, et quand il fut arrivé sur le cours qui garde encore son nom, il s'agenouilla. Là, au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par les sanglots et les gémissements de l'assemblée, il prononça, d'une voix émue, l'amende honorable et l'acte de consécration au Cœur de Jésus. Dès ce moment, la peste cessa avec un tel enchantement qu'il n'y eut plus, à partir de ce jour, aucun cas de mort à Marseille.

Mais comme le corps de ville n'avait pas voulu s'associer à cette démonstration, deux ans après le fléau reparut. Il fallut bien se rendre et reconnaître la main divine. Alors fut émis, en l'honneur du Sacré Cœur, un vœu solennel dont il sera bon de reproduire ici le texte :

« Aujourd'hui, 28 mai 1722, nous..., consuls de la ville de Marseille, nous étant assemblés au conseil de ville, en présence de M. le marquis de Pilles, notre gouverneur; lecture faite de la lettre que Monseigneur l'évêque nous a adressée, nous avons résolu, d'un consentement unanime, de faire à Dieu, entre les mains dudit seigneur évêque, un vœu stable et irrévocable, par lequel nous nous obligerons, nous et nos successeurs, à perpétuité : d'aller chaque année, le jour de la fête du Sacré Cœur de Jésus, assister à la messe dans l'église du premier monastère de la Visitation; d'y recevoir le saint sacrement de l'Eucharistie, et d'y offrir un cierge de quatre livres, pour l'expiation des péchés commis dans la ville, lequel cierge brûlera ce jour-là devant le Saint Sacrement. De plus, nous prierons Monseigneur l'évêque d'indiquer une procession solennelle de tous les

Ordres, qu'on fera ce jour à perpétuité, à l'heure des vêpres, et à laquelle nous serons obligés de nous trouver.

« Fait à Marseille, le jour et an ci-dessus. »

Jusqu'à la grande Révolution, tout s'accomplit exactement comme on l'avait voué, et Marseille, sans cesse exposée, par son commerce avec l'Orient, aux invasions du redoutable fléau, n'en ressentit plus aucune atteinte. Au sortir de la tourmente, la chaîne de la pieuse tradition a été fidèlement renouée, et encore aujourd'hui, l'absence des pompes officielles n'empêche nullement la foi marseillaise de rendre tous les ans au Cœur de Jésus de publiques et touchantes actions de grâces.

De tels événements ne traversent pas une contrée aussi chrétienne que l'était alors la Provence sans y jeter une lumière. A l'exemple de l'illustre Henri de Belsunce, les archevêques d'Aix, d'Arles, d'Avignon, et les évêques de Toulon et de Carpentras, dont les diocèses n'avaient pas échappé à la contagion, s'empressèrent de donner des mandements pour l'institution de la fête. Toutes ces régions eurent bientôt adopté le culte du Sacré Cœur. A la suite de ces belles manifestations, beaucoup d'autres prélats établirent officiellement, dans les terres de leur juridiction, la fête et l'office du Cœur de Jésus. Parmi les plus zélés, on distingue Mgr Languet, évêque de Soissons, et auparavant vicaire général d'Autun, l'auteur d'une remarquable *Vie de la Mère Marguerite-Marie Alacoque*, dédiée à la pieuse reine Marie Leczinska; Mgr de Partz de Pressy, qui nous a laissé, sur la dévotion au Sacré Cœur, des écrits pleins de science et d'onction; Mgr Henri de Fumel, évêque de Lodève, etc.

Dans son mandement de reconnaissance, publié le 26 septembre 1721, Belsunce adressait aux navigateurs marseillais cette éloquente exhortation : « Et vous, mes très chers frères, qui allez sur la mer et sur toute l'étendue des eaux, publiez ses louanges d'un bout de la terre à l'autre; annoncez à toutes les nations, même les plus barbares, la gloire, la puissance et les miséricordes infinies du Sacré Cœur de Jésus, qui vient d'opérer des prodiges en notre faveur, et qui a fait succéder enfin la joie aux longues calamités que

nous avons souffertes. » Qu'on n'aille pas s'imaginer que le saint évêque n'eût d'autre but, dans ces paroles, que d'ajouter par une grande image à la majesté de son discours. Non, il était occupé de pensées plus hautes. Il savait Marseille appelée par l'activité de son négoce à développer en Orient toutes les forces vives du christianisme, et il voulait faire de ses navires autant de messagers de la bonne nouvelle. Ses intentions ne furent pas méconnues. Nous voyons partout, dans les Échelles du Levant, à Constantinople, à Antoura, à Alep, à Damas, etc., naître des confréries du Sacré-Cœur; et les Arabes lisent dans leur langue la *Vie de la Mère Marguerite-Marie*, de Languet, traduite par un missionnaire jésuite: ce qui excite l'indignation risible de d'Alembert, successeur de Languet à l'Académie[1].

Mais la dévotion du Sacré Cœur poussa bien plus loin ses conquêtes. Tandis que, d'un côté, elle envahissait le Canada et bientôt les deux Amériques, de l'autre elle pénétrait jusqu'en Chine, à Macao et à Pékin, dans l'enceinte même du palais impérial. Se fit-elle jour, en dépit de la plus terrible persécution, dans ces îles du Japon, évangélisées par saint François Xavier? Il est permis de le croire. Du moins il est certain qu'elle y aurait trouvé des cœurs bien préparés. Je n'en veux d'autre preuve que le fait rapporté par le P. Saint-Jure, auquel je ne puis m'empêcher d'emprunter un trait si touchant : « L'histoire ecclésiastique du Japon raconte qu'à Fita, ville du royaume de Bungo, un jeune enfant encore païen, âgé seulement de huit ans et doué d'un gentil et bon esprit, s'adressa un jour au catéchiste, dans l'église, et lui demanda l'image de Celui qui avait été crucifié pour le salut des hommes. Le catéchiste lui donna un crucifix mourant qui se trouva là. Cet enfant, l'ayant considéré quelque temps, lui dit qu'il voyait bien les plaies qu'il avait aux pieds et aux mains, mais qu'il n'apercevait point celle qu'il avait reçue au Côté après sa mort. Celui de nos Pères qui demeurait en cette ville pour aider les fidèles, survenant là-dessus et entendant ce qu'il voulait, lui donna un crucifix mort qui était sur l'autel, lequel cet enfant regarda attentivement, et dit qu'il était

1. *Histoire de la B. Marguerite-Marie,* par le P. Ch. Daniel, ch. xxix.

beaucoup plus agréable que le premier, à cause de cette plaie du Côté; et après l'avoir bien contemplé, il demanda le saint baptême[1]. »

II

LE P. DE GALLIFFET.— LA REINE MARIE LECZINSKA, ETC.

Mais revenons en Europe. Le culte de l'amour, renversant tous les obstacles, y prend aussi un développement rapide. Parmi les hommes qui contribuèrent le plus à cette marche en avant, il faut nommer le P. Joseph de Galliffet qui, né en 1663 et mort vers 1743, tantôt à Rome, tantôt en France, par sa parole, mais surtout par son grand ouvrage de l'*Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, ne cessa d'y déployer un zèle et une activité infatigables. L'édition de son livre parue à Nancy en 1745[2], porte à SEPT CENT DEUX le nombre des confréries érigées jusqu'au 4 mai 1743, et enregistre autant de brefs apostoliques qui les ont autorisées. Le pieux auteur démontre, sur pièces authentiques, que le culte du Cœur de Jésus est répandu par toute la chrétienté, reçu par les évêques des plus grands sièges et pratiqué par tous les Ordres religieux, tant d'hommes que de femmes; enfin que la fête du Sacré Cœur est demandée au Saint-Siège, depuis 1726, par Philippe V, roi d'Espagne, sans parler de bon nombre d'évêques qui sollicitent la même grâce. D'où il conclut avec grande raison que « LE CULTE DU CŒUR DE JÉSUS EST SAINT ET QU'ON NE PEUT PENSER AUTREMENT SANS FAIRE INJURE A LA RELIGION, puisqu'il est impossible qu'une très grande partie de l'Église embrasse un culte superstitieux, du consentement des principaux évêques et du Saint-Siège lui-même »...

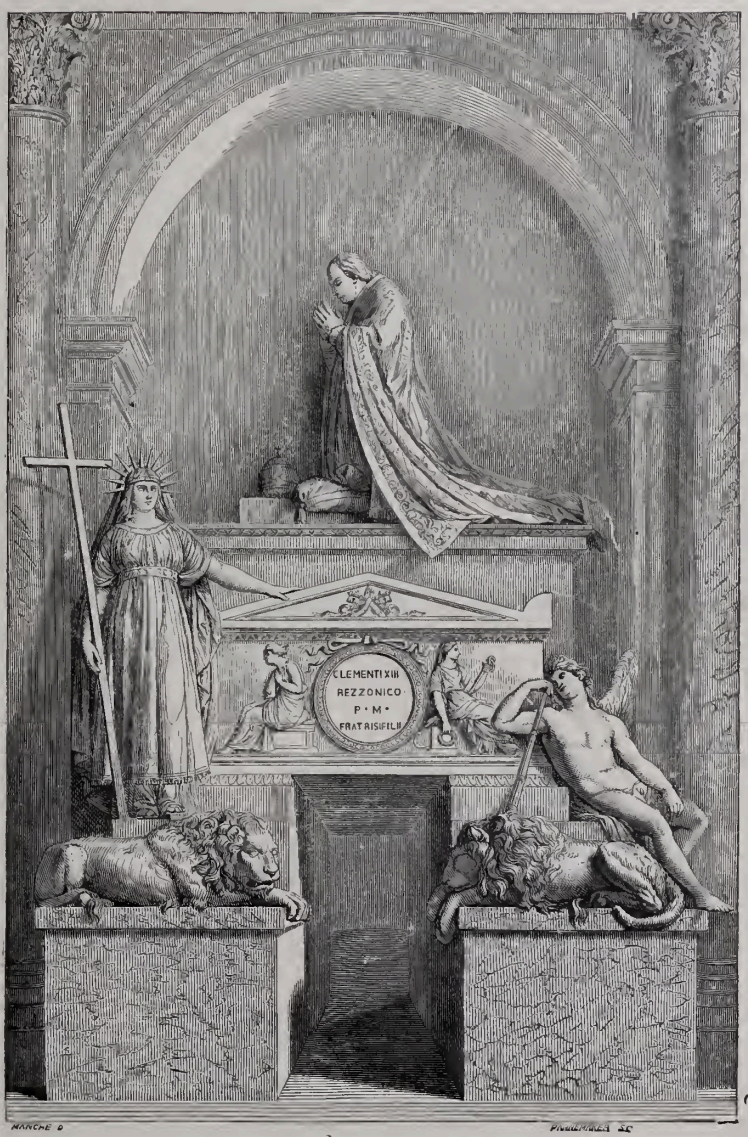
Aux objections que ses écrits et ceux de la bienheureuse Marguerite-Marie, publiés vers cette époque, ne manquèrent pas de soulever, le P. de Galliffet opposa des réponses solides, dont une surtout mérite de trouver place dans ces pages : « On fera ici une observation importante : c'est que les apparitions et les paroles dont Dieu favorise ces âmes choisies ne sont pas toujours extérieures,

1. Le *Livre des élus*, par le P. Saint-Jure, ch. XIV : De la plaie du Côté.
2. Chez la veuve Baltasar. 2 vol. in-4°.

mais souvent intellectuelles. Les paroles qu'on y entend sont intérieures et ne frappent pas l'oreille du corps. C'est une impression qui se fait dans l'âme. Le fond des choses que Dieu communique est de lui seul, la manière de les exprimer est de la créature, et cette manière est différente selon les caractères différents des personnes inspirées. De là la diversité de style, la différence des expressions et des tons que nous remarquons dans les auteurs sacrés. C'est ainsi qne les Prophètes nous ont transmis les paroles de Dieu, tantôt revêtues d'un style grand et magnifique, tantôt d'un style simple et populaire : Dieu suggérant aux Prophètes les vérités qu'il leur faisait annoncer, et les revêtant de la même façon qu'aurait fait tantôt un Isaïe élevé parmi les grands et tantôt un Amos nourri par les bergers. Qu'on applique cette remarque aux mémoires de Marguerite-Marie, et on verra disparaître les difficultés. Ce qui a paru petit et puéril dans l'expression, au jugement de quelques censeurs, ne sera pas attribué à Jésus-Christ, mais à la simplicité de l'humble fille qui fait parler Jésus-Christ[1]... »

Cependant, malgré de pressantes sollicitations, l'autorité pontificale, tout en témoignant beaucoup de bienveillance aux dévots du Cœur de Jésus n'avait pas institué de fête en son honneur. Cette gloire était réservée au vaillant pape Clément XIII. Le 6 février 1765, parut, sous son approbation, un décret de la Congrégation des Rites, qui accordait aux évêques de Pologne et à l'Archiconfrérie romaine la permission de célébrer, avec messe et office propres, la fête du Sacré Cœur. La Congrégation déclarait qu'elle voulait par cette concession, « donner un nouveau lustre à un culte déjà établi, et renouveler symboliquement la mémoire de ce divin amour, par lequel le Fils unique de Dieu s'est revêtu de la nature humaine, et obéissant jusqu'à la mort, a déclaré qu'il nous donnait l'exemple d'*être doux et humble de cœur* ».

1. « D'Alembert croyait être fin en disant de Marguerite-Marie que « Jésus-Christ « poussait la galanterie jusqu'à faire des vers pour elle ». L'observation du P. de Galliffet réduit à sa juste valeur cette mauvaise plaisanterie. Non, Notre-Seigneur ne faisait pas de vers pour son humble épouse, mais *il lui parlait au cœur*, et elle traduisait ces paroles intérieures dans un langage qui lui était assez familier, bien qu'elle n'y mît aucune étude. » (P. Ch. Daniel, *l. cit.*, note.)



LE TOMBEAU DE CLÉMENT XIII

Instituteur de la première fête canonique en l'honneur du Sacré Cœur.

C'est le 6 février 1765 que parut, avec l'approbation de ce grand pape, le décret de la Congrégation des Rites qui accordait aux évêques de Pologne et à l'Archiconfrérie romaine la permission de célébrer, avec messe et office propres, la fête du Cœur de Jésus. Les deux fameux lions de Canova, dont l'un a l'œil au guet et l'autre semble au repos, symbolisent l'intrépide défenseur de la foi et le sage gardien de l'ordre public.

Cette décision, si longtemps attendue, fut accueillie avec une joie universelle. De toutes les parties du monde catholique grand

nombre d'évêques s'empressèrent d'en demander l'extension à leurs diocèses, et parmi eux, au premier rang, saint Alphonse de Liguori, qui occupait alors le siège de Sainte-Agathe-des-Goths. La même année, se tenait à Paris l'assemblée générale du clergé de France. La reine Marie Leczinska[1] adressa aux évêques qui faisaient partie de cette réunion une lettre où elle les pressait d'établir dans leurs diocèses la fête du Sacré Cœur.

L'assemblée ne pouvait que faire droit à des vœux si légitimes, et voici le texte même de sa délibération : « Tous les évêques qui composent l'assemblée, également pénétrés du profond respect et de la vénération qui ne sont pas moins dus aux vertus éminentes de Sa Majesté qu'à son rang auguste, et voulant, autant qu'il est en eux, seconder un zèle aussi édifiant, ont unanimement délibéré d'établir dans leurs diocèses respectifs la dévotion et l'office du Sacré Cœur de Jésus, et d'inviter par une lettre-circulaire les autres évêques du royaume d'en faire autant dans les diocèses où cette dévotion et cet office ne sont pas encore établis. » La lettre-circulaire fut écrite, en effet, et rencontra partout l'adhésion la plus parfaite. Elle est signée de deux noms destinés à une certaine célébrité : l'abbé de la Luzerne et l'abbé de Cicé, et porte la date du 14 août 1765.

Au reste, l'épiscopat français presque tout entier était déjà conquis à la dévotion du Sacré Cœur. Plusieurs de nos évêques avaient même vaillamment combattu pour son triomphe universel, entre autres celui qu'on a bien nommé l'Athanase de son siècle, l'illustre Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Il n'y eut à faire opposition que quelques prélats notoirement jansénistes, parmi lesquels se signala l'évêque appelant d'Auxerre, Mgr de Caylus. Par où l'on peut voir avec quelle connaissance des faits ou quelle sincérité l'un de nos représentants à l'Assemblée de Versailles, lors de la mémorable discussion des 22 et 23 juillet 1873 sur le vœu

1. Le pape Benoît XIV, sachant la tendre dévotion de cette princesse pour le divin Cœur de Jésus, lui avait envoyé, en 1743, un grand nombre de cœurs de taffetas rouge brodés en or. Le même pape, en 1749, accordait des indulgences à une Confrérie du Sacré-Cœur, établie dès 1740 dans l'église paroissiale de Saint-Laurent, à Paris.

L'année même où Clément XIII autorisait officiellement la célébration de la fête du Sacré Cœur, la reine Marie Leczinska adressa aux évêques de France, réunis à Paris, une lettre où elle les pressait d'établir cette fête dans leurs diocèses. A cette requête, « tous les évêques qui composaient l'assemblée ont unanimement délibéré d'établir dans leurs diocèses respectifs la dévotion et l'office du Sacré Cœur de Jésus, et d'inviter par une lettre-circulaire les autres évêques du royaume d'en faire autant dans les diocèses où cette dévotion et cet office n'étaient pas encore établis ».

national, rééditait pompeusement les blasphèmes de ce prélat égaré contre le Sacré Cœur, les donnant comme l'expression des vrais sentiments du clergé français au dix-huitième siècle. En réalité, Caylus ne représentait que ce triste parti, alors surtout dépourvu de toute noblesse et de toute bonne foi, en proie au plus sombre fanatisme, dont les *Nouvelles ecclésiastiques* étaient le digne organe, et qui, pour principal argument, jetait à la face de ses adversaires les épithètes de *cordicoles* et d'*alacoquistes*. Ajoutons que le jansénisme avait pourtant gagné à sa cause quelques marguilliers, comme ceux de la paroisse Saint-André-des-Arcs à Paris, qui, en 1776, signifièrent bravement à leur curé défense de passer outre la célébration de la fête du Sacré Cœur, et quelques avocats, à la fois incrédules et gallicans, qui préludaient, par d'ineptes tracasseries, à la Constitution civile du clergé. Le jour n'est pas loin où, en 1794, Pie VI, dans la célèbre bulle *Auctorem fidei*, frappera d'une condamnation décisive et le conciliabule schismatique de Pistoie et toute opposition doctrinale ou pratique au culte du Cœur de Jésus.

Ainsi, un siècle environ après la demande faite à la bienheureuse Marguerite-Marie, la fête du Sacré Cœur était canoniquement instituée : son extension à toutes les églises n'est plus qu'une affaire de temps. Mais où en est, aux approches de la Révolution, la seconde partie, la partie politique, de la double mission qui lui fut confiée? Hélas! les vœux du Christ Jésus sont ici bien loin d'être remplis.

Sans doute, à la cour même de Louis XV, la pieuse reine Marie Leczinska n'est pas seule à rendre hommage au Sacré Cœur. A côté des salons où trônent les Pompadour et les du Barry, il y a d'humbles oratoires, où elle se réfugie, en larmes, avec ses quatre filles, dont l'une fut Madame Louise de France, avec le dauphin, qui fut père de Louis XVI, et la jeune et si sainte dauphine, Marie-Josèphe de Saxe : toute une admirable famille royale! Le dauphin va même jusqu'à faire ériger dans l'église du château de Versailles une chapelle et un autel en l'honneur du Sacré Cœur[1]. De

1. La chapelle en question, qui eut Gabriel pour architecte, ne fut terminée qu'en 1772. On plaça au-dessus du tabernacle un Christ en ivoire, de 1 m. 10, que l'électeur

ce palais, témoin de tant de scandales et de tant d'admirables vertus, sortit un jour, belle et pure, pour aller s'enfermer au Carmel de Saint-Denis, la fille de Louis XV, désormais sœur Thérèse de Saint-Augustin, que l'Église a déjà déclarée Vénérable et qu'elle présentera quelque jour aux hommages publics des fidèles. Certes, si le sacrifice d'une colombe sans tache eût été en proportion avec nos crimes, la France aurait été sauvée; mais l'hommage national, réclamé par l'Homme-Dieu, manquait toujours; il avait été réglé, dans les adorables desseins de la Providence, que l'immolation même du roi ne suffirait pas, et que la France ne serait sauvée que par le Sacré Cœur !!

III

LA RÉVOLUTION. — VŒU DE LOUIS XVI. — MARTYRS DU SACRÉ-CŒUR

Le 23 décembre 1787, Madame Louise de France, l'héroïque carmélite de Saint-Denis, expirait en prédestinée dans son humble cellule. La fille des rois s'était offerte en victime d'expiation, et Dieu avait semblé ratifier son sacrifice, en accordant à son coupable père une mort repentante et chrétienne. Mais la Justice irritée réclamait d'autres victimes, et plus augustes encore.

La Révolution, préparée par un demi-siècle de corruption, d'impiété et de sophismes, avançait à grands pas, menaçant de tout engloutir : royauté, clergé, noblesse, vieilles institutions et vieilles

de Saxe avait donné au dauphin, son gendre. Cette chapelle occupe le chevet de l'église royale; c'est la plus importante après celle de Saint-Louis. Elle est éclairée par deux petites fenêtres situées à droite et à gauche et par un plafond vitré non apparent, qui laisse tomber le jour sur l'autel. Cet autel est revêtu de marbres de diverses couleurs, ainsi que les murs. Sur le pavé, également en marbre, se détachent les armes de France. On ne voit ni tableau ni statue, mais au fond du sanctuaire, inondé de lumière, un Cœur en bronze doré, entouré d'une gloire magnifique : c'est l'œuvre de Dessouches. Les révolutions ont respecté ce monument de la piété du digne fils de saint Louis.

Dès 1751, le même prince, avec la reine sa mère, avait puissamment concouru à la restauration de la communauté dite de Sainte-Aure, comme le proclame une bulle du pape Clément XIII. Cette maison était située rue Neuve-Sainte-Geneviève. On y avait établi en 1779 l'*Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur*.

1. Mgr Bougaud, *op. cit.*, ch. xvi.

mœurs. Louis XVI, cœur excellent, mais esprit irrésolu et caractère faible, ne tarda pas à sentir que sa main n'était pas assez ferme pour diriger, par une si effroyable tempête, le gouvernail de l'État. Tout porte à croire que la famille royale était alors pleinement initiée à la demande que le Cœur de Jésus avait formulée, un siècle auparavant, par l'intermédiaire de la visitandine de Paray. Aussi voyons-nous le malheureux roi se tourner à cette époque ver le divin Cœur, et lui consacrer authentiquement sa personne, sa famille et son royaume. Quel fut le jour précis de cette consécration? Où fut-elle prononcée? A Notre-Dame, comme on l'a supposé? Ou plutôt, au palais même des Tuileries, devenu, surtout depuis le retour de Varennes, une véritable prison pour lui et pour les siens? Autant de questions qu'il est aujourd'hui difficile d'éclaircir. Ce qui est certain, d'après les *Mémoires* de Hue, c'est que la formule du vœu royal fut dressée pour servir de témoignage en des temps meilleurs, et qu'elle fut confiée le 21 juin 1792 — qu'on veuille bien remarquer cette date — au supérieur général des Eudistes, le vénérable P. Hébert, confesseur du prince depuis la défection de l'abbé Poupart en 1791. Ce digne fils du P. Eudes eut soin d'en assurer la conservation, avant de périr lui-même dans les massacres du 2 septembre. On a voulu lui faire honneur de cette sublime inspiration du roi-martyr; et assurément, ses vertus, couronnées par la plus belle mort, semblent l'avoir providentiellement désigné pour une telle mission; mais ce n'est là qu'une simple conjecture, dépourvue de tout fondement positif. Faudrait-il faire intervenir ici le célèbre P. Lenfant, autre victime des massacres de septembre, qui prêcha encore à la cour le 2 février 1791, devait y prêcher le carême de cette même année, et n'en fut empêché que par le refus du serment constitutionnel? Nous connaissons par ailleurs sa tendre dévotion pour le Sacré Cœur. Dans sa correspondance avec son frère et sa belle-sœur, résidant à Nancy, des lettres datées de Paris le 30 avril, le 1er juin et le 12 juillet 1791, témoignent en particulier de la prodigieuse diffusion des scapulaires du Cœur de Jésus : « Un seul couvent, dit-il, en a distribué cent vingt-cinq mille, et tous en distribuent... Portez-en toujours un sur

vous et placez-en dans votre maison. Il y a des faits récents

LA CONDAMNATION DU PARLEMENT DE PARIS

Le 11 juin 1771, le parlement de Paris rend un arrêt par lequel il proscrit le culte du Sacré Cœur. Un ange, armé d'un fouet et portant sur son bouclier le premier mot de la bulle *Unigenitus*, lancée en 1713 contre les jansénistes, par le pape Clément XI, apparaît et disperse l'assemblée. — Vitrail de M. Claudius Lavergne, dans la collégiale de Saint-Quentin. Dessin communiqué par M. Noël Lavergne.

d'une protection singulière... Un événement miraculeux arrivé à Nantes, et sur lequel j'ai des renseignements authentiques, accré-

dite la confiance... La devotion qui a pour objet le Cœur de jésus est regardée comme devant être le salut de l'empire... On ne peut suffire à distribuer les images que vous savez... Les têtes les plus illustres, même les têtes couronnées, sont munies de ce pieux bouclier[1]... »

Ces derniers mots nous ramènent à Louis XVI. Voici le texte même de son admirable consécration [2].

PRIÈRE

Vous voyez, ô mon Dieu! toutes les plaies qui déchirent mon cœur, et la profondeur de l'abîme dans lequel je suis tombé. Des maux sans nombre m'environnent de toutes parts. A mes malheurs personnels et à ceux de ma famille, qui sont affreux, se joignent, pour accabler mon âme, ceux qui couvrent la face du royaume. Les cris de tous les infortunés, les gémissements de la religion opprimée retentissent à mes oreilles, et une voix intérieure m'avertit encore que peut-être votre justice me reproche toutes ces calamités, parce que, dans les jours de ma puissance, je n'ai pas réprimé la licence du peuple et l'irréligion, qui en sont les principales sources; parce que j'ai fourni moi-même des armes à l'hérésie qui triomphe, en la favorisant par des lois qui ont doublé ses forces et lui ont donné l'audace de tout oser.

Je n'aurai pas la témérité, ô mon Dieu! de me justifier devant vous; mais vous savez que mon cœur a toujours été soumis à la foi et aux règles des mœurs; mes fautes sont le fruit de ma faiblesse et semblent dignes de votre grande miséricorde. Vous avez pardonné au roi David, qui avait été cause que vos ennemis avaient blasphémé contre vous; au roi Manassès, qui avait entraîné son peuple dans l'idolâtrie. Désarmé par leur pénitence, vous les avez rétablis l'un et l'autre sur le trône de Juda; vous les avez fait régner avec paix et gloire. Seriez-vous inexorable aujourd'hui pour un fils de saint Louis, qui prend ces rois pénitents pour modèles, et qui à leur exemple, désire réparer ses fautes et devenir un roi selon votre cœur? O Jésus-Christ! divin Rédempteur de toutes nos iniquités, c'est dans votre Cœur adorable que je veux déposer les effusions de mon âme affligée. J'appelle à mon secours le tendre Cœur de Marie, mon auguste protectrice et ma mère, et l'assistance de saint Louis, mon patron et le plus illustre de mes aïeux.

Ouvrez-vous, Cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec bonté le vœu satisfactoire que la confiance m'inspire et que je vous offre comme l'expression naïve des sentiments de mon cœur.

1. *Mémoires et correspondance secrète du P. Lenfant.* 2 vol. in-8°. L. Mame, 1834.

2. *Œuvres chrétiennes des familles royales de France,* par Paul Viollet. 1 vol. in-8°. Paris, Poussielgue, 1870. Notes et éclaircissements, p. 462.

VŒU

Si, par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale, je promets solennellement :

1° De révoquer le plus tôt possible toutes les lois qui me seront indiquées, soit par le Pape, soit par quatre évêques choisis parmi les plus vertueux de mon royaume, comme contraires à la pureté et à l'intégrité de la foi, à la discipline et à la juridiction spirituelle de la sainte Église catholique, apostolique, romaine, et notamment la Constitution civile du clergé;

2° De rétablir sans délai tous les pasteurs légitimes et tous les bénéficiers institués par l'Église, dans les bénéfices dont ils ont été injustement dépouillés par les décrets d'une puissance incompétente, sauf à prendre les moyens canoniques pour supprimer les titres de bénéfices qui sont moins nécessaires, et pour en appliquer les biens et revenus aux besoins de l'État;

3° De prendre, dans l'intervalle d'une année, tant auprès du Pape qu'auprès des évêques de mon royaume, toutes les mesures nécessaires pour établir, suivant les formes canoniques, une fête solennelle en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, laquelle sera célébrée à perpétuité dans toute la France, le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, et toujours suivie d'une procession générale, en réparation des outrages et des profanations commis dans nos saints temples, pendant le temps des troubles, par les schismatiques, les hérétiques et les mauvais chrétiens;

4° D'aller moi-même en personne, sous trois mois à compter du jour de ma délivrance, dans l'église Notre-Dame de Paris, ou dans toute autre église principale du lieu où je me trouverai, et de prononcer, un jour de dimanche ou de fête, au pied du maître-autel, après l'offertoire de la messe, et entre les mains du célébrant, un acte solennel de consécration de ma personne, de ma famille et de mon royaume au Sacré Cœur de Jésus, avec promesse de donner à tous mes sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable;

5° D'ériger et de décorer à mes frais, dans l'église que je choisirai pour cela, dans le cours d'une année à compter du jour de ma délivrance, une chapelle ou un autel qui sera dédié au Sacré Cœur de Jésus, et qui servira de monument éternel de ma reconnaissance et de ma confiance sans bornes dans les mérites infinis et dans les trésors inépuisables de grâce qui sont renfermés dans ce Cœur sacré;

6° Enfin, de renouveler tous les ans, au lieu où je me trouverai, le jour qu'on célébrera la fête du Sacré Cœur, l'acte de consécration exprimé dans l'article quatrième, et d'assister à la procession générale qui suivra la messe de ce jour.

Je ne puis aujourd'hui prononcer qu'en secret cet engagement, mais je le signerais de mon sang s'il le fallait, et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai le publier à haute voix dans le temple.

O Cœur adorable de mon Sauveur! que j'oublie ma main droite et que je

m'oublie moi-même, si jamais j'oublie vos bienfaits et mes promesses, et cesse de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et toute ma consolation. Ainsi soit-il.

Ce cri de prière et de détresse n'eut pas son plein effet. Pourquoi? Peut-être parce que Louis XVI n'était plus roi que de nom quand il prit cet engagement solennel. Dieu veut que la France soit consacrée au Cœur de Jésus par son souverain réel et agissant comme souverain; et la France officielle d'alors, au lieu d'adorer le Cœur de Jésus, adorait le cœur de Marat! Du moins le pieux monarque puisa-t-il à cette divine source l'héroïsme du martyre, et son appel ne resta pas sans écho. Peu de temps après, la Vendée se levait, et l'on sait bien que « cette race de géants », les Bonchamp, les Cathelineau, les La Rochejaquelein et tous les autres gentilshommes et paysans, se faisaient gloire d'aller à la bataille avec l'image du Sacré Cœur sur la poitrine.

Madame Élisabeth, l'angélique sœur de Louis XVI, et la reine Marie-Antoinette, sur qui elle exerça une influence bénie, après avoir été tendrement unies au roi dans le culte du Cœur de Jésus, ne pouvaient manquer d'être associées à son martyre. Quelques mois avant son incarcération, Madame Elisabeth avait écrit la formule d'un vœu au Cœur immaculé de Marie pour obtenir la conservation de la foi en France; et ce vœu, adopté par la comtesse de Carcado, la comtesse de Saisseval [1] et d'autres amies de la pieuse princesse, fidèlement observé jusque dans les péripéties douloureuses de l'émigration, devint au retour le principe de plusieurs œuvres charitables, dont quelques-unes subsistent encore. En parcourant ce qui nous reste de sa correspondance et de ses écrits intimes, on rencontre à chaque ligne l'expression émue de son double amour pour les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et pour la France, qu'elle ne sépare pas de son roi [2].

Aussi, dans une perquisition faite au Temple, les commissaires de la Convention ne trouvèrent-ils que deux choses : l'image

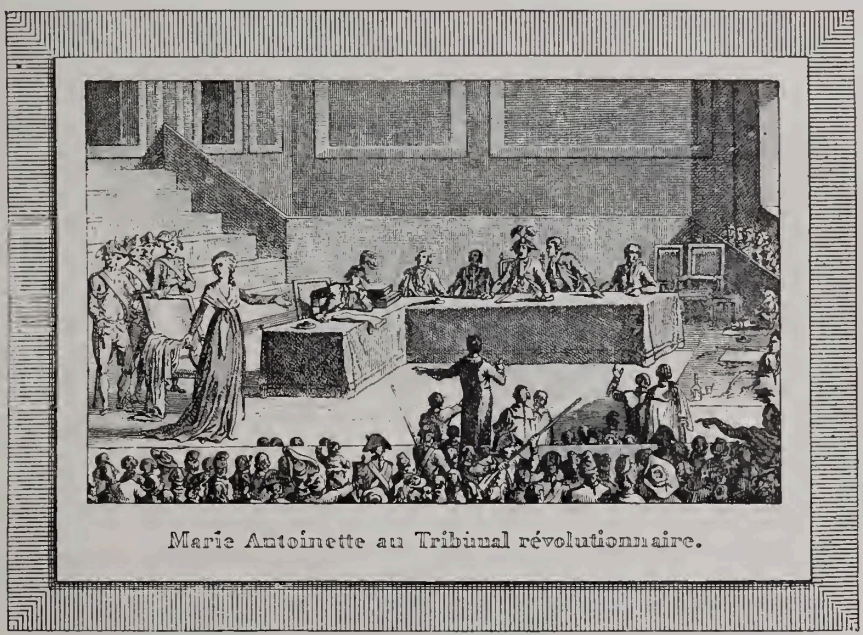
1. Voir *Notice biographique sur Madame la comtesse de Saisseval,* par le P. de Ponlevoy. Paris, Poussielgue, 1850.

2. Voir *Œuvres chrétiennes,* etc., de Paul Viollet, *op. cit.*, p. 354 et 355.

du Sacré Cœur et un livre de prières renfermant une feuille de quatre pages écrites à la main, où on lisait :

ACTE DE CONSÉCRATION DE LA FRANCE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

O Jésus-Christ ! tous les cœurs de ce royaume, depuis le cœur de notre auguste monarque jusqu'à celui du plus pauvre de ses sujets, nous les réunissons par les désirs de la charité, pour vous les offrir tous ensemble. Oui, Cœur de Jésus, nous



D'après une gravure de Duplessis-Bertaux. Dix-huitième siècle. — Louis XVI avait consacré authentiquement au Cœur de Jésus sa personne, sa famille et son royaume. La reine Marie-Antoinette, avant de paraître devant le tribunal révolutionnaire, avait, elle aussi, rédigé un acte de consécration de la France au Sacré Cœur. Parmi les objets trouvés sur elle, les commissaires de la Convention eurent soin d'enregistrer un scapulaire du Sacré-Cœur.

vous offrons notre patrie tout entière et les cœurs de tous ses enfants. O Vierge sainte ! ils sont entre vos mains ; nous vous les avons remis en nous consacrant à vous comme à notre protectrice et à notre mère. Aujourd'hui, nous vous en supplions, offrez-les au Cœur de Jésus. Présentés par vous, il les recevra, il leur pardonnera, il les bénira, il les sanctifiera, il sauvera la France tout entière et y fera revivre la sainte religion. Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

MARIE-ANTOINETTE, ELISABETH-MARIE.

Est-ce de la même perquisition que parle Madame Royale, la future duchesse d'Angoulême, dans ses *Mémoires*, dont Sainte-Beuve (le Sainte-Beuve de 1850!) ne se lasse pas de louer la noble et si chrétienne sincérité[1]? C'était le 20 avril 1793. Le misérable Hébert, avec quelques municipaux, arriva dans la prison à dix heures du soir; les prisonniers venaient de se coucher :

« Nous nous levâmes précipitamment, dit la sœur du jeune Louis XVII. Ils nous lurent un arrêté de la Commune qui ordonnait de nous fouiller à discrétion, ce qu'ils firent exactement jusque sous les matelas. Mon pauvre frère dormait; ils l'arrachèrent de son lit avec dureté pour fouiller dedans; ma mère le prit tout transi de froid. Ils ôtèrent à ma mère une adresse de marchand qu'elle avait conservé; un bâton de cire à cacheter qu'ils trouvèrent chez ma tante; et à moi UN SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS ET UNE PRIÈRE POUR LA FRANCE. Leur visite ne finit qu'à quatre heures du matin. Ils étaient furieux de n'avoir trouvé que des bagatelles. » Et Sainte-Beuve, après avoir reproduit ces lignes, ajoute cette belle réflexion, dont on voudrait qu'il eût saisi toute la portée : « Ce Sacré-Cœur de Jésus et cette prière pour la France se tiennent plus étroitement qu'il ne semble, et il fallait peut-être avoir toute la foi à l'un pour pouvoir à ce moment prier pour l'autre. »

Au cours de l'ignoble procès de la plus infortunée des reines, on n'omit pas de représenter, à titre de pièce de conviction, le scapulaire saisi sur l'auguste prisonnière. Humble petit carré de papier fin aux contours dentelés, colorié à la main. Le Sacré Cœur, surmonté de la croix, ceint de la couronne d'épines et percé d'une flèche, est accompagné de ces mots : « Cœur sacré, ayez pitié de nous. » Depuis longtemps, c'était le cri de cette grande âme, et ce fut aussi l'invocation de son dernier soupir.

Sur le corps mutilé de la princesse de Lamballe, cette fidèle et héroïque amie de la reine de France, les tigres à face humaine qui le dépouillèrent recueillirent aussi le sceau mystérieux : l'image d'un cœur enflammé, entrelacé d'épines, avec la légende : « Cœur de Jésus, nous périssons, sauvez-nous! »

1. *Causeries du lundi*, t. V. Paris, Garnier, 1852.

Les 2 et 3 septembre 1792, des milliers de Français, l'élite du clergé réunie aux plus dévoués serviteurs de la monarchie, étaient égorgés dans les prisons et dans les rues de la grande ville, livrée aux fureurs démagogiques; or, au témoignage du jacobin Gorsas, sur le plus grand nombre de ces saintes victimes, on trouva de petites images représentant deux cœurs percés de flèches, dans une couronne d'épines, et surmontés d'une croix. Au bas, on lisait : « Cœurs sacrés, protégez-nous ! »

Un peu plus tard, le 19 octobre 1792, le général Berruyer condamnait à mort cinq émigrés, parmi lesquels on distinguait M. Gauthier de la Touche, ancien conseiller au parlement de Bordeaux, arrêté à Briex, au moment où il cherchait à rentrer en France. Dans son portefeuille on découvrit, pour toute preuve de complot, un petit morceau de carton rouge, où était peint un cœur entouré d'une couronne d'épines et percé de plusieurs flèches, avec cette inscription : *Cor Jesu, miserere nobis.* Et sur l'échafaud, dressé en place de Grève, le pieux magistrat disait à haute voix : *Cor Jesu!*

Absolument pareils au scapulaire royal, décrit tout à l'heure, étaient les deux cent cinquante scapulaires trouvés sur la sœur Catherine Joussemet, de la Roche-sur-Yon, l'une des victimes de la défaite de Savenay, 23 décembre 1793, qui consommèrent, sur les échafauds de Nantes, leur sanglant holocauste.

Les eaux rougies de la Loire, les carrières de Gigant, les souterrains de l'Esperonnière, les caves pestilentielles de l'Entrepôt dévorèrent les autres, servant à la fois ou tour à tour d'instruments de supplice au sauvage Carrier. Et ces femmes, ces vieillards, ces enfants, qu'il faut compter par milliers, portaient tous l'emblème proscrit !

Les archives révolutionnaires conservent les *actes* authentiques des martyrs du Sacré Cœur. Un jour, au château de la Biliais, près Saint-Étienne-de-Montluc, on arrêtait toute une noble famille. Le père était convaincu d'avoir donné asile à un prêtre non assermenté, et aussi d'avoir possédé « un petit portefeuille en vélin sur lequel sont deux cœurs tracés (*sic*), chacun desquels est surmonté

d'une croix, et au-dessous sont écrits les mots : Jésus, Marie [1]... »

C'était un arrêt de mort, et le renom d'intégrité que M. Leloup de la Biliais s'était acquis dans l'exercice de la magistrature (il appartenait au parlement de Rennes) ne le préserva point de l'échafaud. Il fut exécuté à Nantes le 17 janvier 1794.

Ses trois fils aînés avaient émigré et ne devaient point, hélas! revoir le sol de la patrie. Le plus jeune échappa, comme par miracle, à toutes les recherches : Dieu ne voulut pas laisser s'éteindre une race désormais saintement immortalisée. Mais Mme de la Biliais et ses deux filles restèrent aux mains du farouche proconsul. La principale charge qu'on releva contre elles fut qu'elles « distribuaient à profusion des images du Sacré Cœur et autres signes contre-révolutionnaires ». Elles avouèrent hautement ce crime impardonnable : la condamnation suivit l'aveu. Mais ces jeunes filles étaient si gracieuses et si belles que des cœurs de monstres se sentirent, pour la première fois, pris de pitié. Claire-Eugénie avait vingt-deux ans; Marie-Caroline en comptait vingt à peine. Pour la sauver, un de ses juges émit au tribunal un injurieux soupçon. Elle n'avait qu'à se taire; mais elle parla, plus jalouse de son honneur que de sa vie.

Le lendemain, lorsqu'elle suivait, avec ses compagnes de captivité, les rues tortueuses qui mènent du quartier Saint-Vincent à la place du Bouffay, où nuit et jour fonctionnait la guillotine, l'officier de garde, sous le charme de cette beauté angélique, rêva de générosité, et lui offrit le salut pour elle, pour sa mère, pour sa sœur, au prix de sa main. Mlle de la Biliais aspirait aux gloires de la vierge et de la martyre; au moment de recevoir la double auréole, elle n'avait qu'une crainte, celle de la perdre.

Sa mère n'avait point d'autre pensée, et ambitieuse de garantir à ses enfants les conquêtes immortelles, elle les fit passer les premières, se condamnant ainsi à mourir trois fois. Mais, sur l'échafaud même, Marie-Caroline imposait encore au bourreau. Il lui accordait sa pudique requête, et la laissant elle-même enlever son

1. Paroles textuellement extraites de l'*Arrêt de condamnation à mort*. (Greffe du tribunal de Nantes.)

M., Mme ET Mlles DE LA BILIAIS, MARTYRS DU SACRÉ CŒUR (Nantes, 1794)

D'après un tableau de famille. Mme de la Biliais et ses deux filles, accusées d'avoir « distribué à profusion des images du Sacré Cœur », ont été condamnées à mort. La mère, ambitieuse de garantir à ses enfants les conquêtes immortelles, les fait passer les premières, se condamnant ainsi à mourir trois fois. L'artiste a placé dans le haut du tableau M. de la Biliais, qui, deux mois auparavant mort pour la même cause, leur indique la récompense. — Pendant que le Cœur de Jésus avait ainsi des martyrs, un autel était élevé au cœur de Marat, dans l'église des Cordeliers, à Paris; des lampes y brûlaient continuellement; on y récitait des litanies en son honneur : « Cœur de Jésus, cœur de Marat. O Sacré Cœur de Jésus ! ô sacré cœur de Marat ! »

fichu, il tranchait le cou virginal, sans avoir osé y porter la main (7 mars 1794)[1].

Le 19 juillet de la même année, dix jours avant la chute de Robespierre, tombait à Paris sous le couteau fatal une autre héroïque Bretonne, Mlle Victoire de Saint-Luc, qu'allaient suivre quelques instants après son père et sa mère[2]. En s'arrachant de leurs bras pour s'élancer à l'échafaud, elle venait de leur dire : « Cher père et chère mère, vous m'avez appris à vivre; je vais, avec la grâce de Dieu, vous apprendre à mourir! » Elle avait été arrêtée au fond de la Bretagne, emprisonnée à Carhaix, puis à Quimper, brutalement traînée à Paris avec ses vieux parents, et enfin condamnée à mort, « COMME RELIGIEUSE ET PROPAGATRICE D'IMAGES SUPERSTITIEUSES » du Sacré Cœur!

La sainte égide, qui faisait si forts ces cœurs de vierges et de femmes, gardait aussi et soutenait la mâle poitrine des héros. Nous avons vu à Nantes le scapulaire que portait le brave Stofflet, lors de son arrestation, le 15 février 1796. Il est en drap noir, bordé de soie jaune, orné d'un nœud blanc; dans le champ, le Christ en croix; à ses pieds, deux cœurs arrosés par son sang, plus deux palmes et la légende circulaire : « Le zèle du Seigneur vous dévore. » Ce dessin est exécuté à l'aiguille. L'éminent conservateur du musée archéologique de Nantes[3] possède ce scapulaire, avec plusieurs autres non moins authentiques, et dont le plus précieux est celui de Marie-Antoinette; relique vraiment sacrée, tout imprégnée de larmes, qui semble exhaler encore le parfum de myrrhe des royales douleurs!

Mais ce ne sont pas seulement les princes et les chefs qui aiment à se parer de cette « livrée du fanatisme », comme parlaient les jacobins d'alors; les petits, les hommes du peuple n'y mettent pas un moindre empressement. En voici une dernière preuve. Transportons-nous près de la chapelle, aujourd'hui restaurée, de Notre-Dame des

1. *Le Signe de ralliement*, par E. des Buttes. 1 vol. in-24. Impr. Saint-Augustin, 1882.

2. *Une martyre des derniers jours de la Terreur, Victoire de Saint-Luc*, dame de la Retraite de Quimper, par le P. Pierre-Xavier Pouplard, S. J. 1 vol. in-12. Imprimerie Saint-Augustin, 1882.

3. M. Parenteau, en 1882.

HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN A LA TÊTE D'UN CORPS DE VENDÉENS

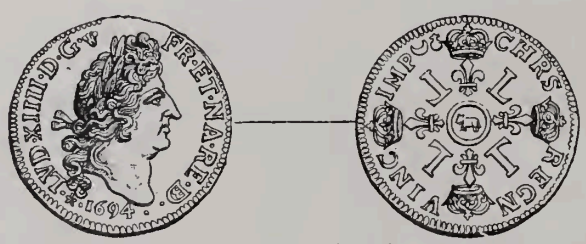
D'après le tableau de M. E. Le Blant. XIXe siècle. — Tous portent le scapulaire sur la poitrine. Henri de la Rochejaquelein leur dit : « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » Lescure, « le saint du Poitou », et le paysan Cathelineau, « le saint de l'Anjou », qui sera le généralissime de l'armée vendéenne, se faisaient également gloire de porter le même insigne.

Lucs, dans la Vendée militaire. Là passait, le vendredi 28 février 1794, une des bandes infernales commandées par Haxo, et qui cherchaient à surprendre Charette dans son quartier général de Legé. Les habitants des Lucs s'étaient signalés par leur indomptable énergie à défendre leurs autels et leurs foyers : *Pro aris et focis*. Les Bleus devaient leur faire cruellement expier tant d'audace, et, le jour même que je viens d'indiquer, ils égorgèrent de sang-froid *quatre cent vingt-cinq victimes*, dont plus d'un tiers étaient des enfants âgés de moins de quinze ans, quelques-uns au berceau. Un mois après, le catalogue en fut dressé avec soin par le curé même de la paroisse.

Or, en 1863, leurs ossements précieux ont été découverts, encore enlacés du SCAPULAIRE DU SACRÉ-CŒUR et du Rosaire, dont ces vaillants chrétiens s'étaient servis pour murmurer les dernières prières. Quelques-unes des balles qui les avaient frappés se trouvaient aussi mêlées à leurs cendres[1].

Nous ne pousserons pas plus loin ce martyrologe du devoir et de l'honneur, qu'il serait facile d'étendre. Ce que nous avons dit suffit pour montrer que, si parmi nous la foi ne manqua jamais de martyrs, il y eut une heure, dans l'histoire de notre pays, où, du trône à l'atelier, l'amour eut aussi les siens : cette heure sonnera encore avant la fin de nos récits.

1. *Chapelle de Notre-Dame des Lucs,* par l'abbé Jean Bart, curé des Lucs. Nantes, Libaros, 1874. La brochure reproduit les noms des quatre cent vingt-cinq victimes, avec indication précise de leur âge et de leur lieu de naissance.



Monnaie de Louis XIV
Avec cette inscription : « Le Christ règne, il est vainqueur, il commande. »

Jésus reposant au sein de son propre Cœur,
avec cette légende : « Je dors et mon Cœur veille. » — Marque de Sébastien Huré, 1646.

CHAPITRE VIII

RENAISSANCE RELIGIEUSE

GRAND ET RAPIDE DÉVELOPPEMENT DU CULTE DU SACRÉ CŒUR

Le navire agité par la tempête, image de l'Église
au milieu du monde.
Tiré des *OEuvres du B. François de Sales.*

ANT qu'une cause a des martyrs, elle n'est pas perdue. Le Cœur de Jésus, pour qui tant de noble sang avait été versé, devait donc sortir un jour victorieux de la crise où la France avait failli périr. Application nouvelle de l'antique parole : « Sang des martyrs, semence de chrétiens ! » Il y eut peut-être, a dit quelque part Joseph de Maistre, au cœur du roi, de la reine, de Madame Élisabeth, à l'heure de leur immolation, un si sublime et si généreux élan d'acceptation, d'amour, même de joie, que ce fut assez pour désarmer Dieu et assurer l'avenir. Et ajoutez encore le témoignage sanglant d'un million d'autres victimes, surtout de la Vendée!

« Vers 1797, en voyant ces campagnes incultes, ces granges brûlées, ces villages veufs de leurs quatre cent mille habitants tombés sous le plomb ou sous le fer, les sages de l'époque déploraient ce sang répandu pour rien : ils ne savaient pas que Dieu le conserve comme un trésor quand il a coulé pour la justice. La Vendée était à terre, mais sa sublime plaidoirie restait sans réponse. Elle avait prouvé que le sol français tremblera toujours sous le pas des oppresseurs de la vérité catholique. Tandis que la main du premier consul semblait ouvrir les églises désertes et les cathédrales dévastées, c'étaient Cathelineau, Bonchamp, Larochejaquelein, Lescure, Charette, d'Elbée, c'étaient ces laboureurs enfouis sous leurs sillons ensanglantés, c'étaient tant de pieuses paysannes, de pures jeunes filles, d'enfants fusillés, guillotinés ou noyés, dont les ombres héroïques agitaient sur leurs gonds rouillés les portes de nos temples, les ouvraient à deux battants et y faisaient entrer à flots les populations redevenues chrétiennes [1]... »

Ainsi parle un des historiens du bienheureux Grignion de Montfort. Adversaire déclaré du jansénisme, ardent ami du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, cet incomparable missionnaire, dès le commencement du dix-huitième siècle, par sa parole de feu et par les deux congrégations religieuses qu'il a fondées, avait préparé ces générations doublement fidèles, qui surent si bien combattre et mourir.

La tourmente révolutionnaire ne fit donc que donner une nouvelle impulsion à la piété française vers le Cœur de Jésus, en qui elle s'accoutuma de plus en plus à voir l'unique espoir de salut.

Au fort même de la Terreur, des prêtres français se constituaient en société sous le nom de Prêtres du Sacré-Cœur, dans l'intention de remplacer la Compagnie de Jésus, alors supprimée, et de préparer les voies à son rétablissement. Le plus connu d'entre eux est le vénérable P. Varin.

I

CONGRÉGATION DES DAMES DU SACRÉ-CŒUR, ETC.

C'est de ce même P. Varin que la Providence se servit en 1800, pour fonder la Société des Religieuses ou Dames du Sacré-Cœur,

1. *Vie du V. Grignion de Montfort*, par l'abbé Pauvert. In-8. Poitiers, 1875. Introd.

destinée à prendre de si rapides et si heureux développements. La première inspiration en était venue, en Allemagne, à un saint prêtre français que la Révolution avait chassé de son pays, le P. Éléonor de Tournely, premier supérieur de ces prêtres du Sacré-Cœur dont nous venons de parler. Brûlant d'amour pour le Cœur de Jésus, à qui il s'était donné sans réserve, il en recevait des faveurs extraordinaires. C'est dans une de ces mystérieuses communications qu'il lui fut ordonné d'établir la Société des Dames du Sacré-Cœur. Peu après, il crut en avoir trouvé la pierre fondamentale dans une grande chrétienne, Madame Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, femme de haute vertu, qui, suivie de quelques anciennes religieuses, était allée jusqu'à Vienne se mettre sous sa conduite. Mais Dieu, nous le raconterons ailleurs, avait d'autres desseins sur cette héroïque princesse; et le P. de Tournely mourut sans avoir vu naître sa chère Société, dont pourtant, comme éclairé d'une lumière prophétique, on l'entendit encore dire avec force, sur le seuil même de l'éternité : « Elle sera! elle sera! »

Un de ses plus fidèles disciples, le P. Varin, recueillit le pieux héritage de sa mission providentielle; et, pour remplacer la noble dame, Dieu lui ménagea comme instrument l'humble fille d'un tonnelier bourguignon : c'était Sophie-Madeleine Barat, nom que d'innombrables générations de vierges et de mères chrétiennes entoureront de leurs tendres hommages et de leur vénération, avant même que l'Église l'inscrive dans ses diptyques sacrés. Née en 1779, à Joigny, au milieu d'un violent incendie, elle révéla de bonne heure « une âme toute de feu » et une intelligence peu commune. Élevée avec le plus grand soin par son frère, le futur jésuite Louis Barat, elle dépassa bientôt les limites auxquelles se borne d'ordinaire l'instruction des femmes. Elle lisait Virgile et traduisait Homère. Les sciences naturelles, la botanique, l'astronomie élémentaire, lui devinrent familières. Elle pouvait, à titre de délassement et de récompense, étudier l'espagnol et l'italien, qui lui furent si utiles depuis. L'abbé Barat préparait à son insu la fondatrice d'une société qui devait se distinguer dans l'enseignement de la jeunesse. En même temps, la jeune Sophie grandissait dans toutes les vertus de son âge. Sa piété, aussi douce que

forte, ravissait tout le monde; et dès 1792, au moment où l'on entrait en pleine Terreur, elle prenait occasion du mariage de sa sœur pour déclarer qu'elle s'était engagée à l'Époux seul digne d'être aimé sans partage.

Il faut lire dans sa belle *Histoire*[1] par quelles circonstances elle fut amenée à Paris, introduite dans la pauvre petite communauté de Mlle Duval, puis présentée au P. Varin, qui devina tout de suite quel trésor Dieu lui envoyait; et comment, le 21 novembre 1800, devant l'autel d'une chapelle privée, rue de Touraine, alors que partout les églises étaient fermées ou démolies, Sophie et trois de ses compagnes prononcèrent leur consécration au Cœur de Jésus-Christ, qu'elles reçurent ensuite dans la sainte communion. Sophie était transportée : elle venait enfin de se précipiter dans l'holocauste!

Ainsi fut humblement jeté en terre le grain de sénevé, qui deviendra un grand arbre dont les rameaux s'étendront au loin et fourniront un abri à tant d'oiseaux du Ciel. De puissants rejetons en attestèrent bientôt la vitalité à Amiens, à Grenoble, à Poitiers, à Niort, en Belgique. Bientôt aussi vinrent les épreuves, indispensable cachet des œuvres de Dieu. Les plus douloureuses se produisirent à l'occasion de la règle du nouvel Institut. Elles aboutirent dès 1826 à l'approbation solennelle du Saint-Siège. Voici dans quels termes un des prélats les plus éminents de la cour romaine, le cardinal Recanati, exprimait son sentiment sur cette règle : « J'ai lu par devoir les constitutions de presque tous les Ordres, soit anciens, soit modernes. Toutes sont belles, admirables, marquées du sceau de Dieu. Mais celle-ci m'a paru exceller entre toutes, parce qu'elle renferme l'essence de la perfection religieuse, et qu'elle est en même temps un chef-d'œuvre d'unité. Le Sacré Cœur de Jésus est à la fois le pivot sur lequel tout se meut, et le terme où tout aboutit. »

On ne saurait mieux caractériser l'Institut du Sacré-Cœur. Sa fin propre est moins encore de former à la piété et aux connaissances convenables les jeunes filles de la classe élevée et de la classe populaire que de faire servir les fonctions mêmes de l'enseignement à la sancti-

1. *Histoire de Madame Barat,* fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, par Mgr Baunard. 2 vol. in-8°. Poussielgue, Paris.

fication des maîtresses et des élèves, par la pratique généreuse et la diffusion du culte de réparation et d'amour. La gloire du Cœur de Jésus demeure donc le but suprême; et qui dira dans quelle mesure

LA VÉNÉRABLE MÈRE BARAT
Fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur.

cette éducation, tout imprégnée de ses divines influences, que distribuent en ce moment plus de cent vingt maisons, a contribué depuis le commencement du siècle et contribue chaque jour en Europe, dans les deux Amériques et jusqu'en Australie, à faire connaître, aimer et honorer ce Cœur adorable?

Cinq ans après la naissance de la Société du Sacré-Cœur, en 1805, s'établissait à Paris, rue de Picpus, par les soins d'un vaillant confesseur de la foi, M. Coudrin, et de Mme Aymer de la Chevalerie, la pieuse Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Elle occupe les bâtiments d'une ancienne communauté dont les jardins avaient reçu, sous le règne de la Convention, les dépouilles mortelles de treize cents personnes, immolées aux fureurs révolutionnaires. Dès 1800, une chapelle expiatoire avait été élevée à la mémoire de ces martyrs du devoir. Ce terrain, consacré par un si noble sang, est devenu le centre et le siège principal du nouvel Institut. Il continue, sous les auspices des Sacrés Cœurs, à rendre les plus utiles services; et il a mérité, lui aussi, l'honneur de fournir des victimes à la Commune de 1871 [1].

N'oublions pas les modestes et utiles fondations du vénéré P. Picot de Clorivière, dont l'origine remonte aux plus mauvais jours de la Révolution, et qui, créées dans un temps où les communautés religieuses étaient anéanties, ont pour but d'en faire revivre l'esprit et même les pratiques jusqu'au milieu du monde. Nommons encore les Bénédictins Prêcheurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, institués en ces derniers temps à la Pierre-qui-Vire, par le R. P. Muard, de sainte mémoire. Le dénombrement serait long de ces différentes branches, nourries d'une même sève, de ces ruisseaux émanés d'une même source, et dont les eaux vivifiantes arrosent le champ de l'Église de France. Et il faudrait le compléter encore par le tableau de ces anciens Ordres religieux, de femmes d'abord, puis d'hommes, qu'on a vus successivement renaître, tous animés de ce nouvel esprit de réparation et d'amour qui caractérise la dévotion du Sacré Cœur. On peut l'affirmer hautement, si quelque chose est demeuré enseveli sans détour sous les décombres d'un passé détruit, c'est bien le jansénisme, avec l'étroitesse et la froideur antichrétiennes de ses faux dogmes.

1. *Vie de l'abbé Coudrin*, etc., par Aug. Coudrin. Paris, Bray, 1847.

II

COUVENT DIT DES OISEAUX ; MARIE DE JÉSUS. — ADÉLAÏDE DE BOURBON-CONDÉ

Aussi, quand, au sortir des interminables guerres de l'Empire et du nouveau genre de persécution qu'il avait organisé, la religion put respirer plus à l'aise sous le régime bienveillant de la Restauration, on ne manqua pas d'évoquer le souvenir du vœu de Louis XVI. Sans doute, la condition n'avait pas été remplie, et le monarque n'avait pas obtenu sa délivrance. Mais en ces jours de renaissance monarchique et religieuse, les cœurs généreux n'en croyaient pas moins la France obligée d'honneur à tenir les engagements contractés par son roi-martyr. Plusieurs diocèses furent solennellement consacrés au Cœur de Jésus. La plupart de nos cathédrales eurent un autel spécialement dédié à son culte.

Ce n'était pas assez pourtant : Notre-Seigneur réclamait un hommage national.

Dans ce temps-là vivait à Paris, au célèbre couvent des Oiseaux, une humble religieuse que les princesses allèrent plus d'une fois visiter. Elle était favorisée de communications surnaturelles. Les guides spirituels de son âme, prêtres aussi éclairés que vertueux, l'illustre de Quélen, archevêque de Paris, d'autres personnes également versées dans la science des saints, ne purent s'empêcher de reconnaître en cette âme privilégiée l'action de l'Esprit de Dieu.

Marie de Jésus — tel était son nom de religion — avait eu dès l'enfance la plus tendre dévotion envers le divin Cœur. En 1814, son zèle s'enflamma par la lecture d'une prière aujourd'hui répandue partout et intitulée : « Consécration de la France au Sacré Cœur de Jésus. » Elle continua de la réciter avec une ferveur croissante et un désir toujours plus vif d'en obtenir l'accomplissement.

Quelques années après, ayant entendu lire le mandement et divers écrits relatifs à la consécration de la ville de Poitiers au Sacré Cœur de Jésus : « Ah! dit-elle en soupirant, si la France

entière pouvait jouir du même bonheur! » Et c'est vers ce but que se dirigèrent désormais tous les vœux de son âme, toutes les intentions de ses communions, tous les sacrifices dont sa vie fut semée.

Alors se multiplièrent les communications célestes qu'elle recevait par le Cœur de Jésus. « Abîmée dans cet océan de lumière, écrit le vénérable P. Ronsin, son confesseur, elle y voyait clairement les désirs de ce Cœur adorable tout embrasé d'amour pour les hommes, et les DESSEINS PARTICULIERS DE SA MISÉRICORDE SUR LA FRANCE. Il lui fut dit et souvent répété par Jésus-Christ même, dans ses extases, que le vœu de consécration de la France au Sacré Cœur, attribué à Louis XVI, était bien véritablement de lui; que c'était lui-même qui l'avait composé et prononcé. Le DIVIN SAUVEUR AVAIT AJOUTÉ QU'IL DÉSIRAIT ARDEMMENT QUE CE VŒU FUT EXÉCUTÉ : C'EST-A-DIRE QUE LE ROI CONSACRAT SA FAMILLE ET TOUT SON ROYAUME AU SACRÉ CŒUR, COMME AUTREFOIS LOUIS XIII A LA SAINTE VIERGE; qu'il en fît célébrer la fête solennellement et universellement tous les ans, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement; et qu'enfin il fît bâtir une chapelle et ériger un autel en son honneur. » A cette condition, *le divin Sauveur promettait, pour le roi, la famille royale et la France entière, les plus abondantes bénédictions.*

Le 21 juin 1823, ces manifestations se renouvelèrent avec un redoublement de clarté. Il lui fut dit en termes formels : « LA FRANCE EST TOUJOURS BIEN CHÈRE A MON DIVIN CŒUR, ET ELLE LUI SERA CONSACRÉE. MAIS IL FAUT QUE CE SOIT LE ROI LUI-MÊME QUI CONSACRE SA PERSONNE, SA FAMILLE ET TOUT SON ROYAUME A MON DIVIN CŒUR, et qu'il lui fasse, comme je te l'ai déjà dit, élever un autel, ainsi qu'on en a élevé un au nom de la France, en l'honneur de la sainte Vierge. JE PRÉPARE A LA FRANCE UN DÉLUGE DE GRACES LORSQU'ELLE SERA CONSACRÉE A MON DIVIN CŒUR. — Eh quoi! reprit Notre-Seigneur, les outrages faits à la majesté royale ont été réparés publiquement[1]; et les outrages sans nombre que j'ai reçus dans le sacrement de mon amour n'ont pas encore été réparés! On craint de parler au roi; on craint qu'il ne soit pas disposé à entendre parler de ce double bonheur pour lui aussi bien que pour sa famille

1. La chapelle expiatoire de la rue d'Anjou, à Paris.

et pour son royaume! Ah! je tiens tous les cœurs dans ma main, et celui du roi est disposé à faire tout ce qu'on lui demandera pour

L'ÉGLISE DU COUVENT DES OISEAUX, A PARIS
La première qui ait été dédiée au Sacré Cœur: elle fut consacrée par Mgr Affre, le 26 mai 1841.

ma gloire. Tous les jours il en donne des preuves. La demande qu'on lui a faite de travailler à la béatification de la Mère Marguerite-Marie Alacoque n'a-t-elle pas été parfaitement accueillie? Que N... parle, et il verra. JE PRÉPARE TOUTES CHOSES : LA FRANCE

SERA CONSACRÉE A MON DIVIN CŒUR ET TOUTE LA TERRE SE RESSENTIRA DES BÉNÉDICTIONS QUE JE RÉPANDRAI SUR ELLE. LA FOI ET LA RELIGION REFLEURIRONT EN FRANCE PAR LA DÉVOTION A MON DIVIN CŒUR. » Elle comprit aussi que l'heureux succès de la guerre d'Espagne était dû au Sacré Cœur et aux hommages que lui avait rendus le chef de l'expédition.

Le confesseur fut vivement frappé de cette communication, car il n'ignorait pas qu'en effet Louis XVIII avait ordonné à Mgr le grand aumônier de France de s'entendre, au sujet de la béatification de Marguerite-Marie, avec le ministre des affaires étrangères; et la sœur Marie de Jésus n'en pouvait absolument rien savoir par voie naturelle.

On espéra un moment arriver à l'accomplissement solennel du vœu de Louis XVI par l'entremise de son auguste et sublime fille. Mais les événements de 1830 firent encore ajourner le saint projet [1].

Le lecteur remarquera l'analogie frappante de ces communications surnaturelles, avec celles dont la bienheureuse Marguerite-Marie avait été favorisée en 1689 : de part et d'autre, c'est la même demande d'une consécration solennelle de la France au Cœur sacré de Jésus. Cette rencontre est humainement inexplicable, et d'autant plus que ces révélations, en quelque sorte politiques, de Paray-le-Monial, devaient être, selon toute apparence, ignorées de l'humble sœur des Oiseaux. Elles étaient, à cette époque, à peu près inconnues, même dans les couvents de la Visitation, et ne sont tombées dans le domaine public que beaucoup plus récemment, lorsque, en vue de la béatification de Marguerite-Marie, il fallut se livrer à un examen approfondi de tous ses écrits [2].

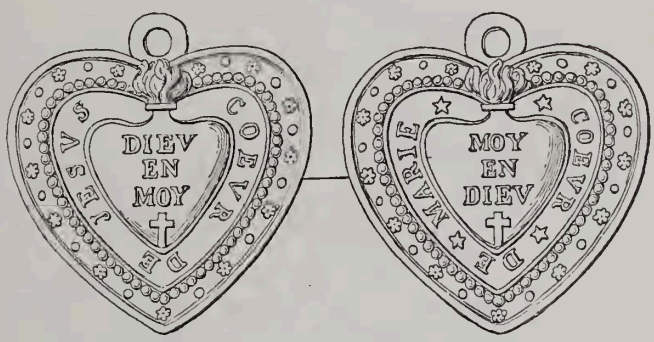
Avant de quitter les dignes filles du bienheureux Pierre Fourier, rappelons ici deux ou trois faits remarquables, qui rattachent leur sainte communauté au Cœur adorable de Notre-Seigneur. D'abord,

1. Pour les détails et les preuves, voir *Notice sur la Mère Marie de Jésus*, insérée à la suite du tome Ier de la *Vie de la Révérende Mère Marie-Anne* (dans le monde Maria de la Fruglaye). Paris, 1868.

2. *Vie de la Rév. Mère Saint-Jérôme.* 1 vol. in-8°, 1875.

c'est dans leur maison qu'a pris naissance, en 1833, la pieuse pratique du mois du Sacré Cœur, devenue depuis universelle. Une jeune pensionnaire, Angèle de Sainte-Croix, en eut la première inspiration, et l'illustre Mgr de Quélen, le premier, en approuva authentiquement les exercices, en prononçant ces belles paroles : *Oui, nous le ferons pour la conversion des pécheurs et pour le salut de la France.*

Le second fait se rapporte à la belle église que les religieuses ont fait bâtir au milieu de leurs vastes jardins, et qui se glorifie à bon droit d'être la première qu'on ait jamais dédiée au Cœur



MÉDAILLE TROUVÉE DANS LES FONDATIONS DE L'ÉGLISE DES OISEAUX

Cette médaille, trouvée le 26 mai 1837, en creusant les fondations de la chapelle des Oiseaux, fut jugée, après examen, remonter à 1650-1660. Elle est ici reproduite au double de ses dimensions.

de Jésus. Elle fut consacrée, le 26 mai 1841, par le futur martyr des barricades, Mgr Affre. Or, il y avait à peine un mois qu'on avait commencé à creuser les fondations, lorsqu'un ouvrier trouva, à plus d'un mètre de profondeur, une petite médaille en forme de cœur, portant, d'un côté, l'effigie du Sacré Cœur de Jésus, et, de l'autre, celle du Cœur immaculé de Marie. Sur le Cœur de Jésus, étaient gravées ces paroles : *Dieu en moy*, et sur le Cœur de Marie, ces autres paroles : *Moy en Dieu.* Cette médaille avait de cent à deux cents ans d'existence. Elle fut soigneusement gardée, bronzée et enchâssée plus tard au bas de la porte du tabernacle du maître-autel, où l'on peut encore la voir. Une trouvaille si extraordinaire n'est-elle pas la marque providentielle que le divin

Maître avait choisi d'avance ce lieu béni pour la demeure de son Cœur : *Et erit ibi cor meum cunctis diebus?*

C'est ainsi qu'une chaîne ininterrompue de prodiges, reliant les temps nouveaux aux anciens temps, continue à nous manifester la persistance des prédilections divines pour la France.

Pour revenir à cette époque de la Restauration que nous avons dépassée, l'année 1824 avait vu s'éteindre Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, en religion Marie-Josèphe de la Miséricorde, digne en tout du noble sang qui coulait dans ses veines, et de cet illustre nom de Condé, sur lequel ses héroïques vertus firent briller un dernier rayon de la plus pure gloire. Liée dès l'enfance d'une tendre amitié avec Madame Clotilde de France, petite-fille de Louis XV, qui devait porter sur le trône de Sardaigne la piété du cloître, elle connut toutes les splendeurs de la cour de Versailles et s'y distingua par les charmes de son esprit et de sa personne. Puis il fallut s'expatrier. Après de longues et pénibles courses à travers l'Europe, renonçant pour toujours au monde qui n'avait jamais eu son cœur, elle alla s'ensevelir à Varsovie, dans un couvent bénédictin de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, sous une règle établie en France, au dix-septième siècle, par la vénérable Catherine de Bar. Nous avons la formule de ses vœux, écrite de sa main, le jour même de sa profession, 21 septembre 1802. Elle atteste la pensée dominante de sa vie entière, une pensée de réparation.

C'est bien le même esprit qui, en 1815, lorsque Louis XVIII fit offrir le vieux palais du Temple pour asile à la princesse revenue de l'exil, lui dicta cette belle réponse[1] : « La divine Providence a sans doute seule inspiré le choix de l'habitation que le roi vient de m'accorder : c'est un lieu à jamais célèbre par le long martyre qu'y ont enduré les plus illustres victimes. Victime réparatrice moi-même, et née du même sang que mon roi, quels doivent être mes sentiments? Vous les jugerez tous, Monsieur, je n'en doute pas, et vous trouverez simple que j'aie eu le courage

1. Lettre du 5 février 1845, à M. l'abbé d'Astros, son confesseur. Voir la belle *Vie de Louise de Bourbon,* par dom Rabory. 1 vol. in-8°. Solesmes, 1888.

de répondre : J'accepte. » C'est là qu'elle vécut, neuf ans encore, de souvenir, de prière, de pénitence et d'amour, à la tête d'une communauté que le rayonnement de sa sainteté rendit bien vite florissante. Depuis la destruction des vieux bâtiments du Temple, en 1848, la pieuse famille a été transférée rue Monsieur, où elle continue l'œuvre de sa vénérée fondatrice, dont les restes bénis reposent dans sa chapelle. La princesse Louise de Condé est bien le digne pendant de Madame Louise de France.

Est-il besoin de dire qu'une telle âme brûlait d'amour pour le Cœur sacré de Jésus? Elle ne cessait de l'invoquer pour elle-même, pour son père, pour son frère, pour la France. Ses admirables écrits de piété ne respirent, pour ainsi dire, pas d'autres sentiments. A la fin d'un *Manuel* à son usage, nous trouvons une prière de sa main avec ce titre : *Lorsqu'il se tient aux Chambres quelques séances importantes*. On y voit toute sa foi, tout son patriotisme :

« O mon Dieu! s'écrie-t-elle avec le roi David, j'élèverai ma voix vers vous, quoique je ne sois que poussière et que cendre. Je viens implorer, au pied de l'adorable Sacrement de nos autels, le Très Sacré Cœur de Jésus, et le supplie d'établir son règne dans ces Assemblées, qui actuellement ont tant d'influence sur le gouvernement du royaume et sur la religion sainte qu'il professe. J'invoque avec autant d'ardeur le Saint-Esprit, et lui demande ses lumières et son souffle divin sur ces Assemblées. »

Puis se tournant vers Marie, elle la conjure de rendre à la religion en France « son lustre, son éclat et tous biens qu'elle peut produire ». Elle a une prière spéciale à saint Michel, une aux saints Anges, une autre à saint Denys, à saint Remi, à sainte Clotilde, à sainte Geneviève, et n'oublie pas saint Louis, « le modèle des grands rois et des grands saints[1] ».

Ailleurs, elle forme cette résolution toute personnelle : « Dans l'occasion de me mortifier : ô Sacré Cœur de Jésus! je meurs à ce plaisir pour ne plus vivre qu'à votre amour. »

Quelques lignes écrites à M. d'Astros, en apprenant la mort de Napoléon, achèveront de nous révéler cette grande âme : « Voilà

1. *Vie*, etc., p. 412.

B. P. mort... Il s'était fait votre ennemi en vous persécutant : je pense que vous direz une messe pour lui; il s'était fait le mien en tuant mon neveu, et Dieu m'a fait la grâce, depuis ce moment-là, de le nommer tous les jours dans mes prières. J'ose donc vous demander aussi une messe pour ce malheureux : vous voudrez bien la dire de ma part[1]. » Vers le même temps, un autre Bourbon, espoir, celui-là, de la dynastie et de la France, dira aussi, en expirant sous le fer d'un assassin : « Grâce, grâce pour l'homme! »

III

ÉGLISES DÉDIÉES PARTOUT AU SACRÉ CŒUR

CULTE OBLIGATOIRE POUR TOUTE L'ÉGLISE

Nous touchons à l'époque du plus magnifique épanouissement de la dévotion au Cœur de Jésus qu'on eût jamais vu dans le monde. Jusque-là, sauf le beau sanctuaire des Oiseaux, consacré, comme on l'a vu, en 1841, on s'était contenté de dédier au Sacré Cœur, dans les églises, un autel et une chapelle. Mais voilà que, dès 1847, au centre même de la France, à Moulins, une des villes qui furent des premières à rendre un culte public au divin Cœur, un temple magnifique commence à s'élever en son honneur. En 1862, l'ensemble de ce ravissant édifice était achevé : il ne restait plus qu'à bâtir les flèches et à compléter l'ornementation intérieure. Le prêtre zélé, M. Martinet, dont l'activité infatigable est parvenue à mener à bonne fin cette grande œuvre, n'a pas manqué d'y joindre une archiconfrérie, qui compte ses membres par centaines de mille, et est devenue la source de toutes sortes de faveurs célestes. Aujourd'hui, l'édifice matériel est entièrement terminé, et nous l'admirions naguère dans toute l'élégance de son architecture ogivale et tout l'éclat de ses vitraux, où sont rappelés les plus beaux souvenirs de la France très chrétienne.

On peut en dire autant de la gracieuse basilique de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun. Née en 1854, au souffle de la

1. *Vie et œuvres de Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé.* 3 vol. in-8°. Paris, Dufour, 1843. T. II, p. 379.

LA VIERGE AU SACRÉ CŒUR

Fac-similé d'une gravure orientale présumée de la fin du dix-septième siècle, provenant du cabinet de M. l'abbé Courtin et communiquée par M. l'abbé Valentin Dufour, du clergé de Paris. — La double traduction qui suit est due au P. Piffard, S. J.

TRADUCTION FRANÇAISE LITTÉRALE	TRADUCTION LATINE LITTÉRALE
Inscription ovale, écrite en syriaque.	
Le prophète Moïse vit sur la montage un feu qui était dans un buisson, et le buisson n'était pas consumé : telle la Vierge Marie, en qui habita le Fils de Dieu sans qu'elle fût consumée par cette flamme.	Moses propheta vidit ignem manentem in rubo, et rubus non combustus est : sic Virgo Maria, in qua habitavit Filius Dei, nec combusta est ejus flamma.
Première ligne horizontale, écrite en syriaque.	
Maar (seigneurs) Taschu et Zacha, Ephésiens, sous-intendants.	Domini Taschu et Zacha, Ephesini sub-procuratores.
Seconde et troisième lignes horizontales, écrites en arabe.	
O buisson ! tu n'as pas brûlé sur le mont Sina. Intercède pour tes serviteurs, ô Marie ! et prends pitié de nous.	O rubus ! non conflagrasti in monte Sina. Intercede pro servis tuis, Maria, et miserere nobis.

Vierge immaculée dont Pie IX venait de couronner les gloires, l'œuvre bénie qui se glorifie du patronage de la Reine du divin Cœur a été le berceau d'une nouvelle Congrégation religieuse déjà florissante. Elle possède une maison et une église à Rome, une autre en Belgique, une autre encore à Paris; et ses enfants évangélisent les indigènes de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel des Navigateurs. En 1868, la basilique d'Issoudun était consacrée avec grande pompe, au milieu d'un immense concours de peuple; et un superbe discours de Mgr Pie faisait ressortir les admirables enseignements qui se cachent sous ce titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur : chaque jour manifeste avec un éclat grandissant l'efficacité surnaturelle attachée à son invocation.

Parlerons-nous encore de l'église du Cœur-de-Jésus, bâtie vers le même temps à Canton par les soins de Mgr Guillemin, vicaire apostolique de cette province? d'une autre église érigée sous le même vocable à Saint-Denis, dans l'île Bourbon? du charmant sanctuaire de Jésus priant, dédié au Puy en 1873? de la splendide verrière du Sacré-Cœur, dont un artiste vraiment chrétien a récemment décoré la vieille collégiale de Saint-Quentin? Il serait trop long de mentionner toutes les manifestations de la piété publique envers le Cœur de Jésus qu'on a vu se produire de tous les côtés, surtout depuis l'éclosion de notre Vœu national. Mais comment oublier l'acte mémorable, dont l'inspiration est certainement venue de France, par lequel, en 1873, ce grand homme et ce vrai saint, qui s'appelle Garcia Moreno, consacra solennellement la République de l'Équateur au Cœur sacré de Jésus? Sans doute, le héros paya de son sang sa pieuse audace. Mais, selon les dernières paroles du martyr, « Dieu ne meurt pas »; son œuvre lui a survécu, parce que le peuple qu'il a pour ainsi dire créé demeure animé de son esprit; et la dédicace du Temple national de la République du Sacré-Cœur s'accomplissait dernièrement avec tout l'éclat des pompes officielles, rehaussé de tout l'éclat des pompes de la religion. Rome elle-même ne dédaigne pas de suivre l'impulsion partie de notre pays; et, le 14 mai 1887, le cardinal-vicaire consacrait l'église nouvelle que les catholiques de la Ville

GARCIA MORENO

Ancien président de la République de l'Équateur, qui, en 1873, consacra solennellement cette République au Cœur sacré de Jésus.

sainte, puissamment aidés par les Religieux Salésiens du vénérable Dom Bosco, ont fait élever au Camp prétorien, en l'honneur du Sacré Cœur. C'est la première que la cité des Papes ait dédiée sous

ce titre, aujourd'hui vraiment cher par toute la terre à la piété catholique.

Dieu veut que, sous tous les régimes politiques successivement acceptés par la France moderne, le culte du divin Cœur prenne sans cesse une nouvelle extension. C'est comme un courant irrésistible qui entraîne les simples fidèles, les membres les plus fervents du clergé, et particulièrement les communautés religieuses.

En 1856 se produisit, à ce point de vue, un fait mémorable, qu'il importe d'autant plus de signaler ici, qu'il montre dans l'épiscopat français d'alors une parfaite fidélité aux meilleures traditions de ses devanciers. Au mois de juin de cette année eut lieu solennellement, à Notre-Dame de Paris, le baptême d'un prince, dont la mort tragique et prématurée devait plus tard tirer des larmes de tous les yeux, sans distinction de parti. Or, à cette occasion, presque tous nos évêques se trouvèrent réunis autour d'un légat *a latere* du Saint-Père, le cardinal Patrizzi. Mgr de Marguerye, évêque d'Autun, — c'est bien là que devait naître cette inspiration, — jugea que la circonstance était favorable pour solliciter du Saint-Siège une extension officielle du culte public du Sacré Cœur. Sur son heureuse initiative, le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon et primat des Gaules, au nom de tous ses vénérables collègues, pria le légat apostolique de vouloir bien déposer aux pieds de Sa Sainteté ce vœu ardent de la France chrétienne : qu'Elle daignât rendre obligatoire pour toute l'Église la fête du Sacré Cœur, qui, jusque-là ne se célébrait que par concession locale. Cette supplique fut bien accueillie à Rome, et un décret pontifical du 23 août suivant vint combler l'attente de la France, et aussi du monde catholique, heureux cette fois encore de marcher à notre suite[1].

Il y avait là comme un acheminement vers la consécration solennelle de la chrétienté tout entière au Cœur adorable de Jésus. Mais avant de raconter cet événement, nous avons à faire con-

1. Voir le texte du décret. P. Nilles, S. J.: *De rationibus festorum Sacratissimi Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ*. T. Ier, p. 167. Lethielleux, Paris.

naître au lecteur une grande et belle œuvre, que Dieu semble avoir suscitée pour la préparer et pour promouvoir de toute manière le règne social de l'Homme-Dieu. Nous voulons parler de l'Apostolat de la prière, ou Ligue du Cœur de Jésus.

IV

L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE; LE *MESSAGER DU CŒUR DE JÉSUS*

CONSÉCRATION UNIVERSELLE DE 1875

C'est le 3 décembre 1844 que l'Apostolat de la Prière a été fondé à Vals, près le Puy, non loin de l'antique sanctuaire de Marie et de la grandiose statue de Notre-Dame de France. Vals était alors un scolasticat de la Compagnie de Jésus, où ses jeunes religieux se formaient à la science et à la vertu. Le vénéré P. Gautrelet, supérieur de cette nombreuse et fervente communauté, conçut la première idée de l'œuvre et en commença l'organisation[1]. Mais elle prit peu d'extension jusqu'au jour où le P. Henri Ramière, de pieuse mémoire, voulut faire de l'Apostolat de la Prière l'Apostolat même du Cœur de Jésus et constituer par cette association la Ligue universelle de ce divin Cœur.

Écoutons-le s'en expliquer lui-même. Après avoir montré l'esprit de cette œuvre, qui est un esprit de zèle apostolique, après avoir dit qu'elle est un lien destiné à rassembler en faisceau toutes les forces des chrétiens au profit de cette grande fin : le triomphe de la cause de Dieu sur la terre, le Père poursuit :

« Le *Messager du Cœur de Jésus* est destiné à servir d'organe périodique à cette nouvelle sainte Ligue. Mais, à ce bulletin de l'Apostolat de la Prière, pourquoi donner le nom de *Messager du Cœur de Jésus ?*

« Parce que ce nom est le seul qui lui convienne. L'Apostolat de la Prière n'est, en effet, que la fusion de nos intérêts avec les intérêts du Cœur de Jésus, de nos intentions avec ses intentions ; c'est la dévotion à ce divin Cœur complètement réalisée, ne se bor-

1. Voir sa *Vie,* par le P. Burnichon. 1 vol. in-12. Paris, Retaux.

nant pas à la récitation de quelques formules, à la production de quelques actes isolés, mais atteignant l'intime de l'âme et ne lui permettant plus d'avoir d'autres sentiments que ceux de Jésus-Christ.

« Son divin Cœur sera donc comme le grand moteur de l'Apostolat de la Prière, et dès lors son modèle le plus parfait, son stimulant le plus énergique, son lien vivant et vraiment divin, qu'aucun pouvoir créé ne saurait ni rompre ni affaiblir. »

Or, à cette heure, le *Messager du Cœur de Jésus* et le *Petit Messager du Cœur de Marie*, qui le complète, se tirent à plus de soixante-trois mille exemplaires. Et comme un ou deux bulletins servent de lecture à toute une communauté, et, dans chacune des quarante-deux mille paroisses agrégées, à un grand nombre d'associés, c'est par centaines de mille qu'en France seulement il faut compter les lecteurs.

Mais ce n'est là qu'une très minime partie de la publicité immense à laquelle est parvenu le *Messager du Cœur de Jésus*. En ce moment, il compte VINGT-QUATRE ÉDITIONS, et se publie en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, en portugais, en polonais, en hongrois, en bohémien, en flamand, en hollandais, en breton, en tamoul, en chinois ; le nombre de VINGT-QUATRE s'explique par ce fait que plusieurs de ces langues ont jusqu'à quatre éditions différentes du *Messager*. Ses abonnés, et beaucoup plus encore ses lecteurs, se chiffrent donc par millions.

Disons quelque chose du rôle de l'Apostolat, et par conséquent de la France, dans la célèbre consécration universelle de 1875.

Le 26 mai 1870, le R. P. Ramière écrivait de Rome :

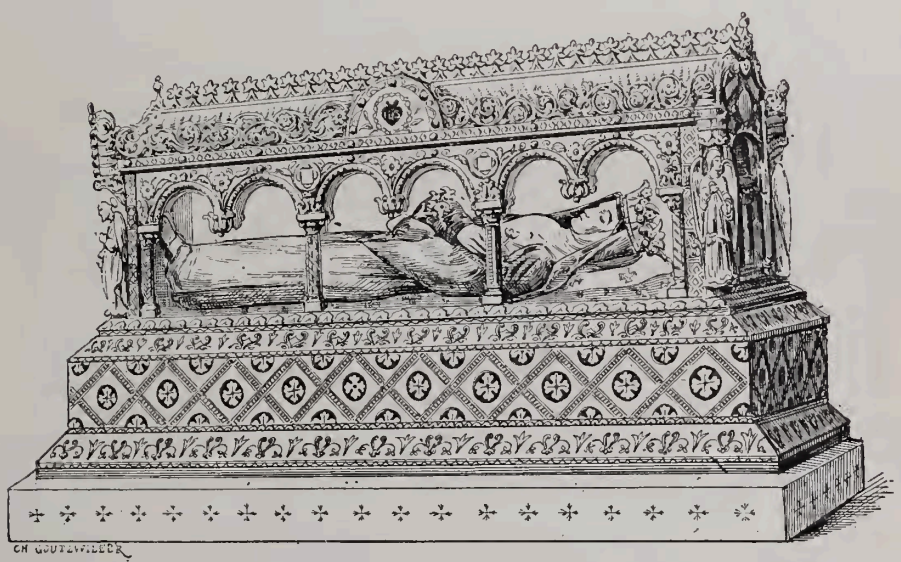
« Voici le concile réuni ; plus que jamais l'humanité a besoin du remède suprême que saint Jean promettait jadis à sainte Gertrude, et qu'il lui montrait dans la dévotion au Cœur de Jésus.

« Rien ne saurait donc être plus opportun que la sanction suprême de cette dévotion, demandée au Saint-Père dans une supplique signée à Rome par tous les évêques et tous les prêtres disposés à prêter leur concours.

« Nous avons tout lieu d'espérer que le Saint-Père, qui a déjà tant fait pour la glorification du Cœur de Jésus, accueillera avec

bienveillance notre demande, et sera heureux de donner au Cœur de Jésus cette gloire, aux pieux fidèles du monde entier cette consolation, et au concile cette nouvelle garantie de son plein succès. »

Les circonstances douloureuses qui suivirent retardèrent la réalisation de si belles espérances. Mais enfin, le 22 avril 1875, l'infatigable apôtre du Sacré Cœur, s'étant de nouveau présenté à Pie IX, avec l'adhésion de cinq cent trente-quatre évêques, arche-



LA CHASSE DE LA B. MARGUERITE-MARIE

La Bienheureuse est couchée dans sa châsse splendide, sous le marbre blanc de l'autel, à l'endroit même où était Notre-Seigneur lorsqu'il lui apparut. Cinquante-trois lampes enveloppent de lumière tout cet autel devenu un sépulcre glorieux, et y brûlent jour et nuit en l'honneur de l'humble servante de Dieu et de son divin Époux. (L'abbé Bougaud, *Hist. de la B. Marguerite-Marie*, p. 463.) — La vénérable Marguerite-Marie fut proclamée Bienheureuse par le pape Pie IX le 4 septembre 1864.

vêques ou cardinaux, de vingt-trois supérieurs généraux d'Ordres, et d'un nombre extrêmement considérable de prêtres, de religieux et de laïques, obtint la réponse si longtemps attendue : JE FERAI CE QUE VOUS DÉSIREZ.

Une formule de consécration universelle fut rédigée, et à la date du 22 avril, la Sacrée Congrégation des Rites rendait un décret dont nous citons l'extrait suivant : « Après avoir pesé devant Dieu l'importance de cet acte et voulant donner satisfaction aux très pieux

désirs qui lui ont été manifestés, Sa Sainteté approuve l'acte de consécration joint à ce décret, et elle le propose à tous les fidèles désireux de se consacrer au Très Sacré Cœur de Jésus. Tous les fidèles chrétiens, en se consacrant ainsi au divin Cœur de Jésus en la même forme, attesteront d'une manière plus frappante l'unité de l'Église. Ils trouveront dans ce divin Cœur un refuge inattaquable contre les dangers spirituels qui les environnent, la force d'âme dans les tribulations actuelles de l'Église, enfin la consolation et une espérance inébranlable au milieu de toutes leurs angoisses [1]. »

Voici le texte authentique de cet acte de consécration :

O Jésus! mon Rédempteur et mon Dieu, malgré l'immense amour qui vous a porté à répandre tout votre sang précieux pour les hommes, ils ne vous refusent pas seulement leur amour, mais ils vous offensent, vous outragent, blasphèment votre nom et profanent les jours consacrés à votre culte. Ah! puissè-je offrir quelque satisfaction à votre Cœur divin! puissè-je réparer l'ingratitude dont vous êtes la victime de la part du plus grand nombre des hommes! Je voudrais pouvoir vous prouver combien je désire, en présence de tous, honorer votre Cœur adorable, répondre par l'amour à son immense amour, et accroître de plus en plus votre gloire. Je voudrais pouvoir obtenir la conversion des pécheurs et secouer l'indifférence de tant de chrétiens qui, peu sensibles au bonheur d'être les enfants de l'Église votre épouse, n'ont à cœur ni ses intérêts, ni ceux de votre gloire. Je voudrais pouvoir désabuser ces catholiques qui, tout en se distinguant par les œuvres extérieures de charité, demeurent trop attachés à leurs opinions, répugnent à se soumettre aux décisions du Saint-Siège, ou nourrissent des sentiments peu conformes à son enseignement; je voudrais qu'ils comprissent enfin que celui qui, en toutes choses, n'écoute pas l'Église, n'écoute pas Dieu toujours présent en elle.

Pour atteindre ces fins si pures et si hautes, pour obtenir le triomphe et la tranquillité stable de l'Église, votre Épouse sans tache, la consolation et la prospérité de votre Vicaire sur la terre, l'accomplissement de ses saintes intentions, la sanctification et la perfection toujours croissantes du clergé, la réalisation de vos desseins, ô mon Jésus! et la pleine satisfaction de votre divine volonté, la conversion des pécheurs et le progrès des justes; pour assurer le salut de nos âmes, enfin pour plaire à votre très aimable Cœur.

Prosterné à vos pieds, en la présence de la très sainte Vierge Marie et de toute la cour céleste, je reconnais solennellement que, par tous les titres de justice et de

1. Voir le texte du décret : Nilles, *op. et loc. cit.*, p. 207.

PIE IX ET LE SACRÉ CŒUR

Composition de G. Ricci. Estampe conservée au musée eucharistique de Paray.

Le 22 avril 1875, Pie IX, faisant siens des vœux partis surtout de France, rendit un décret par lequel il ordonnait la consécration de la catholicité tout entière au Sacré Cœur. Cette consécration eut lieu le 16 juin 1875, deuxième centenaire de la plus mémorable des révélations de Paray-le-Monial.

Fugite partes adversæ, vicit Leo de tribu Juda

Pius IX.

reconnaissance, je vous appartiens entièrement et uniquement, ô Jésus! mon Rédempteur, unique source de tout bonheur spirituel et temporel; et m'unissant à l'intention du Souverain Pontife, je me consacre moi-même, avec tout ce qui m'appartient, à votre Cœur sacré, que je m'engage à aimer et à servir de toute mon âme, de tout mon cœur et de toutes mes forces, en m'appropriant vos volontés et conformant tous mes désirs aux vôtres.

Pour vous donner une marque publique de la sincérité de cette consécration, je déclare solennellement devant vous, ô mon Dieu! que je veux à l'avenir honorer votre divin Cœur en observant, suivant les règles de l'Église, les dimanches et les fêtes de précepte, et en usant de toute mon autorité pour en assurer autour de moi l'observance.

C'est à votre aimable Cœur, ô Jésus! que je confie tous ces saints désirs et les résolutions que votre grâce m'a inspirées, dans l'espérance de pouvoir par là compenser, en quelque manière, les injures que vous recevez de l'ingratitude des hommes, et trouver pour mon âme et les âmes de tous les miens ma félicité et la leur dans cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il.

Il nous est impossible de raconter les grandioses manifestations de cette belle journée dans l'Église universelle. De tous les pays du monde arrivaient des mandements épiscopaux et les récits les plus édifiants. Disons seulement avec le *Messager :*

« Le 16 juin 1875 comptera parmi les jours glorieux de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. A la parole du Souverain Pontife, le monde catholique s'est levé et nous avons été tous les heureux témoins de ce mouvement sans exemple. En plus d'un lieu, cette solennité a revêtu un caractère public; les édifices et les habitations particulières ont été illuminés. Partout on a vu les églises remplies, la table sainte assiégée, des multitudes d'hommes se rencontrant dans une même pensée au pied des tabernacles et des emblèmes du Sacré Cœur, pour se consacrer à ce Maître très puissant et très doux. Bien des cœurs, jusque-là indifférents, ont été comme obligés de céder à une influence qu'ils n'avaient jamais encore ressentie. A la vue de ce prodigieux élan, nous dit-on, des libres penseurs s'écriaient avec stupéfaction : « Ce n'est pas possible, « il y a quelque chose dans l'air ! » Ils disaient vrai : c'était l'Esprit-Saint. Les scènes édifiantes de ce jour se répétèrent sous des formes diverses, mais avec un même caractère et un même éclat sur tous les points du globe. Il nous a été donné de voir un grand spec-

tacle, et, pour nous servir des expressions de Mgr Pie, nous avons contemplé « l'Église entière à genoux implorant le pardon « du monde par le Cœur de Celui qui a racheté le monde, et « qui, intercédant pour nous dans le ciel, a été par là même le « Pontife de cette immense prière [1] ».

On ne l'a pas oublié, le 16 juin 1875 était l'anniversaire, deux fois séculaire, du jour éternellement béni où la Vierge de Paray entendait la grande parole : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes !... » Que d'événements depuis! Le premier siècle vit la dévotion du Sacré Cœur lutter laborieusement contre les préventions irréfléchies, contre le jansénisme et l'incrédulité : elle ne se propagea guère que dans l'ombre des cloîtres. Le siècle suivant, qui touche à son terme, à travers des révolutions inouïes, aura assisté au complet développement du culte de l'amour. La vieille monarchie française et mille institutions vénérables ont disparu, emportées par l'ouragan : l'œuvre confiée à la pauvre fille de saint François de Sales n'a fait que grandir; non seulement elle vit, elle triomphe ! La fête du Sacré Cœur est célébrée par toute la terre, et l'univers entier lui a été consacré.

Reste la consécration spéciale et nationale de la France demandée en 1689 : peut-on regarder vers Montmartre sans y voir l'aurore infaillible de son accomplissement?

V

CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES NOUVELLEMENT FONDÉES

Avant de franchir cette dernière étape de nos récits, signalons ici trois congrégations religieuses nouvelles qui ont surgi ou se sont développées sous l'influence plus ou moins directe de la définition de l'Immaculée Conception en 1854, et qui se rattachent par des liens sensibles au Cœur sacré de Jésus.

La première en date est celle des *Religieuses de la Retraite* ou *de Notre-Dame du Cénacle*, née dès 1832, près du tombeau de saint

1. Nous empruntons le récit qu'on vient de lire à l'*Histoire abrégée du Messager du Cœur de Jésus*, par le P. E. Méric. Toulouse, 1886.

Jean-François Régis, à la Louvesc, sur les montagnes du Vivarais, mais dont l'extension est beaucoup plus récente. Le Cénacle possède à des titres particuliers la très sainte Eucharistie, ce mémorial de la Passion du Seigneur, ce don par excellence du Cœur de Jésus. C'est au Cénacle que cet admirable sacrement a été institué, qu'il a reçu les adorations de Notre-Dame et des apôtres, et que le saint sacrifice de la messe a été offert pour la première fois. Là, saint Jean le bien-aimé reposa sur le Cœur de son Maître et en pénétra les merveilleux secrets. Là encore, la sainte Vierge s'est retirée, le soir de la Passion, pour contempler le mystère du Cœur divin, qu'elle venait de voir transpercer par la lance. Et là enfin, après l'Ascension et la Pentecôte, Marie « a perservéré » dans le souvenir des souffrances de son Fils, « dans l'oraison et dans la fraction du pain ». Aussi, le culte fervent de la divine Eucharistie et du Sacré Cœur est-il pratiqué au nouveau Cénacle sous forme d'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement. D'ailleurs, un institut qui a pour mission spéciale de travailler de toutes ses forces au salut et à la sanctification du prochain, surtout en facilitant l'usage des Exercices spirituels, ne peut oublier les magnifiques promesses que le Sacré Cœur a daigné faire à ses amis : « Ceux qui s'emploient à sauver les âmes recevront le don de toucher les pécheurs les plus endurcis; les âmes tièdes deviendront ferventes; les âmes ferventes s'élèveront rapidement à la plus haute perfection. » (Paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la bienheureuse Marguerite-Marie.)

Le jour même où Pie IX proclamait le dogme de l'Immaculée Conception, une femme embrasée du zèle de la gloire de Dieu, Émilie d'Oultremont, baronne d'Hooghvorst, prenait aux pieds de la Vierge l'engagement formel d'exécuter le dessein, conçu depuis longtemps, de fonder une congrégation nouvelle sous le nom de Marie Réparatrice. Ce titre indique assez le but poursuivi, qui est de réparer autant que possible, en union intime avec le Cœur de Marie, et par lui avec le Cœur de Jésus, les outrages infligés à la divine Majesté et le mal causé aux hommes par le péché. Rien

n'est plus conforme à l'esprit de la dévotion du Sacré Cœur, telle qu'elle fut révélée à la sainte visitandine de Paray-le-Monial. La pieuse fondatrice mit aussitôt la main à l'œuvre, et c'est le 2 mai 1858, au couvent de Strasbourg, qu'elle prononça ses premiers vœux avec quelques compagnes. Des brefs successifs de Pie IX soutinrent les commencements de la société naissante, et en 1883 un décret de Léon XIII l'a définitivement approuvée ainsi que ses constitutions. Elle compte aujourd'hui vingt et une maisons, parmi lesquelles je remarque celles de Paris, de Liège, de Londres, de Limerick, de Séville, de Rome et de Jérusalem [1].

La Société des Auxiliatrices du Purgatoire est à peu près contemporaine de la précédente. La première inspiration en fut donnée le 1er novembre 1853, pendant le salut du Saint Sacrement, à une ancienne élève du Sacré-Cœur, Mlle Smet, de Lille. Divers obstacles la retiennent dans sa famille jusqu'au 21 novembre 1855. Ce jour-là, sous les auspices de la Vierge présentée au Temple, elle obtient le consentement maternel, et encouragée par certains signes providentiels, soutenue par les avis prophétiques du saint curé d'Ars, elle vient se fixer à Paris, rue Saint-Martin. On eut beaucoup à souffrir dans cette installation provisoire, qui ne fut remplacée que le 1er juillet 1856 par la maison de la rue de la Barouillère, destinée à devenir la maison-mère de la nouvelle Congrégation. C'est là que le 27 décembre, fête du disciple aimé de Jésus, la fondatrice, appelée désormais Marie de la Providence, et cinq autres religieuses, prononcèrent leurs premiers vœux. Les Auxiliatrices, que leur costume austère et très modeste, mais presque séculier, ferait aisément prendre pour « des dames en deuil », ont adopté comme devise ces trois mots, dont le V. P. du Pont a fait le programme même de la perfection évangélique : PRIER, AGIR, SOUFFRIR; et elles y ajoutent : POUR LES AMES DU PURGATOIRE, afin de se rappeler sans cesse l'objet propre de leur vocation. Au son de l'heure, elles font

1. La gracieuse chapelle byzantine de Marie Réparatrice, à Nantes, est ornée d'une grande et belle fresque en l'honneur du Sacré Cœur, due au pinceau de M. Félix Douillard.

cette prière : « Mon Dieu, nous vous offrons pour les âmes du Purgatoire tous les actes d'amour par lesquels le Sacré Cœur de Jésus vous a glorifié, pendant cette même heure, lorsqu'il était sur la terre. » La visite des malades pauvres, le soin spirituel des enfants et des vieilles femmes délaissées, des écoles professionnelles de jeunes ouvrières, des associations toutes pieuses et toutes charitables de dames et de jeunes filles du monde, en un mot, toutes leurs œuvres extérieures, non moins que leur formation religieuse, les ramènent sans cesse à l'humilité et à la douceur du Cœur de Jésus. L'Institut du Purgatoire, qui n'a point voulu d'autre règle que celle de saint Ignace, à peine béni et consacré par l'approbation apostolique, s'est répandu hors de France, en Belgique, en Angleterre, en Italie, et jusqu'en Chine, où il prête le plus utile concours aux missionnaires du Kiang-nan.

Le Sceau de l'Amour divin
Tiré des *Œuvres du B. François de Sales.* Paris, Sébastien Huré, 1652.

Le Cœur de Jésus recevant les adorations des anges.
Tiré de la *Vie de la Mère Marguerite-Marie,* par Mgr Languet. Paris, 1729.

CHAPITRE IX

LA FRANCE VAINCUE ET MUTILÉE DE 1871

SE TOURNE VERS LE CŒUR DE JÉSUS

I

LE VŒU NATIONAL

Le jeune Tobie retire du poisson le fiel
qui doit rendre la vue à son père.
Tiré de l'*Hist. sainte* du P. N. Talon. Paris, 1659.]

Le grand acte national, réclamé par le Cœur du divin Roi des Francs, et spontanément voué par Louis XVI, avait été appelé et comme pressenti, au fort même de la Révolution, par le génie d'un célèbre penseur chrétien, le vicomte de Bonald. Précisément en l'année 1796, il faisait imprimer à Constance son livre si remarquable de la *Théorie du Pouvoir*, et lui donnait pour conclusion la page étonnante qu'on va lire :

« J'observe avec attention tous les peuples qui ont paru avec éclat sur la scène du monde; et je remarque que ceux qui ne sont

pas morts tout entiers, et qui ont laissé des traces ineffaçables de leur existence politique ou religieuse, avaient attaché, si j'ose le dire, leur durée à quelque grand monument à la fois religieux et politique...

« Le Français est un peuple aussi, et il est un grand peuple; il est grand par son *intelligence*, par ses *sentiments*, par ses *actions*. Hélas! il est grand... jusque par ses crimes.

« Au centre de la France, et dans la position la plus embellie par les vastes décorations de la nature, j'élèverais aussi un monument qui réunirait, aux proportions imposantes des Pyramides égyptiennes, la majesté simple et sublime du Temple de l'antique Sion, l'intérêt national du Capitole romain.

« Je le consacrerais au Dieu de l'univers, au Dieu de la *France*... à la *Providence*, à ce Dieu de tous les hommes, même de ceux qui le nient, de toutes les nations, même de celles qui l'outragent; à ce Dieu qui a si longtemps protégé la France, et qui la punit parce qu'il la protège encore; à ce Dieu qui ne l'a livrée un instant à la fureur de l'athéisme que pour la préserver du malheur affreux de devenir athée; à ce Dieu qui a versé tant de consolations au sein de tant de douleurs, tant de secours au sein de tant de misères, tant d'espoir au sein de tant de malheurs; à ce Dieu qui a fait briller tant de foi au milieu de tant d'impiété, tant de force au milieu de tant de faiblesse, tant de vertus au milieu de tant de crimes; à ce Dieu qui a permis tant de forfaits et qui exerce tant de vengeances; à ce Dieu qui, au moment où il livrait vos corps à la rage des bourreaux, vous recevait dans son sein, ô mes rois! ô mes maîtres! ô vous! ministres de la religion et de la société, prêtres fidèles, militaires intrépides, magistrats vertueux, et vous, que la faiblesse de votre sexe ou de votre âge et l'obscurité de votre condition réservaient à des malheurs moins éclatants, mais que la grandeur de votre courage a associés par cette fin honorable aux défenseurs de la société; vous tous enfin, parents, amis, concitoyens, martyrs de votre foi en votre Dieu, de votre fidélité à votre roi!...

« Ce temple serait l'objet des vœux et des hommages de la nation. Tout Français accourrait des extrémités du royaume pour adorer

e Dieu de la France et s'en retournerait meilleur et plus heureux. »

Bonald ne vit pas la réalisation du beau projet religieux et patriotique où sa pensée avait entrevu le secret de notre salut. Mais voilà que, du sein même de nos désastres de 1870, une idée toute semblable surgit presque en même temps sur divers points de la France. Paris était bloqué par les Prussiens. Rome venait de tomber, par notre faute, entre les mains sacrilèges du Piémont. Metz avait capitulé. La Commune préparait ses fureurs dans l'ombre. Qui pourra délivrer le Saint-Père et sauver la patrie? CE SERA LE SACRÉ CŒUR! s'écrièrent quelques âmes généreuses, ramenées enfin aux demandes et aux promesses de Paray-le-Monial [1].

1. Voici quelques détails plus précis sur les premières origines du Vœu national; il nous semble qu'en cette matière les moindres circonstances ont leur prix.

Le 17 octobre 1870, le P. de Boylesve, prêchant à la Visitation du Mans, insistait sur le désir exprimé par Notre-Seigneur à la Mère Marie de Jésus (voir plus haut, p. 296), au sujet de la consécration de la France à son Cœur sacré. Après le sermon, la supérieure du monastère lui manifesta son étonnement qu'il n'eût rien dit de la révélation faite dans le même sens à la bienheureuse Marguerite, en 1689. Le Père avoua son ignorance à cet égard et promit de réparer l'omission.

Quelques jours après, il faisait imprimer une feuille volante contenant cette révélation, avec celle de Marie de Jésus, feuille qui, sans parler de sa reproduction dans l'*Agenda du chrétien* et dans la *Croisade du Sacré-Cœur*, a été répandue à 200 000 exemplaires au moins depuis 1870.

Dès la fin d'octobre, cette feuille était connue à Poitiers, et M. Bain de la Coquerie, un de ses plus zélés propagateurs, la mit sous les yeux de M. Legentil, membre du conseil général de la Société de Saint-Vincent de Paul, alors réfugié dans cette ville, par suite de la guerre.

Or, le 8 décembre suivant, M. Legentil écrivait au P. de Boylesve : « ..... Il y a quelques jours, je reçus de M. Baudon, président général de la Société de Saint-Vincent de Paul, une lettre où je remarquai ce passage : « M. B... (Beluze, le pieux fondateur « du Cercle catholique du Luxembourg), en m'annonçant que Lyon avait fait le « vœu de rebâtir Notre-Dame de Fourvières, dans le cas où la ville serait épargnée, « proposerait un vœu analogue pour Paris. Qu'en pensez-vous? Cela serait bien beau, « mais bien difficile. Cependant il ne manque pas d'églises à bâtir dans les quartiers « annexés, et Notre-Dame de la Délivrance ne serait pas un titre vain, si on obtient « cette délivrance. »

« Je répondis sur-le-champ à M. Baudon que j'accueillais avec grand plaisir cette idée, et que je souscrirais certainement, dans la mesure de mes ressources, à l'érection d'une telle église..., OU D'UNE ÉGLISE DÉDIÉE AU SACRÉ CŒUR.

« M. Baudon... insiste sur le vœu de bâtir une église à Paris, soit sous le vocable du Sacré-Cœur, soit sous celui de Notre-Dame de la Délivrance, et il fait observer avec raison qu'il serait utile de créer une paroisse dans un des quartiers qui en manquent

Écoutons M. Legentil, qui fut, avec M. H. Rohault de Fleury, l'un des premiers inspirateurs du Vœu national, raconter lui-même les débuts de l'œuvre, dans un discours prononcé le 5 avril 1872 au Congrès général des Comités catholiques de France. Nous suivons pas à pas son récit :

« Nous espérions encore la délivrance, dit l'orateur; sur certains points la victoire nous avait conservé quelques sourires... Mais bientôt il fut évident qu'un prompt secours d'en haut devenait nécessaire, et, à nos yeux, il ne suffisait pas d'un secours ordinaire; il fallait un acte éclatant de la miséricorde divine : nulle protection ne nous parut aussi efficace que celle du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Quand il fut question de donner à notre pensée une forme précise et de provoquer des adhésions, nous sentîmes que nous avions un double intérêt à défendre. La France est une nation coupable, rudement mais trop justement punie. Elle a, on peut le dire, apostasié. De là ses malheurs, que son histoire nous montre coïn-

le plus, parce qu'on serait par là plus sûr de l'appui de l'archevêché, lequel est indispensable.

« Quoi qu'il en soit, mon Révérend Père, l'idée, sauf les détails de réalisation, me paraît bonne : vu les circonstances présentes, il me semble urgent de la propager. J'y attache d'autant plus d'importance qu'exilé moi-même de Paris, et désirant ardemment y rentrer, je soupire après la délivrance et je dis bien haut qu'elle ne peut venir que d'un acte éclatant de la Droite du Très-Haut.

« D'après les conseils de mon excellent ami, M. Bain, je m'adresse à vous, en vous demandant vos conseils et votre appui pour propager l'idée que je viens d'exposer et que je ne prétends pas avoir inventée. Vous verrez par quels moyens il est possible de provoquer des adhésions ou des souscriptions parmi les exilés de Paris que vous pouvez atteindre, au Mans, à Poitiers ou ailleurs, et aussi parmi les habitants de la province, car en ce moment, plus que jamais, la cause de Paris est la cause de la France. »

Le P. de Boylesve s'empressa de mettre M. Legentil en rapport avec le P. Ramière, directeur du *Messager du Cœur de Jésus*, et dès le mois de janvier 1871, ce recueil, déjà fort répandu, lançait dans la grande publicité l'idée qui deviendra le Vœu national! Un peu plus tard, en mars 1871, entre la guerre et la Commune, paraissait à Nantes, sous le titre de *la France et le Cœur de Jésus*, une brochure dont les développements successifs ont abouti au présent livre.

C'est ainsi que, par un merveilleux concours de circonstances venues de tous les points de l'horizon, la Providence a voulu associer la Visitation, la Compagnie de Jésus et les Conférences de Saint-Vincent de Paul dans le glorieux enfantement de ce projet de consécration nationale, auquel la patrie rattache à bon droit ses meilleures espérances.

cidant toujours avec les malheurs mêmes de l'Église et du Saint-Siège.

« Il était donc naturel de joindre dans nos résolutions la sécurité et l'indépendance du Pape avec le salut de la patrie, et d'unir dans nos cœurs deux causes qui n'auraient jamais dû être séparées.

« Vers ce même temps, un éminent religieux, le R. P. Ramière, de la Compagnie de Jésus, se faisait, auprès des âmes pieuses, le promoteur d'un vœu touchant, le vœu de travailler à la délivrance du Vicaire de Jésus-Christ. Nous lui demandâmes son appui et le concours d'une publication fort répandue qu'il dirige : *le Messager du Sacré-Cœur*. L'entente fut promptement faite : si c'est travailler au salut de la France que de travailler à la liberté de l'Église, c'est aussi préparer les victoires de l'Église que d'assurer la résurrection de la France.

« Avant tout, il parut nécessaire de chercher à désarmer la colère divine par un grand acte d'expiation et de pénitence : ainsi naquit l'idée d'ériger à Paris une église monumentale dédiée au Sacré Cœur de Jésus. Elle s'élèverait dans la ville coupable et châtiée, comme une amende honorable sur le théâtre d'un crime. Défense contre les périls du présent, elle servirait de leçon pour l'avenir, et attesterait à nos neveux nos malheurs, notre repentir, et, s'il plaisait à Dieu, notre délivrance.

« Dès le début, les deux premiers associés[1] furent soutenus par l'approbation de Mgr l'évêque de Poitiers, dont le diocèse les abritait alors; et ils se mirent résolument à la tâche. Assurément, l'entreprise était hardie pour deux Parisiens, éloignés de leurs foyers, isolés, sans ressources; mais ils comptaient sur Dieu.

« Ils commencèrent par intéresser leurs amis à l'œuvre naissante. Quelques fervents religieux, notamment le R. P. Jandel, supérieur général de l'Ordre de Saint-Dominique, leur prêtèrent aide et protection. Les communautés religieuses arrivèrent ainsi les premières. On eut bientôt recueilli quelques milliers d'adhésions.

« La première formule se ressentit de l'amertume causée par

1. C'est-à-dire M. Legentil lui-même et son beau-frère, M. Rohault de Fleury, demeurés tous deux les infatigables et inconfusibles promoteurs de la sainte entreprise.

la défaite et l'invasion; elle fut presque autant une protestation qu'une amende honorable; mais, le 26 avril 1871, Sa Sainteté Pie IX daigna la modifier en la bénissant. La voici dans cette forme définitive :

En présence des malheurs qui désolent la France, et des malheurs plus grands peut-être qui l'attendent encore;

En présence des attentats sacrilèges commis a Rome contre les droits de l'Église et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du vicaire de Jésus-Christ;

Nous nous humilions devant Dieu, et réunissant dans notre amour l'Église et notre patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement chatiés;

Et, pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui seuls peuvent délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons de contribuer, selon nos moyens, a l'érection a Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré Cœur de Jésus.

Au moment où le Saint-Père envoyait au Vœu national une première bénédiction, Paris, à peine échappé aux poignantes souffrances du siège des Prussiens, était tombé sous le joug hideux de la Commune, et aux désastres de la guerre étrangère voyait succéder les horreurs de la guerre civile. Le sang des pontifes, des prêtres, des religieux, mêlé au sang des gardiens de la loi, coulait à flots sous le coup de balles fratricides. Mais on put reconnaître déjà que le Cœur de Jésus n'avait pas été invoqué en vain. On s'en souvient : ce fut le 21 mai 1871, un dimanche, dans la soirée, que, conduite par un vaillant chrétien, M. Ducatel, l'armée libératrice commença à pénétrer dans Paris par la porte de Versailles : on n'espérait pouvoir donner l'assaut que le jeudi suivant. Or, de l'aveu de tous, ces quatre jours de plus auraient suffi à la Commune pour consommer l'œuvre de destruction : de formidables engins étaient disposés partout; et l'incendie, peu content de dévorer nos

S. ÉM. LE CARDINAL GUIBERT

Archevêque de Paris, qui, en 1871, prit sous son patronage spécial l'Œuvre du Vœu national, et, le 16 juin 1875, posa la première pierre de la basilique de Montmartre.

plus beaux monuments, n'eût peut-être fait de la grande ville qu'un monceau de cendres !

Aussi, dès que l'ordre fut quelque peu rétabli, l'œuvre de réparation se propagea de tous les côtés avec la rapidité de la flamme et commença vraiment à revêtir un caractère national. Le nouvel archevêque de Paris, Mgr Guibert, s'empressa de la prendre sous son patronage spécial. Ce digne fils de Mgr Eugène de Mazenod, le fondateur des Oblats de Marie et le promoteur du culte du Sacré Cœur en France après la Révolution, comprit de suite l'importance et la sublimité du projet : « Oui, Messieurs, je bénis votre œuvre de tout mon cœur, dit-il à ceux qui lui proposèrent l'idée du Vœu national; non seulement j'applaudis à la pieuse pensée qui l'a inspiré, mais je la fais mienne, et je vais me dévouer de toute mon âme au succès de cette entreprise. » Quelques mois après, tous les évêques de France avaient envoyé leur adhésion pleine et entière et promis un concours efficace. Un comité de laïques éminents fut constitué, et ne tarda pas à recevoir de Pie IX le bref le plus flatteur. Bientôt, en dépit de certaines oppositions, l'idée fit son chemin. Des fonds importants commencèrent à venir. Et d'avance, le 14 avril 1872, le R. P. Monsabré, dans un admirable discours qu'on ne lit qu'à travers des larmes, put expliquer, du haut de la chaire de Notre-Dame, l'inscription proposée pour le futur monument : CHRISTO EJUSQUE SACRATISSIMO CORDI GALLIA PŒNITENS ET DEVOTA.

« Notre vœu, disait en finissant l'éloquent conférencier, commencé par la prière, doit recevoir sa dernière expression dans un monument. Ce monument répond à un besoin, à une sainte ambition, à un noble sentiment. Dispersés à tous les points de la France, nous voulons un signe matériel de notre union dans le même repentir, le même espoir, la même reconnaissance. Le sanctuaire du Sacré-Cœur, édifié au sein même de notre capitale, sera ce signe. La prière est un acte qui passe, nous voulons en assurer autant que possible la perpétuité; or, le monument parle pendant que les cœurs et les lèvres se taisent; l'église du Sacré-Cœur fera prier ses pierres, tout imprégnées de nos larmes et de nos sacrifices, toutes chargées d'inscriptions et de symboles qui rappelleront

aux futures générations combien fut grand notre malheur, profond notre repentir, aimable le Cœur de Jésus qui nous a pardonné et relevés de notre abjection. Enfin, toute victoire illustre veut un monument qui témoigne, à travers les âges, de la reconnaissance des peuples qu'elle a délivrés. Or, trois victoires seront inscrites sur le temple du Sacré-Cœur : victoire de l'amour pénitent sur nos péchés; victoire de l'amour fraternel sur la haine sociale; victoire de l'amour divin sur la justice divine. »

Le bref pontifical, mentionné tout à l'heure était conçu en ces termes :

PIE IX, PAPE

A Nos chers fils, Léon Cornudet, président, et autres membres du conseil de l'Œuvre du Vœu national, à Paris.

Chers fils, salut et bénédiction apostolique. Tandis que les signes de la main vengeresse de Dieu se manifestent si visiblement dans les calamités qui affligent les nations et font craindre des maux encore plus grands, Nous avons appris que vous aviez formé l'excellent dessein d'élever dans votre noble et illustre cité un monument destiné à exciter l'esprit de religion et à enflammer la charité. Vous avez confiance que ce recours au ciel apaisera le Seigneur, le rendra propice et obtiendra de sa clémence la paix de l'Église et le salut de votre nation. Comme dans cette grande entreprise que vous avez conçue, éclatent une vive piété et une sagesse digne de cœurs chrétiens, Nous ne sommes point du tout surpris que votre excellent pasteur et tant d'autres parmi Nos vénérables frères les évêques de France l'aient fortement recommandée et lui aient accordé tout leur concours. Certes Nous donnons Notre entière approbation à votre zèle et à votre piété, et Nous ne pouvons que vous décerner, à vous et à vos coopérateurs, les éloges que vous méritez. Nous désirons de plus que Dieu, touché par ce témoignage public de piété, et fléchi par ce concert de prières, ramène à lui, non seulement les cœurs de vos concitoyens, mais ceux de tous les hommes, afin qu'ils marchent désormais dans ses voies et obtiennent ainsi au plus tôt les biens qu'ils souhaitent. Demandant à Dieu ces bienfaits dans l'humilité de Notre cœur, Nous vous assurons de Notre bienveillance paternelle et Nous vous accordons très affectueusement, à vous et aux autres personnes associées à votre conseil et à votre œuvre, la bénédiction apostolique que vous sollicitez.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 31 juillet 1872, l'an de Notre pontificat le vingt-septième.

Avec ses encouragements et ses bénédictions, le Vicaire de

Jésus-Christ envoyait un don de vingt mille francs et un riche calice destiné à la future basilique.

Sous de tels auspices, on pouvait avec confiance aller en avant.

II

L'ÉTENDARD DU SACRÉ-CŒUR. — LOIGNY. — RENNES

Pendant que le projet du monument réparateur mûrit en silence et marche à grands pas vers sa réalisation, jetons un coup d'œil en arrière pour nous rendre compte du mouvement religieux dont il demeurera l'immortelle expression.

Déjà, au cours même de cette désastreuse guerre de 1870, diverses circonstances avaient puissamment contribué à tourner les cœurs français vers le Cœur de Jésus. Il en est une surtout qu'il faut signaler ici ; et nous ne saurions mieux faire que de reproduire, avec de légères modifications, l'émouvant récit de M. l'abbé Bougaud [1].

Dans les derniers mois de 1870, au moment où toutes nos armées régulières étaient détruites ou paralysées sous les murs de Metz et de Paris, on vit se lever, sur mille points à la fois, des bandes de volontaires. Ils avaient différents noms, différents fanions; mais qu'importait ? l'heure des exclusions était passée. On faisait appel à tous les dévouements. Les zouaves pontificaux vinrent les premiers offrir leur épée à la France. Les Vendéens se levèrent sous les ordres de Cathelineau, les Bretons s'organisèrent en tirailleurs. Or, d'elles-mêmes, sans entente préalable, ces différentes troupes (et il y faut joindre la plupart de nos mobiles) mirent le Cœur de Jésus sur leur poitrine. Beaucoup pensaient à leurs pères : Henri de la Rochejaquelein, Lescure, Bonchamp, Charette ; presque tous se souvenaient des consolantes et prophétiques révélations de Paray. La suite fit voir si le Cœur de Jésus, placé sur un cœur de soldat et de Français, le fait battre moins vaillamment.

A quelques jours de là, par une froide nuit, le 1er décembre 1870, deux officiers supérieurs se dirigeaient vers Patay, où allait se jouer, le lendemain, la dernière partie de la France. L'un était

1. *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, ch. XVIII.

le général de Sonis, commandant le 17e corps d'armée, l'autre le

LE GÉNÉRAL DE SONIS

colonel de Charette, à la tête de ses zouaves : tous deux profondément émus par la solennité de l'heure qu'ils traversaient, et par l'évidente certitude que, sans un secours éclatant de Dieu, c'en

était fait de la France. Le froid était glacial, et il devenait impossible de se tenir à cheval. Le général et le colonel mettent pied à terre et continuent leur route. Tout en marchant, le général exprime à M. de Charette le regret de n'avoir pas sur son fanion un emblème religieux plus caractéristique : « Mon général, reprend le colonel, je puis vous offrir ce que vous souhaitez. » Et alors, il raconte au général que le jour même où il avait reçu du gouvernement français l'autorisation de combattre avec les zouaves, à la condition qu'ils prendraient le nom de Volontaires de l'Ouest, un drapeau, sur lequel était peint le Sacré Cœur, lui était arrivé de loin avec cette adresse : *Aux défenseurs de l'Ouest.* Il avait su plus tard que ce drapeau, brodé, à Paray-le-Monial, par les religieuses de la Visitation, avait été envoyé d'abord vers Paris qu'il trouva bloqué, puis à Tours, avec le désir qu'il parût sur les champs de bataille.

Le général de Sonis vit là comme une inspiration de Dieu, et la bannière du Sacré-Cœur fut adoptée aussitôt pour être le *labarum* et l'oriflamme des zouaves. Seulement, pour ne créer aucune difficulté, il fut décidé qu'on ne la déploierait qu'au moment où elle pourrait recevoir le baptême du feu, afin que la France ne la vît que quand elle aurait été teinte et pour ainsi dire sacrée par le sang français. On était sûr qu'après la bataille cette bannière, victorieuse ou vaincue, se serait conduite de telle sorte qu'elle ne passerait pas devant une armée française sans faire incliner toutes les épées [1].

1. Le 10 octobre 1870, arrivaient au collège de Notre-Dame de Sainte-Croix, du Mans, les zouaves pontificaux transformés en volontaires de l'Ouest; ils étaient accompagnés de leurs aumôniers : Mgr Daniel, le R. P. Doussot, dominicain, et le R. P. de Gerlache, jésuite. Le lendemain, le P. de Boylesve les invite à venir, après l'office du soir, réciter la prière à l'église et entendre une courte allocution.

Le vendredi suivant, 14 octobre, ils se consacrent publiquement au Cœur de Jésus en prononçant tous ensemble cette formule : « Jésus, Roi immortel des siècles, des peuples et des rois, désirant réparer les outrages que l'impiété vous prodigue dans le Sacrement de votre amour et dans la personne de votre Vicaire, Notre Saint Père le Pape, je consacre à votre divin Cœur ma personne, ma famille et, autant qu'il dépend de moi, la France, fille aînée de ce Cœur sacré, et l'Église universelle, notre mère. » Cette consécration se renouvelait tous les vendredis : prélude, modeste sans doute, mais remarquable, de la consécration par Charette, à Rennes.

Tous les soirs, le même P. de Boylesve leur distribuait les images du Sacré-Cœur,

Le lendemain, 2 décembre 1870, premier vendredi du mois, jour consacré au Sacré Cœur, la messe est célébrée dès les trois heures du matin. Le général de Sonis, le colonel de Charette, la plupart des officiers, un grand nombre de soldats s'approchent de la sainte table, pour apprendre du Cœur de Jésus à souffrir et à s'immoler. La bataille s'engage aussitôt, et, malgré la disproportion des forces, reste indécise jusqu'à deux heures et demie du soir. Mais alors, les renforts ennemis se succédant sans relâche, on entrevoit le moment où, à moins d'un effort héroïque et heureux, il faudra songer à la retraite. Le général de Sonis prend sa résolution. Il ramasse une colonne d'attaque et essaye de la lancer sur le village de Loigny. Deux régiments se couchent par terre et refusent d'avancer. Alors le général n'hésite plus. Il court aux zouaves : « Messieurs, voilà l'heure de montrer ce que savent faire des Français et des chrétiens. En avant ! » Un cri d'enthousiasme lui répond. Le sergent Henri de Verthamon s'élance à cinquante pas à la tête du bataillon, et déploie l'étendard du Sacré-Cœur. Tous se précipitent aux cris de : « Vive Pie IX ! Vive la France ! » Il fallait franchir un assez long espace de terrain sous une épouvantable mousqueterie. Les zouaves le traversent calmes et en bon ordre sans tirer un coup de fusil. Arrivés en face du petit bois, ils ouvrent le feu, s'élancent à la baïonnette, fouillent le bois, chassent les Allemands, et plantent le drapeau du Sacré-Cœur sur la position, au milieu d'un nuage de poudre qui l'enveloppe comme d'un nuage d'encens.

Mais là l'ennemi s'aperçoit de leur petit nombre. Il se remet de sa surprise, il appelle sa réserve, il masse ses rangs. Après avoir

en laine, avec la devise : *Arrête! le Cœur de Jésus est avec moi.* La veille de leur départ pour Patay-Loigny, la distribution fut interminable : chacun en voulait deux, trois, pour les coudre sur tous les vêtement intérieurs et extérieurs.

Après l'héroïque combat de Loigny, le 1er bataillon des volontaires de l'Ouest, s'étant reconstitué à Poitiers, revint au Mans, à Notre-Dame de Sainte-Croix. On ne manqua pas de reprendre les saluts du soir et les distributions de Sacrés-Cœurs. La veille du jour où ils partirent pour le plateau d'Auvours, la distribution fut aussi abondante que lors du départ pour Patay.

« Aussi, nous écrit un témoin oculaire, lorsque, à la paix, nous exhumâmes les corps de nos chers et vaillants soldats du Pape et de la France, nous trouvâmes ces images du Sacré-Cœur sur les vêtements de la plupart d'entre eux. »

étonné les Prussiens par leur élan, c'est l'heure pour les zouaves de les étonner par leur héroïsme. Le général de Sonis, Charette, Troussures, tombent à côté de la bannière du Sacré-Cœur, qui devient la cible des projectiles. Verthamon, qui la tient, meurt en l'empourprant de son sang. Le comte de Bouillé ramasse aussitôt le drapeau, et, frappé à mort, le passe à son fils le comte Jacques de Bouillé, qui, après l'avoir tenu quelque temps, succombe à son tour. Le Parment, qui lui succède, à la main brisée et le remet au sergent Landeau, qui le garde tout teint de sang et troué en plusieurs endroits. La plupart des zouaves sont renversés ou vont l'être. Ils tombent dans le Cœur de Jésus, jetant sur ce champ de bataille un rayon de pure gloire qui rappelle le temps des croisades.

Le surlendemain Orléans était emporté, et bientôt le reste des zouaves allait se faire hacher au Mans pour couvrir la retraite de Chanzy. Trois mois plus tard, Paris se rendait, la guerre était finie : les zouaves durent être licenciés. Mais avant de se séparer ils voulurent, en prenant congé de leur drapeau, lui décerner une suprême ovation, et accomplir un acte dont les événements qui venaient de se passer leur avaient donné la pensée. Ils se réunirent à Rennes, dans l'église du séminaire, le 28 mai 1871.

« Voici le tableau, écrivait le soir même un des héros de la fête : le Saint Sacrement était exposé ; à droite de l'autel, un officier portait le drapeau de Patay, troué par les balles prussiennes et teint du sang des Verthamon et des Bouillé ; au milieu du chœur, notre brave général de Charette, en grand uniforme, la poitrine couverte de décorations ; autour de lui, son état-major ; derrière lui, pieusement agenouillés sur les dalles, quinze cents zouaves vêtus de cet uniforme sévère, de couleur grise, déjà illustré sur les champs de bataille d'Italie et de France. »

Mgr Daniel, leur aumônier en chef, les haranguant après la messe, terminait en ces termes son allocution chaleureuse : « Le général de Sonis, celui qui vous a conduits à la bataille, celui qui a voulu un zouave pour porter le drapeau du Sacré-Cœur, celui qui vous a dit : « Faites voir ce que peuvent des soldats chrétiens. En avant ! « C'est le moment ou jamais d'arborer votre étendard ! » le général

LE COMBAT DE PATAY

D'après le dessin de M. Royer Lionel. (V. le texte, p. 309-310.)

de Sonis a voulu vous conduire lui-même au Cœur de Jésus. Avec vous à la bataille, mais aujourd'hui retenu loin de vous par sa blessure, il a voulu s'associer à votre consécration, et en formuler lui-même les paroles.

« Qu'elles deviennent, Messieurs, la formule de votre consécration, nous n'y changerons rien ; ces paroles pour nous sont sacramentelles. »

Alors, d'une voix profondément émue, le digne aumônier, à genoux, récita l'acte suivant, trop chrétien et trop français, pour n'être pas reproduit ici *in extenso*.

ACTE DE CONSÉCRATION

O Jésus ! vrai fils de Dieu, notre Roi et notre frère, rassemblés tous ici, au pied de vos autels, nous venons nous donner pleinement à vous et nous consacrer à votre divin Cœur.

Vous le savez, Seigneur, nos bras se sont armés pour la défense de la plus sainte des causes, de la vôtre, Seigneur, puisque nous sommes les soldats de votre Vicaire.

Vous avez permis que nous fussions associés aux douleurs de Pie IX, et qu'après avoir partagé ses humiliations, nous fussions violemment séparés de notre Père.

Mais, Seigneur, après avoir été chassés de cette terre romaine où nous montions la garde au tombeau des saints Apôtres, vous nous prépariez d'autres devoirs et vous permettiez que les soldats du Pape devinssent les soldats de la France.

Nous avons paru sur les champs de bataille, armés pour le combat. Votre Cœur adorable, représenté sur notre drapeau, abritait nos bataillons.

Seigneur, la terre de France a bu notre sang, et vous savez si nous avons bien fait à la patrie le sacrifice de notre vie.

Beaucoup de nos frères sont morts. Vous les avez rappelés à vous parce qu'ils étaient mûrs pour le ciel.

Mais nous, nous restons et nous ignorons le sort que vous nous réservez.

Faites, mon Dieu, que la vie que vous nous avez laissée soit tout entière consacrée à votre service !

Nous portons tous sur nos poitrines l'image de votre Sacré Cœur ; faites que nos cœurs en soient l'image encore plus vraie. Rendez-nous dignes du nom de soldats chrétiens.

Faites que nous soyons soumis à nos chefs, charitables pour le prochain, sévères pour nous-mêmes, dévoués à nos devoirs et prêts à tous les sacrifices.

Faites que nous soyons purs de corps et d'âme ; qu'ardents dans le combat, nous devenions tendres et compatissants pour les blessés.

O Jésus ! dans les dangers et dans les souffrances, c'est de votre divin Cœur que nous attendons notre plus puissant secours. Il sera notre refuge lorsque tous les appuis humains nous manqueront, et notre dernier soupir sera notre dernier acte d'espérance dans sa miséricorde infinie.

Et vous, ô divine Marie ! que nous avons choisie pour notre Mère, à vous aussi nous avons rendu témoignage.

Les champs de bataille ont vu le long cortège des mères, des épouses et des sœurs en deuil, et lorsque des mains pieuses remuaient la terre qui recouvre les morts, on savait reconnaître les nôtres à votre scapulaire.

Soyez donc notre protectrice et obtenez-nous la grâce de nous tenir étroitement unis à vous dans le Sacré Cœur de Jésus, durant la vie et à l'heure de la mort, pour le temps et pour l'éternité.

Ainsi soit-il !

Après avoir prononcé cette formule, Mgr Daniel, s'adressant à M. de Charette, lui dit d'une voix émue : « Si les sentiments de M. de Sonis sont les vôtres; si vous avez la confiance qu'ils sont également ceux de votre régiment, Notre-Seigneur au Saint-Sacrement exposé sur l'autel vous y autorise, je vous donne la parole pour les exprimer. » Et M. de Charette de répondre aussitôt d'une voix claire et forte :

A L'OMBRE DE CE DRAPEAU, TEINT DU SANG DE NOS PLUS CHÈRES VICTIMES, MOI, GÉNÉRAL BARON DE CHARETTE, QUI AI L'INSIGNE HONNEUR DE VOUS COMMANDER, JE CONSACRE LA LÉGION DES VOLONTAIRES DE L'OUEST, LES ZOUAVES PONTIFICAUX, AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ; ET AVEC MA FOI DE SOLDAT JE DIS DE TOUTE MON AME ET JE VOUS DEMANDE DE DIRE AVEC MOI : CŒUR DE JÉSUS, SAUVEZ LA FRANCE !

Un cri unanime, spontané, formidable, lui répondit : CŒUR DE JÉSUS, SAUVEZ LA FRANCE.

Ainsi se trouvait réalisée, d'une façon bien imprévue, la parole de Notre-Seigneur à la Bienheureuse : JE VEUX QUE L'IMAGE DE MON CŒUR SOIT GRAVÉE SUR LES ÉTENDARDS DE LA FRANCE.

Ce fut un beau jour pour le régiment, et aussi pour la France chrétienne, dont le cœur était à Rennes et battait à l'unisson avec celui de ces glorieux vaincus qui ne désespéraient pas de l'avenir.

Cette scène, à la fois grandiose et touchante, nous ramène aux âges héroïques de la foi. Ne se croirait-on pas à Clermont ou à Vézelay, quand la chevalerie s'armait de la croix au cri de : « Dieu le veut ! »

Le guidon légendaire que trois héros, trois martyrs, avaient successivement rougi de leur sang, en « tombant dans le Cœur de Jésus », selon l'admirable mot de M. de Charette, est devenu dans le souvenir de tous comme un symbole de foi religieuse et de patriotique dévouement. Il reparut le 20 juin 1873, aux merveilleux pèlerinages de Paray-le-Monial, où furent solennellement redits les serments de Rennes. Les fac-similés en sont aujourd'hui partout, parlant aux nobles cœurs de sacrifice et d'espérance.

On revit, comme il convenait, la sainte bannière à Loigny, le 22 septembre 1887, — en la fête des glorieux soldats-martyrs Maurice, Exupère, Candide et de leur légion, — aux obsèques solennelles du général de Sonis, mort à Paris, le 19 du mois précédent. Il avait eu une première oraison funèbre digne de lui dans ce beau télégramme de M. de Charette à ses zouaves :

« Mes chers camarades, le général de Sonis est mort, il a reçu la récompense de son long martyre.

« Il m'écrivait quelques jours avant Patay : « Tout doit être « commun entre nous, joies, douleurs et sacrifices. »

« A lui revient l'honneur d'avoir déployé la bannière du Sacré-Cœur sur ce même champ de bataille, où quatre siècles auparavant flottait la bannière de Jeanne d'Arc.

« Cest au milieu de nous qu'il est tombé, soldat de la France, soldat de Dieu ! Toute sa vie peut se résumer en ces deux mots : Honneur et sacrifice[1]. »

Telles furent aussi les nobles pensées que développa Mgr Freppel dans l'église désormais célèbre de Loigny, au milieu d'un concours immense de fidèles. A cet admirable discours empruntons un dernier hommage au glorieux serviteur de la France, de l'Église, et par-dessus tout du Sacré Cœur.

1. Voir le *Général Gaston de Sonis*, par le R. P. Émile Regnault. (Extrait du *Messager du Cœur de Jésus*, décembre 1887.)

LES DRAPEAUX SACRÉS DE LA FRANCE

Autour du drapeau du Sacré-Cœur sont rangés, en tête : à gauche et à droite, les deux oriflammes de Charlemagne; au dessous : à gauche, l'oriflamme de Saint-Denys; à droite, l'étendard de Jeanne d'Arc.

Charlemagne, patrice de Rome, portait l'oriflamme verte; couronné empereur d'Occident, l'an 800, il reçut du pape Léon III l'oriflamme rouge ornée de six roses. Par sa couleur pourpre et par la croix, cet étendard se rattache au *labarum* de Constantin, et l'on voit dans la liturgie que la rose est l'emblème de la royauté du Christ. Il y a entre l'oriflamme de Charlemagne et celle de Saint-Denys une parenté évidente. (G. Desjardins, *Recherches sur les drapeaux français.*)

Depuis les temps les plus reculés, la France avait toujours eu un étendard sacré; un étendard qui reposait dans le sanctuaire de Saint-Denys, que l'on allait chercher solennellement à l'heure des périls suprêmes. Il représentait l'âme de la France, et il flottait au milieu des bannières nationales comme une prière. C'est un étendard de ce genre que Dieu avait donné à Jeanne d'Arc. Il en avait prescrit la forme et les emblèmes, et il lui avait communiqué je ne sais quelle vertu secrète qui conduisait la France épuisée à des victoires inespérées. En 1689, le Sacré Cœur demandait au roi et à la France, par la bouche de la vierge de Paray, quelque chose de semblable : un étendard sacré qui fût un acte de foi... Jésus-Christ voulait régner dans le palais du roi, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis. (V. l'abbé Bougaud, *Vie de la B. Marguerite-Marie*, p. 373-374.)

CŒUR DE JÉSUS
SAUVEZ
LA
FRANCE
Jhesus
Maria

« Grand Dieu ! qui avez fait à notre pays la grâce de lui montrer dans le général de Sonis le type accompli du héros chrétien, continuez votre œuvre de miséricorde en multipliant sous nos yeux de si beaux exemples. Donnez à la France, pour l'aider à reprendre sa noble mission, donnez-lui des hommes d'intelligence, des hommes de cœur, des hommes de caractère ; mais surtout donnez-lui des saints, qui, par leurs vertus, raniment autour d'eux l'esprit de sacrifice, relèvent le moral de la nation, inspirent l'amour du devoir, et deviennent une force, la plus souveraine de toutes, en apparaissant au milieu de nous comme des modèles de foi, d'abnégation, de dévouement à la religion et à la patrie...

« Loigny ! Loigny ! terre des braves, qui as bu le sang le meilleur et le plus généreux de la France, reçois ces dépouilles glorieuses qui n'auraient pu trouver nulle part ailleurs de place plus digne d'elles, en attendant le jour de la résurrection. C'est bien ici, sous l'égide du Sacré Cœur, que devait être la demeure dernière du vaillant soldat, au milieu de ses compagnons d'armes qui lui formeront une garde d'honneur jusqu'au sein de la mort. Désormais, quand on voudra chercher les leçons les plus sublimes du patriotisme, on viendra les recueillir à Loigny auprès de cette tombe, mémorial unique de la bravoure française et de la piété chrétienne... »

III

LA CROISADE DE LA RÉFORME SOCIALE SOUS LES AUSPICES DU SACRÉ CŒUR

C'était en décembre 1871. L'heure était grave et les cœurs étaient encore tout frémissants des récentes émotions qui les avaient ébranlés. Or, il y avait alors dans l'état-major du général de Ladmirault, gouverneur de Paris, deux officiers chrétiens[1] unis par les liens d'une étroite amitié, formée sur les champs de bataille de Metz et dans les douloureux loisirs d'une longue captivité, où l'honneur et les lois de

1. Le comte (depuis marquis) de la Tour du Pin-Chambly et le comte Albert de Mun.

la guerre les avaient retenus pendant que la France agonisait dans des combats sans espérance. L'épreuve avait mûri ces deux hommes, et lorsque tout s'était brisé, les rangs, les armes, et les drapeaux, lorsqu'ils avaient vu périr toutes les gloires de la patrie et, pour comble de malheur, quelques audacieux se faire un piédestal de leurs débris, ils s'étaient mis à chercher, dans les méditations de l'exil, la cause et le remède des maux qui les accablaient.

La définition de l'infaillibilité pontificale qu'ils avaient peu remarquée jusque-là, et l'encyclique du 8 décembre 1864 avec le *Syllabus* qui l'accompagne, finirent par frapper fortement leurs esprits. Ils ne tardèrent pas à reconnaître que la Révolution, en substituant à la société chrétienne un ordre nouveau basé sur des principes purement humains, a été la cause et l'origine de tous les maux dont la France et l'Europe sont depuis les victimes. Alors ils se mirent à étudier avec passion les enseignements de l'Église sur les erreurs du temps présent, y trouvant à chaque pas, non sans admiration, la condamnation de toutes les fautes commises et le jugement de toutes les hontes qu'ils pleuraient avec des larmes silencieuses. Leurs yeux s'ouvrirent, et leur foi fut fixée. Un vénérable religieux d'Aix-la-Chapelle, où ils étaient internés, le R. P. Eck, de la Compagnie de Jésus, dirigeait leurs études, et consolait leur patriotisme par l'espoir de relèvements prochains...

Un peu plus tard les deux amis rentraient dans leur patrie, avec cette seule pensée de consacrer à son salut le reste de leurs jours et de le chercher exclusivement dans les voies du catholicisme. Mais déjà, l'horrible guerre civile, allumée par le crime des uns, favorisée par l'inertie des autres, ajoutait le meurtre et le sacrilège à tant d'autres sujets de deuil et d'humiliation! Vers la fin de cette bataille de huit jours qui termina l'insurrection, conduits par le hasard du combat sur la colline de Belleville, ils apprenaient avec un frisson d'horreur le massacre qui, la veille, l'avait ensanglantée. Le sol était couvert de cadavres épars, et les victimes tombées pendant l'action se mêlaient à celles qu'entassait à chaque minute une légitime, mais terrible expiation. Rangés en longues files, ceux qu'on réservait à une justice plus lente attendaient dans une rue voisine, tandis que les prin-

cipaux de leurs chefs avaient soin de s'évader à l'heure même. L'expression de tous ces visages était affreuse. Les morts avaient encore les traits contractés par un dernier blasphème, et les vivants promenaient autour d'eux des regards où se mêlaient l'hébétement et la frayeur. Les vainqueurs eux-mêmes semblaient consternés de leur triomphe. La révolution était là toute nue avec ses crimes et ses impuissances; et chacun se demandait quel était le plus triste, de ce peuple en révolte et maudissant la société, ou de cette société condamnée à de telles fureurs et n'ayant à leur opposer qu'une sanglante répression. Certes, ces spectacles étaient bien faits pour fortifier les résolutions suggérées par d'autres épreuves.

Tels étaient les hommes vers lesquels une inspiration providentielle conduisit un jour le vénérable directeur du Cercle de jeunes ouvriers du Montparnasse[1], dont l'œuvre traversait en ce moment une crise. Il les trouva tout occupés de leur devoir militaire, et ce fut dans un salon du Louvre, où les retenait leur service, qu'eut lieu cette décisive entrevue.

L'homme de Dieu était là debout entre ces soldats, qui l'écoutaient tout émus. Le visage enflammé d'espérance et de foi, il leur disait « que la patrie n'était pas perdue, et que pour la sauver il n'y avait qu'à la rendre chrétienne; que le peuple était bon, plus égaré que coupable, et plus facile à convertir qu'on ne le pensait; qu'il ne fallait pour cela qu'aller à lui et lui parler à cœur ouvert; mais ceux qui avaient charge de son âme et de son corps se détournaient de lui avec terreur... Il disait encore que le passé de ces ouvriers répondait de leur avenir; que la Révolution les avait réduits en esclavage en détruisant leurs vieilles coutumes et en les détournant de leurs antiques traditions. » Et alors sa voix devenait plus pressante : on eût dit, tandis qu'il racontait la vieille gloire des artisans français, qu'il en passait un reflet dans ses yeux... Puis il parlait de son Cercle, humble fondement, disait-il, d'une œuvre gigantesque qui serait l'œuvre du salut; et enfin, levant les mains au ciel, il s'écriait dans un sublime accent : « Mais je suis seul! et que puis-je faire?... Ah! si vous veniez avec moi, si nous trouvions encore quelques hommes, nous

1. M. Maurice Maignen, des Frères de Saint-Vincent de Paul.

ferions la conquête de la France, et nous la jetterions aux pieds de notre Dieu ! »

Comment de nobles cœurs, déjà si bien préparés, auraient-ils pu résister à cet émouvant appel? De la salle où l'entretien se passait, les yeux avaient pour tout horizon les ruines amoncelées du palais des Tuileries. Dieu avait permis que ces lamentables restes des grandeurs du siècle, renversées en un jour par la barbarie populaire, servissent de cadre à ce plaidoyer fait en faveur du peuple AU NOM DU DEVOIR SOCIAL DES CLASSES ÉLEVÉES [1].

Ainsi commença à se former ce groupe de chrétiens dévoués que Pie IX saluera plus tard du beau titre « d'Armée de Dieu ». Ainsi naquit cette œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, destinée à grandir en dépit de toutes les contradictions, et que Léon XIII, en lui prodiguant les encouragements et les conseils, ne craindra pas de déclarer « digne de toute louange ». Dès la première heure, ses fondateurs lancèrent un *Appel aux hommes de bonne volonté*, véritable manifeste qui les engageait irrévocablement pour l'avenir. Leur but y était clairement indiqué : une contre-révolution faite au nom du *Syllabus* par le dévouement des autorités sociales. Leur moyen d'action n'y était pas moins nettement exprimé : c'était « l'association catholique ». Enfin, leur drapeau s'y déployait fièrement : c'était la croix avec sa glorieuse devise : *In hoc signo vinces*, mais la croix attendrie en quelque sorte et rendue plus aimable par le CŒUR DE JÉSUS placé entre ses bras.

C'est qu'en effet le Cœur de Jésus était le vrai foyer de cette flamme, qui allait devenir un bienfaisant incendie. L'œuvre comptait à peine quelques mois d'existence quand on résolut d'appeler sur elle de nouvelles bénédictions en la consacrant au Sacré Cœur. Les promesses faites à la bienheureuse Marguerite-Marie étaient présentes à tous les esprits, et les malheurs de la patrie leur donnaient un caractère d'actualité particulièrement solennel. C'était un besoin universel de chercher un refuge dans ce Cœur adorable, et de réparer, par un redoublement de ferveur, les ingratitudes dont il était abreuvé dans

1. Récit textuellement emprunté, sauf quelques coupures, à M. de Mun lui-même. Voir *Discours du comte Albert de Mun*, t. Ier, p. 1 et suiv.

notre pauvre pays. L'Œuvre était trop chrétienne et trop française pour rester en arrière d'un mouvement si général.

La simple et touchante cérémonie de la consécration eut lieu le 14 juillet 1872, dans une chapelle que la Révolution avait profanée et qu'un heureux concours de circonstances permettait de rendre au culte : sous le vocable de Jésus ouvrier, elle est et demeure le sanctuaire de l'Œuvre [1]. Là, prosternés devant le Saint Sacrement, les premiers associés acceptèrent pour eux, pour leurs frères les ouvriers, pour tous ceux qui entreraient dans leurs rangs cette consécration, que l'un des confrères lisait au pied de l'autel. En dehors, des malheureux livrés à l'impiété s'efforçaient de les troubler par le bruit de leurs chants et de leurs instruments de travail; au dedans, Notre-Seigneur Jésus-Christ bénissait la petite phalange de ceux qui s'enrôlaient à son service, et il entendait l'humble prière qui s'élevait de leurs cœurs pour le salut des égarés !

La formule de cette consécration mérite d'être conservée; elle est le digne pendant de celle par laquelle, comme on l'a vu, les zouaves de M. de Charette se vouèrent au Sacré Cœur :

Seigneur Jésus, divin ouvrier de Nazareth, nous venons consacrer à votre Cœur adorable l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, dont nous sommes les serviteurs indignes et dont vous êtes le maître.

Laissez-nous puiser dans les trésors infinis de ce Cœur si plein de tendresse pour la classe ouvrière, au milieu de laquelle vous avez voulu vivre, et que vous aimez d'autant plus que vous avez connu ses misères et ressenti ses peines.

Vous lui réservez, vous lui promettez encore de belles destinées ! L'atelier, s'il était chrétien, goûterait une paix profonde et serait revêtu d'une splendeur céleste : le passé, sur ce point, répond de l'avenir, et les gloires antiques du travail appellent de nouvelles gloires... Mais quand donc luira ce jour ? Quand donc le type défiguré retrouvera-t-il son intégrité première ?

Ah ! Seigneur, aidez-nous à reproduire cet idéal effacé, à restaurer cette grandeur détruite, à rendre aux ouvriers nos frères le véritable honneur, qui est la pratique des vertus chrétiennes, et la vraie liberté, qui est celle des enfants de Dieu.

Humblement prosternés à vos pieds, pénétrés de reconnaissance pour tous les

1. Rue des Carmes, 15 (quartier Sainte-Geneviève). Une plaque de marbre, récemment placée dans la chapelle de Jésus-Ouvrier, rappelle le souvenir de l'admirable comte Robert de Mun, qui avait puissamment contribué à cette pieuse reprise de possession, et qui est mort, le 17 février 1887, on peut le dire, au service de l'Œuvre des Cercles.

bienfaits dont vous avez comblé notre œuvre, nous nous consacrons tous à Votre divin Cœur, et avec nous ces chers ouvriers dont l'amitié nous rend au centuple le peu que nous pouvons leur donner.

Élargissez, mon Dieu, le champ de nos entreprises et consolidez en même temps les bases des cercles déjà fondés. Accordez-nous d'unir à l'enthousiasme qui enflamme la prudence qui modère, la volonté qui mûrit et la persévérance qui achève ; ou plutôt, Seigneur, faites que nous soyons entre vos mains des instruments dociles pour la sanctification de la classe ouvrière et pour le salut de la France.

Ainsi soit-il !

Depuis ce jour, la pratique de renouveler cette consécration de l'Œuvre au Cœur de Jésus s'est religieusement observée chaque année, lors du pèlerinage au sanctuaire national de Montmartre, qui couronne les travaux de l'assemblée générale. N'est-ce pas encore un prélude à la consécration solennelle de la France entière, que Dieu demande et qui semble enfin approcher ?

Mais il y a plus : nul n'est admis parmi les membres de l'œuvre sans avoir préalablement signé un acte d'adhésion conçu en ces termes : « Je déclare faire adhésion, sans réserve, aux *bases* de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, accepter pleinement son lien religieux et sa consécration au Sacré Cœur de Jésus; et je suis prêt, en demandant la qualité de membre de l'Œuvre, à mettre à son service mon dévouement et mon travail, dans les limites compatibles avec mes autres devoirs. »

De ces divines « sources du Sauveur » sont nés ces *cercles catholiques d'ouvriers*, ces *corporations d'arts et métiers,* ces *syndicats agricoles*, ces *associations de dames patronnesses* avec leurs *congrégations de Sainte-Anne*, ces *retraites en solitude* où se retrempe l'esprit de dévouement, et cette belle Association catholique de la Jeunesse française, espoir de la France chrétienne; de là est parti ce magnifique mouvement de sentiments et d'idées qui ramène peu à peu la classe dirigeante à l'accomplissement de son devoir social, à l'intelligence pratique de cette grande parole de saint Thomas d'Aquin : « Toute supériorité de l'homme sur l'homme lui est conférée de Dieu pour en faire bénéficier les autres [1]. »

1. Illud in quo excellit homo, homini a Deo datur, ut ex eo alliis prosit. (*Summ. Théol.*, 2ª 2æ, q. 137, a. 1.)

LE B. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE FAISANT L'ÉCOLE

Tableau de Mariani, à Rome. XIXe siècle. — Au dix-septième siècle, la charité reçoit une impulsion nouvelle. Louis XIII impose par lettres patentes, en 1639, des octrois pour subvenir aux besoins des pauvres. Une déclaration de Louis XIV, en 1658, porte que ces droits sont imposés « par forme d'aumône universelle et contribution publique, pieuse et charitable ». Saint Vincent de Paul forme les Filles de la Charité; le B. J.-B de la Salle institue les Frères des Écoles chrétiennes; l'œuvre des Retraites spirituelles s'organise partout; les missions prennent un immense développement à l'extérieur et à l'intérieur : c'est vraiment la charité chrétienne dans toute son expansion et sous toutes les formes.

M. Henri Martin, dans sa pauvre *Histoire de France*, a écrit une parole dont il n'a probablement pas saisi toute la portée. Il nous dit qu'au dernier siècle, « en face du Sacré Cœur s'organisait la franc-maçonnerie ». En effet, tandis que la dévotion au Sacré Cœur est la suprême manifestation du divin amour, la franc-maçonnerie est le suprême effort de la haine satanique. M. Henri Martin nous a donc indiqué tout à la fois l'adversaire contre lequel nous devons combattre et le drapeau sous lequel nous devons nous ranger. Mais, si nous ne voulons pas être vaincus, il ne faut pas laisser à nos ennemis l'avantage exclusif de l'organisation. A l'organisation ténébreuse de la haine et des révolutions, c'est à nous d'opposer l'ORGANISATION A CIEL OUVERT de la prière, des bonnes œuvres et de l'action sociale [1]. »

Insigne de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers.

L'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers est peut-être le signe le plus éclatant du réveil religieux et national de la France à la suite de nos désastres; mais il est loin d'être le seul.

Les conférences de Saint-Vincent de Paul, si malheureusement entravées dans leur essor depuis l'arrêté de 1860, reprenaient leurs œuvres, réorganisaient leurs cadres, et s'appliquaient particulièrement à multiplier leurs patronages de jeunes ouvriers, où se préparent les meilleures recrues pour les futures corporations professionnelles. Cette société bénie méritait bien l'honneur que Dieu lui avait réservé, de voir naître dans son sein la première pensée du Vœu national. M. Le Gentil et M. Rohault de Fleury, qui, on se le rappelle, en furent les providentiels initiateurs, se font gloire d'appartenir à la famille charitable de saint Vincent.

En même temps grandissait une autre branche de la même

1. Voir l'*Association catholique*, revue des questions sociales et ouvrières, t. Ier, p. 874. (Art. du P. Ramière : « la Question sociale et la dévotion au S. Cœur de Jésus ».)

tige, la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, dont le but est de s'employer à la direction des œuvres ouvrières, patronages, orphelinats, etc. L'avenir n'oubliera pas que cette congrégation, si à propos suscitée par l'Esprit de Dieu, a déterminé par un de ses membres la fondation de l'Œuvre des Cercles, et lui a fourni, dans son Cercle du Montparnasse, un modèle vivant à reproduire.

Les Frères des Écoles chrétiennes, ces vrais instituteurs des enfants du peuple, travaillent de toutes leurs forces, avec un remarquable succès, à couronner leur enseignement scolaire par des œuvres de jeunesse, qui en prolongent le bienfait. Plus de cinquante patronages seulement dans Paris, l'admirable Association de Saint-Labre, qui relie en vigoureux faisceau l'élite de leurs membres, par-dessus tout l'Œuvre des Retraites, réunissant chaque année sous les ombrages d'Athis, dans la maison du Sacré-Cœur, plusieurs centaines de jeunes solitaires, ouvriers, apprentis, employés, qui viennent y retremper leur foi et leur vertu : voilà déjà de magnifiques résultats, et ce n'est qu'un début. Là est encore un des grands ressorts du relèvement de la patrie. Les dignes fils du bienheureux de la Salle ont déjà reçu une précieuse récompense de leur infatigable dévouement dans la glorification de leur saint Fondateur, cet héroïque ami de Jésus-Christ, cet adversaire déclaré du jansénisme. Ils aiment à faire remonter toutes les bénédictions que Dieu leur a prodiguées dans ces derniers temps au Cœur même de Jésus, dont leur Institut s'est fait, à titre spécial, le client, l'apôtre et la victime réparatrice, par la consécration solennelle du 2 juillet 1873, que toutes ses maisons sont heureuses de renouveler chaque année.

En même temps, des comités, cette fois purement et hautement catholiques, s'étaient constitués dans toutes nos villes importantes, et, par leurs réunions locales non moins que par leurs congrès généraux, imprimaient, impriment encore au mouvement religieux un plus vif élan. On a vu, on voit toujours, bien que dans de moindres proportions, des foules immenses se précipiter vers

les sanctuaires vénérés de la Salette, de Pontmain, de Lourdes, du Mont-Saint-Michel, de Chartres, de Paray-le-Monial; et je ne parle pas de cent autres pèlerinages particuliers, que chaque province fait renaître de l'oubli et entoure d'hommages inaccoutumés. Rien ne peut retenir la piété des peuples, ni la distance et les fatigues de la route, ni les clameurs d'une presse éhontée, ni les insultes et les coups d'une populace à la solde des plus mauvaises passions. En vérité, ces pérégrinations « sont si bien rentrées dans nos mœurs », qu'on se demande si les meilleurs temps du moyen âge offrirent jamais le spectacle d'un concours plus spontané et plus universel.

La Victime couronnée.
La dévotion au Sacré Cœur, c'est la dévotion à l'amour souffrant et méconnu.
Tiré du *Speculum amoris*... de Ginther. Anvers, 1752.

Les quatre états de la vie de Jésus-Christ :
Vie cachée, vie agissante, vie souffrante et vie triomphante. — *Hist. sainte* du P. N. Talon. 1659.

CHAPITRE X

LA BASILIQUE NATIONALE DU SACRÉ-COEUR

MIRACLE PERMANENT DE MONTMARTRE

Le cerf, image du fidèle venant se désaltérer aux eaux baptismales.
Tiré des *OEuvres du B. François de Sales.*

Cependant le nouvel archevêque de Paris avait pris sérieusement à cœur la réalisation pratique du Vœu national, placé désormais sous son haut patronage.

I. — Avant tout, il fallait obtenir du gouvernement, non une simple autorisation, mais un acte positif et officiel qui donnât à l'entreprise un caractère vraiment public : Notre-Seigneur, en effet, avait demandé que le souverain de la France consacrât à son Cœur et sa personne et son royaume. Mais où était le gouvernement? L'Assemblée nationale, élue au sortir de la guerre, apparaissait comme l'unique dépositaire du pouvoir. Pour que le

Vœu conçu à Poitiers devînt national, l'Assemblée devait donc l'adopter; et comment obtenir un tel acte religieux dans un pays où depuis un siècle les divers gouvernements ont presque tous affecté de n'avoir point de religion d'État?

La difficulté n'était pas, en réalité, aussi grande qu'on aurait pu le croire à première vue. Cette Assemblée, la plus chrétienne peut-être qui soit jamais en France sortie de l'urne populaire, n'allait donner que trop de preuves de son inexpérience politique ; mais elle était animée des sentiments les meilleurs et les plus sincèrement patriotiques. Une première fois, en 1871, sur la motion d'un des héros de Patay, M. Cazenove de Pradines, elle vota des prières publiques; et l'armée de l'ordre, avec une promptitude inespérée, reprenait possession de la capitale mutilée et sanglante. Depuis ce temps l'Assemblée vota chaque année le renouvellement des mêmes prières, et chaque année elles furent faites avec beaucoup de ferveur. Cette ferveur ne trouva même pas que ce fût assez d'un seul jour; elle voulut que ce jour fût précédé d'une neuvaine préparatoire; et l'idée, mise en avant par quelques âmes ardentes, rencontra partout un accueil empressé. N'y avait-il pas là un commencement de réaction officielle et nationale contre l'athéisme légal qui nous tue?

C'est dans la même pensée religieuse qu'un autre député, de Paris cette fois, M. Jean Brunet, demandait en 1872 qu'au nom de la France un temple fût élevé, sur les hauteurs du Trocadéro, à la gloire du Christ *universel!* Cette proposition, admise en principe par l'Assemblée, et éloquemment soutenue par son auteur, ne fut repoussée ou plutôt ajournée qu'à cause de sa forme.

Il y avait donc tout lieu d'espérer qu'elle prêterait son concours à l'exécution du Vœu national. Aussi, encouragé par ces précédents, Mgr Guibert écrivit, à la date du 5 mars 1873, une lettre au ministre des cultes pour lui demander deux choses :

« 1° D'approuver la proposition faite par l'archevêque de Paris d'ériger sur la colline de Montmartre, en un point déterminé après enquête, un temple destiné à appeler sur la France la protection divine;

« 2° D'autoriser l'archevêque à acquérir, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, les terrains nécessaires, à l'amiable, et s'il y a lieu, par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique. »

La réponse du ministre fut très favorable, et après d'inévitables retards, la requête transformée en projet de loi fut déposée sur le bureau de l'Assemblée. La commission nommée pour l'examiner désigna pour son rapporteur M. Keller : c'est assez dire que le rapport concluait dans les meilleurs termes à l'adoption du pieux projet. La discussion publique commença le 22 juillet, fut suspendue le 23 et se termina le 24. Il y eut d'un certain côté grande explosion de colère et de blasphèmes, et de l'autre quelques tergiversations regrettables. Mais enfin, la loi fut votée par 382 voix contre 138; majorité magnifique qu'on peut considérer à bon droit comme un triomphe pour le Sacré Cœur. En voici le texte dans ses dispositions les plus essentielles.

« Article 1er. Est déclarée d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande qui en a été faite par l'archevêque de Paris...

« Art. 2. L'emplacement de cet édifice sera déterminé par l'archevêque de Paris, de concert avec le préfet de la Seine, avant l'enquête prescrite par le titre II de la loi du 3 mai 1841.

« Art. 3. L'archevêque de Paris, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, est substitué aux droits et obligations de l'administration et autorisé à acquérir le terrain nécessaire... »

M. de Cazenove de Pradines intervint pour essayer d'engager plus directement l'Assemblée dans cette œuvre réparatrice, en demandant qu'une députation de représentants assistât officiellement à la cérémonie de la pose de la première pierre. Son noble cœur trouva de pathétiques accents, et jamais peut-être de plus chrétiennes paroles ne tombèrent de la tribune française. S'il n'emporta pas les suffrages de la majorité, du moins il arracha à tous, même à ses adversaires de la gauche, les plus chaleureux applaudissements[1].

1. Vers le même temps, une pétition, due à l'initiative de MM. Costes, alors vicaire général de Rodez (depuis évêque de Mende), Alazard, M. de Bonald, etc., demandait que la France, à l'occasion du Vœu national, reconnût officiellement le règne social de

II. — Aussitôt la sanction légale obtenue, on s'occupa de choisir l'emplacement du futur édifice.

Quelques-uns parlaient des hauteurs de Chaillot, où une vaste église est indispensable pour les besoins religieux de ce brillant quartier du nouveau Paris, et qui d'ailleurs rappelaient le souvenir de cette ancienne Visitation où se plaisaient les reines. D'autres suggéraient la rue Haxo, en mémoire des martyrs de la Commune. Ces vues furent écartées, et elles devaient l'être.

Le choix définitif s'arrêta sur la colline de Montmartre. N'est-ce pas là, en effet, le véritable berceau de la foi à Paris, la terre consacrée par le sang du premier apôtre de l'antique Lutèce, le glorieux saint Denys? Non loin du lieu même de son supplice, s'éleva cette illustre église, bâtie et rebâtie d'âge en âge, solennellement dédiée au douzième siècle, comme on l'a dit ailleurs, par le pape Eugène III, et où l'on a vu se rendre en pèlerinage tout ce que Paris a jamais eu d'hommes éminents par la sainteté. C'est là que saint Ignace et ses compagnons jetèrent les fondements de la Compagnie de Jésus. C'est là que se rencontrèrent, dans la même foi et les mêmes souvenirs, saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, M. Olier, le V. P. Eudes, le P. de Condren, Bossuet, saint Vincent de Paul. Montmartre est le lieu saint de Paris. Le peuple, qui garde mieux les traditions des saintes choses, n'a jamais cessé d'aimer et de visiter Montmartre. Le temple auguste dont nous parlions tout à l'heure a péri sous les coups de la sape révolutionnaire, et il n'en reste même plus de vestige : il est juste qu'il renaisse comme Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Martin de Tours, et tant d'autres. Notre pauvre France, hélas! ressemble à la vieille Rome : elle est couverte de ruines sacrées; et, comme le dit Horace aux Romains de son temps, « nul espoir de pardon, tant que nous n'aurons pas relevé ces ruines[1] ».

Le 26 novembre 1808[2], Napoléon, se croyant assuré d'établir

Jésus-Christ et de son Église. Elle fut rapidement couverte de plus de quarante mille signatures et honorée, le 14 août 1873, d'un bref de Pie IX, mais resta sans effet pratique.

1. Hor., *Od.*, liv. III, 6. — 2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XVIII, p. 79.

sa domination en Occident, envoyait, d'Aranda en Espagne, à l'archichancelier de son empire l'ordre de préparer des plans et des souscriptions pour élever un temple à la Paix sur les buttes de Montmartre : « Ce sera, disait le César païen, une sorte de temple de Janus, où se feront les premières publications solennelles de la paix. » Ce monument de la paix rêvé par le conquérant ne fut pas construit, car la paix ne vint pas pour la France. Mais cette paix qu'un guerrier ne put donner à son pays avec la toute-puissance de ses armes, le Sacré Cœur a promis de nous la donner par la force de son amour; et c'est à Montmartre qu'un évêque, fidèle interprète des vœux de la France chrétienne, en érigera l'illustre monument.

L'autorisation gouvernementale ici encore était nécessaire; Mgr Guibert s'empressa de la solliciter. Le ministre de la guerre fit observer qu'il avait formé le dessein de bâtir une forteresse sur les hauteurs de Montmartre. « Cette forteresse, répondit le vénérable prélat, sera inutile au but que vous vous proposez; elle ne pourra servir que contre Paris et non contre les étrangers. Laissez-moi bâtir ma forteresse qui vaudra bien la vôtre. » Et il plaida la cause du Sacré Cœur avec tant d'éloquence, que le gouvernement, renonçant à son projet, accorda l'autorisation demandée. Le comité de l'œuvre ne tarda pas à acheter 11 762 mètres de terrain pour la somme de 722 000 francs. Les offrandes commençaient à affluer avec une abondance qui garantissait l'avenir.

III. — Restait à dresser le plan de l'édifice. M. Amédée de Margerie écrivait à ce sujet : « La France doit représenter sa consécration solennelle au Sacré Cœur par un monument de premier ordre, par un cantique de pierre, aux proportions vraiment dignes de la grandeur des prévarications dont elle demande grâce, dignes aussi de l'immense océan de miséricorde dans lequel elle se plonge pour revivre. Ce qu'on veut faire, c'est un monument de la foi et de la conversion d'un grand peuple, c'est un phare qui des hauteurs de Montmartre rayonne jusqu'aux frontières. Ne craignons pas de concevoir, pour l'église qui sera le centre et le cœur de la piété

française, des idées grandes; ayons foi en la protection divine et en la générosité de la France catholique. »

Telle fut aussi la pensée de l'archevêque de Paris; et sans tenir compte de certaines préoccupations pusillanimes, il ouvrit un concours qui provoqua un véritable enthousiasme chez les architectes les plus renommés de la France et de l'étranger. Il vint soixante-dix-huit plans, qui furent exposés et reçurent la visite d'environ vingt mille personnes[1]. Le plan qui s'imposa tout de suite à l'attention du jury fut celui de M. Abadie, l'éminent restaurateur de la cathédrale de Saint-Front de Périgueux, que l'Institut devait bientôt appeler dans son sein. On admira surtout la grandeur majestueuse de la crypte et l'harmonie monumentale de toutes les parties de l'édifice. Après sérieux examen des hommes les plus compétents, il obtint donc le premier prix et fut en outre chargé d'exécuter son plan. Mais M. Abadie avait adopté les coupoles byzantines. C'en fut assez pour provoquer, de la part de certains partisans exclusifs du gothique, une campagne de critiques aussi mal fondées qu'intempestives. L'opposition finit cependant par tomber devant l'évidence; et tout le monde convient aujourd'hui que, par l'imposante solidité de sa masse, la continuité de ses lignes prolongées, l'ampleur de ses dômes, et même par le campanile aérien dominant seul tout l'édifice, l'art romano-byzantin, à distances et à proportions égales, produit un effet plus saisissant que l'art ogival avec son élévation constante mais si diverse, l'élancement de ses flèches et clochetons, et l'infinie variété de son ornementation sculpturale; que d'ailleurs le premier entraîne beaucoup moins de frais de construction et d'entretien, et peut mieux résister à la tempête, qui sévit souvent à ces hauteurs jusqu'à renverser les maisons[2].

1. Tous les plans primés ont été photographiés et réunis dans le magnifique *Album* du Concours, qui se vend au profit de l'Œuvre.

2. La basilique a 90 mètres de long, sans compter le porche de 10 mètres, et 50 mètres de large. Elle sera surmontée de cinq coupoles disposées en forme de croix grecque, et d'une tour plus élevée que le grand dôme. Le porche est couvert d'une vaste terrasse qui sera ornée de statues et de balustres, que dominera de la manière la plus apparente une statue monumentale du Sacré Cœur. Deux larges volées d'escaliers donneront un accès facile du côté de Paris.

LA BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR, A MONTMARTRE
« La France doit représenter sa consécration solennelle au Sacré Cœur par un monument de premier ordre, par un cantique de pierre. »

IV. — Tout était prêt; et Mgr Guibert, dont la pourpre romaine venait de rehausser encore l'autorité en couronnant son mérite, put annoncer qu'il allait procéder à la pose de la première pierre. Il avait

d'abord voulu fixer la date de la cérémonie au 29 juin 1875 et y convoquer tous les évêques de France. Mais, par égard pour une politique déjà craintive, qu'effrayait la perspective d'une telle manifestation, il consentit à l'avancer au 16 juin : date vraiment prédestinée, puisqu'elle coïncidait avec le jour de la consécration universelle du monde chrétien au Sacré Cœur, et aussi avec le deuxième anniversaire séculaire de la plus importante révélation de Paray-le-Monial!

Dès le matin, la sainte colline fut sillonnée en tous sens par des pèlerins accourus, non seulement de tous les quartiers de Paris, mais de tous les points de la France. On se serait cru transporté en plein moyen âge. Plus de douze mille personnes couvraient les hauteurs du mont des Martyrs, quand, vers neuf heures, arriva le cardinal-archevêque, entouré de dix évêques et suivi d'un nombreux clergé. Après avoir célébré dans l'église Saint-Pierre de Montmartre une messe, à laquelle communièrent un grand nombre d'assistants, Son Éminence se rendit sur l'emplacemeut de la future basilique, et prit place sur une estrade magnifiquement décorée, avec les dix évêques, parmi lesquels MM^grs^ Dupanloup, Lavigerie, Freppel, etc., plusieurs princes de la maison de France, cent cinquante députés, et l'élite catholique de la nation.

Puis, au milieu d'un religieux silence, le vénérable archevêque, revêtu de tous les insignes de sa double dignité, se leva. Son visage rayonnant de joie semblait transfiguré : on eût dit Moïse debout sur le Sinaï pour annoncer au peuple d'Israël la bonne nouvelle du pardon divin, ou plutôt on eût dit le Sauveur lui-même prononçant le sermon sur la montagne. D'une voix sonore, il lut un admirable commentaire des huit béatitudes, qui sont comme l'abrégé des enseignements du Cœur de Jésus.

Quelle scène! Là haut, un soleil radieux, qui semble envoyer à la terre comme un reflet du divin Soleil de justice et d'amour; là-bas, la grande ville, encore toute couverte de ruines, et qu'emporte de nouveau le bruyant tourbillon des affaires et des plaisirs; ici, sur la colline pieusement visitée par tant de générations, imbibée du sang de tant de martyrs, mais naguère souillée

d'un double assassinat par le délire de quelques égarés, le pontife du Dieu vivant et mort pour nous, qui jette à tout un peuple frémissant des luttes d'hier les paroles de la miséricorde et du seul vrai bonheur !

A ce moment, la lecture d'un télégramme de Pie IX, télégramme de bénédiction pour Paris et pour la France, souleva dans la foule un enthousiasme indescriptible. Les cris mille fois répétés de : *Vive Pie IX !* s'échappèrent de toutes les poitrines. La pierre fut bénite suivant le rite accoutumé, et chacun se retira, emportant dans le cœur une invincible espérance.

Qui ne s'associerait aux magnifiques sentiments exprimés avec tant d'éloquence par M. Chesnelong à la suite de cette cérémonie : « En posant la première pierre à l'église de Montmartre, il me semble qu'on a posé aussi la première pierre de notre rédemption nationale. Le sang de Jésus-Christ ira, sur cette colline doublement consacrée, réveiller le sang des martyrs ; et de ces deux sangs réunis sortira, nous l'espérons, une France transfigurée, rentrant dans la voie de ses grandes destinées, retrouvant, avec sa vieille foi, les conditions de l'ordre dans le respect et de la liberté dans le bien, redevenant la tutrice de l'Église, le noble soldat de toutes les grandes causes. Si disproportionnés que soient ces présages avec les angoisses de l'heure présente, j'ose croire qu'ils ne seront pas trompeurs. Nous en avons pour garants le Cœur de Jésus et cette glorieuse solidarité qui a toujours uni, dans le triomphe comme dans l'épreuve, l'Église et la France. »

Déjà, deux ans auparavant, la même confiance s'était hautement affirmée lors des admirables pèlerinages qui amenèrent à Paray-le-Monial plus de 200 000 visiteurs, accourus de toutes les parties de la France, de l'Europe et jusque de l'Amérique. Le vendredi 20 juin, fête du Sacré Cœur, avait offert un spectacle unique. Concours immense (25 000 personnes environ) ; présence de M. de Charette et d'un bon nombre de ses zouaves entourant leur glorieux drapeau ; les bannières mêlées des grands protecteurs de la France, sainte Clotilde, sainte Geneviève, saint Michel, saint Martin, Jeanne d'Arc, saint Louis ; les étendards voilés... d'Alsace et de

Lorraine, que l'on saluait d'acclamations et de larmes ; le refrain patriotique et attendrissant :

Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur !
Sauvez Rome et la France
Par votre Sacré Cœur !

REVERS DE LA BANNIÈRE REPRÉSENTÉE CI-CONTRE

refrain auquel succédait alternativement cet irrésistible : « Pitié, mon Dieu... » ; le soir, d'interminables processions aux flambeaux, où le silence n'était interrompu que par la grave psalmodie du *Miserere* chanté par des milliers de voix : tout, en vérité, concourait à produire dans l'âme la plus douce et la plus forte émotion.

Et pourtant, on le sentait, cette grande journée avait laissé un

BANNIÈRE COMMÉMORATIVE

De la consécration de cent cinquante représentants de l'Assemblée nationale au Sacré Cœur, en 1873. Conservée dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial. — Le 29 juin 1873, fête de saint Pierre, un groupe de représentants se rend à Paray, au nom de cent cinquante signataires. Arrivés à la gare, ils mettent le Cœur de Jésus sur leur poitrine, déploient leur étendard, et, au milieu des acclamations de la foule, ils arrivent à la chapelle de la Visitation, où ils reçoivent des mains de l'évêque le Dieu qui aime les Francs. Alors une voix, la voix autorisée de M. de Belcastel, s'élève au nom de tous et lit l'acte de consécration.

regret : aucun de nos députés n'y avait paru. Ils vinrent neuf jours après, le 29, fête de saint Pierre. Cent cinquante avaient donné leurs noms ; mais tous n'avaient pu faire le voyage. Arrivés à la gare, ils mettent le Cœur de Jésus sur leur poitrine et déploient leur magnifique bannière ; elle offrait d'un côté l'image du Christ montrant son Cœur, et de l'autre les tables de la loi : beau symbole pour des législateurs ! Au milieu des acclamations de la foule, ils se rendent à la chapelle de la Visitation, où ils reçoivent des mains de l'évêque le Dieu qui aime les Francs.

A ce moment, une voix s'élève au nom de tous[1] : « Très Saint Cœur de Jésus, nous venons nous consacrer à vous, nous et nos collègues qui nous sont unis de sentiments. Nous vous demandons de nous pardonner tout le mal que nous avons commis, et de pardonner aussi à tous ceux qui vivent séparés de vous.

« Pour la part que nous pouvons y prendre et dans la mesure qui nous appartient, nous vous consacrons aussi, de toute la force de nos désirs, la France, notre bien-aimée patrie, avec toutes ses provinces, ses œuvres de foi et de charité. Nous vous demandons de régner sur elle par la toute-puissance de votre grâce et de votre saint amour. Et nous-mêmes, pèlerins de votre Sacré Cœur, adorateurs et convives de votre grand Sacrement, disciples très fidèles du Siège infaillible de saint Pierre, dont nous sommes heureux de célébrer aujourd'hui la fête, nous nous consacrons à votre service, ô Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ! vous demandant humblement la grâce d'être tout à vous, en ce monde et dans l'éternité. Ainsi soit-il. »

Quatre jours auparavant, le 25 juin 1873, du fond de son exil, dans la chapelle du modeste château de Frohsdorf, l'héritier de tant de rois, ce digne fils de saint Louis, l'objet des vœux et des espérances de la patrie, s'associait à ce généreux élan de tous les cœurs catholiques et français. Il y avait eu à Frohsdorf une fête splendide et très émouvante : messe en musique, brillante illumination des autels, et tout particulièrement des cintres, où se dressaient, sur des tables semi-circulaires en marbre, les tableaux

1. M. de Belcastel, député de la Haute-Garonne.

du Sacré Cœur de Jésus et du saint Cœur de Marie enguirlandés de festons ; puis le soir, au salut, consécration solennelle du comte et de la comtesse de Chambord, de toute la famille royale, de la colonie, de la France entière, en union avec les pèlerins de Paray-le-Monial... Cette touchante cérémonie avait lieu chaque année à Frohsdorf avec le même appareil depuis les désastres de la France, et se continua jusqu'à la mort de celui que nous ne méritions pas de voir régner sur nous !

Tout cela n'était pas encore la consécration nationale demandée à la Bienheureuse, et que la France seule peut faire ; mais n'en était-ce pas le prélude ?

Sans doute, de cruelles déceptions devaient suivre de près ces manifestations si pleines de promesses. Le crucifix sacrilègement proscrit et brisé, la religion bannie des écoles et des hôpitaux, rejetée souvent loin des berceaux et des tombes, les couvents crochetés, leurs églises mises sous les scellés, leurs habitants expulsés, la persécution tour à tour hypocrite, tracassière et violente, et pour comble, un tel débordement d'impiété, d'immoralité, d'improbité, que leurs flots impurs ont souillé jusqu'aux sièges des plus hautes magistratures de l'État : voilà ce que nous avons vu, ce que nous voyons encore. Mais, ne l'oublions pas, l'année où fut posée la première pierre du monument réparateur de Montmartre fut aussi celle où les catholiques firent inscrire dans une loi le principe de la liberté de l'enseignement supérieur, celle qui marqua peut-être le point culminant de liberté que l'Église ait atteint parmi nous depuis 1789. De plus, en faisant soudainement disparaître dans la mort, l'impopularité ou la honte les meneurs de cette campagne insensée, notre Dieu nous montre bien qu'il nous tient compte de nos prières, de nos larmes, de nos sacrifices. Plus que jamais, gardons l'assurance intime que la réalisation de nos espérances demeure certaine et n'est qu'ajournée...

V. — Il était dit que chaque pas en avant dans l'accomplissement du Vœu national soulèverait une nouvelle difficulté, mais dit aussi que chaque difficulté serait l'annonce d'une nouvelle victoire.

Immédiatement après la pose de la première pierre, on se mit à pratiquer dans la montagne l'immense excavation destinée à recevoir la crypte. Les travaux avançaient rapidement, quand, après avoir creusé à une profondeur de dix mètres, on s'aperçut qu'on ne remuait que du sable, et que nul terrain solide n'apparaissait capable de supporter les fondations. L'architecte fit ouvrir un puits d'exploration, et ce n'est que trente-trois mètres plus bas qu'il rencontra le banc de pierre : la montagne entière n'était composée que de sable ou de terre glaise. Que faire ? Après deux mois d'incertitude et d'angoisses, le cardinal réunit une commission, formée des ingénieurs les plus distingués, et lui soumet la question. Elle fut sérieusement étudiée sur place, et la commission décida qu'il fallait creuser *quatre-vingt-trois puits* d'environ *trente-trois mètres* de profondeur, dont *vingt-cinq* auraient *cinq* mètres de largeur et les autres un diamètre un peu moindre, remplir ces puits d'une maçonnerie très solide, et relier ces rochers factices par des arceaux, sur lesquels reposeraient les murs et les colonnes de l'édifice. C'était presque dire : démolissez une montagne de sable, et faites une montagne de pierre ; en d'autres termes, enlevez *trente-cinq mille mètres cubes* de terrain mobile pour y substituer *trente-cinq mille mètres cubes* de maçonnerie. Cette opération devait entraîner une dépense énorme, et le cardinal hésita un moment. Mais enfin, le 24 mai 1876, à six heures du soir, plein de confiance en Celle que l'Église honore en ce jour sous le titre de Secours des chrétiens, il signa le projet de la commission : par une coïncidence frappante, c'était précisément le même jour que, cinq ans auparavant, la Commune avait fait la première exécution d'otages ! Le lundi de la Pentecôte, 5 juin, le travail des fondations fut repris, travail gigantesque, qui devait durer plus d'un an et dont rien ne peut donner une idée exacte. Dieu voulait que la nouvelle basilique eût de telles bases, qu'il fût comme impossible de les ébranler sans ébranler la montagne elle-même. Il n'y avait plus, du reste, à s'inquiéter des ressources nécessaires, et l'on pouvait marcher hardiment. Les milliards français avaient franchi la frontière ; l'État, obligé de réparer les désastres de la guerre étrangère et de

la guerre intestine, ne pouvait donner aucun secours ; bien des familles étaient ruinées : n'importe ! La France, épuisée, saccagée, mutilée, trouva des millions, et cela avec une rapidité qui tient du prodige : avant la fin de 1873, le premier million était dépassé !

Rien de plus monotone, mais rien de plus édifiant à lire que les longues listes de souscription publiées dans le *Bulletin du Vœu national*. Deux choses frappent surtout le lecteur : la multitude des petites offrandes, et le mobile qui les a provoquées.

Dans ces listes, on rencontre peu de dons considérables, mais on y voit des souscriptions envoyées par toutes les classes de la société. A côté de l'offrande du riche, on remarque l'obole du pauvre et le denier de la veuve ; à côté du don de l'officier, celui du soldat. C'est vraiment national et même catholique, car des sommes sont envoyées de tous les points du globe.

Chose plus admirable encore ! ces offrandes sont toutes le fruit de l'amour et du sacrifice : n'est-ce pas bien comprendre le Cœur de Jésus et bien répondre à ses divines avances ? Des objets en nature : alliances en or, décorations, médailles, bracelets, pendants d'oreille, bagues, épingles précieuses, montres, couverts d'argent, etc., viennent souvent grossir le trésor du Vœu national. Or, circonstance frappante ! ce ne sont pas ordinairement des objets d'un grand luxe ni d'une évidente superfluité, ce sont des objets compatibles avec des habitudes simples, d'un usage intime, qu'on affectionne, qu'on ne vend pas, qu'on ne donne même pas, si ce n'est à des amis de cœur : on les a donnés au Cœur de Jésus !

Les dons en argent ne sont pas moins remarquables ; eux aussi sont marqués au double coin du sacrifice et de l'amour. Voici quelques exemples :

8 fr. Recueillis par une malade, qui, retenue sur un lit d'hôpital, ayant le visage, les gencives, le palais, les joues et surtout la lèvre supérieure ravagés par une horrible maladie, trouvait encore au milieu de ses souffrances le moyen de travailler à la couture et de quêter pour le Vœu national ;

18 fr. Produit de la vente de vieux papiers ;

100 fr. Une ouvrière. Privation de dessert dans les repas ;

50 fr. Économies d'une jeune fille sur sa toilette ;

25 fr. La première paye d'un apprenti ;

1 200 fr. Dîme payée au Sacré Cœur pour un héritage de 12 000 francs ;

100 fr. Fruit du travail nocturne et supplémentaire de plusieurs ouvriers pauvres ;

20 fr. Un marchand prélève un sou sur chaque vente ;

10 fr. Une bergère de l'Isère, ayant élevé un petit agneau pour le Sacré Cœur, envoie le produit de la vente ;

5 fr. Un vieillard se prive de 10 centimes par jour sur son tabac ;

3 000 fr. Toutes les économies d'une vieille domestique depuis quatorze ans ;

100 fr. Une pauvre Alsacienne, n'ayant plus que 100 francs en argent français, les envoie au Sacré Cœur pour n'être pas obligée de les donner aux Allemands ;

300 fr. Une communauté de jeunes gens se prive de vin le vendredi soir pendant plusieurs mois.

Ce qui donne à ces offrandes un prix encore plus grand, c'est la modestie avec laquelle elles sont faites. Les dons les plus considérables viennent souvent sous le voile de l'anonyme. La réponse habituelle faite à cette question : *Sous quel nom faut-il inscrire ce don?* est celle-ci : *Le Sacré Cœur connaît mon nom ; cela me suffit.* Il semblerait que quelqu'un a dicté aux donateurs la même réponse dans les mêmes termes. C'est comme le mot d'ordre du Cœur de Jésus : *Humilité! Amour !*

Parmi les offrandes qui affluent à Montmartre, il en est qui méritent une mention spéciale : ce sont les offrandes spirituelles. Beaucoup de personnes, ne pouvant faire des aumônes pécuniaires, présentent comme tribut de leur piété leurs communions, leurs pénitences, leurs prières. Que d'actes de générosité et d'héroïsme on pourrait citer !

Tels furent les débuts ; et voilà vingt ans que cet élan dure et que, loin de se ralentir, il ne fait que s'accélérer ! Depuis 1875, des quêtes régulières ont lieu à Paris et dans la plupart des diocèses. Les amis du Cœur de Jésus ont imaginé mille industries,

SON ÉMINENCE LE CARDINAL RICHARD

Archevêque de Paris.

Dans sa lettre pastorale du 24 mai 1889, pour recommander la célébration de la fête du Sacré Cœur, Son Éminence écrit : « Le vœu formé par des chrétiens généreux devient le Vœu national, offert à Notre-Seigneur par le vénérable cardinal Guibert, sanctionné par un acte des pouvoirs publics ; et depuis vingt ans chaque année renouvelle ce plébiscite, si nous pouvons nous servir de cette expression, par les aumônes et les prières de millions d'enfants de la France. »

plus ingénieuses les unes que les autres, pour remplir les caisses du Vœu national. A ce moment, la collecte annuelle s'élève en moyenne à quelque *douze cent mille francs*, et la collecte totale a

dépassé *vingt-quatre millions*. Faudrait-il encore dix, quinze millions, on peut affirmer qu'ils arriveraient !

Au cours de l'année 1889, le *Vaterland*, de Vienne, imprimait les lignes suivantes, qui montrent que, si la France est parfois méprisée à l'étranger, ce n'est pas la France catholique :

« Dans l'espace de douze ans, dit le journal autrichien, on n'a pas dépensé moins de dix-neuf millions pour le sanctuaire de Montmartre : somme vraiment colossale quand on songe que, pendant ce temps, la persécution des ordres religieux, la réduction du budget des cultes, la fondation des écoles chrétiennes, ont imposé aux catholiques des sacrifices énormes, qui s'élèvent à près de deux cents millions : la seule ville de Paris a dépensé vingt millions pour ses écoles libres. A l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, le peuple français a offert plusieurs millions au Saint-Siège. (Ajoutons, ce qui échappe à l'écrivain étranger, que les recettes de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, de l'Association de Saint-François de Sales, etc., etc., n'ont pas subi la moindre diminution.) Toutes ces œuvres admirables ont leur source dans l'esprit de sacrifice universellement répandu en France. Les dons considérables ne manquent pas ; mais ce sont surtout les faibles cotisations, le denier de la veuve accumulé, qui constituent ces immenses trésors de la charité chrétienne. *Les catholiques français vaincront un jour par leur esprit de sacrifice.* »

Acceptons-en le flatteur augure, et passons à un autre prodige, non moins éclatant.

VI. — Nous voulons parler du mouvement religieux dont Montmartre est devenu le centre et le foyer. Ici encore, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Le doigt de Dieu est là ! A peine élevé à Montmartre, le Sacré Cœur attira tout à lui. Paris donna le signal de cet ébranlement général. Toutes les paroisses, toutes les institutions chrétiennes de la grande ville sont venues successivement rendre hommage au Roi des cœurs. La province a suivi, et puis le monde entier. En janvier 1892, un recensement exact a constaté que :

Quarante-deux diocèses de France et divers diocèses de *douze* nations étrangères : Angleterre, Belgique, Italie, Espagne, Pologne, Canada, Hongrie, Suisse et Syrie, ont envoyé à Montmartre *quatre mille cinq cent soixante-trois* pèlerinages organisés ;

Plus de *neuf cents* évêques, archevêques ou cardinaux de toutes les parties de l'univers ont visité le mont des Martyrs. devenu le mont du Sacré-Cœur ;

Quarante et un mille cent vingt-huit prêtres pèlerins y ont célébré la sainte messe, et plus d'*un million de communions* y ont été distribuées.

En outre, plusieurs Associations pieuses gravitent autour du Sacré-Cœur et y amènent plusieurs fois par semaine de nombreux adorateurs. C'est l'Archiconfrérie du Vœu national, c'est l'Apostolat de la Prière, la Communion réparatrice, la Garde d'honneur, le Saint-Rosaire, etc.

Mais que dirons-nous de l'Adoration perpétuelle ? Voilà le joyau de Montmartre ! Du 1er janvier au 31 décembre, Notre-Seigneur ne quitte jamais son Thabor. Le jour, de ferventes délégations des paroisses, des congrégations religieuses, des professions diverses, entourent le divin Maître ; la nuit, de courageux chrétiens, souvent des ouvriers, de jeunes apprentis, viennent se reposer des fatigues de la journée au pied des saints autels. Quelques-uns consacrent jusqu'à deux nuits par semaine à l'adoration. Depuis sept ans *cinquante-six mille* adorateurs ont passé la nuit devant le Très Saint Sacrement.

« Enfin, on a cru que pour toucher le Cœur de Dieu les adorations isolées ne suffisaient pas, qu'il fallait réunir en faisceau toutes les bonnes volontés, toutes les prières, toutes les adorations. La justice divine, provoquée par des crimes et des attentats de tout genre, l'est encore plus par cette clameur immense qui semble redire de nos jours la parole du peuple déicide : *Nolumus hunc regnare super nos !* « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Ce crime social ne peut être effacé par des expiations individuelles ; ne faut-il pas une adoration et une réparation collectives et publiques ? Montmartre, le berceau de notre foi, la montagne nationale, « la

terre la plus sacrée de la patrie, l'œil et le cœur de la France », Montmartre était tout désigné pour devenir le Thabor national. Un grand nombre de paroisses ont compris ce qu'il y avait d'éminemment propre à désarmer la justice de Dieu dans cette pensée, et au beau jour de l'Adoration perpétuelle ces paroisses se font représenter dans la basilique nationale, par l'offrande d'un cierge. La paroisse est solennellement recommandée aux prières des adorateurs de Montmartre. Saluons le jour sauveur où nous aurons l'Adoration nationale de toutes les paroisses de France ! » (*Montmartre autrefois et aujourd'hui.*)

Ce n'est pas encore tout. Pour attirer la protection du Sacré Cœur sur les vocations sacerdotales et sur les communautés religieuses, on a fait appel à ces diverses communautés, aux grands et aux petits séminaires, et à la date du 1er janvier 1892, plus de 2 000 établissements ont fixé un jour et parfois une nuit d'adoration, en union avec Montmartre !

C'est aussi de Montmartre qu'est parti le grand mouvement des consécrations au Sacré Cœur. Tout fait espérer que là sera le salut.

Voilà un exposé qui peut paraître bien sec ; mais quelle hymne de gloire et d'amour au Sacré Cœur ! Lui seul a pu opérer tant de merveilles[1].

VII. — Le monument matériel montait parallèlement à ce qu'on pourrait appeler l'édifice religieux et moral. Et ce n'est pas ici le moindre des prodiges qui éclatent de toutes parts dans cette œuvre visiblement divine. La franc-maçonnerie a eu beau créer une loge au bas de la colline, dans l'unique but de combattre la sainte entreprise ; l'Hôtel de ville a eu beau susciter tracasserie sur tracasserie ; et même un groupe de députés fanatiques, déposer un projet de loi qui retirerait la concession de 1873 : rien n'y a fait ; la force toute-puissante s'arrête devant la faiblesse désarmée, elle recule devant un grain de sable. C'est que derrière ce grain de sable elle sent Dieu. Aujourd'hui, toute opposition extérieure semble tombée.

1. Nous avons emprunté ces renseignements à l'ouvrage intitulé : *Montmartre autrefois et aujourd'hui*, par le R. P. Jonquet, O. M. I. Un vol. grand in-8° illustré.

Aussi, noblement assise sur ses pilotis d'un nouveau genre, la basilique étale aux yeux de la capitale ses gigantesques proportions. La vaste crypte, livrée au culte depuis sept ans, permet à des milliers de pèlerins de s'y mouvoir à l'aise ; la basilique supérieure ouvre à la foule sa grande nef et son immense déambulatoire.

Dans la crypte comme dans la basilique, les chapelles sont dédiées aux saints les plus populaires, aux saints protecteurs de la France, à la sainte Mère de Dieu, à saint Michel, à saint Joseph, à saint Louis, à la bienheureuse Marguerite-Marie, à sainte Radegonde, sainte Geneviève, saint Remy, saint Martin, etc.

Presque toutes les professions, tous les états de vie, tous les intérêts sont représentés dans l'église du Sacré-Cœur ; on y voit : la chapelle du Sacerdoce, de la Magistrature, de l'Armée, de la Marine, de la Médecine, de l'Agriculture, de Jésus-Ouvrier, de Jésus-Enseignant, etc.

Les principaux Ordres religieux ont leurs chapelles : Saint-Dominique, Saint-François d'Assise, Saint-Ignace, Saint-Vincent de Paul, Saint-Benoît et Saint-Bernard, Saint-Bruno, Sainte-Thérèse, Sainte-Angèle de Mérici, etc.

L'église du Purgatoire n'est pas oubliée. Dans la crypte se trouve la chapelle des Ames souffrantes. Le regretté cardinal a manifesté souvent le désir de dormir son dernier sommeil dans cette chapelle. Un autre monument funèbre doit orner l'église inférieure : ce monument, hommage mérité à la foi et au génie d'un grand chrétien, sera élevé à la mémoire de Louis Veuillot !

Dans la crypte comme dans la basilique, tous les membres importants de l'édifice, chapelles, piliers, hémicycles, colonnes, sont donnés par des diocèses, par des villes, par des paroisses, par des associations diverses. On peut y voir le pilier des Malades, le pilier de la Reconnaissance, le pilier de la Plume, le pilier de la Musique et de la Poésie, le pilier des Lauréats, des Orphelins, des Veuves, des pieuses Mères, de la Première Communion, des Fiancés, etc.

Toutes les pierres du monument s'étalent sous nos yeux, chargées de souvenirs, et comme autant d'*ex-voto* de la prière et de la

gratitude. L'église du Sacré-Cœur est vraiment l'expression vivante de la France chrétienne !

Aujourd'hui, l'œuvre touche à son terme. Restent à construire le grand dôme, les tambours des petites coupoles et la tour. Mais déjà l'enceinte tout entière a pu être appropriée au service divin, et le Dieu de l'Eucharistie a pris définitivement possession de son trône d'amour.

« Le 5 juin 1891, en effet, l'église du Vœu national a été bénite solennellement sur l'antique et sainte colline de Montmartre.

« Un soleil radieux, pendant plusieurs jours avare de ses rayons, les avait réservés pour la solennité. Paris se baignait dans des flots de lumière, et les âmes dans un océan de grâces. Le Cœur de Jésus planait sur la France et sur le monde. Quand les pèlerins arrivèrent sur la montagne, ils trouvèrent, comme les saintes femmes au tombeau, ce soleil de justice et d'amour levé déjà depuis longtemps : *orto jam sole*. Depuis minuit, en effet, des messes se disaient sans interruption dans la chapelle provisoire où le Cœur de Jésus entrait réellement, par la sainte communion, dans des milliers de poitrines, comme il entrait à la messe solennelle, à la faveur de l'hostie sainte distribuée pendant trois quarts d'heure, dans des milliers d'autres. Son sang allait ainsi pénétrer mystérieusement dans les rues et les demeures de la grande cité, pour effacer tant de sang impur et d'iniquités scélérates.

« De cette église pouvant contenir dix mille personnes, de cette colline portant avec fierté tous ceux qui étaient obligés de rester dehors, montait vers le ciel ce grand cri d'espoir : « Cœur de « Jésus, sauvez la France en votre nom. » La montagne était vivante, elle chantait.

« La cérémonie de la bénédiction se fait au chant des psaumes composés par David et répétés par Salomon sous les voûtes du temple figuratif, à Jérusalem. L'eau bénite sortie virtuellement du Cœur percé de Jésus retire les pierres extérieures de l'usage profane, et les purifie, peut-être même des blasphèmes et des murmu-

res de quelques ouvriers ingrats et aveugles. L'eau sainte coule à l'intérieur, produisant les mêmes effets, rejaillissant sur les fidèles, et, ce jour-là surtout, on peut dire : *Vidi aquam egredientem de templo a latere dextro, et omnes ad quos pervenit aqua ista salvi facti sunt, alleluia.* Ce joyeux *alleluia*, on le sent, anime tous les cœurs et brille dans tous les yeux. Son Ém. le cardinal Richard célèbre la sainte messe avec cette onction caractéristique de l'âme véritablement épiscopale. Il est beau, le cardinal élevant l'hostie sainte sur cette montagne arrosée de tant de sang, dont les dernières gouttes humectent encore une rue voisine qu'on traverse avec respect. Il est beau surtout, le Cœur de Jésus, au-dessus de ce Paris si coupable et si ingrat. Ah ! peut-être, ce Cœur à jamais impassible et glorifié trouve-t-il encore, dans les réserves du Calvaire, de ces larmes expectantes, destinées à purifier les Ninives de l'avenir : *Videns civitatem flevit super eam.*

« Quelle consolation Jésus n'a-t-il pas dû éprouver quand, pendant trois quarts d'heure non interrompus, trois mains sacrées ont distribué son corps et son sang aux fidèles désireux de sentir son divin Cœur battre dans leur poitrine !

« Après la messe, lecture a été donnée de la paternelle lettre adressée pour la circonstance, par Sa Sainteté, au cardinal-archevêque de Paris. Celui-ci, au nom du successeur de Pierre, donne la bénédiction solennelle, et la foule un moment agenouillée, inclinée, se redresse, pour chanter la foi de Rome et de tous les siècles catholiques dans cet immortel *Credo* écrit avec le sang sur les coteaux de Montmartre. La bénédiction du Très Saint Sacrement couronne la cérémonie du matin, dont le souvenir restera impérissable.

« Comment rendre compte de celle de l'après-midi ? Comment peindre cette montagne, ordinairement solitaire, recouverte tout à coup d'une végétation humaine ? Trente mille pèlerins, dit-on, sans exagération, voulaient voir, entendre, sentir. Tous n'ont pas vu, tous n'ont pas entendu, mais tous ont senti. Insuffisante à tant de personnes, la basilique en resserrait plusieurs milliers. Des centaines de dignitaires de l'Église, des évêques en grand nombre

se groupaient autour du cardinal Richard, du cardinal Foulon, du cardinal Rotelli. De toutes ces poitrines s'envolent hardiment les accents d'un *Magnificat* joyeux, auxquels succèdent immédiatement ceux de l'orateur du jour, le T. R. P. Monsabré.

« Inspiré par les circonstances, par un auditoire immense, le fils de saint Dominique développe les paroles désormais bien connues : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota ;* il dit l'origine de la basilique, les tristesses du présent et les espérances de l'avenir. Au surplus, son discours sera imprimé et nous y renvoyons nos lecteurs. Quand il a fini, les trois cardinaux et les évêques bénissent la foule. La procession part ensuite du chœur, descend dans le milieu de l'église et fait le tour des nefs latérales. Croix, enfants de chœur, séminaristes, clergé, avec leurs cierges allumés, chapelains, chantres, se déroulent en banderoles vivantes. Le Très Saint Sacrement, où bat le Cœur triomphant de Jésus, est porté par Son Ém. le cardinal Rotelli. Derrière ce représentant du Souverain Pontife, successeur lui-même de Pierre, suivent les représentants des apôtres, les archevêques et les évêques. Quelques pieux laïques peuvent seuls se joindre au cortège, car tous les autres, à cause de la foule, sont privés de cette consolation ; matière à sacrifice, moins méritoire cependant que celui de la multitude restée sur les flancs de la montagne. Que dire de cette première bénédiction donnée à la foule dans la chapelle de la Très-Sainte-Vierge, si puissante auprès du divin Cœur. Mais quand les chants cessent, quand fanfares et tambours se taisent, quand le cardinal Richard, agenouillé dans la chaire, fait d'une voix suppliante l'amende honorable et la consécration de la France au Sacré Cœur de Jésus, au milieu des acclamations de la multitude criant pardon et salut ; quand enfin, une dernière fois, le Très Saint Sacrement bénit et ceux qui sont au dedans de la basilique et ceux qu'un soleil couchant salue au dehors ; alors on ne se sent plus sur la terre, on a quitté la région de la haine et du mal, on est plongé dans les embrassements de la justice et de la paix du Sacré Cœur : *Justitia et pax osculatæ sunt*[1]. »

1. Extrait d'un article du P. X. Deidier, dans la Revue : *le Sacré-Cœur,* juin 1891.

Ainsi, en moins de vingt années, sous le coup de la persécution, malgré la diminution de leurs ressources, l'aggravation des charges

LE JUGE MISÉRICORDIEUX

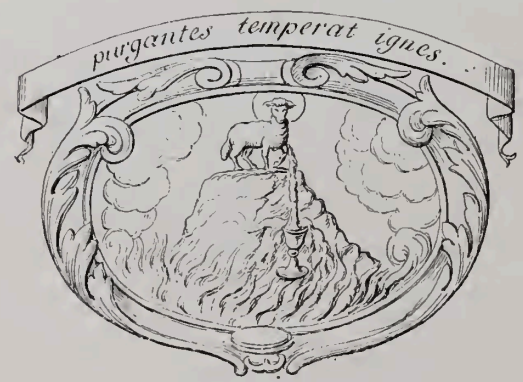
Tiré du *Jugement dernier*, fresque d'Orcagna, au Campo-Santo de Pise. XIVe siècle.

Jésus ne menace pas les méchants ; il leur montre la plaie de son côté, qu'il découvre de la main gauche, et lève la main droite pour en montrer aussi la blessure Sa figure divine projette la lumière, elle exprime la bonté et aussi la tristesse de sévir contre les méchants.

publiques et l'appel toujours entendu de mille besoins nouveaux, les catholiques de France, pareils aux Juifs revenus de Babylone,

tenant d'une main la truelle et de l'autre le glaive, ont pu élever, au milieu des cris de blasphème et des hymnes de louange, à la gloire du Cœur de Jésus, le monument triomphal de leur repentir, de leur reconnaissance, de leur dévouement. Plus de cinq millions de souscripteurs ont prêté le concours de leur argent, bien des millions d'autres, le concours de leurs prières et de leurs sacrifices. Et cela pour vérifier, le plus souvent sans même le savoir, la parole d'une pauvre fille morte, il y a juste deux siècles, au fond d'un obscur monastère de Bourgogne !

En vérité, le doigt de Dieu est là, ou il n'est nulle part.



Jésus-Christ sous la figure de l'agneau.
Le sang coule de la plaie du côté dans le calice, et, débordant, tempère l'ardeur des flammes du Purgatoire. — Tiré du *Speculum amoris*,.. de Ginther. Anvers, 1752.

L'Excellence de la Charité.
Gravure d'Abraham Bosse, dans les *Œuvres du B. François de Sales*. Paris, 1652.
La Charité, assise sur un trône, reçoit les hommages des autres Vertus. De la main droite elle soutient un triangle lumineux, emblème de la Trinité, qui est la source première de toute vraie charité.

CONCLUSION

D'après la gravure sur acier publiée par M. Alcan, à Paris.

Que dit la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre ? Elle dit, par chacune de ses pierres, ce que ce livre a voulu dire par chacune de ses pages :

Que Dieu Notre-Seigneur a fait à la France une destinée, une vocation à part entre les peuples, et que, pour l'aider à la remplir, il l'entoure des soins d'une Providence spéciale ;

Que telle est la raison intime de cette nuée de protecteurs célestes, la Mère de Dieu, saint Michel, d'innombrables saints, particulièrement appliqués à notre défense, et que nous retrouvons à Montmartre, rangés en notre nom, comme une garde d'honneur, autour du divin Roi ;

Que par là s'explique surtout cette étonnante alternative, qui forme la trame de notre histoire, d'éclatantes prospérités, si nous sommes fidèles, et si nous trahissons notre devoir, de revers inouïs,

où la nation devrait humainement périr, mais d'où la relèvent, contre toute attente, ces coups de visible intervention divine, qui, pour ne rappeler que les plus frappants, vont de Tolbiac à Domremy, de Domremy à Paray-le-Monial, et de Paray-le-Monial à Montmartre;

Elle dit encore, notre superbe basilique, que la France catholique n'est pas morte, qu'elle garde une vitalité puissante, indestructible; et que, si le capitalisme juif et judaïsant, détenteur d'une très grande part de la richesse nationale, réserve trop soigneusement ses trésors pour ses spéculations et ses jouissances égoïstes; si les princes et seigneurs ecclésiastiques ou temporels ne sont plus là, ou ne disposent plus des ressources qui firent surgir de terre les incomparables monuments du moyen âge, il reste le vieux peuple franc et son âme au fond toujours chrétienne, pour réaliser, avec ses petits sous accumulés, plus promptement même que ne le faisaient nos pères, des magnificences dignes des plus beaux jours du passé;

Elle dit enfin, et bien haut, qu'il se forme en ce moment une France nouvelle, qui entend répudier, avec les abus de l'ancien régime, les faux dogmes et les excès de la Révolution, et prépare activement la société de l'avenir; qui, profondément convaincue que « les principes de 89 » sont impuissants, sophistiques et funestes, que, de l'aveu même de leurs plus chauds partisans, les Taine, les Renan, les Montégut et autres lumières des *Deux Mondes*, ils « ont fait banqueroute et menti à toutes leurs promesses », les repousse et les abjure résolument, n'aspire qu'à y substituer les éternels principes de la loi naturelle et de la loi évangélique, et ne veut reconnaître d'autres « droits de l'homme » que ceux qui ont leur source, leur règle et leur garantie dans les droits imprescriptibles de Dieu!

Qu'il monte donc et s'achève au plus tôt le monument de lumière, de réparation et de vie! Qu'en même temps surgisse un chef vraiment patriote, vraiment chrétien, — Dieu sans doute nous le tient en réserve, — et qu'à ces pierres muettes, mais déjà si éloquentes, il vienne donner une expression plus claire et plus saisissante encore! Quand l'heure aura sonné, il gravira la colline des Martyrs, il entrera dans la basilique parée de toutes ses splendeurs; et là, entouré des vrais représentants de la nation, évêques, magistrats,

guerriers, marins, savants, agriculteurs, industriels, commerçants, patrons et ouvriers des professions diverses, au milieu de toutes les pompes officielles et du concours populaire le plus spontané, tombant à genoux, devant les autels du Dieu vivant, au bruit du canon des

LE SACRÉ CŒUR ROI

Jésus-Christ porte le sceptre et tient le monde entre les mains. C'est la représentation des paroles adressées par lui à la Bienheureuse : « Je régnerai malgré mes ennemis. » — Tableau de Mlle Cécile Donnier, artiste peintre, à Paray-le-Monial, offert à Sa Sainteté Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal.

fêtes et non plus des batailles, il prononcera l'acte solennel de réparation et d'hommage au Cœur de Jésus, demandé en vain depuis deux cents ans !

Alors peut-être se réalisera de nouveau ce qu'on vit à Jérusalem lors de la dédicace du temple :

« Le vingt-troisième jour du septième mois, Salomon renvoya sous ses tentes le peuple heureux et joyeux de tout le bien que le Seigneur avait fait à David, à Salomon et à Israël son peuple;

« Et Salomon acheva la maison du Seigneur et la maison du roi, et tout ce qu'il avait résolu en son cœur de faire dans la maison du Seigneur et dans sa maison, et il prospéra.

« Or, le Seigneur lui apparut et lui dit : « J'ai écouté ta prière, « et je me suis choisi ce lieu pour la maison du sacrifice. »

« Si je ferme le ciel et si la pluie ne coule pas, si j'ordonne et commande aux sauterelles de dévorer la terre, si j'envoie la peste parmi mon peuple;

« Et que mon peuple sur qui mon Nom a été invoqué se convertisse, qu'il me prie et recherche mon visage, qu'il fasse pénitence hors de ses voies mauvaise, je l'exaucerai du haut des cieux, et je pardonnerai leurs péchés, et je guérirai leur terre;

« Et mes yeux seront ouverts, et mes oreilles seront attentives à la supplication de celui qui priera en ce lieu;

« Car j'ai choisi et j'ai sanctifié ce lieu pour que mon Nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon Cœur y demeurent toujours[1]. »

Puis viennent des menaces terribles contre les prévaricateurs. Arrêtons-nous sur les paroles de bénédiction et d'espérance; et VIVE LE CHRIST QUI AIME LES FRANCS !

1. *Livre des Paralipomènes*, livre II, ch. VII, v. 10 et suiv.

Le Christ au Sacré Cœur.
Tableau de Batoni dans l'église du Gesù à Rome. XVIIIe siècle.

APPENDICES

LES SOURCES

DE LA

DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

DIEU REPROCHE A ADAM ET A ÈVE LEUR PÉCHÉ

ET LEUR PROMET UN RÉDEMPTEUR

Fresque d'Hippolyte Flandrin dans l'église Saint-Germain des Prés, à Paris. XIXe siècle.

A l'instant même où l'humanité, dans la personne de son chef, se séparait du divin Amour, le divin Amour la rappela. Il voulut rallumer la flamme sainte que le péché venait d'étouffer. L'humanité, à peine tombée, s'est relevée par l'annonce du Rédempteur. (Le P. J. Etcheverry, *la Dévotion au Cœur de Jésus*, p. 4.)

LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION, SOURCE DE LA DÉVOTION AU S. CŒUR

D'après la gravure de Martin Schongauer. XVe siècle.

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est tout entière en principe dans la croyance au mystère de l'Incarnation. — Par la dévotion au Sacré Cœur, on renouvelle symboliquement la mémoire de ce divin amour par lequel le Fils de Dieu s'est revêtu de la nature humaine. (Décret de la Congrégation des Rites, approuvé par le pape Clément XIII, le 6 février 1765.)

L'EUCHARISTIE ET LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

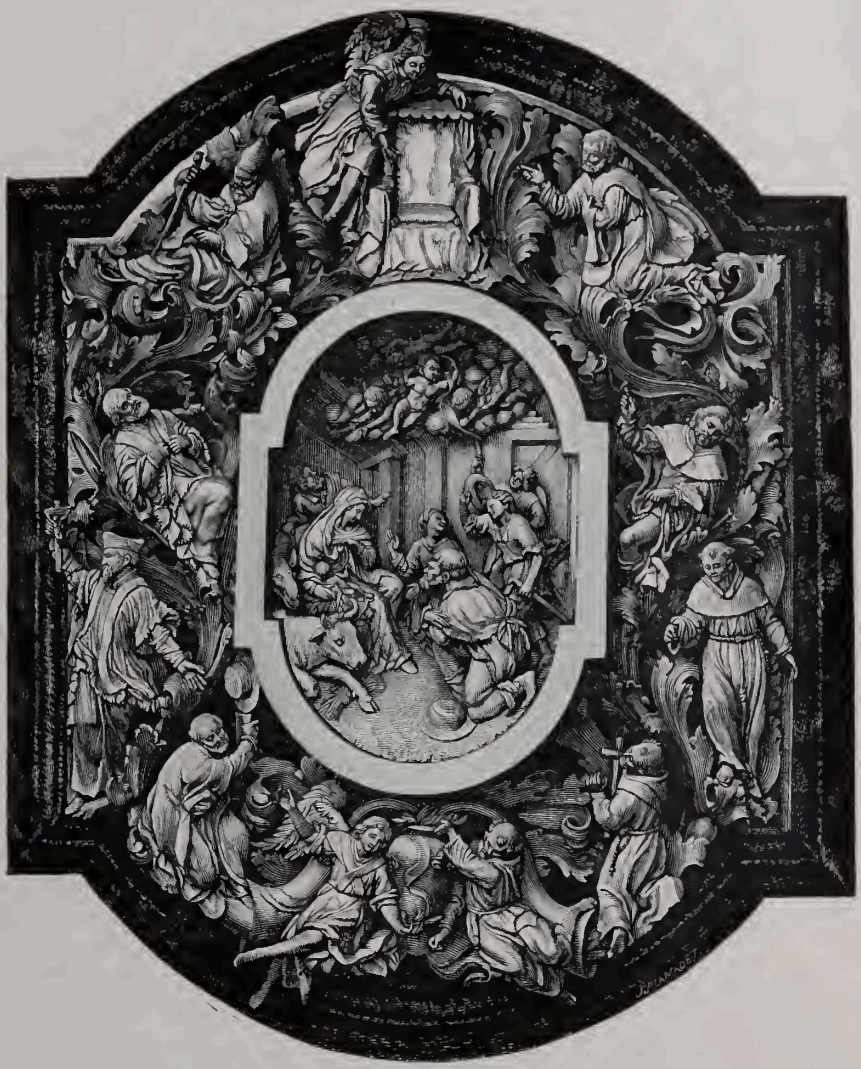
Des pieds du Sauveur jaillissent les quatre fleuves du Paradis, sources de vie auxquelles viennent s'abreuver des cerfs et des colombes, figure des âmes fidèles : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.* (Is., xii, 3.) — Vitrail de M. Claudius Lavergne, dans l'église Notre-Dame, à Saint-Lô. D'après le dessin original communiqué par M. Noël Lavergne. — Ferdinand Tetano établit ainsi la différence des fêtes du Saint Sacrement et du Sacré Cœur : la première s'attache à la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel ; la seconde, au mystère de l'amour de Notre-Seigneur, qui est montré symboliquement par le cœur matériel lui-même. — La pratique de la dévotion au Sacré Cœur, c'est la communion, c'est-à-dire l'union de l'homme avec Dieu. (L'abbé Thomas, *Théorie de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 502.)

LA MORT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

SOURCE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

Tableau de Roger van der Weyden, au musée de Madrid, quinzième siècle.

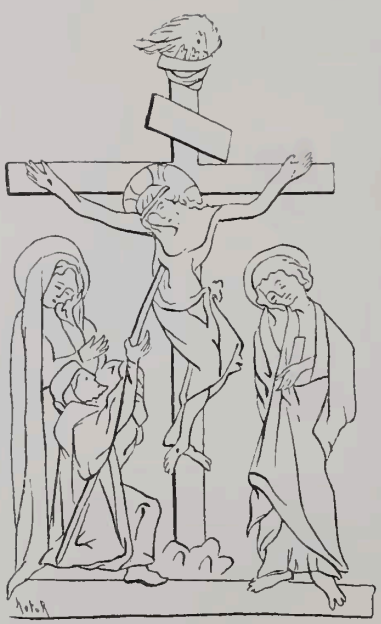
La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est aussi ancienne que l'Église. Elle a commencé au Calvaire où ce divin Cœur, ouvert par le fer de la lance, reçut les adorations de Marie, du disciple bien-aimé, de Madeleine et des saintes femmes. — « Le Christ nous a aimés et il s'est livré lui-même comme une oblation et une victime. » (Eph., v, 2.) Bossuet en fait la remarque : « Judas le livre par intérêt, les Pharisiens par jalousie, Pilate par lâcheté, mais Jésus se livre par amour. » (Bossuet, *Œuvres*, édit. Vivès, t. X, p. 81.) « On ne peut témoigner une plus grande affection, avait dit le divin Maître, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » (S. Jean, xv, 13.)



LA SYNTHÈSE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

Sculpture sur bois du XVIIe ou du XVIIIe siècle, appartenant à M. René d'Hespel, à Lille.

Au centre du tableau se voit l'Adoration des Bergers. Au dessus, un fauteuil richement drapé symbolise le ciel. Un ange montre de la main droite que ce trône est vide, et que le Roi des rois à qui il appartient est ce même pauvre enfant qui repose sur les genoux de Marie. Tout en bas, un cœur enflammé, soutenu par un ange et par un saint franciscain, marque l'amour qui a fait descendre du ciel le Verbe adorable, et l'a décidé aux abaissements et aux humiliations de l'incarnation. Sur les côtés, échelonnés de bas en haut, huit personnages servent d'interprètes au divin poème du Cœur de Jésus. Ce sont apparemment, du côté droit, au-dessus de l'ange : saint Jérôme, saint François Xavier, saint Philippe de Néri et saint Léon ; du côté gauche, au-dessus de ce franciscain qui supporte le Sacré Cœur et qui est probablement saint François d'Assise : saint Antoine de Padoue, saint Bernardin de Sienne, saint Roch et saint Ignace de Loyola. (Voir la notice de M. le chanoine Jules Didiot, dans le *Règne du Cœur de Jésus,* 1re année, n° 7, juillet 1889.)



LA BLESSURE DU COTÉ DE JÉSUS

SOURCE DE DÉVOTION AU CŒUR SACRÉ DU SAUVEUR

Miniature du XIVe siècle.

L'Agneau victime et triomphant.

Des pieds du divin Agneau coulent quatre fleuves, image des quatre évangélistes ; de son côté ouvert jaillit un cinquième courant qui, après s'être précipité dans le calice, en déborde pour arroser aussi les flancs de la montagne. — Mosaïque ancienne de Saint-Pierre, restaurée au treizième siècle sous le pontificat du pape Innocent III.

ICONOGRAPHIE

DE LA DÉVOTION A L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

I

ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE. — CYCLE DU BON PASTEUR

Jésus en Bon Pasteur.
Tiré de l'*Hist. sainte* du P. N. Talon. 1659.

Toutes les dévotions en usage dans les premiers siècles de l'Église sont représentées par les monuments qu'elles ont laissés dans les Catacombes.

Or, si nous considérons les représentations chrétiennes dans leur plus haute antiquité, nous voyons que la dévotion à l'amour de Jésus-Christ y prend une grande place, une place prépondérante même, on peut le dire.

La représentation principale de l'amour de Dieu pour l'homme est tout à fait caractéristique de l'art chrétien dans la primitive Église; c'est l'image du Bon Pasteur. Le Bon Pasteur, le plus souvent, est représenté rapportant sur ses épaules la brebis égarée; mais on ne se borne pas à ce trait de souveraine miséricorde; le Bon Pasteur nour-

rit ses brebis, il les garde, il les caresse, il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent.

L'amour du divin Sauveur pour nous, ainsi exprimé, appelait l'expres-

LE BON PASTEUR RAPPORTANT SUR SES ÉPAULES LA BREBIS ÉGARÉE
Fresque des Catacombes.

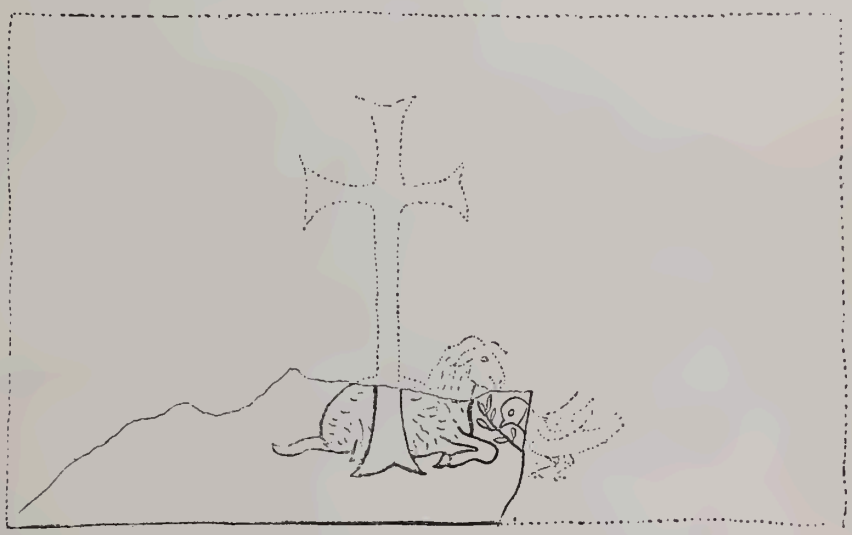
sion de l'amour qui lui est rendu. L'amour de Dieu se résout dans l'union avec Dieu, et cette union est habituellement représentée au moyen des figures d'Orantes qui répondent d'ordinaire aux figures du Bon Pasteur L'affection tendre pour le Pasteur est plus directement exprimée par les brebis quand elles s'approchent amoureusement de ce divin dispensateur de la céleste pâture.

LA COLOMBE, SYMBOLE DE L'AME PURE ET FIDÈLE
Portant le rameau d'olivier, elle sort triomphante du combat pour la foi; sous l'autre forme, elle plane déjà vers le Christ. — Fresques des Catacombes.

Une manière plus générale de rendre la même idée, c'est la figure de la colombe employée pour représenter les âmes fidèles. La colombe par elle-même est un symbole de pure, douce et simple affection. La représenter

auprès de l'image du Sauveur, c'est dire que Jésus est pour les âmes le juste objet de leur amour. La colombe tient le plus souvent une branche d'olivier, symbole elle-même de la paix, de la paix rendue à l'âme fidèle par la Rédemption, et par conséquent aussi de l'union avec Dieu [1].

Au cours de ses savantes recherches dans les Catacombes romaines, M. J.-B. de Rossi a découvert un fragment de pierre gravée où l'on voit réunis la colombe et l'agneau au pied de la croix. Particularité remarquable, la colombe, portant le rameau d'olivier, vient se réfugier dans le



LA COLOMBE ET L'AGNEAU

Symbole de l'âme fidèle se réfugiant dans le sein du Sauveur.

Restitution d'une pierre gravée découverte par M. J.-B. de Rossi dans la catacombe de Domitille, à Rome. — Le fragment trouvé est dessiné ici en traits pleins ; le trait pointillé figure la partie restituée.

sein de l'agneau : c'est là le symbolisme du Sacré Cœur, l'image la plus lumineuse du divin amour qui unit l'âme chrétienne au Cœur de Jésus, rendue conformément au génie de ces temps primitifs. Nous devons à l'obligeance de M. de Rossi de pouvoir donner ici ce curieux document que l'éminent interprète de l'antiquité chrétienne se propose de publier dans la *Roma Sotterranea,* tome IV, où il exposera les raisons de sa restitution.

« L'on a trouvé dans les Catacombes, écrit M. de Saint-Laurent [2], une représentation, que nous appellerons plus hardie, de l'amour réciproque de

1. Grimouard de Saint-Laurent, *les Images du Sacré Cœur,* p. 13-15, *passim.*
2. *Les Images du Sacré Cœur,* p. 15.

Jésus et des âmes, toujours sous forme symbolique. C'est une peinture du deuxième ou du troisième siècle empruntée à la fable de Psyché, nom qui dans la mythologie antique signifie la personnification de l'âme : l'amour alors est Jésus. Dans cette chaste peinture, l'âme ramasse des fleurs pour les offrir à celui qu'elle aime, tandis que lui, il entasse dans une hotte les fruits des vertus qu'il a inspirées [1]. Ce genre de symbolisme était trop facilement exposé à dégénérer; aussi ne voit-on pas qu'il ait été beaucoup répandu, et il fut promptement abandonné. »

De ces emprunts faits aux mythes païens, nous ne retiendrons, pour la

LE BON PASTEUR SOUS LA FIGURE D'ORPHÉE
Fresque des Catacombes.

donner ici, qu'une représentation plus fréquente dans les Catacombes, celle du Bon Pasteur sous les traits d'Orphée. Ici, Orphée adoucissant les bêtes féroces au son de sa lyre est de plus l'image symbolique du Dieu fait homme civilisant les peuples barbares et attirant à lui tous les cœurs par le charme de sa parole : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de terre, a dit Jésus, j'attirerai tout à moi [2]. »

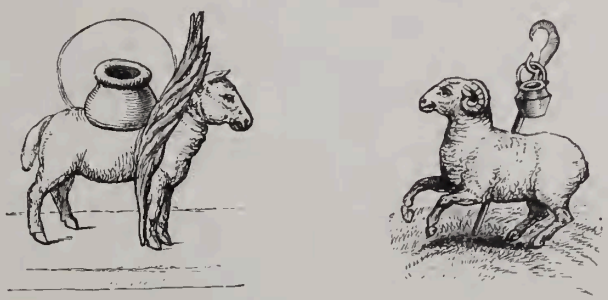
* * *

Le triomphe de l'Église sous Constantin détermine une nouvelle phase dans l'art chrétien, phase où cette idée même de triomphe domine toute

1. Dom Guéranger, *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 320; Garucci, *Storia dell' Arte cristiana*, pl. 20.

2. Saint Jean, XII, 32.

autre idée. Néanmoins les images du Bon Pasteur demeurent d'un fréquent usage, et l'on ne sent pas le besoin de recourir à d'autres images pour exprimer l'amour dont le divin triomphateur a fait preuve pour nous. Seulement on peut remarquer que les figures d'agneau, par lesquelles il est symbolisé sous une autre forme, se multiplient alors, et ce même symbole



JÉSUS-CHRIST SOUS LA FIGURE DE L'AGNEAU

Fresques des Catacombes de Rome. -- La figure de gauche représente l'Agneau portant le vase de lait, symbole de l'Eucharistie. A droite, l'Agneau porte les attributs du Bon Pasteur.

est aussi attribué à l'âme fidèle. L'agneau prend lui-même un caractère triomphant, et de même c'est avec l'idée de triomphe sur la croix et par la croix que le crucifix fut d'abord représenté.

Debout, la tête haute, élevé sur la montagne, l'Agneau a vaincu. Plus tard, même lorsqu'on ouvrira son sein pour en faire jaillir du sang, ce

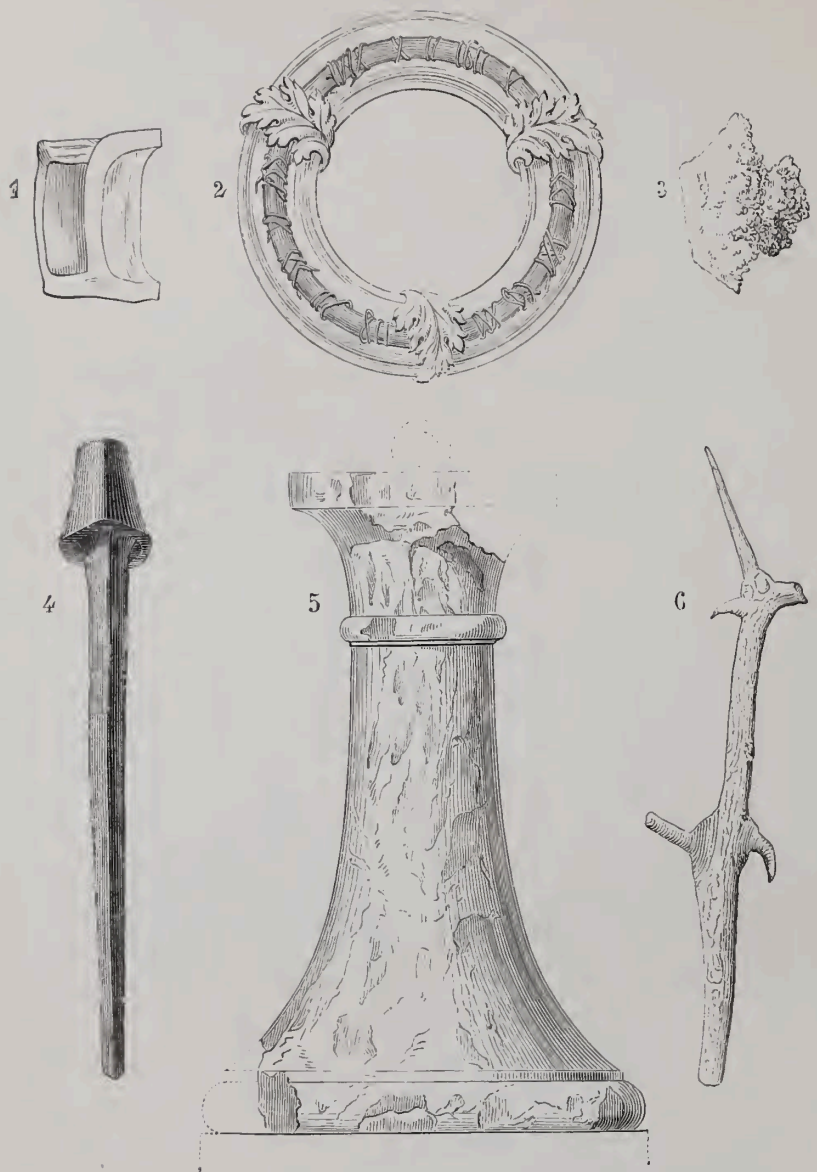
L'AGNEAU EMBLÈME DU FIDÈLE

Fresques des Catacombes de Rome. — Le Verbe incarné étant dépeint sous les traits de l'Agneau, son disciple devra revêtir aussi le caractère de l'Agneau : « Je vous envoie, dit le Sauveur, comme des agneaux au milieu des loups. »

sera pour dire la souveraine efficacité de son sacrifice; alors, il élèvera au-dessus de sa tête une croix pavoisée, afin qu'il n'y ait aucune incertitude sur le caractère de la représentation. Cependant l'agneau en lui-même est un type de douceur, une image de la victime qui se laisse immoler sans résistance; et en pareil cas, il n'y a pas d'incertitude : si elle se laisse immoler, c'est par amour.

Dans la période byzantine, celle de toutes les périodes où les affections tiennent le moins de place, la figure de l'agneau est en somme, après que l'image du Bon Pasteur fut devenue plus rare, la figure la plus saillante qui appartienne au cycle de l'amour divin [1].

1. *Les Images du Sacré Cœur*, p. 16.



LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

D'après le *Mémoire* de M. Rohault de Fleury. Paris, 1870, in-4°.

1. Relique du roseau, à la cathédrale de Florence. — 2. La couronne d'épines, donnée par saint Louis à la Sainte-Chapelle de Paris : elle se compose d'un anneau de petits joncs réunis en faisceau. — 3. Relique de l'éponge, à Sainte-Marie du Transtevère, à Rome. — 4. Un clou, à la cathédrale de Trèves. — 5. La colonne de la Flagellation, à Sainte-Praxède de Rome : elle est en marbre noir veiné de blanc ; au sommet était scellé un anneau de fer. — 6. Une épine de la couronne, à l'église de la Spina, à Pise.

Constantin régnait, et à ce moment où le sensualisme païen pénétrait peu à peu dans l'Église, l'impératrice Hélène, mère de l'empereur, découvrit les instruments de la Passion de Jésus-Christ : la croix sur laquelle il était mort, les clous qui avaient percé ses pieds et ses mains, la couronne qui avait meurtri son front, la lance qui avait ouvert son Cœur. — Alors le symbolisme de la dévotion à l'amour de Jésus-Christ entra dans une phase nouvelle. Les figures empruntées à la mythologie prirent fin, les images du Bon Pasteur et de l'Agneau devenu triomphant demeurèrent d'un fréquent usage. Peu à peu la dévotion s'attacha aux plaies sacrées, et spécialement à la plaie du Côté.

II

MOYEN AGE. — DÉVOTION A LA PASSION DU SAUVEUR

« Au sixième siècle, l'art prit plus d'essor. Les images se multiplièrent, on voit les premiers crucifix et avec eux la blessure du Côté divin.

GODEFROY DE BOUILLON COURONNÉ DES INSTRUMENTS DE LA PASSION

Gravure sur bois de la fin du quinzième siècle. Biblioth. de Bourgogne à Bruxelles. « La grande dévotion de toutes ces rudes populations du moyen âge, ce fut la dévotion à la croix. On livrait des batailles pour la posséder. Tout l'Occident se leva même pour aller conquérir le tombeau vide du Sauveur. » (L'abbé Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, p. XVII.) — « Les Croisades ne son autre chose que le mystère de la croix, médité, réalisé, mis en action dans toute son étendue. » (Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, 3e éd. in-8, XIV, 605.)

« A cette époque, les crucifix sont loin de ressembler aux nôtres. Ils expriment moins l'humiliation que le triomphe et plus un Christ glorieux

qu'un Christ souffrant. Par suite de cette idée, le Sauveur est vêtu, et s'il est élevé sur la croix, c'est pour attirer tout à lui et pour présider, comme du haut d'un trône, d'après le mot du diacre Florus, son universel empire. *Christus rex præsidet altus.*

LA NAISSANCE DE L'ÉGLISE

Miniature de l'*Hortus deliciarum*, à la Bibliothèque de Strasbourg, XIIIe siècle; d'après les *Vitraux de Bourges*, par les PP. Cahier et Martin. — A droite du Christ, l'Église, assise sur un animal à quatre têtes représentant les quatre évangélistes, reçoit dans un calice le sang et l'eau qui jaillissent du Côté ouvert de Jésus Christ; à gauche, la Synagogue, les yeux voilés, avec la bête destinée au sacrifice. — « Le Christ est l'époux, l'Église l'épouse, et la croix le lit mystérieux. L'époux s'endormira dans la mort; son Côté sera percé pour en laisser sortir une Église vierge. Comme Ève fut formée du côté d'Adam endormi, l'Église le sera du Côté du Christ suspendu à la Croix. Du Côté de Jésus sont sortis le sang et l'eau, deux choses mystérieuses : l'eau purifie l'épouse et le sang est sa dot sainte. » (S. Augustin, *De Anima*, CXLIII.)

« Au neuvième siècle, le divin Crucifié est dépouillé de sa robe, et l'idée de la souffrance se substitue peu à peu à celle du triomphe. Le sang jaillit abondamment de la plaie sacrée : l'Église le recueille avec amour [1]. »

« A la Passion et à la mort succède alors la Résurrection, et avec elle commencent les apparitions du Sauveur. Celle dont fut favorisée Marie-

1. L'abbé J. Thomas, curé de Nootre-Dame de Dijon, *la Théorie de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 69 et 70 (citation abrégée).

LES DISCIPLES D'EMMAÜS

A gauche, Jésus, à table au milieu des deux disciples, rompt le pain : « Et ils le reconnurent à la fraction du pain. » A droite, les deux disciples, après la disparition de Notre-Seigneur, se disent leurs impressions : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous ? » (Mosaïque du XIIe siècle dans l'église de Monreale.) — Si le cœur des disciples était brûlant, c'était sans aucun doute parce que le Cœur du divin Maître les enflammait de ses propres ardeurs.

Madeleine, dite du *Noli me tangere*, est la mieux déterminée comme portant le caractère de l'amour. Cependant, l'apparition aux disciples d'Emmaüs se rattache peut-être encore mieux à notre sujet, à raison de ces mots : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis;* « Notre cœur n'était-il

LA PLAIE SACRÉE, GLORIFIÉE PAR LE TÉMOIGNAGE DE S. THOMAS
Panneau peint par Giotto, à Florence, XIVe siècle.

pas tout brûlant au-dedans de nous?... » Le témoignage de saint Thomas réclame surtout notre attention, la plaie du côté y étant mise en jeu d'une manière toute spéciale. Au quatorzième siècle, quand le règne du sentiment devient général, Giotto, à l'Académie de Florence, sur le panneau de l'ancienne armoire de Santa-Croce, consacré à l'apparition qui nous occupe, introduit dans la plaie sacrée la main du disciple incrédule[1]. »

1. *Les Images du Sacré Cœur*, p. 30 (citation abrégée).

III

TEMPS MODERNES. — DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

§ 1er. IMAGES DU CŒUR HUMAIN EN GÉNERAL ET DU CŒUR DE JÉSUS EN PARTICULIER AVANT LA BIENHEUREUSE

On n'a vraiment, dans l'art chrétien, représenté le cœur humain sous ses formes naturelles, d'une manière certaine et continue, qu'à partir du treizième siècle. Cet usage se rattache au mouvement général qui eut lieu à cette époque pour spécifier toutes choses. Alors seulement l'on entreprit partout de caractériser les saints par des insignes permanents.

Au quatorzième siècle, la charité est en pleine possession du cœur comme attribut: on ne se contente pas de le figurer dans un écusson à côté d'elle, on le lui met à la main afin qu'elle l'offre à Dieu. Giotto en fournit le premier exemple que nous connaissions, dans les peintures de la chapelle de l'Arena à Padoue[1].

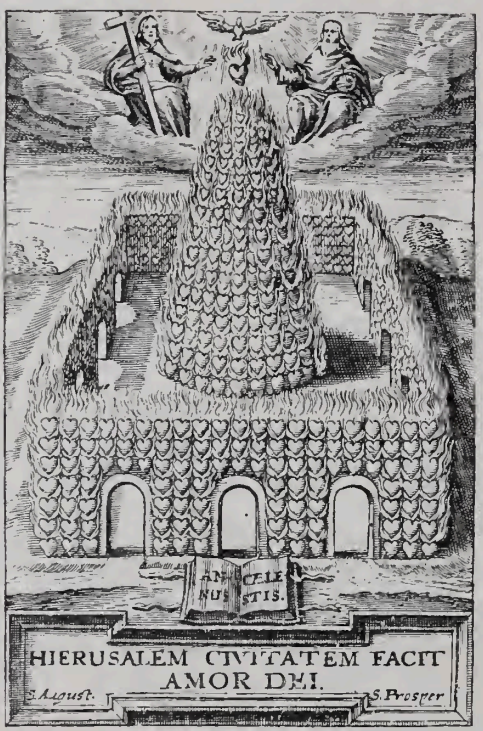
LA CHARITÉ

Fresque de Giotto, dans l'église de l'Annonciade, à Padoue. XIVe s. — La Charité élève son cœur vers Dieu qui le prend des deux mains. De la main droite, elle tient un bassin rempli de fleurs et de fruits destinés aux malheureux : des trésors répandus à ses pieds sont destinés au secours du prochain.

Toutefois, il nous faut descendre jusqu'à la fin du quatorzième siècle pour trouver une image du Sacré Cœur dont la mention se présente avec un peu de consistance. Cette mention est donnée par Ginther, curé de Sainte-Croix à Biberach (Wurtemberg), dans la dédicace d'un ouvrage publié à Augsbourg en 1705 et intitulé *Speculum amoris et doloris in Corde*

1. *Les Images du Sacré Cœur*, p. 34.

Jesu. L'auteur rapporte que Ferdinand, roi de Portugal (1367 à 1383), avait pris pour symbole personnel deux cœurs : le Cœur sacré de Jésus, caractérisé par sa blessure, et, à gauche de celui-ci, son propre cœur avec cette devise : *Cur non utrumque?* c'est-à-dire : « Pourquoi tous les deux ne seraient-ils pas blessés? » Puis, nous sommes obligés de laisser passer cent ans



LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Tiré de l'*Annus cœlestis* du P. Jean Nadasi. Cologne, Herman Demen, 1687.

Les murs de la Cité céleste sont bâtis avec les cœurs des élus. Au milieu de l'enceinte s'élève une pyramide de cœurs dont le sommet arrive au pied du trône où siège la Sainte Trinité. Au bas, on lit cette légende : « La cité de Jérusalem, c'est l'œuvre de l'amour de Dieu. » Le cœur qui s'élève au-dessus de la pyramide serait-il, dans la pensée de l'artiste, le Cœur même de l'unique Médiateur Jésus, par lequel doivent passer, pour être agréés de Dieu, les hommages de tous les élus?

encore avant de pouvoir citer aucune nouvelle image du Sacré Cœur ; mais ensuite, celles qui nous apparaissent, aux approches du seizième siècle, portent déjà le caractère d'un usage établi ; elles forment des séries continues, et leur nombre va toujours croissant pendant ce siècle. Elles deviennent très multipliées au dix-septième, avant même que la bienheureuse Marguerite-Marie n'ait été suscitée pour en mieux déterminer la signification et le but, dans le sens de la dévotion qu'elle eut la mission d'établir.

LE TRÉSOR DES TRÉSORS

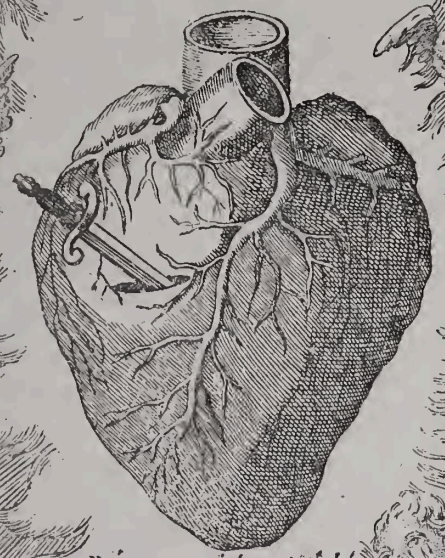
GRAVURE DU XVIIIe SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE DU PREMIER MONASTÈRE DE LA VISITATION DE PARIS

Les images du Sacré Cœur avaient en général, avant la Bienheureuse, un caractère plus emblématique que personnel; elles n'étaient qu'exceptionnellement l'objet direct d'un culte : c'est ce tour emblématique, héraldique, qui caractérise toute la première période. — La seconde période, inaugurée par la Bienheureuse dans le sens personnel, se subdivise elle-même au commencement du dix-huitième siècle. Alors, des représentations d'une naïveté et d'une simplicité remarquables, l'on passe par une progression légitime à des combinaisons plus variées. L'art se manifeste par une tendance à l'imitation de la nature. Cependant c'était se méprendre que de représenter le Cœur divin dans ses formes anatomiques. C'était un cœur glorieux assurément que ce Cœur « rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme le cristal » qui fut montré à Marguerite-Marie comme sur un trône. La gravure ci-contre est un des rares exemples de ces représentations défectueuses. Mais bientôt la représentation isolée du divin Cœur ne suffit plus, et Notre-Seigneur lui-même est montré portant son Cœur sacré sur sa poitrine : c'est le Christ au Sacré Cœur. Ce dernier type a fait passer le Sacré Cœur du domaine de l'imagerie dans celui du grand art.

Ceux qui font pour accepter aux Langues, et de saintes ames avec le Priez Angelique en point.

Priez Dieu pour le damnateur, et les deux cœurs qui soupirent cette amour.

Sacré Cœur de Marie.



Préservez moi de tout péché et celui de la chair de corps et d'esprit priez pour moy jusqu'a ma mort.

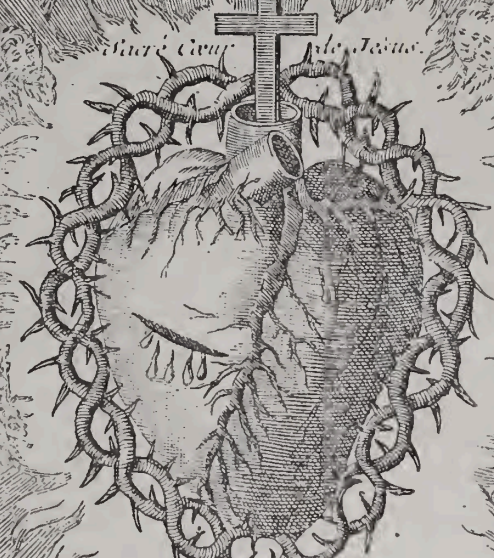
LE TRESOR DES TRESORS.

« Le divin Jesus a révélé « plusieurs fois et a promis qu'il repandroit « abondamment ses bénédictions partout où « seroit exposé et honoré l'Image de son Sacré Cœur qui est le plus « grand de tous les trésors, et qu'il rempliroit « le Cœur de tous ceux et « celles qui l'honoreroient « de toutes sortes de graces, bénédictions et consolations; que les personnes religieuses obtiendront tous les secours qu'elles demanderont, leur premiere « ferveur et une plus exacte régularité dans « leurs Communautés « (Le comble de la perfection) et qu'elles auront l'art de toucher « les Cœurs les plus endurcis;

« Que les personnes « Séculieres si elles ont « quitté tout péché, obtiendront toutes les « graces qu'elles demanderont, si elles ne sont « pas contraire à leur « Salut.

Voyez le livre Ridicule et peu fini page 86 et le parfait Adorateur page 85 qui rapporte la révélation.

Sacré Cœur de Jesus.



Préservez moi du Demon et de tout péché donnez moi votre amour jusqu'a ma mort.

Lisez le Livre le parfait Adorateur, qui se vend chez A. Severin à Paris, chez Valleyre lequel explique très bien cette dévotion et révélation et les grandes graces que l'on obtient par elle plusieurs maisons religieux, religieuses et séculieres assurent qu'elles ont obtenu par cette Dévotion toutes les graces qu'elles ont demandées pour le Spirituel, Corporel et Temporel, enfin si l'on neglige de demander, on ne doit pas esperer d'obtenir ce que l'on ne demande pas ou requis l'on demande mal. Dieu veut être prié du fond du Cœur et être souvent, C'est la verité que cette Image apporte le bonheur à toutes les maisons où il est exposé et revéré et prié souvent. Il vous est défendu de séparer ces deux Cœurs l'un de l'autre. Priez Dieu pour le damnateur, ces deux Cœurs sont pour donner aux Langues.

Jusque-là aussi se maintiennent comme formant deux catégories distinctes, d'une part les images qui se rapportent à la plaie sacrée, de l'autre, celles où l'on voit renfermés dans un cœur, soit Jésus, soit son nom adorable, ce cœur étant tantôt celui-là même de Notre-Seigneur, tantôt celui du fidèle [1].

§ 2. IMAGES DU SACRÉ CŒUR APRÈS LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE [2]

« Les œuvres iconographiques auxquelles a donné lieu notre dévotion se classent en deux catégories, suivant qu'elles reproduisent le cœur seul, ou qu'elles y joignent une représentation personnelle.

« A l'époque de la Bienheureuse, le type du cœur représenté seul régna sans aucun partage. Qu'on se rappelle l'image du noviciat (représenté dans les mains de la Bienheureuse, portrait par Savinien Petit, page 223), le tableau de Semur-en-Auxois et les autres essais de la première heure; on ne lui trouve nul rival. Il en est de même après Marguerite-Marie jusqu'en 1726, où nous avons à signaler le prélude d'un nouveau cycle, celui du Christ au Sacré Cœur, dans un en-tête de Gallifet, qui figure la personne de Notre-Seigneur tenant son Cœur à la main. L'ancien type garda toutefois la prépondérance pendant tout le dix-huitième siècle.

« Ces deux types ne constituent point deux expressions irréductibles de la dévotion, car ils ont la même base et les mêmes attributs.

« Ils supposent tous les deux le Cœur réel et vivant, qu'ils représentent diversement, l'un seul, l'autre avec la personne.

« Jusqu'à la Bienheureuse, on s'était contenté de figurer le divin Cœur, comme le cœur humain du reste, sous une forme toute symétrique et conventionnelle. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la forme archaïque ou héraldique. Trois des anciens dessins de Paray ont encore suivi l'usage universellement répandu. Le tableau fait à Dijon, en 1688, innove le premier, sous ce rapport, en imprimant au côté gauche une légère inflexion, par une sorte de tendance à imiter la nature. Plus tard, en 1745, une édition du Père de Gallifet voulut arriver à la vraie figure anatomique de l'organe, tel qu'il est en nous, et représenta un cœur assez fortement contourné dans ses lignes extérieures, et de plus surchargé de veines et d'artères en vue d'une reproduction aussi exacte que possible.

« Ce modèle, s'il fut réclamé, comme le dit l'auteur, par certaines personnes pieuses, était, au point de vue de l'art, un vrai contresens, parce qu'il

1. *Les Images du Sacré Cœur*, p. 40-41, 43.

2. Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé J. Thomas, curé de Notre-Dame de Dijon, de pouvoir reproduire ici tout ce paragraphe de son excellent ouvrage : *la Théorie de la dévotion au Sacré Cœur;* p. 290-291 et p. 301 à 308. Ouvrage honoré d'un bref de S. S. Léon XIII.

est la négation même de la première règle de l'art, qui a pour objet et pour fin, non la servile imitation de la nature, mais l'idéale expression du senti-

PREMIER TABLEAU DU SACRÉ CŒUR

Placé du vivant de la Bienheureuse dans un petit oratoire de la Visitation de Paray-le-Monial. — Le divin Maître « m'assura, dit la Bienheureuse, qu'il prenait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin de toucher les cœurs insensibles des hommes ». (*Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie Alacoque*, publication du monastère de Paray, II, 274.)

ment. — Nous donnons ici un spécimen de ces représentations défectueuses. Son réalisme est odieux; il nous déplaît de voir exposé à nos regards, dans une nudité si brutale, ce que la nature leur cache, et encore est-ce dans des

conditions absolument anormales. Nous demandions une image qui nous attire et nous charme, et non un viscère qui semble sortir d'un atelier de dissection. Plus pure, plus idéalisée est la figure qu'avait contemplée la Bienheureuse : « Ce divin Cœur me fut représenté comme sur un trône de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil, et transparent comme le cristal[1]. » Sans doute ici la forme n'est pas précisée, mais les expressions de l'extatique sont suffisantes pour éveiller dans notre esprit une idée noble et sublime à laquelle notre imagination prête aussitôt la plus divine beauté.

« Les deux types du Sacré Cœur lui attribuent indistinctement pour caractéristiques celles qu'a déterminées Marguerite-Marie et que l'iconographie chrétienne a désormais consacrées par un usage déjà deux fois séculaire.

« La Bienheureuse, après avoir dit que le divin Cœur lui fut représenté au milieu de flammes et rayonnant de tous côtés, poursuit en ces termes : « La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement. Il y avait une « couronne d'épines autour de ce Sacré Cœur, et une croix au-dessus. »

« Ce qui nous donne les cinq caractéristiques suivantes : les flammes, le rayonnement, la plaie, la couronne d'épines autour du Cœur et la croix qui le surmonte.

« Le passage que nous avons cité indique la signification générale de ces attributs : « Mon divin Sauveur me fit connaître que ces instruments de sa « passion signifiaient que l'amour immense qu'il a eu pour les hommes avait « été la source de toutes les souffrances et de toutes les humiliations qu'il « a voulu souffrir pour nous. »

« Si l'on demandait la signification particulière de chacun d'eux, il ne serait peut-être pas téméraire de dire à la suite d'une pareille autorité : la croix, qui est le signe de la rédemption, en symbolise les mystères de douleur, tandis que le mystère d'amour, qui en fut le principe éternel, est représenté par les flammes ; le rayonnement du Cœur indique non seulement la sainteté, mais la divinité de la victime ; la blessure, la consommation du sacrifice et le sang répandu jusqu'à la dernière goutte ; enfin la couronne d'épines, les humiliations et les opprobres de la Passion.

« Les cinq caractéristiques ne sont point nécessaires ; quelques-unes d'entre elles suffisent pour distinguer le Cœur de Jésus de tout autre, celui de la sainte Vierge, par exemple, ceux des saints ou des fidèles. Il faut néanmoins excepter les flammes et le rayonnement qui, pris exclusivement, seraient un emblème de charité et de sainteté, sans désigner la personne

1. *Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie,* publication de Paray-le-Monial, II, p. 324. Cf. I, 118. — Cf. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien,* II, 323. — Ces notes et les suivantes sont également tirées de l'ouvrage que nous citons.

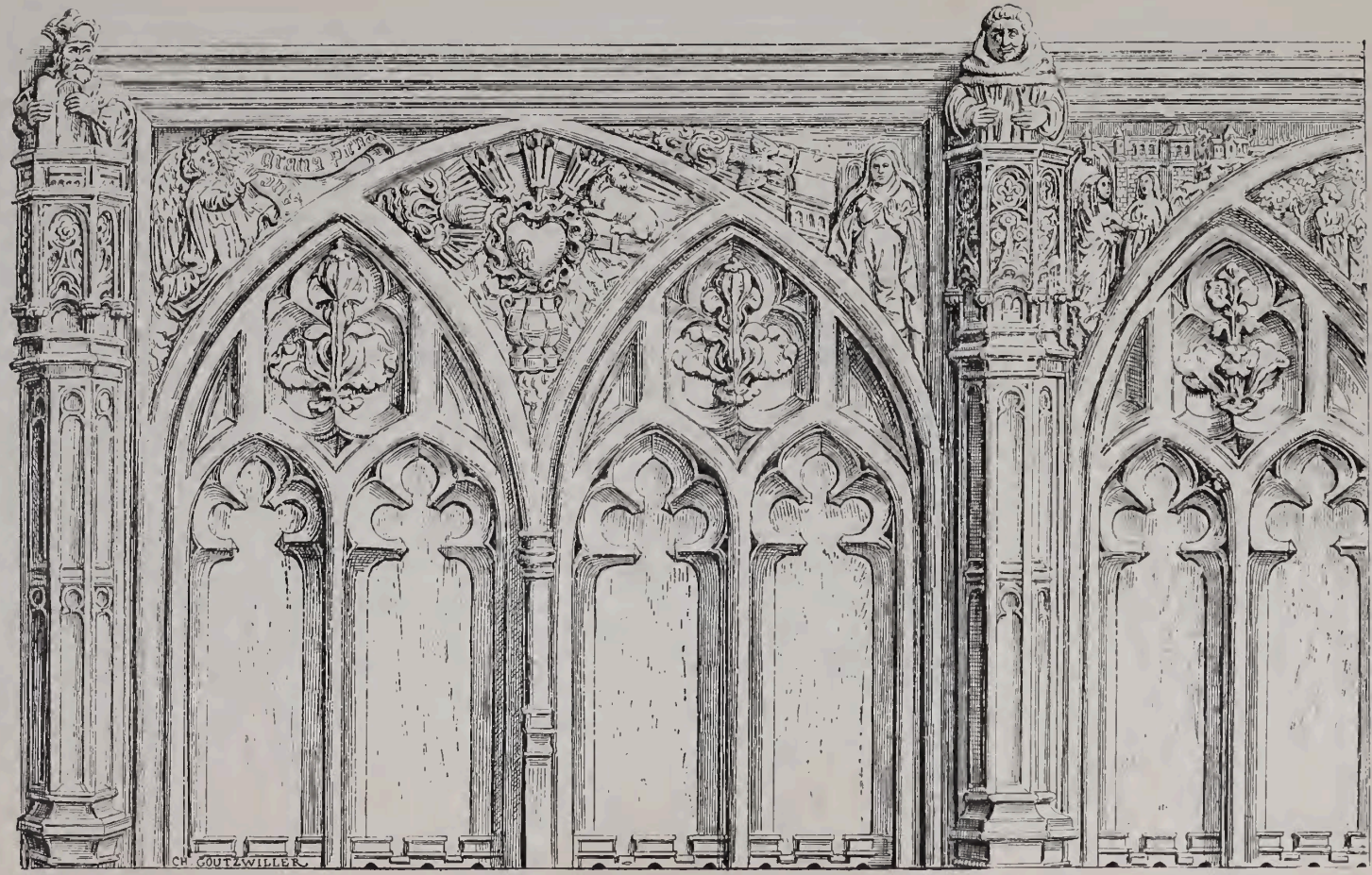
STALLE DE LA REINE D'ANGLETERRE

DANS LE CHŒUR DE LA CHAPELLE SAINT-GEORGES, AU CHATEAU DE WINDSOR

Ce dessin reproduit le panneau de droite, plus la moitié du panneau de gauche du prie-Dieu de la stalle royale. Au centre, le Sacré Cœur de Jésus, avec sa plaie saignante, entouré d'une couronne d'épines et surmonté de trois fleurs de lis. A gauche du Sacré Cœur, l'agneau immolé étendu sur un livre : symbole adopté, sous cette forme, depuis environ deux siècles, pour signifier le sacrifice de la Croix. (Cf. *les Caractéristiques des Saints,* par le P. Cahier, art. *Agneau.*) A droite, une main rayonnante, sortant d'un nimbe, qui montre le Sacré Cœur : main divine employée, dans les monuments chrétiens, pour marquer une révélation immédiate faite par Dieu. (Cf. P. Cahier, *Op. cit.*, art. *Main divine.*) De plus, dans la partie supérieure, le mystère de l'Incarnation, et, par une coïncidence curieuse, sur l'autre panneau, la Visitation.

Sur la stalle de droite qui fait suite à celle de la reine, sont représentées les scènes du Calvaire, en particulier le percement du Cœur de Jésus par Longin. Sur la stalle de gauche, qui fait pendant à la stalle royale, les mystères glorieux, et spécialement Jésus ressuscité faisant toucher son Cœur à l'apôtre saint Thomas.

Ce monument fort remarquable, et qui n'avait jamais été jusqu'à présent reproduit par la gravure, est, pour l'ensemble, dans le style du seizième siècle. Mais la partie qui figure le Cœur de Jésus n'a été faite vraisemblablement qu'au dix-septième siècle, comme semblent l'attester les symboles de la main divine et de l'agneau immolé : elle serait l'œuvre de Grinling Gibbons. (Cf. Chambers, *Encyclop.*, t. IV, London, 1862, et Tighe and Davis, *Annals of Windsor.*) Il y a tout lieu de croire, en effet, que cette sculpture date du règne de Charles II ou de son frère Jacques II, et qu'elle a été inspirée par la pieuse Marie de Modène, qui, étant duchesse d'York, eut pour prédicateur le V. Père de la Colombière (1676-1678), devint en 1685 reine d'Angleterre, et plus tard, en 1697, de son exil de Saint-Germain en Laye, demanda au Siège apostolique une messe et un office propres du Sacré Cœur.


Ch. Goutzwiller

qui aime et que Dieu a couronnée. Mais les trois autres sont tout à fait spéciales, et leur réunion ou simplement la combinaison de l'une d'elles avec les précédentes, ne laisse pas d'incertitude, surtout si elle est jointe à la représentation personnelle du Sauveur.

« La Bienheureuse a fixé l'usage des caractéristiques prises dans leur ensemble ; si on les considère isolément, elles lui sont toutes antérieures, et, depuis elle, on leur a fait subir dans leur emploi quelques modifications.

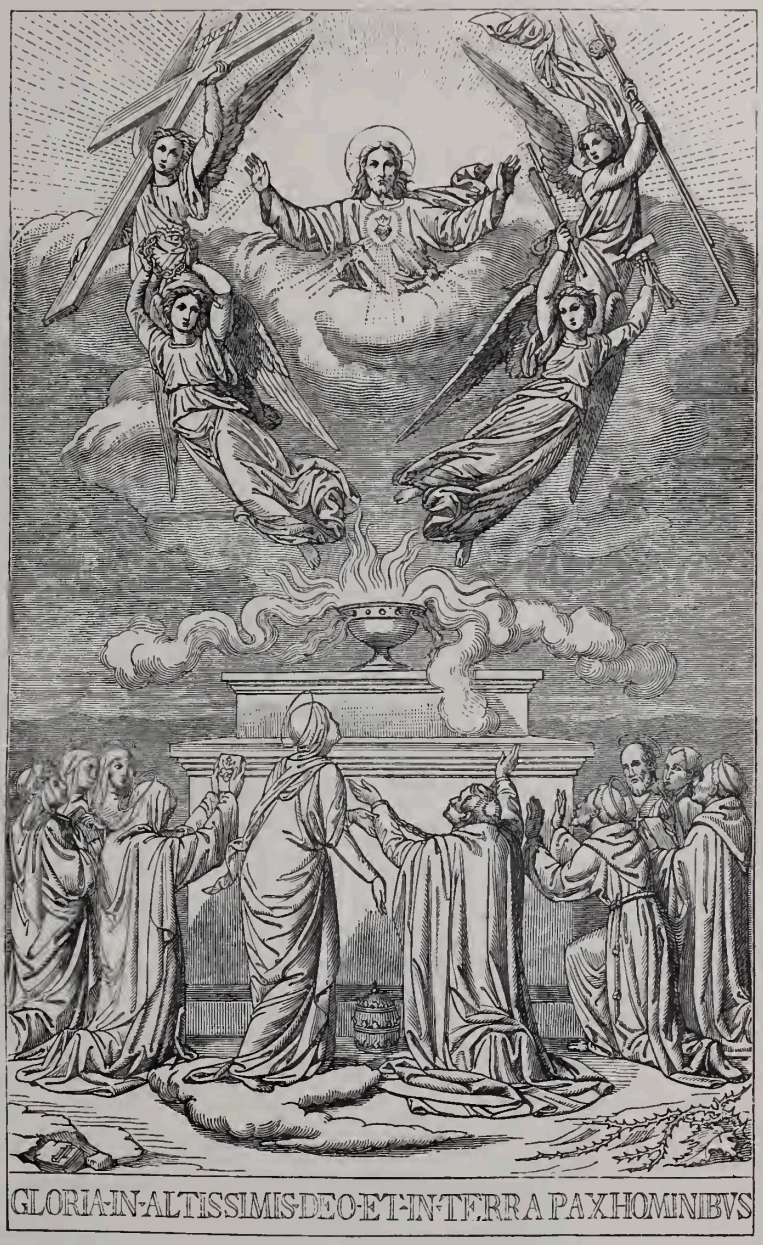
« On les rencontre toutes les cinq dans les dessins qu'elle a inspirés, sauf le rayonnement qui manque dans la première image, où l'inexpérience de l'auteur n'a sans doute pas su le combiner autour du Cœur avec la couronne d'épines. Cet attribut fait également défaut dans le *Vœu* de Marseille, dans les gravures de Klauber, et peut-être aussi dans les images qui se répandirent pendant la Révolution, si elles étaient toutes calquées d'après le même modèle. La croix n'est pas apparente non plus dans la gravure de l'assemblée de 1765 (page 252), ni dans les lettres initiales qui ornent les *Litanies du Sacré Cœur* de Traube[1]. Au contraire, ces deux caractéristiques figurent quelquefois seules dans les images de l'Enfant Jésus au Sacré Cœur, de M. Hallez. Mais on les retrouve toutes ensemble dans les travaux de Batoni, de Waldhauser et de M. Imlé[2].

« La blessure, en particulier, remonte aux plus anciens préludes iconographiques, parce que la dévotion à la plaie du côté est une des sources de la nôtre. Les deux premières images de la Bienheureuse la placent d'une manière horizontale au milieu de l'organe, avec le mot *Charitas* inscrit à l'ouverture, et elles lui adjoignent les trois clous, par une évidente imitation des anciens emblèmes. Les deux autres tableaux lui ont donné une forme oblique et l'ont mise à droite. Cette disposition de la plaie sacrée, malgré l'exemple de Gallifet et du *Vœu* de Marseille qui la placent à gauche, est passée en usage.

« Le nimbe et les flammes se voient, antérieurement à la Bienheureuse, dans nombre d'estampes du divin Cœur, et tout particulièrement dans celles des *Fasti Mariani* et du *Schola Cordis*. Mais leur distinction, et surtout la disposition des flammes en faisceaux ou en globes naissant au pied de la croix du sommet du cœur, ont pris seulement cours à partir de notre apôtre. C'est également à cette date que la croix commence à surmonter le Cœur. On l'y voit plantée dès le seizième siècle par Nicole de la Barre et Pierre Jacobi[3]; mais ces exemples sont rares.

« Plus fréquemment, ce semble, apparaît la couronne d'épines, blessant le

1. Fribourg en Brisgau. Herder, éditeur.
2. *Les Images du Sacré Cœur*, passim.
3. Libraires de 1497 à 1518 et de 1503 à 1521.



LE TRIOMPHE DU SACRÉ CŒUR

D'après M. Imlé. Extrait de la *Dévotion au Sacré Cœur*, par le P. de Franciosi. (8e éd. ill., Nancy, Le Chevalier.) — Autour du Christ, quatre anges forment une auréole et portent les instruments de la Passion; au dessous, devant un autel sur lequel repose un vase rempli d'un encens embrasé, se rangent, au milieu, la sainte Vierge, Pie IX à genoux, à sa droite, et sur les côtés, d'une part, la B. Marguerite-Marie, sainte Gertrude, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne; de l'autre, S. François d'Assise, S. Bernard, le P. de la Colombière et S. François de Sales.

Cœur; ou par elle-même : qu'elle soit placée soit au dessus (marque d'Antoine de la Barre), soit au dessous (reliures de Henri III) ; ou par les clous qui la pénètrent (boiserie de Langeac et marque de librairie de Santi Franchi à Florence). Dans les images de Paray, le *Vœu* de Marseille et les cachets de la Visitation, elle encadre le Cœur, le plus souvent sans l'atteindre ; mais depuis 1745, elle le ceint ordinairement, par suite d'une nouvelle manière qu'inaugura le Père de Gallifet et à laquelle se sont ralliés les artistes.

« La Vierge de Paray eut-elle connaissance de tous ces précédents? très probablement non. En tout cas, elle trouvait comme une voie préparatoire et comme des termes de rapprochement dans les armoiries des Visitandines : le cœur de la religieuse percé de trois flèches, entouré de la couronne d'épines, surmonté de la croix et portant les monogrammes combinés de Jésus et de Marie.

« La piété catholique se contenta donc du premier type, exclusivement pendant plus de quarante ans et plus généralement dans le reste du dernier siècle. C'est le modèle qui plaisait tant à la Bienheureuse, non point sans doute à cause de son mérite intrinsèque, mais par les idées et les sentiments que l'extase avait déposés dans son âme, et que réveillait cette image. « Je « ne puis vous exprimer les doux transports de ma joie, en recevant votre « image, » écrit-elle à la sœur Jeanne-Madeleine; et à la Mère de Saumaise, à propos du tableau de Dijon : « Je ne me lassais jamais de le regarder, « tant je le trouve beau, et vous donnais mille bénédictions. »

« A parler rigoureusement, les Christs au Sacré Cœur nous conduisent directement à la personne et indirectement au Cœur; au contraire, les premières images nous portent directement au Cœur et indirectement à la personne; la chose est évidente. De là cette conséquence que celles-ci touchent d'une manière plus heureuse et plus rapide l'objet même de la dévotion particulière qui s'attache au Cœur sacré, et se trouvent mieux en rapport avec la piété des fidèles. Il en est du Sacré Cœur comme des autres dévotions, celles des Cinq Plaies et de la sainte Eucharistie, par exemple. Le culte s'adresse toujours à la personne et se termine en elle, cela est très vrai; mais n'y a-t-il pas un intermédiaire qui le porte à la personne? et le Cœur, les plaies, les saintes espèces ne sont-ils point précisément cet intermédiaire? Voilà pourquoi la représentation de l'objet isolé constitue, au point de vue de la piété, l'image naturelle et spéciale de la dévotion [1].

« Il n'en est pas de même au point de vue de l'art. Une autre sphère, d'autres idées, d'autres besoins.

« L'art demande une représentation personnelle, et, sous ce rapport, le

1. Cf. Nilles, 302.

LE CHRIST AU SACRÉ CŒUR

Sculpture de M. Thomas, de l'Institut, dans la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre, reproduite avec l'autorisation de M. l'abbé Vasseur, du clergé de Paris. — Jamais l'art n'a rencontré un aussi beau sujet. Il s'agit de montrer la physionomie du Christ dans un mystère d'amour et de douleur, et de nous faire ressentir l'émotion de l'infinie beauté. (V. l'abbé Thomas, *Théorie de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 307-308.)

Christ au Sacré Cœur a été une excellente innovation, je dis plus, une image nécessaire. N'ayant devant lui que l'organe isolé, l'artiste a beau chercher les effets de lumière et de pittoresque dans la figure du cœur et l'agencement des caractéristiques, le thème n'est pas très riche ni la matière très grande, malgré toutes les apparences contraires. Voyez à quelles difficultés il se heurte : il faut représenter non pas seulement ce que la terre renferme de plus grand, l'homme, le roi de l'univers, et ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, les pensées profondes et les généreux sentiments, mais l'être le plus sublime et le plus transcendant, l'auteur de la création, l'archétype de toute perfection, les pensées et les sentiments d'un Dieu. Quel travail, quel tourment pour le peintre et le statuaire! Ils se trouvent en présence du terme le plus élevé de l'art, et s'ils veulent reproduire avec le marbre ou sur la toile tout ce que cet idéal unique leur révèle de grand, de noble et de sublime, ah! donnez-leur autre chose qu'un cœur avec ses attributs : sinon, vous les verrez briser de désespoir leur palette et leur ciseau. Permettez-leur de nous montrer la physionomie humaine du Christ, son visage et son regard, et nous pourrons admirer dans ce vivant miroir, s'ils sont vraiment inspirés, l'expression des pensées et des sentiments d'un Dieu, et ressentir, autant qu'il est en nous, l'émotion de l'infinie beauté.

« Hélas! cette divine image est encore à faire. Flandrin et Overbeek sont morts sans l'avoir essayée. D'éminents artistes, il est vrai, l'ont entreprise; mais leur œuvre, quoique belle, est restée au-dessous de nos conceptions. Nous rêvons un Christ au Sacré-Cœur qu'aurait sculpté Michel-Ange, et peint par Raphaël ou fra Angelico. Nous demandons beaucoup, nous sommes exigeants ; l'art n'ayant jamais rencontré peut-être un aussi beau sujet, puisqu'il s'agit de rendre la physionomie d'un Dieu, dans un mystère d'amour et de douleur[1]. »

1. *Guide de l'art chrétien* (*ibid.*). — *Images du Sacré Cœur* (*ibid.*).

La plaie sacrée.
D'après fra Angelico. Quinzième siècle.

Les Évangélistes. (*Vie de la Vénérable*, par Mgr Languet, 1729.

TABLE DES GRAVURES

Agneau (l'), figure de Jésus-Christ, fresques des Catacombes 85, 350, 363, 365, 367
Agneau (l'), emblème du fidèle. 367
Agneau (l') victime et triomphant 363
Alcuin et Charlemagne. 131
Apparition de Notre-Seigneur à Marie-Madeleine 93
Apparition de Notre-Seigneur à saint Thomas 372
Apparition de Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs. 371
Apparition (l') au milieu des noisetiers. . 227
Arche (l') de Noé, image de l'Église. . . . 117
Assemblée du clergé (la dévotion au Sacré Cœur établie en 1765, par l') 253
Bannière (la) des Députés 335
Baptême de Clovis. 19
Barat (la vén. Mère). 273
Basilique (la) du S.-Cœur, à Montmartre . 331
Baudouin (sceau de), comte de Flandre. . . 21
Belsunce (Mgr de), évêque de Marseille. . . 245
Bernard (saint) 163
Bienheureuse (la) reposant sur le S. Cœur. 233
Bienheureuse (la) Marguerite-Marie, portrait par A. Hess. 242
Bienheureuse (la) Marguerite-Marie, portrait par Savinien Petit. 223
Blessure (la) du Côté de Jésus. 362
Bon (le) Pasteur. 157, 363, 364
Bon (le) Pasteur sous les traits d'Orphée. . 366
Bon (le) Samaritain 127
Catherine de Sienne (le spasme de sainte) . 173
Cercles catholiques d'ouvriers (insigne des) 322
Cerf (le), image du fidèle 325
Chapelle du château de Corcheval. 224
Chapelle du Sacré-Cœur. 241
Charité (la) 373
Charité (l'excellence de la). 351
Charlemagne, empereur de France. 27
Charlemagne et Alcuin. 131
Charles VII (le sacre de) à Reims. 181
Châsse (la) de la B. Marguerite-Marie. . . 289
Chrisme (le) à la lance. 167
Christ (le) et l'Ange de la France 15
Christ (le) en Bon Pasteur 157, 363
Christ (le) priant 199
Christ (le) sous la figure de l'Agneau, fresques des Catacombes 85, 350, 363, 365, 367
Christ (le) au Sacré Cœur, d'après Batoni. 354
Christ (le) au Sacré Cœur, d'après S. Thomas, de l'Institut. 383
Clément XIII (le tombeau de). 251
Clovis (baptême de). 19
Clovis et la Religion. . . . . 13 et 17
Cœur (le) de Jésus adoré par les anges. . . 297
Cœur (le) fidèle embrasé par l'Esprit-Saint. 13
Cœur (le) du fidèle au milieu des monogrammes de Jésus et de Marie. 221
Colombe (la), symbole du fidèle. 364
Colombe (la) et l'agneau, symbole de l'âme fidèle se réfugiant dans le sein du Sauveur. . . 365
Colombière (le vén. P. de la). 211
Combat (le) de Patay 311
Condamnation (la) du Parlement de Paris. 257
Condé (le grand) après la victoire de Rocroy 39
Congrégation de Sainte-Marguerite de Cortone (sceau de la). 179
Conversion d'Henri IV (médaille commémorative de la) 196

Corcheval (chapelle du château de) 224
Côté de Jésus (le soldat ouvre le) . . . 87, 362
Couronne d'épines (saint Louis portant la). 151
Crypte (la) de Saint-Lazare. 96
David et Jonathas, image de l'amitié. . . . 49
Denys (saint) l'aréopagite 113
Dévotion (la) au Sacré Cœur, établie par le clergé assemblé en 1765 253
Dévotion au Sacré-Cœur (la synthèse de la) 361
Disciples (les) d'Emmaüs 371
Dominique (saint) 171
Donation de l'exarchat de Ravenne. 25
Douceur (la) du regard de Jésus. 195
Drapeaux (les) sacrés de la France 314
Ecce Homo. 239
Église (la naissance de l'). 370
Église (l') reçoit dans le calice le sang qui s'échappe de la Plaie sacrée. 85, 370
Église (l') triomphante. 61
Église (l') du couvent des Oiseaux. 277
Emmaüs (les disciples d') 371
Eucharistie (l') et le Sacré Cœur. 359
Eudes (le vén. Père) 213
Excellence (l') de la charité. 351
Famille (la) La Biliais, martyre du S. Cœur 265
Fête (la) de sainte Marguerite, au noviciat. 229
Fête-Dieu (institution de la). 185
Fontaine (la) Saint-Michel. 57
France (la) croisée partant pour la Terre-Sainte à l'appel du pape Urbain II. 35
François d'Assise (saint) et Jésus crucifié. . 177
François de Sales (glorification de saint). . 197
François Ier (sceau du concordat de). . . . 82
Garcia Moreno. 285
Gerson enseignant la doctrine chrétienne. . 183
Gertrude (sainte) et sainte Mecthilde . . . 159
Glorification de saint François de Sales. . . 197
Godefroy de Bouillon couronné des instruments de la Passion. 369
Guibert (Son Ém. le cardinal). 303
Hommage de la couronne de France à l'Hostie de Dijon 191
Honorat (saint) et l'île de Lérins. 117
Ignace (saint) et ses premiers compagnons. 207
Images (les) du Sacré Cœur. 375
Imitation de Jésus-Christ (le IVe livre de l') 189
Insigne des Cercles catholiques d'ouvriers . 322
Incarnation (l') et le Sacré Cœur 358
Institution (l') de la Fête-Dieu. 185
Instruments (les) de la Passion 368
Instruments de la Passion (Godefroy de Bouillon couronné des) 369
Jeanne d'Arc (monument de), à Orléans . . 47
Jeanne d'Arc (la vocation de). 43
Jérusalem (la) céleste. 374
Jésus médecin des âmes. 123
Jésus notre frère 199
Jésus au sein de son propre Cœur 269
Jésus reçoit le cœur du bien-aimé et lui donne en échange son propre Cœur. 41
Joseph (saint), l'ami du Sacré Cœur 119
Juge (le) miséricordieux 349
Lamentation 243
Larmes (les) du Christ. 95
La Biliais (M., Mme et Mlle de), martyrs du Sacré Cœur 265
La Rochejaquelein (Henri de) à la tête d'un corps de Vendéens 267
La Salle (le B. J.-B. de) faisant l'école . . . 321
Léon XIII (portrait de). 7
Lis (le) emblème de la pureté 197
Longin perce le côté de Jésus. 87, 362
Louis (S.), le « sergent » de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 31
Louis (saint) portant la couronne d'épines. . 151
Louis XIII (portrait de) 77
Louis XIII (vœu de). 71
Louis XIV (monnaie de). 268
Lourdes (Notre-Dame de). 81
Luc (saint). 243
Lyon (les saints protecteurs de). 101
Marguerite (la fête de sainte). 229
Marguerite de Cortone (sceau de la congrégation de sainte). 179
Marguerite-Marie (châsse de la bienheureuse) 289
Marguerite-Marie (portrait de la B.), tableau de A. Hess 242
Marguerite-Marie (portrait de la B.), tableau de Savinien Petit 223
Marguerite-Marie (spécimen d'écriture de la bienheureuse). 240
Marie-Antoinette au tribunal révolutionnaire 261
Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur. . . 89
Marie-Madeleine reconnaît Jésus 93
Martin (saint) partageant son manteau. . . 63
Martin (la messe de saint) 67
Martyre (le) de saint Symphorien 105
Martyrs (les) du Sacré Cœur 265
Maurice (saint) dans un groupe de martyrs. 121
Mecthilde (sainte) et sainte Gertrude. . . . 159
Médaille commémorative de la conversion d'Henri IV. 196
Médaille trouvée dans les fondations du couvent des Oiseaux 279
Messe (la) de saint Martin 67
Michel (l'archange saint) 51
Michel (saint) luttant contre le dragon. . . 49
M., Mme et Mlle de la Biliais, martyrs du Sacré Cœur. 265
Monnaie de Louis XIV 268
Mont (le) Saint-Michel. 53
Montmartre (la basilique de). 331
Montmartre (le Christ au Sacré Cœur, de M. Thomas à). 383
Monument de Jeanne d'Arc, à Orléans . . . 47
Moreno (Garcia) 285
Mort (la) de Notre-Seigneur Jésus-Christ. . 360
Naissance (la) de l'Église. 370
Nativité (la) de Jésus-Christ dans ses rapports avec le Sacré Cœur 361
Navire (le) agité par la tempête, image de l'Église 269

Noiseticrs (l'apparition au milieu des) . . . 227
Nonne cor nostrum ardens erat (apparition aux disciples d'Emmaüs) 371
Notre-Dame de France 73
Notre-Dame de Lourdes. 81
Oiseaux (église du couvent des). 277
Oiseaux (médaille trouvée dans les fondations de l'église des) 279
Orphée (le bon Pasteur sous les traits d') . 366
Pacte (le) de Tolbiac. 17
Passion (les instruments de la). 368
Passion (Godefroy de Bouillon couronné des instruments de la) 369
Pasteur (le Bon). 157, 363, 364
Pasteur (le Bon) sous les traits d'Orphée. . 366
Patay (le combat de) 311
Paul (saint) prêchant à Athènes. 109
Phénix (le), symbole de l'immortalité. . . . 89
Pie IX et le Sacré Cœur 291
Plaie (la) sacrée, glorifiée par saint Thomas 372
Portrait de Mgr de Belsunce. 245
Portrait de la B. Marguerite-Marie, tableau de A. Hess 242
Portrait de la B. Marguerite-Marie, tableau de Savinien Petit 223
Portrait de Léon XIII 7
Portrait de Louis XIII. 77
Promesse du Rédempteur. 357
Protecteurs (les saints) de Lyon. 101
Quatre (les) états de la vie de Jésus-Christ. 325
Ravenne (donation de l'exarchat de). . . . 25
Regard de Jésus (la douceur du) 195
Remi (saint) 21
Révélation (la) du Sacré Cœur, en 1675 . . 225
Richard (son Ém. le cardinal). 341
Roi (le) prêtant serment sur les reliques. . . 61
Sacre (le) de Charles VII à Reims. 181
Sacré Cœur (le) et l'Incarnation. 358
Sacré Cœur (le) et l'Eucharistie 359
Sacré Cœur (le Christ au), de Batoni . . . 354
Sacré Cœur (le Christ au), de M. Thomas. 383
Sacré Cœur (chapelle du). 241
Sacré Cœur (les images du). 375
Sacré Cœur (les martyrs du) 265
Sacré Cœur (le) roi. 353
Sacré Cœur (le triomphe du). 381
Sacré Cœur (la Vierge au) 283
Sacrifice (le). 1
Sainte-Chapelle (la) de Paris. 155
Saint-Michel (la fontaine). 57
Saint-Michel (le mont). 53
Samaritain (le bon). 127
Samaritaine (la) 123
Sceau (le) de l'amour divin. 296
Sceau de Baudouin, comte de Flandre . . . 24
Sceau du concordat de François Ier. 82
Sceau de la Congrégation des Eudistes. . . 217
Sceau de la Congrégation de Sainte-Marguerite de Cortone. 179
Sceau de la Visitation de Paray-le-Monial. 203
Séraphins (la Vision des). 235
Soldat (le) ouvre le Côté de Jésus. . . . 87, 362
Sonis (le général de). 307
Spasme (le) de sainte Catherine de Sienne . 173
Spécimen d'écriture de la Bienheureuse . . 240
Stalle de la reine d'Angleterre. 379
Symphorien (le martyre de saint). 105
Synthèse (la) de la dévotion au Sacré Cœur. 361
Tableau (le premier) du Sacré Cœur 377
Thomas (la Plaie sacrée glorifiée par saint). 372
Thomas (saint) d'Aquin 147
Tobie (le jeune) et l'Ange 297
Tolbiac (le pacte de) 17
Trésor (le) des Trésors. 375
Triomphe (le) du Sacré Cœur 381
Victime (la) couronnée. 325
Vie de Jésus-Christ (les quatre états de la). 325
Vierge (la) au Sacré Cœur 283
Vierge (la sainte) donne à la Bienheureuse le saint Enfant Jésus. 237
Vincent Ferrier (saint). 187
Vincent de Paul (saint) et les œuvres de charité. 209
Vision au milieu des noisetiers. 227
Vision : la Bienheureuse reposant sur le Cœur de Jésus 233
Vision des Séraphins. 235
Vision du 16 juillet 1675 225
Vision du 2 juillet 1688. 231
Vision : la sainte Vierge donne à la Bienheureuse le saint Enfant Jésus. 237
Vocation (la) céleste de Jeanne d'Arc . . . 43
Vœu de Louis XIII. 71
Windsor (stalle de). 379

Les armoiries de la famille Alacoque
Telles qu'elles se retrouvent sur un portrait conservé par les descendants
de Chrysostome Alacoque, frère de la Bienheureuse.

Vous êtes vraiment le Dieu caché. Isaïe, XLV, 15.)
D'après une gravure tirée de l'*Histoire sainte* du P. N. Talon. Paris, 1669.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. 1

PREMIÈRE PARTIE

JÉSUS-CHRIST ET LES PRIVILÈGES HISTORIQUES DE LA FRANCE CHRÉTIENNE

I. — La France, fille aînée de l'Église 13
II. — La France, royaume très chrétien. 25
III. — L'Épée de la France chrétienne. 35
IV. — Jeanne d'Arc, libératrice inspirée de la France. 41
V. — Saint Michel archange, patron de la France. 49
VI. — Saint Martin et autres saints patrons de la France. 61
VII. — Notre-Dame, reine de la France. 71

SECONDE PARTIE

JÉSUS-CHRIST ET LE DON SPÉCIAL DE SON CŒUR A LA FRANCE

AVANT-PROPOS. 85
I. — Prédilections de J.-C. pour notre pays dès sa première évangélisation. 89
Les amis de Jésus à Béthanie et la prédication de l'Évangile en Provence. 90

I. — Prédilections de Jésus-Christ pour notre pays (*suite*). 89
Le disciple que Jésus aimait et l'Église de Lyon 97
Saint Denys, apôtre de Paris 107

II. — De Clovis à saint Louis. 117
Église gallo-romaine du Ve et du VIe siècle. 118
Époque carlovingienne. 129
S. Anselme, S. Bernard, Richard de Saint-Victor. 135
Aux temps du roi saint Louis. 144

III. — Hors de France : Ordres religieux. 157

IV. — Du XIIIe siècle au XVIIe siècle. 183

V. — Le XVIIe siècle. Précurseurs plus directs de la bienheureuse Marguerite-Marie. 197
Saint François de Sales. La Visitation. 201
La Compagnie de Jésus. Le Vén. P. Eudes, etc. 205

VI. — Les grandes révélations de Paray-le-Monial. 221
Révélations ayant pour but l'établissement d'une fête du S. Cœur. 225
Révélations concernant la mission spéciale confiée à la Visitation et à la Compagnie de Jésus. 230
Révélations demandant la consécration de la France au S. Cœur. 236

VII. — Le culte du Sacré Cœur au XVIIIe siècle. 243
Sous Louis XV. Belsunce, etc. 243
Le P. de Gallifet. La reine Marie Leczinska, etc. 249
La Révolution. Vœu de Louis XVI. Martyrs du Sacré Cœur. . 255

VIII. — Renaissance religieuse. Grand et rapide développement du culte du Sacré Cœur. 269
Congrégation des Dames du Sacré-Cœur, etc. 270
Couvent dit des Oiseaux; Marie de Jésus. Adelaïde de Bourbon-Condé. 275
Églises dédiées partout au Sacré Cœur. Culte obligatoire pour toute l'Église. 282
L'Apostolat de la prière; le *Messager du Cœur de Jésus;* consécration universelle de 1875. 287
Congrégations religieuses nouvellement fondées. 293

IX — La France vaincue et mutilée de 1871 se tourne vers le Cœur de Jésus. 297
Le Vœu national. 297
L'Étendard du Sacré Cœur. Loigny. Rennes. 306
La Croisade de la réforme sociale sous les auspices du S. Cœur. 315

X. — La Basilique nationale du S.-Cœur. Miracle permanent de Montmartre. 325

Conclusion. 351

APPENDICES

Les Sources de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus 357

Iconographie de la dévotion a l'amour de Jésus-Christ. 363

I. — Antiquité chrétienne. — Cycle du Bon Pasteur. 363

II. — Moyen âge. — Dévotion à la Passion du Sauveur. 369

III. — Temps modernes. — Dévotion au Sacré Cœur. 373

§ 1er. Images du cœur humain en général et du Cœur de Jésus en particulier avant la bienheureuse Marguerite-Marie, p. 373. — § 2. Images du Sacré Cœur après la Bienheureuse, p. 376.

Table alphabétique des gravures. 385

Jésus-Christ, centre et objet de la vie humaine.
Sculpture de l'église Saint-Trophime à Arles, douzième siècle.

DOES NOT CIRCULATE

BOSTON COLLEGE
3 9031 01323383 8

90292

ALET, Le P.

Boston College Library
Chestnut Hill 67, Mass.

Books may be kept for two weeks unless a shorter time is specified.

Two cents a day is charged for each 2-week book kept overtime; 25 cents a day for each overnight book.

If you cannot find what you want, inquire at the delivery desk for assistance.

6-51